Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

MRS. MAURICE DUPRÉ

L'Emprise

PIERRE L'ERMITE

L'Emprise

Illustrations de ROUSSEAU

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2623
O7943E6
1910

..... A ceux qui parfois, au détour de la route, rêvèrent devant le clocher lointain s'élançant comme un espoir au-dessus des villages...

..... A ceux qui aiment la terre, réserve de vie, trésor silencieux des forces providentielles, gardienne des foyers, calme inspiratrice des grands dévouements...

..... A ceux qui éprouvèrent un sentiment de pitié devant les innombrables « sans-place » battant le pavé des villes, alors que la terre les appelle de sa grande voix maternelle...

..... Je dédie ces lignes.

Lettre de François Coppée
à
Pierre l'Ermite

Vous excellez, mon cher confrère, à conter des histoires dramatiques et touchantes. Elles ont, de plus, un mérite — assez rare par le temps qui court, — celui de pouvoir être mises sous tous les yeux, dans toutes les mains.

Voilà la dernière qui ait jailli de votre féconde imagination. Merci de m'avoir donné le plaisir de lire *L'Emprise* sur les épreuves, avant votre public nombreux et fidèle. J'y retrouve la qualité essentielle de tous vos récits, l'intérêt poignant. A chaque page qu'on retourne, on se pose la question : « Que va-t-il se passer ? »

Mais, dans *L'Emprise*, vous faites plus et mieux qu'entretenir la curiosité et susciter l'émotion. Vous dénoncez un mal de la société

française d'aujourd'hui : l'abandon de la province, l'attirance malsaine, les tentations funestes exercées par les grandes villes sur les privilégiés de la naissance et de la fortune aussi bien que sur les humbles travailleurs.

Hélas! ce n'est que trop vrai! Le château presque toujours inhabité, et beaucoup trop de terres en friche, tel est le spectacle que l'on rencontre souvent en France. Avec sa capitale monstrueuse et ses campagnes désertes, notre pays est menacé de devenir hydrocéphale!

Vous signalez dans *L'Emprise* ce danger national. Le clocher du village est une sorte de drapeau, en effet, et ceux qui s'en éloignent, sans de sérieuses causes, sont des espèces de déserteurs. Mais leur faute reste rarement impunie. Vous le montrez dans votre livre, et vous défendez ainsi un sentiment sacré : l'amour de la petite patrie, l'attachement au pays natal!

Je vous serre la main.

François Coppée.

L'Emprise

CHAPITRE PREMIER

Le gros ingénieur blond se carra dans le fauteuil avec une expression de satisfaction bonhomme :

— Allons droit au fait ! Je suis une canaille ?... C'est entendu !... Et même, j'ai sur beaucoup de mes contemporains l'immense supériorité chantée par Pascal : Je suis une canaille pensante !... Vous, Mademoiselle, je n'irai pas jusqu'à prétendre que vous me ressemblez... Ce serait vraiment trop peu Louis XV...

— Oh dites !... ne vous gênez pas ! D'abord : « bon et bête » sont tellement synonymes !... Et puis, si vous saviez à quel point tout m'est égal... Je me soucie de ma réputation autant que de cela !...

Et, de son ongle précieusement taillé en olive, Alberte Harmmester fit tomber avec un geste

de suprême dédain la cendre mauve de sa cigarette.

— Alors, reprend l'ingénieur, je vous le concède, vous êtes une canaille...

— ... Plus que vous !

— ... Je distingue : plus violente... moins profonde !...

— Oh ! moins profonde.. ? Et une expression méchante passe dans les yeux d'Alberte... A certaines heures, je me sens capable de tout !

— Moi... toujours ! Je vous porte un réel intérêt, car vous pouvez servir le mien ; je vous considère donc comme une associée, voulez-vous me permettre de vous faire profiter de ma petite expérience ?

— Allez !...

— La vie est une montée ou une descente : la montée est faite pour les croyants ; la descente pour les sceptiques, qui savent les vallées plus fertiles que les hauteurs. Les forts choisissent dès le début, ne retournent jamais en arrière, et jouent le tout pour le tout. Les faibles vont, viennent, montent, descendent, s'inquiètent, vérifient, piétinent sur place, comme des dindons sur une tôle chaude. Vous n'êtes, comme moi, ni une faible, ni une croyante. Donc nous descendrons ensemble... Mais quand on descend, toute hésitation est une maladresse ; il faut rouler...

rouler de plus en plus vite, les yeux fixés en bas ; si vous avez peur, vous êtes perdue !... Moi, sûrement, je n'aurai pas peur ; mais vous... ?

— Peur de quoi..? demande Alberte en allumant avec un sourire ironique une seconde cigarette.

— Sait-on jamais avec vous autres !... C'est si parfaitement étrange, une femme !... N'y a-t-il pas au fond de votre âme une racine oubliée qui vous arrêtera demain.. ? Un amour, un souvenir, une pitié, une larme qui vous ferait glisser sur le chemin.. ?

— ... Si j'ai une âme, répond la jeune fille d'une voix chantante, au fond de mon âme il n'y a plus rien... pas même des débris de croyance... Il ne surnage en moi qu'une chose : la volonté d'extraire de ce bête accident qu'on appelle la vie la somme de jouissances la plus grande qu'elle pourra me donner.

— Dans ce cas, nous nous entendrons. Vous êtes ruinée — ne protestez pas !... je le suis aussi, — mais l'argent est là, tout près... La partie s'annonce superbe ; c'est une partie d'échecs où nous serons tous les deux, vieux joueurs, contre un petit commençant. Je prépare l'étreinte depuis deux ans déjà... Seul je ne suis peut-être pas assez armé, ni vous non plus. Mais à nous deux, vous pour le cœur, moi pour la tête, marche d'abord parallèle, puis convergente, rien

ne résistera... Donc, nous faisons alliance ?...

— Oui, si l'on partage franchement de moitié.

— Le petit comte n'est pas très gros !

— Un bon million, au moins... et puis, raison de plus !... Seulement, vous savez.. ? des choses nettes !... Pas de contre-mine... sans quoi je me retourne d'un seul coup, et alors gare !...

— C'est entendu !

Et ils se tendirent la main.

— Dès à présent, reprend Alberte, il faut tout prévoir : la vieille douairière va probablement se mettre en travers tant qu'elle pourra...

L'ingénieur eut un geste protecteur :

— De ce côté-là, il y aura des larmes, mais pas d'action ; je les connais, ces vieilles âmes : elles se taisent, raidissent... et cassent.

— La nièce... ?

— Oh !... la nièce !... Elle n'est pas la couleur complémentaire de M. de Saint-Agilbert ; elle peut dire ce qu'elle veut, c'est même une raison pour qu'il fasse le contraire.

— Et de quelle couleur est-il, ce comte ?..

— Vous le savez mieux que moi !...

Du regard, Dietzch cherche parmi tous les colifichets du salon un ruban quelconque qui rende bien sa pensée, et il avise, sur un bouquet agonisant, un nœud crême :

— Quelque chose comme cela !... Craint le

froid, le chaud, la lumière, l'humidité... du foulard de grand magasin...

— Et quel est le caractère de la nièce?... insiste Alberte.

— Le vôtre... mais en bien.

— Merci!... Le comte a vingt ans?...

— Vingt-quatre ans, l'âge bête.

— Vraiment riche..?

— Valeurs de tout repos: immeubles, terres et fonds d'Etat.

— Combien de sangsues..?

— Aucune; maman surveille; donc, uniquement celles que nous lui mettrons.

— C'est-à-dire..?

— Mais deux, cela suffit, je pense..? Vous et moi... Vous mordez bien..?

Alberte écarte les lèvres sur de petites dents très blanches, des dents de bête élégante et mauvaise.

— Moi, c'est moins beau, mais plus solide encore!

Et la grosse face rose, où s'allume un rare semis de barbe décolorée, s'ouvre, se bride, laissant voir, au travers des moustaches albinos, une double rangée de dents jaunies par le cigare et striées en crocs de scie...

— Et nous nous mettons à table quand....? demande Alberte.

— Le plus tôt possible!... Je pars pour le Val la semaine prochaine chercher la bête; ne me souhaitez pas bonne chasse, j'ai des amis chasseurs, ils prétendent que cela porte malheur!

— Alors je vous souhaite mauvaise chasse!

— Merci... ne vous tourmentez pas; tout ira bien.

L'ingénieur se lève alors, lourd comme un ours sur le tapis moelleux, s'étire et se prépare à s'en aller.

— Adieu, grand scélérat! dit Alberte en lui tendant la main. Surtout tenez-moi au courant...

— Adieu, chère petite alliée...

Et, gauchement, il lui baise le bout des doigts.

Mais quand il eut refermé la porte, un instant la jeune fille resta debout, rêveuse dans son grand salon noir et vert... Puis, jetant brusquement sa cigarette dans la cheminée:

— Ce Dietzch..., il me dégoûte!...

CHAPITRE II

— Du bleu..?

— Oui..., apporte-moi du bleu.

— Lequel..?

— Tous!... Outremer, cobalt, laque!...

Et, de la pointe de son couteau à palette, la vieille douairière examine sa boîte et fait le recensement de ses tubes. Les uns sont tout neufs; les autres pressés, serrés, tordus, vidés, gisent au fond des casiers, comme des cadavres dans les ornières d'un champ de bataille :

— Il m'en reste pourtant quelques-uns...

Elle les désigne à la jeune fille, qui, la main sur la rampe de l'échafaudage, attend la mise au point des dernières commissions.

— Et alors... faut-il en apporter?..

— Certainement, ma grande, on n'a jamais trop de bleu, ni dans sa boîte ni dans sa vie!...

La comparaison fait sourire Luce.

— Mais oui!... Tu constateras cela plus tard... et aussi que la couleur bleue est une couleur bien

étrange; il semble qu'on doive la trouver partout comme le bonheur! En réalité, elle est très rare; sur terre, il n'y a pas de bleu; cherche une fleur bleue..? Tu n'en trouveras aucune.

— Pourtant... le bleuet..?

— Il est violet, mon enfant!... Et le violet pourrait se traduire : le deuil du bleu! Car le bleu est la couleur aérienne, transparente, la couleur des profondeurs et des immensités, la vraie couleur de l'infini, si l'infini pouvait se peindre!... Aussi Dieu l'a-t-il réservée pour son ciel... et les yeux de nos petites-filles... pour les tiens, par exemple... Tout à l'heure, je ne te disais rien, mais j'avais une vraie jouissance d'artiste à les étudier.

— Tante, vous allez me faire rougir!...

— Et pourquoi..? Si tu savais quel plaisir j'ai à te voir!... Rien n'est reposant et consolateur comme un beau visage, expression d'une plus belle âme encore... On y retrouve un peu du charme indicible de Dieu qui nous a copiés sur lui-même; il éclaire parfois tout un pays, et je désire tant que tu rayonnes ici!... En tout cas, si je veux un modèle pour ma Vierge!...

Palette à la main, la baronne se recule en arrière et enveloppe sa petite nièce d'un bon regard...

— Mets-toi là contre la rampe... la tête un peu de côté... Parfait!... Murillo n'aurait pas cherché plus loin!...

La jeune fille supporte gaiement l'examen : dans la chaude lumière qui tombe des vitraux, elle a vraiment l'air d'une apparition, avec ses lourds cheveux bruns que blondit le soleil, sa taille frêle et longue, la volonté lointaine qu'on devine derrière un front presque droit, comme dans les statues grecques.

— Décidément, je vais te rendre orgueilleuse, ma pauvre Luce, et j'en répondrai devant Dieu !... Sauve-toi... J'ai tout ce pan de mur à couvrir avant midi.

Luce descendit les marches de l'échafaudage sur lesquelles chantaient les plis de sa robe, et elle partit, lumière comme son nom, au milieu des clartés blanches et violettes, bleues et vertes, pourpre et or, qui s'allumaient partout aux vitraux de la toute petite église.

C'était une matinée exquise d'arrière-saison, le soleil semblait, lui aussi, jouer un air sur les dalles grises, avec une succession de teintes perpétuellement variées par le frôlement des aiguilles de sapin, qui, dans le cimetière, sous le souffle matutinal, caressaient, à l'extérieur, les vieux vitraux plombés où nichaient les hirondelles.

Restée seule, la baronne se remet à sa fresque et sent en elle une ardeur pleine de reproches.

Depuis quinze jours, elle s'attarde en des rêveries qui nuisent à son travail. Quand on atteint

soixante ans, il faut aller vite et droit, avec la pensée que la mort peut vous cueillir en plein ouvrage, surtout quand il est de longue haleine, et qu'on partirait — suprême tristesse d'artiste — sans finir son rêve, comme Moïse au seuil de la Terre promise!

Après avoir éparpillé toute une procession de saints aux voûtes de la nef, la douairière a décidé, malgré son âge, de terminer dans les chapelles latérales la décoration de l'église. Ce sera, devant Dieu, comme la signature de sa foi au bas de l'œuvre de sa vie.

Depuis des siècles, sa famille était là, poussant avec chaque génération des racines nouvelles qui étreignaient le sol, le faisant « sien ». C'était à l'ombre du château que tout avait grandi depuis l'an 1106 du Moyen Age, époque où, les documents faisant défaut, la famille de Saint-Agilbert semblait disparaître brusquement dans la nuit de l'histoire.

La fière trace de ses aïeux se retrouvait donc partout dans le pays. La vieille douairière éprouvait, elle aussi, le besoin de continuer la tradition et d'y fixer la sienne; elle avait choisi, pour pages de parchemin, toutes les misères de Fleurines; et, depuis son enfance, elle marchait au milieu des pauvres, la main et le cœur grand ouverts, fortifiée chaque jour par les souvenirs du passé et les

espérances de l'avenir concentrées sur son unique enfant, un grand jeune homme de vingt-quatre ans, le comte Bruno de Saint-Agilbert.

Maintenant, elle était vieille, et s'occupait davantage, précisément parce que l'heure approchait et que le temps se faisait plus rare. C'est pourquoi, à toutes ses œuvres économiques et sociales, elle avait ajouté la décoration de l'église, sachant bien que, pour se survivre ici-bas, il faut travailler à l'ombre de celui qui est « l'éternité ».

D'ailleurs, c'était son arrière-grand-père qui l'avait bâtie, cette église, en meulières et en moellons; il l'avait placée rudement, au sommet de la colline, haute sentinelle de Dieu avancée sur les souffrances de la vallée.

Et la baronne, reprenant l'œuvre fruste de l'aïeul, essayait d'y mettre une poésie plus douce, une beauté plus consolatrice; car une église qui n'est pas belle, pensait-elle, n'est jamais complètement une église.

Souvent, au retour de la messe, Mme de Saint-Agilbert avait fait une secrète comparaison entre les pauvretés de l'autel et les splendeurs du château; elle avait eu la piété de souffrir du contraste; et de ce sentiment était née la résolution d'embellir le vieux sanctuaire que desservait l'abbé Hans. Dieu l'en récompensait déjà, car, à l'hiver de sa vie, elle trouvait dans la réalisation

de cette idée une douceur et une consolation inattendues...

Que de fois, toute seule sur son échafaudage fixé dans les voûtes des bas-côtés, elle avait médité sur la vanité de la vie et l'apparente ironie des choses, comme jamais ailleurs elle n'avait pu le faire ! Que de disparus déjà derrière elle !... Partout, dans la chapelle, les siens dormaient leur dernier sommeil, attendant, au fond de leurs cercueils de pierre ou sous la dalle noire armoriée d'or, l'appel de Dieu pour le suprême rendement de comptes.

Et, devant cette poussière, surtout devant une tombe récente, celle de son mari tué à la chasse, la vie lui paraissait une toute petite chose, qu'il était fou de gâter et de jeter en pâture aux ambitions humaines. Il fallait, au contraire, y passer charitable et recueillie, en songeant à l'autre... à celle qui nous entoure de son silence et de son effrayant mystère... à celle où l'on ne meurt plus... et dans laquelle les immenses désirs, qui pleurent de faim et d'ennui au fond de nos âmes, pourront enfin s'épanouir en définitives réalités...

C'est ainsi que, arrivée presque au terme de sa route, la châtelaine pouvait envisager avec sérénité l'aurore de l'au-delà, car, tout le long du chemin parcouru, les bonnes œuvres chantaient le pardon des moins bonnes et des mauvaises,

qui, malgré tout, échappent à notre faiblesse et à notre malignité.

Ces idées, germant en silence dans son âme maltraitée par la vie, avaient fait de la baronne une artiste profondément impressionnée par le sentiment religieux, et profitant de toutes ses heures libres pour l'exprimer d'une façon durable.

C'est pourquoi, aussitôt après le départ de Luce, une petite nièce orpheline adoptée par elle, la douairière se mit au travail avec l'ardeur qu'on apporte à une chose donnant, dès ici-bas, la satisfaction de l'objective beauté et le bonheur de l'oubli...

Mais il était dit que, ce matin-là, l'ouvrage n'avancerait pas beaucoup, car l'artiste avait à peine préparé sa palette, que la vieille porte du cloître grinça sur ses gonds, un carré de lumière emplit l'église d'une clarté crue, et un pas ferme retentit sur les dalles :

— Ce n'est pas déjà Luce, pense la baronne en inclinant la tête au-dessus de la rampe... Quelle surprise!... Mais oui... c'est mon fils!...

En effet, celui qui entre n'a rien de très féminin : c'est un mince et grand garçon, habillé avec une correction toute britannique; à peine arrivé au tiers de l'église, il lève la tête vers la voûte et semble chercher, non sans une certaine hésitation, quel peut être, dans le fouillis des char-

pentes, l'escalier donnant accès à l'échafaudage...

— C'est par ici, Bruno!...

— Ah! vous m'avez vu?...

— Si je t'ai vu!...

— Bonjour, mère!

— Bonjour!... Si tu viens pour m'aider, tu arrives à point, car j'ai fait la paresseuse toute cette matinée...

— Vous avez, mère, une façon de faire « la paresseuse » qui vous est très particulière!... Quant à vous aider!...

— Cela ne te dit rien?...

Bruno esquisse un geste très courtois:

— Pour vous aider, il faudrait être artiste comme vous, maman...

— Artiste..? Tu l'es jusqu'au bout des doigts!... Tu ne serais pas mon fils, autrement! Mais il faut réveiller l'art par l'effort... Laissons cela... Je suis trop heureuse de te voir ici ce matin! C'est gentil à toi... car enfin, j'ose à peine te le dire : voici la première fois que tu montes depuis que j'ai commencé ma fresque: cela fait plus de cinq mois!

— Je suis si pris!...

— Et par quoi donc, grands dieux!...

— Mais... par une foule de choses que vous ne soupçonnez pas...

— Enfin!... supposons que je ne les soupçonne pas!... Et alors, c'est pour moi... bien pour

moi, que tu es monté ce matin.... tu as voulu me faire la surprise d'un gentil bonjour?

— Mais... oui, répond Bruno avec un air gêné.

— Aussi, je vais te faire les honneurs: tu vois, j'ai travaillé!... Regarde cette Vierge des champs, te plaît-elle avec ses lourds cheveux châtains tout baignés d'air et de soleil?... Tu ne te figures pas ce qu'il y a d'étude et de documents dans son expression, son costume, sa pose, ses attributs...

— On dirait Luce....! remarque Bruno en braquant son monocle.

— Pourtant, je ne l'ai pas copiée, mais elle est toujours avec moi, elle est comme l'atmosphère que je respire... alors, tout naturellement, je trouve son expression et ses traits au bout de mon pinceau... Veux-tu que je te portraiture aussi?.. J'ai justement besoin d'une tête inspirée de Jean-Baptiste.

— Comme tête inspirée.., je ne ferai pas l'affaire.., je n'ai pas le physique de l'emploi!... Et puis quand même!...

— Cette dernière phrase n'est pas aimable...

— Je suis si pris!...

— Encore ce mot-là.. !

— Je suis pris beaucoup plus que vous ne consentez à le croire; ainsi, aujourd'hui même, il me sera impossible de déjeuner avec vous... Cela me contrarie beaucoup...

— Ah!... oui..., fait la baronne en secouant la tête, je comprends maintenant!.. C'est pour me donner cette nouvelle que tu es monté...

— Mais non!... mère, je vous assure!...

La baronne s'est assise, comme très lasse, et d'une voix qui se nuance de tristesse :

— Tu n'as déjeuné avec moi ni hier, ni avant-hier, ni aucun jour de la semaine dernière... Mon pauvre ami, comme tu as tort de la délaisser ainsi, ta pauvre vieille maman!... Tu ne l'auras peut-être plus si longtemps!..

— Mais je ne vous délaisse pas!... Seulement je grandis..., je fais des relations!...

— ... Je me figure que, plus tard, vois-tu, quand tu comprendras..., tu auras du regret de ne pas avoir joui en avare, non pas de moi personnellement, mais de tout ce qu'une mère représente... de son expérience, de sa tendresse désintéressée, de sa sollicitude, pas égoïste du tout, bien que tu sembles le penser quelquefois... Je ne te demande plus guère que les heures des repas; or, depuis six mois, de plus en plus souvent, tu t'habitues à me les refuser... Tu grandis.., tu as des relations..? Quels pauvres prétextes!... Décidément, le vieux proverbe a raison : « Les enfants, quand ils sont petits, vous marchent sur les pieds...; quand ils sont grands, ils vous marchent sur le cœur!... »

Mais Bruno donne déjà de légers signes d'impatience.

— Comme vous êtes sévère et dure! Pensez à tout ce que vous me dites là!... Et pourquoi..? Parce que tout à l'heure je ne partagerai pas une omelette avec vous!... Autant prétendre tout de suite que vous me refusez le droit d'avoir un ami!...

— Jamais je n'ai songé à te défendre d'avoir un ami, car c'est la plus exquise et la plus nécessaire des choses ici-bas! Mais ce qui m'attriste, c'est le choix de cet ami et le ravage qu'il fait dans ton cœur. Oh ! ne proteste pas! Je sens que, peu à peu, tu te détaches de moi..., de nous..., de tout ce qui devrait te retenir ici, et te faire aimer un pays dont tes pères furent les bienfaiteurs et les rois...

— Que voulez-vous, mère, ce pays ne me dit rien, et je n'y trouve rien à faire. Cela vous amuse de peindre une Vierge sur un plafond..? Moi, cela me laisse d'un froid d'abîme, d'autant plus que je me persuade que vos paysans n'y comprennent pas grand'chose !...

— D'abord, c'est le tout petit côté de la question; et, même sur ce petit côté, tu te trompes, mon ami, comme sur bien d'autres, hélas!... Les paysans ne comprendront pas..? Ils ont déjà compris! C'est si vrai, que j'ai tous les jours la visite, tantôt d'une femme, tantôt d'un homme, et, pour

être un peu tranquille, j'ai dû fermer ma porte à clé, car, hier, la moitié du Conseil municipal semblait s'être donné rendez-vous ici. Et puis, en supposant qu'ils ne comprennent pas ma peinture, ils n'en ignorent pas le but, et cela suffit. Ils savent que je suis une pauvre vieille, toute brisée de deuils et de douleurs, et que, pourtant, je viens dans l'église peiner encore pour le bon Dieu, et lui consacrer les dernières heures d'une existence qui finit; tout naturellement, ils en concluent que Dieu est quelque chose de très grand, puisque, moi, la première du pays, je peine comme un journalier pour embellir sa demeure. Je vais plus loin : alors même qu'ils ne feraient pas ce raisonnement, j'ai la conviction que, de l'église entièrement décorée, il se dégagera une émotion inconsciente qu'ils ressentiront sans pouvoir peut-être l'analyser... Tout parle ici-bas, et je ne demande à mon œuvre que d'exprimer ce que j'ai cherché à y mettre..., de rendre aux simples l'église plus accueillante et d'aider l'envol de leurs prières...

— ... La prière!... fait Bruno avec un geste presque involontaire de scepticisme.

— Mais oui, la prière!... Encore une pensée qui ne te dit rien, n'est-ce pas..? Tu ne saurais croire combien tu me fais de la peine, quand je constate les ruines qui s'accumulent en toi, et que ton cœur se ferme à des choses nécessaires

et sacrées pour s'ouvrir à d'autres que je ne vois pas très bien, mais que je devine...

— ... mauvaises, naturellement...?

— Mais oui, mauvaises; je me défie instinctivement de tout ce que tu me caches. Or, depuis un an, tu parles une autre langue que la mienne; tu ne daignes plus jeter tes idées dans la discussion... Si tu savais comme tu as l'air de t'ennuyer ici!...

— Oh! c'est vrai! fait le jeune homme en s'asseyant tempétueusement sur un tréteau, je m'ennuie!... Non!.... mais vous ne vous figurez pas à quel point je m'ennuie!... Vous voulez que je sois franc, que je vous dise tout le fond de ma pensée?... La voici... : votre grand château avec ses créneaux, ses fossés, ses salons rances, me semble suer la tristesse! Je me fais l'impression d'un champignon qui pousse dans de la moisissure; je vous avoue cette vérité qui va vous navrer, mais qui est l'expression exacte de mon état d'âme: mes ancêtres me font bâiller! Ils ont eu la permission d'être de leur temps, et moi je n'ai pas celle d'être du mien!... Mon rêve, c'est de me sauver là où l'on vit!... Oh! vivre!... Si je n'ai pas le droit d'avoir des amis, j'ai bien celui de vivre, je suppose?...

— Alors tu ne vis pas...? Tu ne comprends pas que la vie est partout intense, autour de toi!... Tu

n'as qu'à étendre la main pour la sentir frissonner, cette vie!... qu'à faire taire en toi les voix étrangères pour percevoir son appel presque désespéré! Tu ignores que le mort.... c'est toi!... qu'on se plaint partout de ta coupable inertie..., qu'on dit déjà dans toutes les maisons : « M. Bruno se désintéresse complétement du pays!... »

— Je ne peux pourtant pas perdre mon temps à galvaniser un cadavre!..

Alors la douairière se met bien en face de lui.

— Et qui appelles-tu un cadavre..? lui demande-t-elle d'une voix qui s'indigne...

— La province!... toute la province!...

— Mais, malheureux, non seulement elle est la vie, mais encore le réservoir de la vie!... C'est elle qui fournit aux grands centres la *seule* existence qu'ils possèdent... Un cadavre, la province!... Un cadavre, le château!... Un cadavre, la terre!... Oh!... comme un mauvais génie t'égare!... Comme je sens que tu rêves d'autre chose! Mais, avoue-le donc ton rêve!... Aie donc le courage de me dire tout!... tu entends..? tout!... Il y a des moments dans une vie où il faut parler clair; aujourd'hui, j'ai soif de vérité! Ce qui tue ta vieille mère, c'est l'incertitude perpétuelle entre l'espoir que tu n'es pas perdu tout à fait pour nous... et la terreur du contraire!...

Mais Bruno, lui aussi, s'anime :

— Voici deux ans que j'étouffe ici comme dans un tombeau!... Quand je passe au milieu de votre fameuse galerie d'ancêtres, ils ont tous l'air de me crier du fond de leurs toiles écaillées : « Mais va donc, jette-toi donc dans la mêlée!... De notre temps, même aveugle, on se faisait conduire en pleine bataille, pour avoir au moins la satisfaction suprême de frapper un coup!... » Or, où est-elle la vie et la mêlée..? Est-ce ici, dans ce trou, comme vous venez de le prétendre à l'instant..? Ou bien là-bas, à Paris, dans la lutte ardente pour l'industrie, l'argent, les idées... pour tout..? Suis-je clair... et avez-vous enfin compris..?

— Mon pauvre enfant, tu crois parler toi-même et me dire ta pensée; en réalité, tu t'étourdis avec des phrases sonores qui n'ont même pas le mérite de te mener à la conclusion que tu désires; ce n'est pas toi, c'est ton fameux ami, c'est Dietzch, que je viens d'entendre...

— Dietzch!... répète Bruno dont le visage s'enflamme d'une subite rougeur.

— Oui, Dietzch!... Tu voulais pourtant parler clair, tu n'as même pas eu le courage de prononcer ce nom! Je vais suppléer à ton oubli. En réalité, tu n'avais aucune de ces idées il y a deux ans; celui qui te les a soufflées, c'est Dietzch, l'ingénieur qui, à trois lieues d'ici, fut la cause secrète qui ruina les Harmmester; Dietzch!...

qui a déchaîné sur le Val voisin tous les malheurs des années précédentes; Dietzch!... l'âme damnée du pays, et qui devient la tienne!... Tu dis que tu t'ennuies? Mais depuis quand t'ennuies-tu?... Depuis qu'on a dépoétisé le village devant tes pauvres yeux, qui jadis ne savaient jamais assez l'admirer... Depuis qu'on l'attaque, et que personne ne peut le défendre, car tu évites d'en parler, toi, son premier champion; et si tu gardes le silence, c'est que tu as tort... Tu sens qu'abandonner Fleurines, depuis des siècles champ de bataille de ta race, est une désertion et une apostasie!... Et qu'il est peut-être plus grave de trahir les petites patries que les grandes, car elles sont plus près du cœur, et le sang y parle plus profond et plus loin!... Tu étouffes au château..? Mais le château, c'est le pays entier!... Et si tu étouffes ici, que feras-tu là-bas, dans l'écrasement des foules..? Ici on s'écarte devant toi, on te salue, on te regarde comme un chef; il y a autour de ton front comme une auréole de vénération, fleur de respect et de gratitude poussée sur la tombe des aïeux, dont tu viens effrontément de falsifier le langage. Mais j'y songe!... C'est peut-être cela qui te gêne..? On te connaît trop dans la vallée... les regards fixés sur toi te forcent à te respecter, à travailler... ; ils t'obligent à être *quelqu'un*, et sans payer ta vanité d'un encens assez fin..?

Et comme Bruno proteste :

— ... Que veux-tu? Je cherche, moi!... J'analyse ce qui peut pousser un jeune homme dans ta situation à tout déserter pour aller vers un inconnu anonyme et sans avantages. Tu me parlais de « mêlée » tout à l'heure : mais, mon pauvre ami, elle commence ici, la mêlée! C'est même ici surtout qu'elle est grave; et personne plus que moi, vieille descendante d'une race de batailleurs, ne t'engagera à t'y jeter... Qui t'empêche d'être conseiller général, député..? Qui t'empêche de te mettre au premier rang pour défendre nos intérêts agricoles, moraux et religieux..? La mêlée..? Mais je la vois partout ici, ardente, nécessaire... Les murs de nos fermes sont couverts d'affiches rouges auxquelles personne ne répond, parce qu'on te considère encore comme le chef et que nul n'ose parler à ta place; j'estime même, et dès à présent, qu'il est bien mal de laisser ainsi les ouvriers de la terre à la merci de misérables commis-voyageurs en révolution qui circulent partout dans nos villages... Et tu changerais le rôle splendide que nous avons toujours joué ici..? Tu abandonnerais toutes nos conquêtes et une armée toute faite... pour quoi..? pour qui..? pour commanditer un Dietzch!...

Le jeune homme ne répond plus; elle lui prend

alors la tête entre ses vieilles mains tremblantes :

— Mon petit! tu es trop honnête, crois-moi, pour ne pas te perdre à Paris..., pour ne pas te faire dévorer par les écumeurs de fortune qui y pullulent... ; ils en ont mangé de plus forts que toi !... Tu es fait pour rester *chez nous*, à la place que depuis des siècles nous te préparons!... Tu es la fleur de notre race, et les fleurs doivent vivre sous leur ciel... ou alors elles ne sont plus elles-mêmes... Et si, malgré tout, tu persistes dans ta fatale résolution, alors, patiente!... Que je ne voie pas cela au soir de ma vie!... Regarde : je n'ai plus que des cheveux blancs, et, va, je ne durerai pas longtemps!...

— Je vous assure, mère, que je ne prévoyais pas cette tragédie !...

— Oui, cela t'étonne, n'est-ce pas, que je mette un peu d'animation pour défendre ce que j'ai de plus cher!...

— Mais défendre quoi?

— Quoi..? répète la douairière avec un sourire amer. Oh! presque rien... tout notre passé et tout notre avenir!...

. . . . . .

. . . . . .

Ce jour-là, quand, à midi trois quarts, Bruno de Saint-Agilbert déplia sa serviette en face de la barbe blonde de Dietzch :

LA BARONNE LUI PRIT LA TÊTE
ENTRE SES VIEILLES MAINS TREMBLANTES

— Eh bien, mon cher, dit-il à l'ingénieur, savez-vous combien il va m'en coûter pour déjeuner aujourd'hui avec vous..?

— ???...

— Peut-être l'héritage de tous mes aïeux!..

— Elle ne ferait pas cela!... s'écrie Daniel Dietzch en bondissant.

— Non... j'espère que c'est une plaisanterie... Mais si vous aviez vu ma maternité!... Une fureur!... Rien n'y a manqué... elle a tiré tous les gros jeux : cris, larmes, ancêtres!... Un instant, j'ai craint sa palette sur ma figure!...

— Alors, il faut au moins que le déjeuner en vaille la peine : ... Garçon ! du Pomard de 79!...

CHAPITRE III

Daniel Dietzch, né à Aix-la-Chapelle, il y a quelque quarante-deux ans, ne possède pour tout domicile à Fleurines que trois chambres à l'hôtel. Il les a fait meubler en appartement : un bureau, une salle à manger, une chambre à coucher; il n'use d'ailleurs que très rarement de cette dernière, car il retourne presque chaque soir à Paris, où l'appelle toute une multitude d'affaires plus embrouillées les unes que les autres.

Physiquement, Dietzch est plutôt petit que grand et commence à s'épaissir; ses cheveux sont rares; sa figure intelligente s'éclaire tout à coup de deux yeux d'un bleu lavé qui fouillent loin et vite, puis s'éteignent brusquement sous les paupières grasses; il marche à tout petits pas, d'une façon prétentieuse, et, quand on lui parle, instinctivement on éprouve en sa présence l'impression d'un homme très fort, très égoïste, et dont les perspectives intérieures s'approfon-

dissent en des lointains offensifs et dangereux.

Ce soir-là, Dietzch est dans son bureau, entouré de papiers, de livres, de plans très soigneusement rangés autour de lui. Évidemment, il attend quelqu'un, car il ne tient pas en place; tantôt il tire sa montre et en compare l'heure avec celle de la pendule; tantôt il se lève, se promène de long en large, s'arrêtant parfois devant la baie vitrée qui s'ouvre sur Viry.

Aujourd'hui, comme par hasard, un attelage de huit bœufs blancs défonce la terre devant les peausseries jusqu'aux marches de l'ancien pavillon d'Alberte Harmmester; et les fenêtres incendiées laissent voir encore un amour en plâtre, qui grelotte, les bras en morceaux, sur un socle drapé de peluche fanée. .

Rien n'a été touché depuis la catastrophe, dont le souvenir plane comme un mauvais rêve sur le pays : les barres de fer des toitures, rougies, tordues par le feu, émergent comme une ossature de squelette au-dessus d'amoncellements de briques, de plomb fondu, de machines rouillées; et ces ruines, hautes et béantes, semblent fixer la campagne avec des yeux épouvantés de cadavre.

Ici, comme partout, la terre manifeste quelque chose de la force tranquille de Dieu : l'agitation des hommes est passée, les luttes terminées, le champ de bataille désert; et la terre, après avoir

bu le sang, fleurit aujourd'hui les tombes; le gazon étend son tapis clair sur les ruines, le lierre escalade les murs sillonnés de balles, et l'oiseau pique les mousses de son nid aux bords éclatés des meurtrières.

Mais Dietzch ne voit rien de toute cette poésie des renouveaux; une idée fixe le hante: il a donné rendez-vous à Claude Routier, le fils du fermier des Poutrelles, à 4 heures, dans son bureau; or, 4 heures viennent de sonner et Claude Routier n'est pas là... S'il allait ne pas venir..? Si, méfiant comme tous les paysans, il se ravisait au dernier moment..? Déjà Dietzch s'énerve, car il sait combien il est difficile, sur l'échiquier d'un plan, de manœuvrer des hommes, même un simple comme Claude Routier, qui lui doit tout dans le passé et auquel il va tout offrir dans l'avenir, à condition pourtant qu'il se montre intelligent jusqu'au bout... Et puis, l'ingénieur est maniaque pour l'heure, et, bien qu'il ne soit pas Louis XIV, il s'exaspère à la seule pensée qu'il pourrait peut-être attendre.

A ce moment, on frappe timidement à la porte.

— Entrez!

— Bonjour, Monsieur Dietzch!

— Bonjour, Claude, j'étais en train de t'envoyer à tous les diables!...

— Et pourquoi..?

— Je te voyais déjà en retard, et comme je prends le train de 5 h. 15...

— Serais-je réellement en retard..?

Et le jeune homme rougit un peu.

— Non... Mais, chez moi, dans ma tête, je suis toujours en avance... Si tu savais tout ce qu'il y a là-dedans... surtout depuis une semaine!...

Dietzch se frappa le front et eut un rire nerveux...

— C'est d'ailleurs pour utiliser cette force qui bat à vide dans ma cervelle que je t'ai fait venir ce soir...

— Tout entier à vos ordres... C'est important..?

— Je crois bien... si important que je considère la chose comme la clé, le nœud de toute une vie, c'est ma fortune, c'est la tienne!... Tout peut se résumer en cette phrase : M. Bruno de Saint-Agilbert commandite mon affaire de wagons et en devient le nouveau patron.

— Et vous..? demande Claude en ouvrant de grand yeux.

— Moi..? Oh! sois tranquille!... J'en suis le gérant; et puis ne t'inquiète jamais pour moi!

Dietzch eut un sourire étrange, un sourire à lui, découvrant ses dents de gros fauve et qu'il ne montrait que les jours graves, quand il était trop ému pour s'observer.

— Oh! ce ne fut pas sans peine, continue-t-il; tu comprends, on n'échafaude pas de pareilles

machines sans écraser un certain nombre de gens qui crient comme des brûlés; ainsi la vieille baronne s'est mise en boule, a menacé, tempêté!... Heureusement j'avais chargé le petit comte à mitraille, il n'a pas bronché sous le feu maternel!... Bref, il vient à Paris; la fortune entière de son père est donc derrière nous; en sorte que notre situation est claire comme de l'eau de roche! Bien mieux, grâce à l'association Harmmester, nous recueillons à la Chapelle tous les clients de l'usine du Val d'Api, nous remontons l'affaire et la faisons nôtre avec les fonds du comte... *Tout va bien!... les troupes sont fraîches, il a plu hier soir!...*

Cette dernière phrase était un des tics de Dietzch.

— Alors, moi..?

— Toi..? Mais tu es mon homme, ma doublure! Je t'ai expérimenté cinq ans, sur un tout petit terrain, c'est vrai, mais il me suffit; tu es intelligent — ne proteste pas! — tu serais un imbécile, je te le dirais aussi bien, ou plutôt je ne te le dirais pas... Je te laisserais moisir au bord du chemin, et je passerais... Surtout, je te crois fidèle...

A ce moment, Claude, assis sur un fauteuil en face de Dietzch, tourne et retourne entre ses mains son chapeau en un geste évident de défiance...

— Tu me caches quelque chose...?

— Voilà : au fond, franchement, j'ai à la fois le désir et la peur de m'installer à Paris : le désir, car on m'en a tant parlé qu'il est devenu une obsession pour moi ; mais aussi la peur, à cause du père... Il est terrible, le père!... Que faire de ma femme et de mes deux enfants?... Et puis, surtout, je crains de ne pas être de force...

— Je te réponds aussi nettement que tu me parles, j'aime le jeu cartes sur table. Ton père est un vieux huguenot encroûté qui ne compte pas ; on ne discute pas avec un fossile ! Ta femme, tu la laisses ici ; c'est le meilleur moyen de lui donner l'envie d'aller te rejoindre là-bas !... Quant à tes enfants, d'abord ils sont trop jeunes pour maintenant quitter leur mère ; mais, plus tard, tu ne peux rien faire de mieux pour leur avenir que de les élever à Paris, qui est le centre de toutes les relations et le point de départ de toutes es fortunes. Reste la question de capacité : si je te propose la fonction, je te prie de croire que ce n'est pas pour tes beaux yeux ; je t'assure que tu es capable de la très bien remplir... Tu feras à Paris ce que tu fais depuis cinq ans dans l'usine du Val, la surveillance générale... ; le travail sera exactement le même, et tu retrouveras l'ancien personnel de Mlle Harmmester presque au complet ; tu l'as commandé ici à mon

entière satisfaction, je ne vois pas du tout pourquoi tu serais inférieur là-bas. Je te le répète; je veux surtout quelqu'un dont je sois sûr, qui me soit fidèle... Tu seras bien celui-là, je suppose?...

— Pour cela, oui!

— Alors ne me fais pas d'objections; elles prennent du temps, et le temps c'est de l'argent. Rappelle-toi : il y a cinq ans, tu n'étais rien, un laboureur, un paysan, le dernier des métiers dans le dernier des trous! Je t'ai rencontré un jour, ferrant des vannes; tu m'as intéressé, je t'ai étudié quelque temps, puis je t'ai offert une situation qui s'est améliorée chaque année, chez les Harmmester, est-ce vrai?

— C'est exact...

— Aujourd'hui, je te donne trois cents francs par mois, une retraite à cinquante ans, et, en plus, tu es logé, chauffé, éclairé aux frais de l'usine.

— C'est un rêve!... murmure Claude.

— Absolument!... Et combien de jeunes gens voudraient le vivre!... J'en vois tous les jours qui partent vers la capitale avec, pour tout potage, l'espérance au cœur et une paire de souliers ferrés sur l'épaule. Toi, tu y pars en prince, sachant où tu vas, ce qui t'attend, connaissant ton gain futur et jusqu'aux limites extrêmes de ton extrême

avenir; d'un coup d'œil, tu peux embrasser ta vie tout entière, et tu hésites!... Et c'est l'histoire de toute ta vie... tu as toujours hésité avec moi!... Franchement, c'est à tout offrir à un autre qui sauterait dessus!...

— Mais je n'hésite plus...

— Alors, signe ton engagement, et pars lundi prochain.

— Où est-il, cet engagement..?

— Voilà.

De sa grosse main de terrien qui ne veut pas trembler, Claude Routier met son paraphe au bas d'une page qu'il ne lit même pas... A quoi bon! Chacun suit sa destinée ici-bas...

Dietzch prend le papier, le replie soigneusement, le met dans son portefeuille.

— Après tout, tu sais..., si tu as quelquefois le mal du pays, Fleurines n'est qu'à deux heures de Paris...

— Oui, répond le jeune homme, c'est vrai comme distance... parce que... autrement, le village me paraît rudement loin!...

— Je ne comprends pas ces subtilités-là, tu sais..., le cœur n'est pas ma partie!... A lundi.

— A lundi.

Quand Claude sortit de l'hôtel des *Trois-Piliers*, il était pourpre sous l'effort de sa pensée; il avait conscience de s'être raidi inutilement, avec ce je

ne sais quoi de l'instinct de la bête qui refuse d'entrer dans l'enceinte où l'on doit l'abattre et qui, finalement, se décide à marcher tout de même.

Ne voulant, à cette heure, rencontrer personne, il descendit l'escalier de pierre qui donne sur la voie, longea la haie jusqu'au passage à niveau, et prit à travers champs, heureux de la solitude qui lui permettait de réfléchir un peu aux graves modifications qui allaient se produire dans sa vie...

Une première fois — cela remontait à cinq ans, — il avait eu avec son père une discussion terrible; c'était, pour employer le terme du vieux Mathurin Routier, le jour de sa première apostasie : il s'agissait de quitter la ferme pour entrer à l'usine. L'altercation avait été si chaude que Claude Routier vivrait cent ans... cent ans il en garderait le souvenir! Aujourd'hui, il fait un pas de plus, et, après avoir quitté la ferme, il abandonne le pays!... Quelle scène tout à l'heure s'il annonce la chose au père!... Une pensée lui vient... s'il partait demain, à l'anglaise, tout simplement, sans avertir personne?... Après tout, il est bien libre!...

Un instant, il s'arrête... Mais son hérédité de soumission le reprend vite : il a peur que ce procédé n'aggrave encore la situation... qu'une

seconde faute de forme s'ajoute à la faute de fond... Ah bah!... Et, d'un pas ennuyé, il entre dans le sentier de culture qui aboutit, à deux kilomètres de là, sur le chemin des Poutrelles.

Comme s'il voulait se mettre à l'unisson de sa pensée, et l'envelopper de recueillement et de silence en une heure si décisive de son existence, le soir tombe sur la campagne..., un soir triste et froid de novembre, qui traîne sur la terre luisante un brouillard humide; le pied de Claude s'enfonce à chaque pas dans le sol détrempé : on dirait que la terre féconde, cette terre des champs cultivée jadis par lui, rêve de le reprendre, de l'arrêter, de l'empêcher de partir... Pourtant il partira, et malgré tout!... Quand le vin est tiré, il faut le boire!... Dietzch a raison..., il ne faut pas faire ici-bas du sentiment, puisqu'il n'a pas cours à la Bourse; c'est tout juste bon pour les vieux ou les toutes petites filles!... D'ailleurs, il vient de signer l'affaire!...

Mais il a beau s'étourdir d'un cliquetis de réflexions voulues, ce qui surnage dans l'âme du jeune homme, c'est une impression de navrante tristesse; elle s'augmente à chaque pas, à mesure que se précise la silhouette de la ferme paternelle; et bien qu'il marche lentement, l'heure de l'explication arrive; la maison du Mathurin se dessine déjà dans la campagne, d'abord basse,

puis plus haute, avec l'apparence massive d'une forteresse plantée là, au milieu des terres, comme pour les défendre contre toute attaque.

Les Poutrelles, ferme de Mathurin Routier, père de Claude, sont formées par un ensemble de constructions carrées en briques et pierres de taille. A droite, les remises et les granges; au fond, les écuries, d'une propreté toute flamande, où les vaches sont tête à tête, laissant, autour d'elles et au milieu, trois couloirs de dégagement, dallés de briques; à gauche, la maison des maîtres flanquée de chaque côté d'une large construction pour les domestiques. Devant la maison de Mathurin, un grand perron, tout encadré de vigne vierge, domine la cour entière et laisse voir les champs au-dessus des remises basses et par les baies d'ouverture.

Ce perron est la place favorite de Mathurin. Le soir, surtout en été, le vieux fermier s'y grise du spectacle qui se déroule quotidiennement avec une force lente sous ses yeux..., du va-et-vient des gens de la ferme, filles d'étable portant avec un geste tendu les lourds pots d'étain où mousse le lait..., solides gars, l'aiguillon au poing, ramenant des champs tantôt les tombereaux vides, tantôt les charrettes chargées de foin à en craquer, en haut desquelles les faneuses ont planté à deux bras les fourches, tels des peignes

géants piqués dans la chevelure de la terre,... vaches tranquilles venant boire à l'étang et dont les yeux vagues semblent toujours rêver à autre chose. Autour de ce tableau, comme un cadre harmonieux, les mille bruits de la basse-cour, les appels des chiens de garde, les roucoulements des pigeons, taches blanches sur les toits rouges, chats pliés en deux buvant en hâte le lait, la tête dans les jattes, aux portes des fromageries, et le grand murmure des deux châtaigniers qui marquent le centre de la cour et mirent, dans les eaux noires de la mare, une frondaison qui se perd dans les cieux.

C'est cela, ses Poutrelles, au Mathurin Routier! Bâties par son arrière grand-père, et nommées les *Poutrelles,* d'abord parce que, dans toutes les pièces, les poutres étaient à la fois apparentes et bizarres, peintes en brun et chanfreins rouges dans la maison d'habitation, laissées brutes dans les communs, les écuries et les remises, où des milliers d'hirondelles viennent chaque année y retrouver un nid toujours respecté; appelées officiellement « les *Poutrelles* » parce que, il y a quelque soixante-quinze ans, un petit fêtard de Paris avait joué à la ferme à deux kilomètres de là, dans une bâtisse éphémère qu'il avait baptisée *Bagatelle,* et qui en était une. Alors le grand-père, qui n'aimait pas qu'on plaisante avec les

choses sérieuses, avait précisé l'appellation de sa ferme, et il lui avait donné ce nom bien solide, bien rugueux, comme les mottes de terre après le labour, un nom bon garçon comme le bois; c'était sa petite-fille qui avait été la marraine des *Poutrelles;* et, le soir, on avait arrosé le baptême en un dîner présidé par M. le curé, et dont le souvenir héroïque se transmettait de génération en génération.

C'était tout cela qu'il allait quitter, Claude!... La vie a de ces nécessités relatives qu'on peut secouer en théorie, mais qu'en réalité on ne brise presque jamais; car l'acte de volonté efficace doit se produire dès le premier appel de la tentation. Quand un imprudent — et on l'est si facilement! — a prolongé son regard sur la vision mauvaise..., quand il a écouté une certaine musique, alors elle entre en lui..., elle se répercute en s'agrandissant dans tous les replis de son cerveau; il se débat inutilement contre la fascination envahissante, et, d'avance, semble s'en rendre compte... Ah! le jour où ce Dietzch l'avait trouvé travaillant là-bas, au fond du vallon qui s'emplissait d'ombre et de silence..., il ne pensait à rien alors! L'ingénieur avait été sa tentation subite, celle qui trouve des accents de mépris railleur pour le présent et vous parle d'horizons nouveaux... celle qui chante l'argent gagné à ne rien

faire, l'argent qui ne coûte rien, et qui, paraît-il, profite tout de même!

Quand on a mis le pied sur la pente, on est incapable de dire : « Je m'arrêterai ici..., je n'irai pas plus loin! » C'est en bas seulement, tout en bas, qu'on peut mesurer la chute et apprécier la force du courant qui vous entraîna.

Il est sur cette pente, Claude, et il a conscience d'y glisser malgré les mains tendues, les affections et les cris de colère; il y glisse malgré Paule, sa chère femme, malgré ses deux petits enfants, malgré le vieux Routier, malgré les voix qui défendent la terre au fond de tous ces vallons, au coin de tous ces villages, à la flèche de tous ces clochers!... Une puissance mystérieuse, faite sans doute de séduction et d'âpreté paysanne au gain, mais aussi d'orgueil et d'entêtement, l'entraîne malgré tout!... Pour y résister, il n'a qu'un mot à dire, comme l'oiseau n'aurait qu'un coup d'aile à donner pour échapper au reptile dont l'œil l'appelle dans les bas-fonds, et ce mot ferait exulter tout autour de lui; mais il ne le dira plus maintenant! Et, malgré les protestations de son père qui, dans quelques instants — il en est sûr, — va trancher comme un hacheron au milieu de toutes ses explications, malgré les larmes de sa femme et le silence de désapprobation qu'il entend déjà descendre autour de lui,

il peut aller aux Poutrelles, voir le père face à face, subir tous les assauts, il luttera contre tout, contre tous, et sortira vainqueur de lui-même et des autres!...

Dans cette disposition d'esprit, il pénètre sous la voûte de la ferme paternelle. L'immense cour est absolument déserte d'hommes et de bêtes, et les dernières lueurs du jour expirant semblent frissonner dans le miroir glauque de l'étang. C'est l'heure vague que, dans la campagne, on appelle « entre chien et loup »; la nature s'endort pour la longue nuit d'hiver, et, sans un vol attardé de canards sauvages attirés par les roseaux des marais, ou, sur terre, l'ébrouement subit d'un cheval, le cri d'un oiseau effrayé, on croirait la ferme et les champs complètement abandonnés, et marcher dans un paysage mort sous un ciel éteint...

Impressionné pour la première fois d'une façon consciente par toute cette nature, car il va la quitter, et, quand on quitte certaines choses, on dirait qu'elles prennent une voix d'amour et de désespérance pour vous retenir, Claude monte le perron, pousse la porte de chêne qui donne sur la cuisine, et aussitôt une large traînée de lumière s'écoule au dehors.

Là, c'est la vie! D'un bout à l'autre, la longue pièce est remplie de fermiers et de journaliers

assis aux lourdes tables de bois; dans l'écuelle mi-penchée, ils mangent gravement, presque sans rien dire, au milieu des carniers vides et des limousines jetées sur les bancs.

Devant la cheminée flambante, les chiens de berger dorment le nez sur leurs pattes; les filles de cuisine vont, viennent, passant les miches brunes, le lait caillé, le fromage, le jambon, le vin gris; la grosse horloge scande le temps de son battement lent et régulier; au fond de la salle, assis comme un ancêtre des premiers âges, Mathurin Routier surveille le repas, rude et attentif.

Il est le premier à voir Claude, mais ne fait aucun mouvement et chacun l'imite. On sait parfaitement que le père et le fils sont en froid à cause de la terre, car personne n'est documenté comme ces simples qui ne disent rien et entendent tout; on n'ignore même aucun des bruits qui courent au sujet du transfert des usines à Paris; et la démarche de Claude, à cette heure tardive d'un jour de semaine, doit avoir une raison si grave qu'elle fait tomber d'un seul coup les conversations commencées.

Claude traverse d'un pas gêné la longueur de la cuisine, salue vaguement à droite et à gauche, et, quand il parvient près du vieux Mathurin :

— Père, dit-il, je voudrais vous parler, *à part*.....

Le vieux prend son temps, fouille du regard le visage de son fils, en remarque l'expression embarrassée, et se décide à répondre :

— Pourquoi... « à part »?

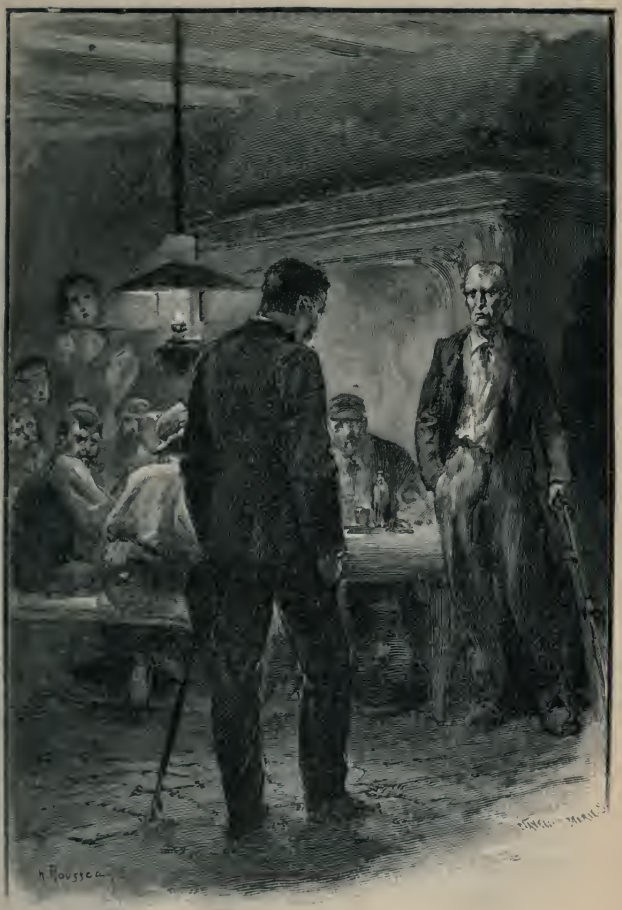
— C'est d'une question de famille qu'il s'agit...

— D'une question de famille..? C'est ici ma famille!...

Et étendant la main, montrant toute la maisonnée réunie dans cette salle :

— Je ne suis nulle part davantage chez moi qu'ici, au milieu des miens.

Claude sent qu'il faut en passer par là, car, depuis le jour où il est entré dans l'usine des Harmmester, le vieux prend avec lui des allures de barre de fer; le jeune homme s'assied, et, tournant le dos à la cuisine, ayant littéralement l'air de confesser un péché, il avoue que la séparation avec le pays va devenir plus grande encore, qu'il est pris dans un engrenage dont ses intérêts ne lui permettent plus de sortir, que le transfert des usines à Paris est, depuis ce soir, chose certaine, que l'ingénieur Dietzch lui a fait le très grand honneur de le désigner au choix pour devenir l'homme de confiance de la nouvelle combinaison Harmmester-Saint-Agilbert, et que, finalement, il va gagner beaucoup d'argent... Il a



— POURQUOI... « A PART »?
DEMANDE LE VIEUX MATHURIN A SON FILS

dit cela très vite, gêné par le regard de Mathurin qui le fixe, scrutant sa pensée, lisant au travers du trouble de ses phrases jusqu'au fond de son cœur.

— Alors, fait le vieux, tu vas maintenant demeurer à Paris...?

— Dès la semaine prochaine...

— Et ta femme..?

— Je la laisse là..., pendant les premiers mois tout au moins.

— Et tes enfants..?

— Ils restent avec leur mère...

Un silence tombe entre les deux hommes. Claude, qui éprouve comme le besoin de se faire pardonner, le rompt le premier et essaye de faire diversion.

— Vous êtes content, père?... Vos récoltes se vendent un bon prix ?..

— Mes récoltes, que peuvent-elles bien te faire?...

— Mais, père!...

— Ah oui!... — et la figure du vieux prend une expression méprisante... — ça se vend, aussi, les récoltes, et même cela rapporte de l'argent!... de l'argent qui te reviendra, en partie du moins...

— Vous ne croyez pas...

— Si, je crois que l'argent t'intéresse.

— Il en faut!

— Et même c'est pour lui que, semblable à Judas, tu abandonnes les tiens et tu trahis tout!...

Et la voix de Mathurin Routier s'élève, cinglante comme un coup de fouet au milieu du silence général; on dirait un réquisitoire, presque une condamnation publique :

— Voici une maison que tes pères ont habitée depuis plus d'un siècle..., des braves gens dont les familles nous servent depuis autant..., des champs qui n'ont jamais rien refusé à ceux qui eurent le courage de leur demander du pain... Pourquoi t'en vas-tu..? Quelle injure t'avons-nous faite..? Rien! Tu t'en vas sans doute parce que tes mains sont trop blanches et que la terre est trop basse, mais surtout à cause de l'argent!... Tu as mis dans un plateau de la balance l'honneur, le travail libre, la fidélité des souvenirs... dans l'autre, l'argent!... Et l'argent a tout emporté, car l'argent remplace tout!... La patrie, la famille, la femme, les enfants, les vieux, les traditions, la terre... bêtises que tout cela!... « Avez-vous beaucoup de pièces de cent sous..? Tout est là!... » Alors comme cela, mon garçon, tu en auras beaucoup...?

— Beaucoup, répond Claude, qui sent, aux paroles du vieux, la colère monter... grandir en lui...

— Nous verrons cela!...

Les deux hommes se regardent, les yeux dans les yeux; le fermier, calme en apparence, coupant avec méthode du lard sur son morceau de pain, Claude, tout pâle, ne voulant pas se laisser aller, sachant que, s'il commence, il est perdu, qu'il sera brutal, irrespectueux...

Alors, le père, élevant sa voix exaspérante et tranquille, continue dans le silence de la cuisine :

— C'est cela, mon garçon, va-t-en, gagne beaucoup d'argent dans ce fameux Paris!... Seulement, prends garde de ne pas revenir... plus tard... le cou tout rouge de ton collier... un soir semblable à celui-ci, mendier les glands de nos cochons, comme l'enfant prodigue!

Claude n'y tient plus, et d'une voix qui tremble :

— N'ayez crainte, père, donnez à vos porcs tous les glands qu'ils désirent... Inutile d'en garder pour moi!... J'aimerais mieux mourir de faim sous les ponts de Paris que de venir quêter ici un pain trop cher... Je m'en vais, et, entendez bien : au sortir des Poutrelles, je secouerai *pour toujours* la terre de mes souliers!...

Le fils, d'un pas furieux, traverse la cuisine.

— ... Ne la secoue pas trop, mon garçon, crie lentement la voix de Mathurin, elle a du bon, cette terre-là... tu y reviendras!...

— Jamais!!! répond violemment Claude.

Le vieux le regarde franchir le seuil en tempête et partir dans la nuit sans retourner la tête. Mais quand la lourde porte retomba et que ce fut bien fini, alors Mathurin étendit la main et, devant tous les siens, d'une voix qui maudissait, il répéta le mot de Claude :

— ... Jamais..? Eh bien, soit... *jamais!!!*

CHAPITRE IV

A certaines heures de la vie, l'homme raisonne comme un boulet de canon : quand sa résolution est prise, il va droit devant lui, au travers de tous les obstacles, brisant ce qu'il rencontre avec une force aveugle, fatale, qui ne veut plus rien voir, ni rien respecter.

C'est le cas de Claude; il s'attendait sans doute à une réception mauvaise de son père, mais, tout de même, pas aussi brutale !

L'attitude de Mathurin l'a mis hors de lui; maintenant, il est froissé, blessé; la mauvaise nature qui dort au fond du meilleur homme est éveillée; son orgueil est en jeu, et rien ne pourrait le faire revenir en arrière. Tout à l'heure, la nature lui parlait au cœur et tâchait de détourner à son profit les émotions suscitées par sa tendresse et les souvenirs qui s'envolaient de partout, au coin des calvaires de la route; elle est devenue impuissante, comme certaines musiques très douces qui, au lieu de calmer, exaspèrent !

Le vieux Routier a-t-il été assez intransigeant, assez sauvage!!!

De colère, Claude casse avec sa canne les mottes de terre qui débordent des champs sur l'étroit sentier où il marche; et, dans sa pensée en feu, il revoit son père lui refusant d'abord une intimité, un tête-à-tête, que les plus élémentaires convenances exigeaient, livrant à l'attention curieuse des journaliers et des filles de ferme les détails d'une scène de famille qui devait, sans le moindre doute, rester entre eux deux... et puis, cette menace du départ... la certitude insultante perçant dans toutes ses réponses, indiquant sa conviction que Claude serait broyé par la lutte et qu'il reviendrait bientôt, comme l'enfant prodigue de la Bible, lui répéter les paroles de l'humiliation et du repentir : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous!... »

Or, ceci... jamais!... dût-il manger le pain dur de la misère..., dût-il le faire manger même à sa femme..., même à ses tout petits enfants!... Non!... quoi qu'il arrive, il ne reviendra pas aux Poutrelles... jamais!... jamais!... Il pourra disputer un jour, lui aussi, le gland aux porcs, mais, en tout cas..., ce ne sera pas à ceux des Poutrelles!...

Et sous le ciel froid, comme pour consacrer par un serment ce qui n'était peut-être tout à

l'heure qu'une expression exagérée, échappée en une crise de colère, Claude étendit la main avec le même geste que son père, et, comme lui, répéta : « Jamais ! »

Puis il traverse la pâture, déserte à cette époque de l'année, et entre dans la charmille conduisant au cottage qu'il habite depuis son mariage... Que de souvenirs déjà elle tient enclose, la petite allée, entre ses rameaux ténus qui frissonnent sous le vent de la nuit ! Aujourd'hui, il semble que les illusions du jeune homme se soient envolées avec ces feuilles mortes et qu'elles gémissent comme elles sous ses pieds... C'est là qu'il passa plein d'espoir et d'amour le soir de son mariage, ayant au bras Paule Saulnier, la fille du fermier voisin des Poutrelles, ami et contemporain de son père.

Mathurin Routier avait choisi lui-même cette fille de la terre dont l'ascendance s'approfondissait, comme la sienne, par des alliances dans tous les villages voisins... Et ainsi, pensaient les deux chefs de famille, les enfants tiendraient le pays comme, dans les forêts de chênes, les racines s'enlacent de telle sorte qu'elles deviennent le sol lui-même.

Ironie des prévisions humaines !... Six ans juste après le mariage entre ces descendants de terriens, Claude, remarqué depuis longtemps par

Dietzch à cause de son jeune prestige dans le pays, sollicité, flatté par Alberte, quittait les Poutrelles et entrait dans les usines Harmmester où il gagnait deux fois plus qu'au service de son père.

Cette première alerte avait été presque aussi orageuse que celle d'aujourd'hui, car c'était le premier abandon, la première tache, la première révélation d'un état d'âme, insoupçonné jusque-là par un homme qui ne croyait même pas la tentation possible sur l'enfant de sa race!...

... Le fils de Mathurin Routier à l'usine!... Son fils, à lui, le plus rude gars du pays, qui n'avait pas son pareil pour dresser un cheval, juger une terre ou diriger une culture... Claude à la peausserie et aux wagons!

Le vieux en avait trébuché dans sa belle santé; pendant huit jours on l'avait vu errer silencieux, farouche, ombre de lui-même, dans la cour de sa ferme, marchant vite, puis très doucement, s'arrêtant tout à coup, gesticulant comme s'il avait eu son fils là, à ses côtés, et qu'il eût brisé devant lui les fils subtils des arguments avec lesquels les intrigants de l'usine prétendaient l'enlacer...

Puis il s'était repris peu à peu, s'entourant de fier silence, reportant sur sa ferme et les *vrais siens* l'amour dont son enfant n'était plus digne!

Car c'était la conclusion qu'il avait tirée dans les longues méditations que permettent les champs : Si Claude était son fils selon la chair, il cessait d'être l'enfant de son âme, celui qui est l'expression vivante de votre amour, la fleur de votre tige, la continuation logique de votre personnalité; car il s'alliait par sa conduite aux pires adversaires de son père, et lui, fils de libre et d'indépendant, tendait pour quelques deniers la main à toutes les servitudes!

Et, froidement en apparence, comme au cours de ses promenades, il tranchait d'un coup de sécateur la branche malade, Mathurin avait tracé entre lui et Claude une ligne inflexible de séparation. La dureté du fer n'est rien en comparaison de la solidité de certaines rancunes basées sur le droit méconnu et le cœur outragé. Depuis cinq ans, pas une fois le vieux n'avait levé le loquet de la barrière blanche qui, à cent mètres de la ferme, ouvrait sur le jardin du jeune ménage « apostat ».

Cet abandon, Claude l'avait vivement ressenti au fond de sa nature droite : c'était une faute peut-être qu'il avait commise en entrant chez les Harmmester, et en y restant, même après la ruine des usines..., l'avenir seul pouvait donner la réponse à cette question. Mais si la faute existait, elle relevait plutôt de l'intelligence que

du cœur ; il fallait alors ne pas le mettre à l'écart ; puisque Mathurin pouvait discuter avec lui, pourquoi le livrait-il, seul, à lui-même et à sa pensée? Ce n'était pas ainsi qu'avait agi sa jeune femme Paule, atteinte en plein cœur par la décision de son mari, mais qui pourtant était restée exquise pour lui, Claude, et se tenait au milieu des deux familles comme un sourire d'affection et une espérance têtue de réconciliation.

C'est même pour cela que, tous les jours, Paule amenait Jean et Annie, son fils et sa fille, au vieux grand-père qui les adorait. Il avait perdu la bataille avec son propre fils... : qui sait, peut-être en gagnerait-il une autre avec ses petits-enfants..?

Et lui, le vieux, se faisait très doux à Jean et à Annie ; il les promenait en voiture, leur nommait tous les coins du pays, leur en disait l'histoire, les faisait connaître et caresser par ses ouvriers de la terre. On le voyait souvent au milieu des champs avec son petit-fils sur les épaules, lui faisant dominer d'avance son futur domaine. Et l'enfant battait des mains, quand la houle d'automne, déferlant du fond de la plaine, lui enlevait son chapeau, lui mordait les mollets, et lui emplissait les poumons de l'air brutal des immensités.

Et c'était tout cela, tous ces souvenirs de ten-

dresse et de colère, de fidélité et d'abandon, toutes ces espérances et toutes ces craintes, qui marchaient avec Claude, au son lugubre des feuilles sèches, dans la petite allée qui conduisait jusqu'à son cottage blanc.

Elles franchirent la porte avec lui, quand il pénétra dans la maison, où tout déjà reposait dans le grand calme des champs. Seule, une petite veilleuse trouait de sa clarté vacillante l'ombre du couloir. Claude la prit et entra dans la chambre des bébés, qui, au fond de leur petit lit, souriaient aux anges; il les regarda un instant, et la sérénité qui se dégageait de ces petits êtres, sang de son sang, vie de sa vie, remonta un peu jusqu'à son âme endolorie par les émotions violentes de la journée.

— Après tout, c'est pour eux! fait-il en se relevant; et si je suis coupable en tant que fils..., devant ma conscience de père, je suis irréprochable.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec précaution, et Paule apparut, voilant de sa main la clarté vive de la lampe pour ne pas éveiller les enfants :

— C'est enfin toi!... Mon pauvre ami!... j'étais inquiète affreusement. Sais-tu quelle heure il est..?

— J'ai du grave à t'apprendre..., interrompt Claude.

— J'en étais sûre, fait-elle en pâlissant... Viens ici... On se moque des femmes quand elles le disent..., mais c'est vrai, nous pressentons le malheur!...

Alors, passant dans la chambre à coucher, elle s'assied sur une chaise comme si, d'avance, et sans savoir au juste, elle doutait déjà de ses forces devant ce que son mari allait lui annoncer.

Claude avait pris des périphrases et ménagé des transitions avec son père; mais il aimait sa femme au point de ne pouvoir rien lui cacher; il lui dit donc tout de suite la vérité.

— Je pars pour Paris... lundi.

— Définitivement..., n'est-ce pas..?

— Oui...

— Je te le répète : j'en étais sûre!...

— Qui te l'a appris..?

— Tout... ton air préoccupé, les choses qui m'entourent et que tu délaisses..., l'expression du visage des gens qui m'approchent, mais surtout *cela!*... — et elle mit la main sur son cœur. — Quand on aime, on devine!... Voyons, mon ami, explique-moi tout...

Elle le fit s'asseoir à côté d'elle, lui prit les mains dans les siennes :

— Tu as la fièvre! Comme tu as dû souffrir ce soir!

— Atrocement.

— C'est nécessaire... il faut que tu partes..?

— Oui... nécessaire!

— Que Dieu nous protège!...

— Tu comprends, Paule, il y a des pentes que l'on ne remonte pas... Le vin est tiré, il faut le boire... D'ailleurs, mon père vient de me le verser de force entre les dents... et quel vin!...

— Tu reviendras quand?...

— Le plus souvent possible...

— C'est-à-dire..?

— Peut-être tous les huit jours...

Paule lève les yeux en un geste qui voudrait être fort.

— Enfin, mon ami, tu sais mieux que moi ce que tu dois choisir; si tu as souffert par d'autres aujourd'hui, je ne veux pas les imiter. Je suis ta femme... prête à tout... à ta chère présence ou à ton absence; tu connais mieux la question que moi, je ne la discuterai pas avec toi puisque tu n'as pas cru devoir m'y inviter; d'ailleurs, je te sens à bout, énervé, écrasé... Ah! c'est qu'on ne s'arrache pas impunément à un sol qui vous tient par toutes les racines de l'être!

A ce moment, Claude fait un mouvement, indiquant qu'il est touché :

— Allons bon! Tu parles « tragique » comme le père!... Il ne s'agit ni de racines, ni de m'arracher!... Le sol est là, il reste; la terre ne va

pas s'en aller demain parce que je vais à Paris, et je l'aurai toujours quand je voudrai!... Mais ce que je ne pourrai peut-être jamais plus retrouver, c'est l'occasion superbe qui m'est offerte de me constituer une véritable fortune sans sortir de mon bureau!... C'est très joli, la terre..., vue de loin, dans les romans de Paris, et au travers des grandes phrases du père! Mais en réalité, c'est dur, et pénible, et lassant!... C'est le travail monotone et sans trêve..., le travail plein de déception où la récolte d'une année entière peut sombrer, anéantie, la veille de la moisson, par un orage bête ou une grêle absurde. On me répète sans cesse que je suis intelligent... et je le crois; c'est pour cela que je me mets à l'abri des coups de la fatalité, je m'arrange pour gagner le plus d'argent possible avec un minimum de temps et d'efforts; toute la question est là.

— Peut-être pas « toute », murmure Paule, mais je ne veux pas discuter... C'est entendu : je me suis trompée en prononçant ces mots de « racines » et de « terre ». Tu le sais bien, quand tu as décidé quelque chose, ce n'est jamais ta femme que tu trouveras en travers de ta route...

— Mais, enfin, si je te demande conseil..?

— J'ai peur qu'il soit un peu tard...

— C'est possible!... Ta préférence, alors..?

— Oh moi!... tu le sais bien; inutile de m'interroger, rien ne pourrait jamais me consoler de l'absence de la terre... rien... que toi... peut-être...

— Tu dis « peut-être »..?

— Tu es plus fort, mais moins ancien...

— D'ailleurs, tu restes à Fleurines..., les premiers mois du moins...

— Comme tu le voudras; et alors, chaque semaine, je vivrai du souvenir d'un jour et de l'espérance de l'autre!... Quand tu viendras, tout ici te murmurera la persévérance de mon amour et te dira ma bienvenue. Qui sait..? l'amertume des absences n'est peut-être faite que pour augmenter la douceur des revoirs... D'ailleurs, l'homme s'agite et Dieu le mène; un jour nous saurons le pourquoi de toutes choses... C'est à la fin des routes qu'on saisit mieux la cause de tous leurs apparents détours...

Et comme elle fermait les volets, Paule aperçut là-bas, à travers les arbres du parc, deux grandes fenêtres du château éclairées au premier.

— Il part avec vous, le petit comte; les habitants le disent partout dans le pays.

— Quand..? demande le jeune homme.

— Lundi... aussi.

Puis, très rêveuse, comme si elle se parlait à elle-même... :

— Le comte Bruno de Saint-Agilbert... l'ingé-

nieur Dietzch... et toi... Pauvre cher ami, que Dieu te garde! . . . . . .

. . . . . .

Paule ne s'est pas trompée : la rumeur qui circule dans le pays est vraie; le comte quitte Fleurines demain. Rien ne vaut un bon dîner comme véhicule de certaines idées qui paraissent, au premier abord, impossibles à faire admettre. Dietzch vient de si bien manier l'ironie au travers des plats, que Bruno est sorti de table en se demandant, avec une réelle stupéfaction, comment lui, qui se croit pourtant un homme d'esprit, a pu être assez niais pour vivre vingt-quatre ans de sa vie dans les jupons de sa maman, et se laisser mener ainsi pendant toute son adolescence par une femme, très respectable sans doute, mais complètement inaccessible à toute idée vraiment moderne.

La baronne a réfléchi également de son côté et s'est approfondie en des pensées diamétralement opposées à celles de son fils. Elle le trouve ingrat, prosaïque, révoltant; il passe peut-être par une crise de jeunesse; mais cette crise révèle une âme préparée à tous les égoïsmes et à toutes les déchéances. Or, toute sa vie, la châtelaine a rêvé de son fils : il serait une belle lame, pensait-elle avec cette illusion des mères... bien droite, bien trempée, de fin acier... un de ces

hommes comme celui de là-bas, de l'autre côté de Fleurines, qui incarne à la Ferlendière le souvenir et l'amour de ses idées les plus chères.

Aussi, le dimanche soir, quand la mère et le fils se trouvent en présence, au dîner, un froid glacial descend, malgré tous les efforts, sur cette salle à manger, dont les murs ont retenti tant de fois du bruit joyeux des larges réunions familiales; chacun, sentant la situation devenue définitive, évite d'aborder la question qui est au fond de toutes les âmes, et s'en tient à des banalités qui exaspèrent à cause de l'inutile comédie qu'elles imposent.

Bruno se plaint avec vivacité de ce qu'on laisse la barque de l'étang en dehors de l'abri spécialement construit pour elle, c'est ainsi qu'on fait pourrir un bateau, et qu'on jette par les fenêtres un argent plus nécessaire que jamais!...

La baronne ne répond même pas, car elle sait que l'abri n'en est plus un, puisque les pluies de l'hiver dernier en ont emporté la toiture; elle se rappelle aussi que Bruno lui-même s'est formellement opposé à ce qu'on le répare, désirant s'entendre avec un homme du village voisin pour couvrir l'abri en véritable chaume... Mais à quoi bon discuter?...

— Reprends-tu de ce plat?...

— Merci, mère, je n'ai pas faim...

— Je comprends...

Et elle fait un signe au domestique d'accélérer le service.

Au milieu de cette atmosphère qui sent la guerre, Luce s'ingénie à être meilleure encore que d'habitude; et, parce que chacun l'aime, elle réussit parfois, comme dans un feu qui s'éteint, à ranimer quelques parcelles de conversation; mais malgré les efforts de la jeune fille, cette conversation retombe sans cesse de tout son poids, et chaque instant aggrave encore la situation.

Le dessert est à peine servi, que la baronne se déclare fatiguée, et remonte dans sa chambre.

Dès qu'il est seul avec sa cousine, Bruno se jette sur le divan du fumoir, et là, tout en roulant une cigarette, il exhale, avec des gestes indignés, toute sa mauvaise humeur.

— Tu vois, Luce! Ce n'est plus une vie, dans cette boîte!... On y respire à pleins poumons une atmosphère d'énervement!... C'est à en devenir enragé!... Je ne sais ce qui m'a retenu de me lever avant ma mère, et de partir en plein dîner... Ah! oui, j'en ai assez!... trop!... Tout, plutôt que de voir encore cette tête mécontente, cette figure derrière laquelle je sens les arêtes dures des idées figées... pétrifiées!... Après tout, je suis un homme!... J'ai le droit d'être de mon

temps!... Je pourrais être officier... marin... voyager à mille lieues d'ici!...

— Mais elle ne te le reprocherait sûrement pas!...

— Qu'a-t-elle alors contre moi?...

La jeune fille hésite un peu, mais elle ajoute tout de même :

— Contre toi..? Elle a Dietzch!...

— Dietzch!... toujours Dietzch!... Je ne peux pourtant pas le tuer, et pendre ses pieds au mur de l'antichambre pour faire plaisir à ma famille! D'ailleurs, qu'elle le reconnaisse ou non, Dietzch est un intelligent et un « très fort », je ne voudrais même pas l'avoir contre moi dans le pays!...

— Et qu'as-tu donc à craindre?...

— Moi, je ne crains qu'une chose!... — Et le petit comte jette, en riant d'un mauvais rire, sa cigarette dans la cheminée... — c'est que ma mère ne me déshérite!... Oh! cela, je l'avoue, me toucherait au bon endroit... au vif!.. J'en crierais!... Et même, tu sais, ma petite, je compte beaucoup sur toi, comme sur une amie, pour parer à cet inconvénient, qui serait on ne peut plus sérieux!... Tâche d'adoucir les angles, d'atténuer le fracas des explosions, de plaider gentiment la cause de ton petit cousin... Ainsi, demain, il faut absolument que j'aille à Paris...

— Encore!...

— J'y resterai même plusieurs jours... Parfaitement!... Je comprends ta pensée, je vois même la scène d'ici... Je la vois si bien et j'en prévois tant d'autres après, que j'envisage l'éventualité de me fixer de temps en temps, quelques semaines, à Paris, pour me reposer de la tendresse maternelle qui est bien fatigante à ses heures... Naturellement, garde pour toi cette confidence qui m'échappe. Après tout, je dispose de la fortune de mon père et je ne demande rien à ma mère!... rien que la paix!... C'est même la seule chose qu'elle s'obstine à ne pas vouloir me donner.

— Alors, c'est décidé..., demain tu ne seras pas là? Avoue que ton absence se produit dans des conditions plus graves que d'habitude, car tu n'ignores pas ce que l'on dit de tes projets dans le village, et cette confidence que tu viens de me faire est le secret de tout le monde.

Mais Bruno esquive la réponse et prend ici la chose en plaisantant :

— Crois-tu que j'ai envie, Luce, de recommencer souvent des repas comme celui de ce soir?... Ils sont désastreux pour l'estomac! Le rire est le frère de la santé, et vraiment, ici, le régime moral est débilitant... Ça m'impressionne, à la fin, d'entendre évoquer mes aïeux tous les

jours! Il faudrait bien qu'ils fassent comme tout le monde, et qu'ils se laissent enterrer une bonne fois définitivement.

— Ne les enterre pas trop!...

— Oh! tu peux être tranquille!... Ils ont la vie dure, les gaillards!... C'est même curieux comme ils ressuscitent à chaque instant!... Tu les verras à table, demain, quand la baronne, ma mère, va s'asseoir devant ma chaise vide!... Elle les appellera à son secours; et aussitôt tu les entendras dégringoler de leurs cadres avec un bruit furieux de rapières et d'armures, ils rouleront des yeux terribles au travers des trous de leurs heaumes; ils me relanceront dans toutes les pièces, toute la galerie des ancêtres, active et territoriale, sera sur les dents; les archevêques joindront les mains et prieront pour le déserteur, pendant que les vieux ferrailleurs éperonneront leurs destriers à ma poursuite et me demanderont d'une voix héroïque à tous les échos du parc!...

— Tu exagères...

— Ah! j'exagère?... Eh bien, c'est très simple : je te parie tout ce que tu voudras que, demain, maman va évoquer mes ancêtres... Acceptes-tu?... Quelle chose te ferait plaisir... si je perds?..

— Ce qui me ferait plaisir?...

— Oui, je suis bon prince, demande-moi la moitié de mon royaume!..

Luce, de ses yeux profonds, regarde son cousin :

— Une seule chose ici-bas pourrait me faire plaisir, et cette chose-là tu ne peux pas me la donner ! Adieu, mon beau cousin...

— Qui sait? fait Bruno en redressant sa jeune moustache avec prétention.

— Moi... je sais !... Et si je n'avais pas su, tu te serais largement chargé de me l'apprendre...

Un instant, le petit comte reste là, moitié figue, moitié raisin :

— Alliée ou ennemie.. ? demande-t-il à la fin, en riant d'un ton inquiet.

— Ni l'un, ni l'autre !...

Et Luce sortit très droite dans sa robe à l'ancienne, avec, sur les lèvres, un sourire qui était une énigme...

CHAPITRE V

Bien souvent déjà, Claude a pris le train qui longe à droite les pâtures de Frières et va rejoindre la grande ligne des express Bruxelles-Tergnier-Paris.

Il était, plusieurs fois par an, appelé dans la capitale pour le choix des semences, l'acquisition des instruments aratoires, les négociations relatives à la vente des récoltes, ou les expositions agricoles. Il partait alors avec le père jusqu'à la gare de Mennesy, une toute petite halte placée au sommet du triangle qu'achèvent de dessiner dans la campagne Flavy-le-Martel et Quessy.

Jean et Annie appréciaient beaucoup les déplacements de leur père, car, chaque fois, Claude leur rapportait de Paris un de ces riens qui sont tout pour les petits. Aussi, le matin du départ définitif de Claude, les deux enfants furent-ils d'une joie navrante; et avec leur attention perpétuellement éveillée, ils devinèrent le voyage dès la première valise que la bonne descendit du grenier.

Alors ce fut un gazouillis sans fin : Jean confiant très haut à Annie qu'un grand cheval, avec du vrai poil, le mettrait au troisième ciel; et Annie, rendant confidence pour confidence, ne cachant pas qu'une boîte de petites perles à enfiler serait pour elle le paradis sur la terre. Ils se chuchotaient cela dans les coins, puis venaient le dire à maman avec prière de faire suivre vers papa, en termes très clairs afin qu'il comprenne bien, et surtout qu'il noue un gros nœud à son mouchoir, afin de ne pas oublier!... Et tous les deux, habillés en matin, ne cessèrent de s'amuser autour des bagages avec une exubérance qui faisait mal.

Paule avait d'abord voulu accompagner son mari à Paris, au moins le premier mois; c'était si simple..., si indiqué!... Il y a tant de choses dans une installation pour lesquelles la présence d'une femme est indispensable...

Mais Claude, dès le premier mot, s'y était opposé de la façon la plus absolue : elle le conduirait jusqu'à la gare de Tergnier, l'embarquerait au chemin de fer, et ce serait *tout* pour le moment.

Dans le refus catégorique du jeune homme, il y avait bien des choses, mais surtout deux sentiments très distincts : d'abord la crainte des difficultés inhérentes à tout début, qui pourraient

peut-être impressionner sa femme d'une façon fâcheuse et en faire, malgré son bon vouloir, un adversaire documenté de sa décision. Claude éprouvait ce sentiment délicat des âmes fières et affectueuses dont la première souffrance est celle des autres; il n'était pas complètement sûr que Paris fût bon et accueillant pour lui; dans l'incertitude, il préférait entourer ses débuts de silence et de solitude; il ne ferait savoir là-bas, au cottage de Fleurines, que les nouvelles capables de rasséréner les cœurs et de mettre aux lèvres de Paule le bon sourire d'autrefois.

Et puis, il avait peur que la présence de sa femme lui enlevât du courage, du sang-froid, de la résolution; il serait moins à son affaire s'il sentait sur lui deux yeux affectueux devinant ce qu'il essayerait en vain de leur cacher, et lisant à nu dans son âme.

Claude partit donc avec Paule un dimanche matin, sans pouvoir même entendre la messe, devoir essentiel auquel pourtant il ne manquait jamais; il partit au milieu du pays en liesse, passant vite devant l'église de Fleurines tout enguirlandée de lierre et de fleurs, car c'était la fête des Archers, dont le programme s'annonçait brillant dans les affiches collées un peu partout sur les murs des maisons: à 9 heures, messe solennelle et corporative, avec chants d'une

Société du Val d'Api, et, le soir, grand tir d'honneur, bal, feux d'artifices, embrasement du Stand, etc., etc...

Aussi Claude fit-il le tour par les bois de l'Abbaye, le Caisnel, Rouez et Vouël, d'autant plus qu'il était un des vice-présidents de l'association du tir à l'arc de Fleurines; et dans tous les pays qui s'étendent de Beaumont à Mennesy, et de Bois-l'Abbé à Faillouel, il n'aurait pas manqué de rencontrer un grand nombre d'amis venant prendre part à ce concours très renommé dans la région, et pour lequel la plupart des propriétaires donnent des prix. D'avance il entendait les questions, subissait les avis, les conseils et le gros étonnement des gens des hameaux, dont l'existence coulait très calme, comme un fleuve brave homme entre ses deux rives.

D'ailleurs, à certains moments de la vie, il est si bon, si exigé d'être seul, de ne sentir personne autour de soi, de s'abandonner dans la solitude *certaine*, comme un voyageur lassé qui étend dans un bain ses pauvres membres qui n'en peuvent plus!

C'est pour trouver cet isolement que, vers 8 heures du matin, la voiture entraîne Claude et Paule, à grande allure, dans les layons déserts des chasses de M. de Chailuy. Paule comprend l'état d'âme de son mari et se tait, regardant

sans les voir les paysages connus au milieu desquels la voiture dévale. Il filtre au travers des bois un de ces pâles soleils de novembre, qui sont comme les conseils des vieillards, et éclairent sans réchauffer; dans cette nature froide, Claude et Paule, l'un à côté de l'autre, se laissent aller à leurs réflexions dans la désolation silencieuse de leurs cœurs.

— ... Qui sait, pense Paule, si je ne dois pas me frapper la poitrine et me dire : « C'est moi..., c'est ma faiblesse la cause première de ce départ! J'ai dû confondre la bienveillance avec la lâcheté!... Pourquoi ne suis-je pas intervenue plus activement?... Si je n'avais pas accepté sans discussion tous les projets de Claude..., si j'avais jeté dans la lutte l'influence que me donne son affection, peut-être ne serions-nous pas, à cette heure, sur la route de la séparation et de l'exil! »

Du coin de l'œil, Paule examine son mari.

— ... Comme il a bien l'expression de sa résolution !... La tête basse, rentrée dans les épaules.., la figure de quelqu'un chez qui momentanément la volonté domine sur l'intelligence réduite au silence..., qui se regarde agir, mais qui ne se pose plus la question de savoir si la raison est avec lui... et qui semble chercher, là-bas, au bout de ce long ruban de route fuyant sous la futaie, le secret de son avenir...

Mais aussitôt la pensée de Paule évolue et cherche une réponse en sens contraire...

— ...: Si je m'étais mise avec tant d'autres contre lui, je le sens, il serait parti quand même; et alors il m'en aurait voulu de la contradiction; la pauvre fleur de notre amour, seul trésor qui me reste, se serait effeuillée dans la tourmente... Non..., mon silence n'est pas de la faiblesse, car il parle quand même; Claude l'écoute... : la langue est tellement le dernier moyen de la femme pour se faire comprendre!...

Et elle se rappelle les longues soirées d'hiver où, devant la cheminée flambante, entre leurs enfants qui jouaient autour d'eux, elle écoutait son mari sans rien dire, la figure grave, les yeux tristes, perdus dans le caprice de la flamme... Il lui racontait alors ses conversations avec Alberte, les propositions éblouissantes de Dietzch et les perspectives certaines que l'avenir faisait miroiter devant ses yeux : il irait à Paris d'abord, s'installerait bien, ferait son chemin fatalement, car Dietzch le poussait... Pourquoi ne réussirait-il pas comme tant d'autres, puisqu'il était plus appuyé que personne?... A part le Mathurin, un exalté et un intransigeant, qui raisonnablement pourrait regarder comme une imprudence ce qu'il allait essayer?... Quand son trou serait fait, sa situation bien assise, les questions financières

réglées, alors il faudrait que Paule lui amène les enfants et que toute la famille passe l'hiver à Paris... Sa femme verrait comme ses idées changeraient sur bien des choses, et à quel point il faut se garder de juger sans voir! Peu à peu, elle s'habituerait à la vie intense où l'on ne reste pas un jour sans rencontrer une idée qui féconde la vôtre et l'affine... Et puis, il y avait les théâtres, les musées, les collèges pour les enfants : leur fils était intelligent, pourquoi ne le pousserait-on pas à une situation supérieure?... Pourquoi ne le ferait-on pas monter d'un échelon sur l'échelle sociale?... Ce serait si facile avec l'appui de Dietzch et de Mlle Harmmester !... Le vieux Mathurin Routier crierait, tempêterait; mais c'était désormais sa note à perpétuité, ses idées étaient à jamais pétrifiées dans son cerveau et il ne fallait plus s'en émouvoir; seulement, au fond, l'orgueil étant sa grande passion, quand son petit-fils reviendrait, un jour de vacances, le voir à la ferme en costume de polytechnicien, ou sous le plumet blanc et rouge du Saint-Cyrien, le vieux n'y résisterait pas, et il aurait de tels battements de cœur que toute sa rancune s'en effondrerait!...

... Elle se souvenait alors de la mélancolie des cendres mauves s'entassant autour des bûches éteintes; et aussi qu'elle ne répondait rien...,

qu'à ces moments Claude parlait tout seul, et que sa voix sonnait d'une façon étrange dans la chambre pleine de silence.

Mais le temps va bientôt manquer aux réflexions qui évoquent tant de passé déjà disparu ; peu à peu, la route s'éclaire davantage, la voiture sort maintenant des fonds de Rouez pour émerger sur la route de Vouël. Après les bois, c'est la plaine plate et monotone qui commence, et, là-bas, les fumées lourdes de Tergnier salissent le ciel sur une étendue de plusieurs lieues. Claude se hâte, car ce long détour l'a mis en retard; le pavé de la ville sonne sous les sabots du cheval qui s'engage entre les longs murs de briques des usines et des ateliers du chemin de fer ; sur le pas des portes apparaissent des gamins, des femmes en cheveux, des ouvriers en bourgeron; les uns ont un litre sous le bras... ; d'autres fument leur pipe et regardent, goguenards, la voiture campagnarde qui fait éclater sur le pavé la chanson de ses roues de fer... Est-ce dimanche..., est-ce un jour férié?... On ne saurait le dire ; tout le monde est uniformément noir et débraillé. Il faut même prendre des précautions pour conduire, car les murs, bariolés d'affiches, indiquent avec excès qu'on est à l'époque bienheureuse des élections, et les tables des marchands de vin empiètent impuné-

ment sur la chaussée qui grouille de monde.

La voiture arrive enfin devant la gare, l'express y stoppait avec trois minutes de retard... Claude n'eut que le temps de faire enregistrer ses bagages et de sauter dans le dernier wagon après avoir embrassé sa femme d'une telle étreinte qu'il lui en fit mal.

— Adieu, mon bien-aimé Claude... Courage!...

— Au revoir, Paule.

— Encore une fois!...

— Laisse-moi!...

Elle attendit sur le quai, voulant être là si Claude, au détour de la voie, lui jetait un dernier salut..., mais le train, tout encapuchonné de fumée, s'enfonce dans l'horizon noir sans qu'aucun visage ne se penche..., sans qu'aucune main ne vienne s'agiter à la portière pour donner au travers de l'espace le baiser inquiet de ceux qui s'aiment et que les circonstances séparent...

Paule le suivit très bien par la pensée, son pauvre mari, effondré dans un coin, les coudes aux genoux et la tête dans ses mains, avec ce visage dur qu'il avait quand il agissait contre tout le monde et contre lui-même.

Elle revint toute seule, berçant sa pensée découragée aux cahots de chaque ornière : tout le long des sentiers, les oiseaux chantaient sur les branches; le soleil échauffait la terre froide

où le givre matutinal avait mis une poussière de diamant, et tout dans la nature était clarté et poésie, et chant et transport... Ce serait si simple de faire comme chaque chose ici-bas, de se laisser aller au bonheur de vivre dans le cadre où Dieu nous plaça..., de s'appuyer avec une invincible confiance sur le bras de Celui qui a dit : « Tous les cheveux de votre tête sont comptés. Regardez les oiseaux du ciel, ils n'ont pas de greniers, et, en vérité, je vous le dis, pas un ne tombe sur la terre sans la permission de votre Père qui est dans les cieux!... » Il suffirait de mettre en pratique la phrase divine du *Pater :* « Donnez-nous *aujourd'hui* notre pain *d'aujourd'hui*... » Or, il était aux Poutrelles, ce pain-là... Ils pouvaient tous le manger en regardant du fond de leur sécurité tranquille l'agitation vaine passant à l'horizon dans le galop de fer des express..., en laissant croître leurs enfants, non comme des plantes étiolées, fin de leur race, mais comme les arbres durs, au milieu desquels sa voiture s'avançait et qui, dans cette nudité d'automne, semblaient affirmer, avec leurs branches découronnées, la joie de vivre quand même, sous le grand ciel, fût-il glacial!...

... Oui!... mais cela était trop simple, il fallait gagner de l'argent, beaucoup d'argent, pour supprimer aux enfants l'aiguillon providentiel du

besoin..., pour leur donner à la place, non pas le rude outil du travail, mais la tentation de la vie molle et facile, avec la possibilité d'y succomber! Et c'est pour obtenir ce redoutable résultat qu'on jetait la poésie tranquille d'un foyer à tous les hasards d'une existence nouvelle, à tous les dangers des mers inconnues!...

A ce moment, l'attention de Paule est éveillée par une forme droite et raide qui s'avance dans la solitude du chemin creux. Elle n'y attache d'abord aucune importance... un paysan quelconque... ou un tireur pressé qui a déjà fait son paillis!... Mais peu à peu la silhouette se précise, Paule reconnaît ce pas énergique, ce port de tête, cette manière de lever la canne et de scander sa marche sur la route gelée... Impossible de se tromper, c'est Mathurin Routier qui vient au-devant d'elle; quelques instants après, Ténébro, le chien-loup qui accompagne toujours le fermier, ayant reconnu Paule, accourt aboyer autour du cheval.

Et pendant le demi-kilomètre qui la sépare de son beau-père, c'est une montée, une confusion d'idées les plus contraires passant en tempête dans la pensée de Paule... Colère contre la dureté de cet homme dont les allures de barre de fer ont révolté Claude, et, sans le raisonner davantage, viennent de le jeter aux intrigues d'un

Dietzch!... Reconnaissance pourtant, à cause de l'affection profonde qu'il lui porte, à elle et à ses enfants, dont il reste l'inébranlable appui, tant qu'ils ne déserteront pas Fleurines, car alors la famille entière sombrerait dans l'excommunication générale; et pitié pour tout ce que doit souffrir cet homme rude qui ne parle pas, comprime l'expression de ses sentiments les plus exaspérés, et affecte une insensibilité derrière laquelle on devine la torture d'une âme atteinte dans ses espérances les plus chères...

La distance diminue de plus en plus dans le chemin creux où le fermier s'avance tout droit, tout pâle sous le hâle de son visage; il a l'air de la statue de la douleur, mais de la douleur debout et qui, si elle doit tomber, cassera tout d'un coup comme cassent les chênes en un jour de cyclone, sans qu'aucun affaissement extérieur n'en prépare la chute, sans qu'aucune larme ne vienne au bord des yeux secs avouer la désespérance du cœur...

— Bonjour, père, fait Paule, en arrêtant le cheval.

— Bonjour... Tu arrives de la gare?...

La parole nette du vieux indique qu'il sait déjà tout et qu'il est inutile de ruser...

— Oui...

Et la jeune femme ajoute d'une voix qui ne voudrait pas trembler :

— Tout est fini!...

— Tu te trompes : tout commence!...

Elle le regarde, ne comprenant pas bien.

— Je te dis que tout commence!...

Puis il monte à côté de sa bru :

— Je te dis que tout commence, répète-t-il pour la troisième fois, ne se contenant plus autant qu'il le voudrait... Ah! Je le vois là-bas, lui, pauvre imbécile, grand niais, dindon de rapport, au milieu de leurs roueries!... Je le vois ballotté à hue et à dia dans leurs combinaisons!... Si Dietzch a tant voulu l'avoir, c'est qu'il espère en tirer un immense profit; car enfin, des hommes intelligents, on en trouve partout, à Paris autant qu'ailleurs; aussi, pour moi, ce n'est pas à cause de sa prétendue intelligence que Dietzch a voulu mon fils : il voit plus loin et plus profond, et il compte s'en servir pour des choses... Oui... Je me comprends!... Il le payera cher, l'argent qu'il espère gagner là-bas!...

— Pour du bonheur, je ne pense pas qu'il en trouve beaucoup...

— Du bonheur..? Il y a beau temps, ma fille, que nous n'en sommes plus là... Mais rappelle-toi ceci, Paule : ne me parle plus jamais de lui, jamais, tu entends..? Je veux ignorer complètement son existence! Je me connais, je souffrirais plus encore de sa prospérité que de son écrasement...

L'enfant prodigue ne serait pas revenu au foyer s'il n'avait pas été brisé, broyé; et, malgré tout, au fond même de la misère que je lui souhaite, vit une espérance — la seule — sur laquelle je n'ose même plus compter!... Qui dira ce que j'ai souffert, ces derniers jours!... Oh! le misérable!...

Et le vieux donnait des coups de canne furieux dans le fond de la voiture:

— ... Il représentait l'avenir pour moi!... Il gagnait moins que chez les Harmmester..? Bêtise suprême!... Mais il semait pour plus tard, et demain il était tout aux Poutrelles... Je mets en comparaison la somme d'argent qu'il prétend gagner chez son Dietzch, et la douleur qu'il cause ici... et je compare... Oh! l'apostat!...

— Ne dites pas cela!...

— Je le pense!...

— C'est mon mari!...

— Et à moi... c'est mon fils! *C'était* mon fils!...

Mathurin se redresse alors, terrible dans sa maigreur.

— ... *C'était* mon fils... mon unique enfant!... Et si, à Paris, les vieux ne comptent plus, ici je prétends compter encore! Il a marché sur moi, il a piétiné mon cœur, il m'a résisté en face au nom de sa liberté... Moi, je veux l'ignorer à jamais au nom de la mienne!... Depuis ce matin, je n'ai plus d'enfant!...

— Et les miens! s'écrie Paule dans un sanglot.

— Oh! les tiens... pas encore!.. Ne nous pressons pas! Je ne les aime qu'en tremblant: songe... s'ils ressemblaient à leur père!...

— Il a du bon, leur père!...

— Il a tant de mauvais!

— Et s'ils tenaient de vous?...

— Alors je verrai... je ne dis pas...

— Et que deviendraient les Poutrelles?...

— Les Poutrelles, ma fille, ne t'en préoccupe pas!... J'éprouverai les mains qui recevront mon rude héritage, lequel ne sera démembré jamais!... jamais!!! Et si, autour de moi, personne n'est digne de continuer ma tâche, alors je léguerai mes biens dans leur intégrité pour en faire un orphelinat agricole, où l'on élèvera les enfants dans l'amour de la terre et dans la haine des transfuges!...

A ce moment, la voiture arrive au carrefour du vieux moulin où s'ouvre la route de Fleurines; au travers des coupes, on aperçoit de là se profiler les lignes sévères du château de Saint-Agilbert...

— Tu vois ce château, dit Mathurin en étendant sa canne; avant dix ans, aucun ancien n'aura le cœur de le regarder tellement ce sera triste.

— Pourquoi?... demande Paule.

— Parce que la baronne est aussi malheureuse que moi; seulement elle est riche; moi je suis presque pauvre, et Dieu a dit : « Bienheureux les pauvres!... » Elle finit; moi, je commence... Elle est le passé... et moi je suis l'avenir! Oui, je suis plus solide qu'elle, la vieille douairière, car j'ai le courage des amputations; et si le comte Bruno fait sombrer le château, le fils de Routier n'atteindra pas les Poutrelles, car, d'avance, je l'ai jeté par-dessus bord!... Les Poutrelles tiendront malgré toutes les lâchetés et les désertions; elles tiendront, j'en réponds! Dussé-je faire sauter les clous de mon cercueil et revenir défendre ma terre, moi-même, contre mon sang et contre tous les miens!...

CHAPITRE VI

Pendant que la carriole du cottage ramène Paule et Mathurin aux Poutrelles, Claude, bien tristement, continue son voyage vers Paris.

S'il avait été moins affaissé dans la déroute de ses pensées, le jeune homme eût pu voir, du coin de son wagon de troisième classe, à la gare du Val d'Api, l'automobile blanc et or du château, qui venait d'amener le comte de Saint-Agilbert et semblait, au travers des barrières, le regarder avec ses grosses lanternes bêtes, semblables aux yeux de quelque fantastique coléoptère, se demandant la raison de cette fugue matinale, son patron étant plutôt du soir. L'attitude du comte est nerveuse : il va, vient sur le quai, marche au-devant du train, s'empresse d'y monter avant l'arrêt complet, car il redoute par-dessus tout une rencontre avec des connaissances indiscrètes ou potinières, qui ne voudraient pas aller jusqu'à Paris sans savoir quelque chose... et si c'est vrai, tout ce que l'on raconte à Fleurines.

Ce matin, l'express est presque vide. Bruno s'installe dans un coupé avec une satisfaction évidente, la cheville d'une jambe sur le genou de l'autre, position qui lui est familière; certainement il sera seul, au moins jusqu'à Compiègne. Il tire alors une cigarette, et sourit à sa première bouffée comme si, dans ses volutes bleues, il voyait déjà flotter la réalisation de ses nouveaux rêves et la première apparition de son indépendance.

Quand certaines natures ont respiré l'air enivrant d'une liberté appelée par toutes leurs aspirations bonnes ou mauvaises, c'est fini, il faut en prendre son parti, jamais plus elles ne feront machine arrière pour revenir aux jours simples d'autrefois. Bruno estime que c'est son cas, et sa mère pourrait employer tous les moyens, verser toutes les larmes de ses yeux, faire jouer les influences de sa diplomatie, jamais son fils, au nom même de la perfection de son être, ne reviendra sur sa décision; jamais il ne sera plus le petit garçon bien sage qui croyait le monde fini à la dernière haie du dernier champ du département. L'homme, pense-t-il, ne peut pas toujours rester en nourrice, et puisque la femme ne rend jamais la liberté à ceux qu'elle aime, si l'on ne veut pas moisir sur place, en une affection stérile, tôt ou tard il faut la prendre, cette

liberté, et pour la prendre, briser quelque chose, cœur de mère, de sœur ou d'amie; c'est l'éternelle loi de toutes les séparations et de toutes les envolées!.. Il n'a eu qu'un tort, le jeune comte, c'est de laisser pousser trop longtemps ses racines d'homme dans la terre épuisée de ses aïeux, et d'avoir eu besoin d'un Dietzch pour comprendre ce que voulaient dire tous ces ennuis, tous ces désirs vagues, tous ces besoins d'indépendance, toutes ces révoltes qui frappaient à la porte de son âme, comme des oiseaux faits pour l'infini des immensités et qui battent douloureusement des ailes aux barreaux des cages...

A mesure que Paris se rapproche, que la province, une province triste et froide d'automne, fuit aux glaces de la portière avec ses champs déserts, ses routes gelées, ses bois en deuil, ses villages embrumés, il lui semble que la hantise d'ennui se dissipe, que la poussière de son âme s'envole de partout au sillage de l'express, et qu'enfin la vie moderne lui tend les bras, la vie qui fouette le sang et fait vibrer toutes les cellules du cerveau..., la vie intense qui vous emporte, palpitant et grisé, dans la valse effrénée des choses, vers le but inconscient du monde auquel chaque être doit collaborer..., la vie de ce XX^e^ siècle plus vertigineux encore que le pré-

cédent, qui, selon les uns, monte et chante vers les sommets lumineux du progrès, et selon les autres descend aux abîmes des décadences..., la vie de tout le monde, excepté, paraît-il, des petits-fils de très vieille race, condamnés par leur dignité à une immobilité de momie devant l'univers entier qui se précipite au torrent de l'avenir... Non, mais quel bon ange a été ce Dietzch!...

Dans cette disposition d'esprit, Bruno de Saint-Agilbert, arrivé à Paris, saute avec joie sur le quai où l'attend l'ingénieur, avisé par télégramme. Les deux hommes se serrent affectueusement la main.

— Bonjour, mon cher Dietzch... Vous savez: tout est réglé!

— Et quoi donc?...

— La séparation de l'Église et de l'État... de la digne baronne ma mère et de son coquin d'enfant...

— Pas trop surtout, ni trop vite! Rappelez-vous la consigne : « Ne rien faire sans consulter le vieux Dietzch!... »

— A vrai dire, j'ai un peu claqué les portes!... Ainsi, ce matin, je suis parti à l'anglaise, après mon café au lait, sans faire mes adieux, je n'ai même pas dit si je reviendrais à Pâques ou à la Trinité...

Alors Dietzch branle la tête d'un air inquiet :

— Vous avez tort, mon cher comte, vous vous conduisez comme un tout petit jeune homme ; laissez-moi vous dire cela, je suis un ami et j'ai des cheveux blancs... Ne protestez pas !... Pourquoi ne pas faire les choses *nécessaires* avec le minimum de dégât possible ?... Vous avez besoin d'air ?... C'est d'une évidence criante... Ouvrez les fenêtres, mais, que diable !... ne cassez pas les carreaux !...

— C'est facile à dire !... Avouez que je suis excusable de pousser les croisées un peu vite... Ils étaient devenus exaspérants, ces tête-à-tête avec ma mère, qui me fait une vraie figure en coin de rue... et cette atmosphère perpétuelle d'énervement, d'irritation, dans laquelle chaque mot est une diplomatie, une allusion ou une plainte !... Si je parle aux domestiques, j'ai l'air de conspirer ; si je cause avec ma petite cousine, je ne suis pas sûr du tout que ma conversation ne sera pas revue, commentée à deux, et considérablement augmentée... Alors quoi faire..? Parler à mon cheval..? Il est anglais !...

— Tout cela ne prouve rien, je ne sais qu'une chose : c'est que vous auriez pu et dû partir en ménageant Mme de Saint-Agilbert ; vous ne l'avez pas fait ; que voulez-vous, je dois vous le dire, c'est une faute de tactique !... Financièrement,

vous avez eu tort, car après tout, elle est le coffre-fort!...

— Oh! une partie..., j'ai la disposition de celui de mon père.

— Même « une partie », dans l'espèce, comme on dit au Palais, est respectable; d'ailleurs nous causerons de cela tout à l'heure d'une façon plus assise.

— Oui, allons déjeuner, l'émotion du départ m'a creusé, je meurs de faim!...

— Attendez... Vous n'avez pas rencontré Claude?

— Le fils de Mathurin?

— Précisément.

— Non..., je n'ai vu personne au Val... Il est peut-être monté à Tergnier.

— Il est sûrement venu avec ce train, car je lui ai donné rendez-vous avant même votre télégramme.

— Mais en quoi, mon cher Dietzch, la présence ou l'absence de Claude Routier nous empêche-t-elle d'aller déjeuner?...

— Voilà : je pense qu'il serait de bonne guerre de l'inviter.

Le petit comte fait aussitôt un geste de dénégation.

— Inviter ce garçon-là...?

Dietzch sourit en le remarquant.

— Naturellement!... j'y comptais! Oh! les sang bleu!... Mais enfin, venez-vous à Paris, d'abord et avant tout, pour y faire de l'industrie... y gagner de l'argent..?

— Sans doute.

— Alors, sur le terrain des affaires, tout le monde est égal, et on ne s'estime que d'après le pourcentage qu'on représente. Claude Routier est, dès maintenant, la cheville ouvrière de notre usine à Paris, en ce sens qu'il est l'homme honnête, l'homme de confiance, le chien fidèle; et ce sujet-là, par le malheur des temps, ne court pas les rues. Or, les impressions des commencements sont les plus durables, surtout dans une tête de paysan effarouché, méfiant et susceptible. C'est pourquoi je pense que ce serait agir en bon manœuvrier, ce matin — une fois n'est pas coutume — de le faire déjeuner avec nous. Rien ne vaut l'estomac pour épanouir le cerveau, y faire pénétrer nos idées et nous attacher les cœurs. Je vous dis cela parce que c'est ma pensée; faites ce que vous voudrez, mais décidez vite, je l'aperçois là-bas, au bout du train.

Le jeune homme met son monocle et regarde :

— Où est-il, votre bonhomme?...

— Là, devant le dernier wagon..., il ouvre son porte-monnaie.

Quelques instants, Bruno examine Claude

Routier, très convenablement habillé en bleu sombre :

— Et nous pourrons parler avec ce naturel-là sur les bras?...

— Ce qu'on ne pourra pas dire pendant, on le dira après...

— Alors, invitez... On choisira un restaurant de second ordre.

— Pas du tout!... Si vous faites les choses, il faut les bien faire, en comte de Saint-Agilbert... ne pas descendre, faire monter... l'éblouir... l'hypnotiser! Il faut que demain, quand il écrira à sa moitié, sa lettre sente encore les truffes et le vin fin qu'on va lui servir... Cette lettre fera le tour du village et tous les paysans en baveront de jalousie!... Mon cher comte, que de choses à vous apprendre!...

Il devient urgent de s'arrêter à une décision, car Claude, lent comme les gens de la terre, qui ont toujours le temps, arrive enfin au contrôle. Il a l'air si triste que Dietzch le remarque aussitôt, et, lui frappant sur l'épaule :

— Dis donc, Claude, qui enterres-tu aujourd'hui?...

— Ah! c'est vous!...

— C'est moi que tu enterres?...

— J'espère que non; mais je l'avoue..., ce n'est pas sérieux..., j'ai du noir là-dedans!

Et le jeune homme, très simplement, met la main sur sa poitrine.

— Si le père ne m'avait pas poussé à bout, vrai de vrai, je ne serais pas ici.

Alors, là, sur le quai, Dietzch prend un air mauvais.

— Comment dis-tu..? Si le père ne m'avait pas aidé, tu m'aurais planté là..? Sans même l'ombre d'un scrupule..? Je ne compte donc pas..? Je suis une quantité négligeable dès qu'il te plaît de faire du sentiment comme une petite fille..?

— Je ne dis pas cela et vous exagérez.

— A la bonne heure! Tu vas me faire le plaisir de prendre une autre figure que celle-ci... M. de Saint-Agilbert est ici et veut t'avoir tout de suite à déjeuner.

— Merci, je n'ai pas faim.

— Tu es fou, on a toujours faim quand on déjeune avec un comte!... Viens de ce côté, et surtout sois enthousiaste.

— J'ai mes bagages.

— Tu les retireras après.

Alors, suivant Dietzch dans un abandon total de sa volonté, Claude se laisse présenter au comte, qui, très droit, très digne, lui tend sa main gantée, en un geste nerveusement froid, pendant que le monocle s'assure par un regard

circulaire qu'aucune personne de connaissance ne le voit, sur le quai, fraterniser avec ce manant.

Puis ils partent tous les trois, le comte et Dietzch en avant, Claude derrière, comme un homme de service; ils arrêtent une voiture, et Claude, chichement assis sur le strapontin, pense à la belle place qui reste libre auprès du cocher. Sous un air simple de bon garçon, rien n'échappe à son œil de paysan, ni l'attitude gauchement raide du jeune homme, ni les leçons données à voix basse par Dietzch qui veut absolument aller au Continental ou, place Vendôme, chez Rietz.

Comme toujours, c'est l'ingénieur qui l'emporte, et à midi juste le fiacre arrête rue de Rivoli, devant la grande salle à manger du Continental.

Claude est horriblement gêné, presque indisposé; il y a de tout dans son malaise : la douleur réelle, profonde, du déraciné; le mécontentement, la dignité froissée, l'énervement d'une compagnie qu'il n'aime pas et à laquelle il n'est pas accoutumé. Pendant que les garçons, en habit, circulent, corrects et méprisants, autour de son veston bleu..., pendant que, d'une voix blanche, le jeune comte dit à Claude : « Monsieur Routier, votre verre, s'il vous plaît..? » il pense qu'à cette même heure, et pour la première fois, sa pauvre Paule déjeune toute seule au petit cottage de

Fleurines, entre ses deux enfants... Il n'y a là-bas ni Pomard, ni Château-Margaux, comme en réclame Dietzch, très porté sur les vins; la salle à manger n'est pas lambrissée d'or; des tableaux de trente mille francs n'ornent pas ses murs, et pourtant, quand Dietzch ne le force pas à prendre part à la conversation, c'est vers Fleurines que s'envole à tire-d'aile la pensée de Claude Routier; elle est même étrange, l'évocation qu'il fait de la petite pièce claire, aux carreaux verts ourlés de treilles, s'ouvrant sur les prés, dans cette salle cosmopolite, chargée, au contraire, de lourds ornements d'or, et où mastiquent en silence d'apoplectiques Anglais.

A la fin du repas, M. de Saint-Agilbert, rassuré sans doute par la discrétion de Claude, se rappelant peut-être que sa mère était exquise dans ses rapports avec les villageois, risque un peu plus de cordialité, et demande quelle sera la situation du jeune homme à l'usine.

— Elle sera superbe, répond Dietzch; je ne connais pas ici-bas de gaillard plus heureux que le coquin assis devant vous : il est logé, éclairé, chauffé par l'usine; il a, pour un débutant, des appointements de nabab, et une retraite dont il pourra jouir à cinquante ans. Il a trouvé cela un jour, sans s'en douter, en ferrant des vannes pour prendre des truites, et c'est... la fortune

qu'il a surprise dans ses filets. Mais le comble, c'est qu'il n'a pas l'air de s'en douter... Vraiment, Claude, tu es triste..., tu es froid..., tu me coupes l'appétit..., on s'enrhume à côté de toi!...

Et le petit Bruno explique qu'il a souvent remarqué cela : l'homme de la terre n'est jamais gai dans le sens évaporé du mot; content ou mécontent, tout se passe derrière une figure instinctivement fermée...

— Est-ce vrai, Monsieur Routier?

— Je ne sais pas... On ne se connaît pas soi-même; je vous assure, Monsieur le comte, que je ne me représente pas du tout la figure que je fais en ce moment...

— Un gaillard qui ne se compromettra pas!... observe Dietzch.

Pourtant, le repas s'achève un peu plus gai qu'au début; en sortant, Bruno offre des cigares, puis l'ingénieur prend rendez-vous avec lui pour le soir, et part installer Claude.

En route, il est d'une humeur joyeuse, l'humeur des fins de bon repas; et, sans même avoir l'immédiate reconnaissance de l'estomac, il ne fait que souligner la morgue du comte :

— Figure-toi, mon pauvre Claude, qu'il ne voulait pas t'inviter, ce gamin-là... C'est moi qui l'ai exigé.

— Permettez-moi de vous dire, Monsieur Dietzch, que vous avez eu bien tort!

— Pas du tout, j'y tenais même absolument! Comment, voici un petit garçon dont nous associons la nullité à notre fortune, et il aurait l'air de nous regarder du haut de ses mâchicoulis!...

— Pas vous!...

— Je me considère dans la circonstance comme solidaire avec toi; je t'ai choisi, présenté, fait agréer; tu es mon représentant, un autre moi-même; tout ce qui te touche me touche. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que je le trouve incorrect, ce moucheron de Bruno; je ne suis pas comte, et je ne m'estime pas d'une nature autre que celle du dernier de mes ouvriers; s'il veut se mettre à part, le patron, nous prendrons la note qu'il nous donne, et elle lui coûtera cher!... Après tout, je ne lui demande que son argent, mais souviens-toi de cela, mon garçon, je le lui demande bien, et n'ai, pas une seconde, l'intention de faire des wagons uniquement pour la lueur des beaux yeux de M. de Saint-Agilbert!...

En disant ces mots, Dietzch eut une petite intonation drôle qui fit arrêter sur lui le regard de Claude.

— Mais oui, répète-t-il, j'espère bien voir la couleur de l'argent du comte, et si la vieille

douairière a un bas de laine, elle peut le préparer, je me sens tout à fait en appétit!...

Et il claque des dents comme un saurien, en faisant le geste du convive qui ouvre sa serviette.

Claude ne répond pas; d'ailleurs Dietzch semble parler tout seul, s'animer, s'exalter à une pensée intérieure qui se développe en lui avec des perspectives sans doute bien captivantes, car elles lui enlèvent presque la notion qu'il est là, en face d'un inférieur, d'un simple, qui, sans se préoccuper de la fantaisie des mots, prend les choses au pied de la lettre... Sa bonne grosse face, rendue plus rose par le Pomard, et encadrée d'une barbe d'un blond très pâle, se plisse autour des yeux en de petites rides joyeuses, bridant le regard, lui donnant une acuité canaille.

— En tout cas, Claude, sois tranquille!... Ne te tourmente pas s'il pose au Monsieur digne!... Son amabilité...? Tu n'en as que faire et moi aussi, pourvu que tu gagnes de l'argent. Or, tu en gagneras, et j'en gagnerai... et nous en gagnerons!... Tout est en règle, tout est signé... je le tiens... Ah! oui, je le tiens, le petit hobereau..., de toutes les façons!

Puis Dietzch hèle un fiacre, et ils partent aux ateliers. Pendant tout le trajet, l'ingénieur devient silencieux, tapotant le fond de la voiture avec

sa canne, en homme qui rythme une sorte de marche guerrière contre un ennemi entrevu, là-bas, dans la brume lourde et la poussière de la rue. Quant à Claude, il a l'impression de découvrir, à cette heure, un Dietzch qu'il connaissait si peu, qu'un monde d'idées nouvelles s'éveille en lui ; et il surgit dans son imagination de tels pressentiments qu'il se passe la main sur le front comme pour en chasser un cauchemar :

— ... Non !... ce serait trop fort... Je deviens fou..., c'est le dîner qui ne passe pas !...

CHAPITRE VII

L'usine que vient de commanditer M. de Saint-Agilbert a son intéressante histoire. Elle est entre les mains de Dietzch et d'Alberte depuis trois années déjà, et a servi de refuge plus ou moins honnête aux épaves — matériaux et personnel — des anciennes peausseries et ateliers ruinés par la grève du Val d'Api.

Elle forme, dans le triste quartier de la Chapelle, un quadrilatère couvert de constructions très légères, solidement enserré par un mur de pierres meulières. Ce mur, beaucoup trop fort pour l'usage actuel, indique que les bâtiments qu'il entoure eurent, à l'origine, une tout autre destination.

Dietzch et Alberte sont en effet loin d'être les premiers à venir chercher fortune sur ce terrain, qui est comme un cimetière où dorment déjà pêle-mêle les espérances et les rêves de plusieurs industriels. Plus de dix entreprises différentes, tentées par la proximité des chemins de fer de

l'Est et de Ceinture, vinrent jadis s'installer là, s'obstiner quelques mois... et mourir; les unes craquant tout d'un coup, tragiquement; les autres lentement, luttant pied à pied contre une malchance qui n'avait jamais désarmé.

Les bonnes femmes du quartier disent même que le terrain porte malheur, et quand le bruit se répandit que, malgré ses lamentables précédents, l'usine allait se louer de nouveau, il n'y eut qu'une voix dans les rues d'alentour pour plaindre les malheureux qui s'aventuraient sur une mer aussi fertile en naufrages.

Un nouveau locataire excite toujours quelque curiosité. Dietzch et Alberte n'y échappèrent pas, surtout quand on vit une grande jeune fille brune venir régulièrement tous les matins, avec un gros monsieur très blond, au teint très rose, et là, tous les deux, sans la moindre gêne, examiner les locaux, en discuter l'emploi, en stipuler les modifications avec une sûreté de coup d'œil, une rapidité de décision indiquant qu'on allait avoir affaire, cette fois, non pas à des novices timides ou à des brevetés hasardeux, mais à des industriels sachant bien leur métier, et s'entourant, pour l'exercer, de toutes les garanties possibles.

L'impression première fut donc bonne, mais avec des restrictions. Il était si curieux, cet assemblage! Alberte Harmmester, grande et forte, à la

mise étrange, pourtant toujours très correcte; et Dietzch, doucement bedonnant, sanglé dans une redingote noire, l'air d'un malin qui dissimule son idée derrière la figure béate du paisible bourgeois satisfait de vivre.

Ils paraissaient d'ailleurs s'entendre parfaitement et se suffire à eux-mêmes, ne demandant aucun conseil, suivant évidemment une ligne de conduite très définie. Seul, le concierge, un nommé Rabaroux, fut questionné sur les antécédents de l'usine. Mais, lui aussi, était un finaud qui, dès la première entrevue, ne se fit aucune illusion sur ses nouveaux maîtres, et fut effrayé du peu de poids que sa personnalité pèserait dans la balance de leurs décisions. Il répondit en conséquence, comprenant bien que sa situation tenait à un fil, et que s'il n'était pas la chose utilitaire désirée..., s'il ne cadrait pas, par son caractère, avec le but poursuivi, ce fil casserait en un instant, sans qu'aucune considération de pitié envers un ancien serviteur puisse retarder son sort d'un seul instant.

Les travaux commencèrent donc, menés rapidement et réduits au strict nécessaire : on répara une partie de la toiture des hangars qui s'écroulait; puis, le travail fini, ces hangars furent subitement encombrés d'une foule de marchandises disparates, où les peaux et les roues de wagons

dominaient. Peu à peu, les uns après les autres, les ateliers s'organisèrent, et, tous, reliés entre eux par des rails nouveau système, fermés de plaques tournantes, s'étagèrent méthodiquement du gros travail au travail le plus ouvragé et le plus fini.

Et pendant plusieurs mois, l'usine parut attendre... Attendre quoi..? C'est précisément la question qui se posait un peu partout dans le quartier.

Subitement, un beau matin, sans aucun embauchage dans Paris, avec quatre équipes de vingt-cinq hommes, arrivés directement du Val d'Api, après la grande grève qui venait d'y sévir, l'usine se mit à fonctionner sous la raison commerciale : *Société anonyme de fournitures pour le matériel et les transports internationaux*. On y faisait de tout dans cette usine, mais principalement des wagons, depuis les wagonnets en fer pour les trains de ballast jusqu'aux voitures du plus grand luxe.

L'usine marcha dix-huit mois à une allure superbe, comme si les clients n'attendaient que son ouverture pour y faire leurs commandes; Alberte Harmmester venait tous les jours et y passait la matinée; Dietzch n'en sortait presque pas.

Puis, peu à peu, comme pour les industries précédentes, des bruits vagues se mirent à circuler : le concierge, en portant le courrier au

bureau, avait entendu, paraît-il, une conversation entre l'ingénieur et la jeune fille, de nature à inspirer immédiatement les plus graves inquiétudes. Les ouvriers, anxieux pour l'avenir, et sachant toutes les histoires peu claires de jadis, mirent leurs soupçons en commun et s'affolèrent.

Pourtant le travail continuait, dans des conditions spéciales c'est vrai, mais enfin il continuait. On s'occupa dans l'usine aux choses les plus aléatoires : à des wagons pour l'Herzégovine, à du matériel de transport pour une minuscule République de l'Amérique du Sud, le pays du monde le plus rebelle au payement de ses dettes... Il régnait dans tous les ateliers un malaise général, chacun sentant qu'il y avait du mystère dans la tête de ce gros bonhomme rose et derrière le front têtu de cette grande jeune fille..., qu'ils tenaient quand même, mais pour gagner quelques jours..., quelques heures peut-être..., comme certains généraux qui remportèrent la victoire parce qu'ils furent obstinés, et que, dans certains cas, rester debout, c'est déjà ne pas mourir...

Un jour de paye, à la fin d'une semaine, les ouvriers ne reçurent qu'un acompte, sous prétexte que le caissier, très affairé, avait oublié de se procurer de la monnaie à la Banque. Cette semaine-là, Dietzch fit de fréquentes absences, ne restant à l'usine que pendant l'heure du cour-

rier, ayant l'air de fuir tout entretien, sortant par une porte de service, pour éviter les rencontres ennuyeuses à la grille.

Aussitôt, quelques ouvriers virent, dans cet ensemble de circonstances, la confirmation de leurs craintes; sans tarder davantage, ils guettèrent Dietzch dans la rue et, poliment d'abord, lui réclamèrent leur paye intégrale. L'ingénieur leur répondit en riant que l'argent était bien plus en sûreté dans sa caisse que dans la leur... ; de cette façon, il forçait ses ouvriers à faire des économies, et le marchand de vin seul pouvait se plaindre..... Alors, les hommes se fâchèrent et, croyant n'avoir plus rien à ménager, exprimèrent leur pensée avec cette verdeur d'épithètes, cette brutalité populaire où passent les rancunes accumulées pendant des années de servage: Dietzch était un misérable coquin, un escroc de bas étage, un chevalier d'industrie qui s'engraissait, comme tant d'autres, de la sueur du pauvre peuple !... Seulement, cette fois, c'était fini de rire, et, dès ce soir, on irait en corps chez le commissaire de police, et on verrait à faire liquider le bazar Dietzch-Harmmester, pour tâcher de sauver quelques sous dans la banqueroute frauduleuse qui s'annonçait. Dietzch écouta le réquisitoire d'un air bonhomme, en sceptique de la vie que les mots n'atteignent plus. Quand ils eurent fini,

il leur dit de le suivre, et revint vers son bureau. A leur grand étonnement, il régla lui-même immédiatement les protestataires et les mit à la porte avec une onctuosité ironique :

— ... Dans une foule d'usines, on ne payait que le premier de chaque mois, et parce qu'un malheureux détail matériel avait empêché son caissier de faire de la monnaie divisionnaire, tout de suite un doute s'élevait et l'on en venait aux gros mots !... A quoi tient, grands dieux, la situation d'un patron !... Il ne peut même pas avoir une distraction, un oubli !... Que les ouvriers qui craignent pour l'avenir viennent se faire payer aussitôt ; mais qu'ils se le tiennent bien pour dit : aucun de ceux-là ne mettra plus les pieds à l'usine, ni dans la sienne, ni dans aucune autre similaire, et l'on verrait si le patron avait le bras long !...

Pendant deux semaines, les ouvriers furent donc secrètement terrorisés par une double crainte : celle d'un renvoi certain s'ils réclamaient leur paye, et celle de ne pas être payés s'ils ne réclamaient pas.

Le fameux Rabaroux, qui avait d'abord fourni tous les renseignements aux amis, eut peur, devant l'attitude énergique de Dietzch, d'avoir trop parlé ; il devint alors d'un mutisme farouche et d'une platitude absolue devant l'ingénieur et Alberte, craignant par-dessus tout de se voir délogé du

pavillon superbe que les circonstances lui avaient permis d'occuper depuis plusieurs années. Ce pavillon, avec cour et jardin, représentait un tel confort que, même sans aucun salaire, le concierge avait tout intérêt à ne pas le quitter.

Malheureusement pour lui, Alberte, avec une curiosité toute féminine et une logique implacable, parvint à savoir qu'un bavardage du portier avait été, en partie, la cause première de toute cette subite défiance. Dans une séance mémorable avec Dietzch et la jeune fille, le malheureux Rabaroux avait dû suer la vérité, et s'était vu sur le point de sauter, lui et toute sa famille; il s'était jeté aux pieds d'Alberte, avait embrassé les mains de Dietzch, sans aucun succès d'ailleurs; puis rentré en grâce tout à coup, le lendemain, sans savoir pourquoi, il recevait l'ordre de déménager aussitôt; et, à la place du confortable logis dont les circonstances l'avaient favorisé, l'ingénieur lui donnait une bâtisse en carreaux de plâtre, une ancienne écurie face à la grille, où il ne tenait qu'à peine avec sa femme et ses trois enfants.

Enfin, il n'y était pas installé depuis une semaine, que Dietzch arrivait un jour, l'œil brillant dans sa face rose où, sous l'afflux du sang, la barbe et les cheveux semblaient se décolorer plus encore. Ce soir-là, non seulement les ouvriers furent payés, mais chacun reçut une petite gratification,

représentant, et au delà, les intérêts de l'argent en retard.

D'abord personne ne comprend rien à cette transformation.

Mais un grand jeune homme, monocle à l'œil, vient plusieurs fois dans la même semaine visiter l'usine. Alberte et Dietzch ont pour lui des égards absolument extraordinaires, le bruit circule avec persistance que c'est un comte, et qu'il achète l'usine, dont l'ingénieur n'aurait plus que la gérance.

A partir de ce moment, les travaux reprennent avec fièvre dans tous les ateliers.

Mais ce qui fit plus parler encore, ce fut de voir mettre à la moderne, avec eau, téléphone et électricité, l'ancien pavillon demeuré libre depuis le départ de Rabaroux; chacun se demandait si Dietzch ou Alberte Harmmester devait s'installer là... qui sait..? peut-être les deux!...

Dans l'usine, les femmes surtout envisagèrent la possibilité d'un mariage entre les deux autorités dont tout dépendait; vraiment, ce serait un spectacle plutôt rare que cette alliance sentimentale et industrielle!... Alberte avait une beauté dédaigneuse et brutale. Dietzch, au contraire, était le blond fade et gras, intelligent d'une autre façon, volontaire avec d'autres moyens. Dans l'usine, en voyant les peintres badigeonner en

vert tendre le petit pavillon, on se demandait ce que donnerait ce nid... bête mauvaise ou fleur inattendue d'amour, si ces êtres très forts, et physiquement opposés, alliaient par le mariage leurs étranges destinées.

Les travaux furent loin d'être aussi importants que les bavardages l'avaient tout d'abord annoncé; et ils se terminèrent par un vrai coup de théâtre. Un soir, au lieu du couple attendu, on vit arriver un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, large d'épaules, à la figure simple, à la démarche un peu gauche; il descendit d'un fiacre et pria Rabaroux de l'aider à monter deux grosses malles de paysan, lourdes comme le diable.

— ... Mais c'est Claude Routier!... le fils de Mathurin!... s'écrie un ouvrier qui passe à ce moment dans la cour...

— Parfaitement... répond le nouvel arrivant qui se retourne, je suis Claude Routier.

En quelques instants, la nouvelle circule à travers toute l'usine, et Sandrin, le premier contremaître, s'écrie en l'apprenant :

— Tonnerre... ce serait trop fort!...

— Pourquoi trop fort..?

— Pas possible!...

— Tel que je vous le dis.

Et aux carreaux des hangars ou montés sur la charpente des wagons, les anciens ouvriers du

Val d'Api regardent le nouvel arrivant avec les sentiments les plus divers au fond des yeux.

En effet, c'est Claude Routier, conduit par Dietzch, qui vient prendre possession de sa nouvelle demeure sans se douter de l'émotion qu'il soulève. Vraiment, pour Paris, le fils de Mathurin sera logé princièrement, et ses malles paraissent misérables et comme perdues dans cette maison, où les pas sonnent avec ce bruit de regret ou d'appel qui semble être la voix de toutes les pièces vides...

— Avoue, Claude, que tu as lieu d'être content de moi, demande l'ingénieur... Tu ne pourras pas dire que je ne te soigne pas comme un petit poulet de grain? J'ai fait tout remettre à neuf afin que tu n'hérites pas des punaises de Rabaroux... C'est si bien arrangé chez toi, qu'à l'usine chacun me mariait avec Mlle Harmmester, et d'office m'installait ici...

Claude, dépaysé, regarde les grandes pièces, luisantes encore de vernis...

— Sans compter que tu pourras t'offrir ici une famille vraiment royale!...

L'ingénieur détaille les adaptations possibles pour l'avenir: quand Mme Routier sera là, elle prendra la grande chambre; elle a comme horizon le mur en meulières, c'est vrai, mais au moins on est chez soi et les regards curieux des ouvriers

LES OUVRIERS REGARDAIENT LE NOUVEL ARRIVANT

ne fouillent pas vos meubles; à côté d'elle, seront Jean et Annie; la salle à manger sur la cour, et le bureau de Claude, tout à l'entrée, devant le guichet, surveillant l'ensemble et le mouvement de chaque atelier.

Puis Dietzch, toujours expéditif en affaires, entraîne Claude dans l'usine, le présente à Alberte qui le connaît de longue date, et enfin aux ouvriers, pour la plupart desquels Claude est un « *pays* ». Beaucoup l'aimaient déjà au Val d'Api, mais en le craignant, car il avait laissé là-bas la réputation d'un chef à la fois raide et juste... D'autres l'ignoraient, ayant travaillé dans des services différents du sien; mais certains contremaîtres, surtout Sandrin, qui était le premier et le plus intelligent, éprouvèrent, en le voyant, la montée brutale de jalousie que ressentent les êtres à morale primitive devant un rival inattendu qui menace une situation, ou vient occuper une place supérieure qui n'existait pas en fait, et que, pourtant, on avait rêvé d'atteindre un jour, quand les circonstances l'auraient créée.

D'une façon confuse, Claude se rend compte de ces sentiments contraires qui s'abritent derrière des visages souriants ou s'expriment par des mains tendues et refermées en de solides étreintes.

Dietzch plane au-dessus de toute cette psycho-

logie, met Claude Routier au courant du maniement spécial de certaines machines inconnues dans les usines du Val, lui explique ses projets immédiats, puis lui rend la liberté et va retrouver Alberte qui donne des signatures au bureau.

Elle le reconduisit lentement à la grille, causant de choses diverses, puis subitement lui dit :

— Je me suis demandé, tout à l'heure, si j'avais agi avec intelligence en vous laissant donner tout de suite à Claude Routier cette situation à Paris... Il me paraît bien « petite fille » pour la capitale... Et surtout, d'après ce que l'on répète, ce choix nous aliène à jamais le cœur de Sandrin, dont l'influence est grande ici.

— Ma foi, répond Dietzch en caressant sa barbe, j'ai mon idée sur Claude, et elle est bonne; quant au cœur de Sandrin, je puis vous rassurer, il n'a jamais existé : Sandrin est un intrigant, il appartiendra toujours à qui voudra l'acheter... Et j'ai Claude pour rien !

— Enfin, quel sera au juste le rôle de ce Claude Routier?...

— Le rôle nécessaire de l'homme de paille d'abord; ensuite celui de la cheville ouvrière qui nous permettra de vivre de l'usine sans en être l'esclave...

— Mais pourquoi aller chercher le fils de

Mathurin, puisque, à Paris, nous avions ce Sandrin sous la main?

— Décidément, vous y tenez, à votre Sandrin!... Il est bien trop canaille pour que je lui mette seulement un doigt dans nos intérêts!... C'est même un des plus remarquables coquins que j'aie rencontrés au Val d'Api... Heureusement qu'il est vaniteux comme une dinde, sans quoi il n'y aurait pas moyen de le mener...

— Les gens honnêtes sont quelquefois bien plus embarrassants que les coquins!..

— J'ai besoin ici — et Dietzch scande bien ses paroles — d'un honnête homme qui nous serve de couverture; vous entendez bien... d'un *honnête homme;* les canailles trahissent toujours. Je veux un simple qui, séparé de son milieu et me devant tout, me soit acquis corps et âme..., d'un homme n'ayant pas le flair curieux du Parisien, lequel cherche toujours à connaître ce qu'on veut lui cacher et ne se laisse pas impressionner facilement par les façades. Or, Sandrin est né à Paris, et la plus grande partie de sa vie ouvrière s'y est écoulée. Pour Claude Routier, c'est différent; il connaît le travail et ne connaît que lui; il ignore les ficelles; sans le savoir, il devient notre couverture légale, car, mon enfant — et Dietzch se fit familier, — beaucoup de responsabilités pèsent sur mes épaules; les wagons

sont peut-être ma plus grande affaire, mais ils ne sont pas la seule; j'ai besoin d'un chien fidèle qui exécute une consigne sans en chercher l'origine ni la destination... En Afrique, j'aurais pris un nègre, ici, j'ai choisi Claude... et j'émets la prétention d'être tout son horizon.

— Nous verrons...

— C'est tout vu!... Je connais ce garçon-là comme je connais mes machines...

— Attention!... Il a du cœur!...

Dietzch alors se mit à rire, car, évidemment, Alberte fait allusion au premier entretien où se décida leur association :

— Il a du cœur !... mais c'est moi son cœur!... Et puis, vous savez, si jamais il cessait de m'être utile, si je le sentais seulement vaciller dans ma main... Je ne suis pas marié avec lui !...

Alors il complète sa pensée avec le geste expressif d'un homme qui jette derrière lui le fruit vidé dont on se débarrasse... comme cela... d'un mouvement presque inconscient et en pensant à autre chose.

— Maintenant, chère amie, continue l'ingénieur, permettez-moi de vous quitter... Je saute dans une voiture et je cours voir ce cher comte...

— ... N'oubliez pas! .. Une foule de choses aimables de ma part...

— Naturellement! Figurez-vous qu'il m'a donné 25 000 francs avant-hier et que je suis déjà à sec... A propos, quand présentons-nous ce cher ami aux ouvriers?...

— Ah... bah!...

Et Alberte partit en éclatant de rire.

CHAPITRE VIII

Luce est très matinale, et, chaque jour, assiste à la messe de l'abbé Hans, à 7 heures, dans la petite église dont la grande nef et le transept s'éclairent des fresques très simples, brossées avec tant d'amour par sa vieille tante.

C'est le bon moment de cette silencieuse : agenouillée dans le banc seigneurial des comtes de Saint-Agilbert, la tête dans les mains, elle s'attarde à prier Dieu, toute seule dans le vieux sanctuaire. Ce qu'elle dit, personne au monde ne peut le savoir, car le visage de Luce est un bon serviteur et ne trahit jamais le mystère. Beaucoup de femmes ont la figure énigmatique, mais cette énigme est uniquement à fleur de visage. Chez Luce, on devine une intensité de réflexion rare chez une femme, même très intelligente; ses yeux, d'un bleu indéfinissable, donnent l'impression de ces eaux souriantes qui ont des profondeurs d'abîme; quand elle vous regarde, on sent qu'elle voit très loin en vous, et que, sans

effort, par delà votre parole, elle distingue votre pensée et assiste à tout votre état d'âme.

Cette perspicacité naturelle a même gêné souvent le petit comte, qui donne assez facilement des coups de canif dans le contrat que tout homme est censé passer avec la vérité. Bien des fois, quand il la déguise devant Luce, il s'interrompt en pleine conversation pour s'écrier :

— Mais ne me regarde donc pas comme cela!... On dirait que je mens!...

Luce est facilement absorbée par sa pensée intérieure, et, quand elle n'est pas très attentive, elle devient distraite; ses yeux regardent trop loin et révèlent au visiteur que, si le corps de la jeune fille est là, son âme a déjà fui... Où..? Très près..? Très loin..? Ici, tout jugement peut être qualifié de téméraire, car on ne peut apprécier cette enfant à la mesure des communes misères...

Ce matin de décembre, il fait un vrai froid d'hiver; le vent, jusque-là très convenablement automnal, a sauté au Nord-Est, et souffle en rafales froides qui arrivent du fond de l'horizon. Luce sort de la petite église de Fleurines, et va, comme elle le fait chaque jour, prier au cimetière sur la tombe de sa famille. Depuis trois ans, elle a pris l'habitude, en revenant, de s'arrêter devant un mausolée tout blanc, sur lequel une croix très

profondément creusée s'entoure de ces deux seuls mots : « Souviens-toi !... »

Souvent elle y croise un grand jeune homme toujours habillé de noir, qui, après avoir arrêté son cheval à la grille, vient, lui aussi, à la même tombe ; c'est le châtelain de la Ferlendière ; il salue la jeune fille avec une sympathie silencieuse, mais ne lui parle presque jamais, et semble ici réclamer de ses parents et de ses amis — Luce est un peu des deux — la solitude et le silence.

Ce matin, tout est désert et morne dans la campagne qui sommeille sous une brume froide. Luce n'a même pas eu de messe, car l'abbé Hans est malade ; et, son petit livre à la main, la jeune fille revient, pensant que ce jour ne sera pas bon, car elle n'a pas suffisamment prié.

Le château est relié à l'église par une allée de hêtres plantés en plein bois ; Luce suit cette allée longue d'un demi-kilomètre, et s'attarde entre les grands arbres à considérer la mélancolie de la nature qui s'endort pour le repos d'hiver : sur le fond neutre de l'horizon, se joue jusqu'à ses pieds toute la gamme des gris... tout est terne, estompé, voilé. Les lointains semblent s'alanguir dans le brouillard ; les bois plus sombres se haussent pour regarder au-dessus des voiles de brume ; tout près de la jeune fille, les bouquets de bouleaux, petits soprani dans le grand concert,

se détachent en flèches argentées striant d'éclairs le vague adouci des choses, et, autour d'elle les hêtres, sentinelles géantes, serrées dans leur uniforme gris-rose et vieil or, dépassent tout le paysage de leur ramure dénudée, et semblent veiller sur l'enfant qui abrite à leurs pieds la souffrance de sa pensée...

Luce aime beaucoup ce retour de la messe, toute seule au milieu de la nature amie, spécialement belle aux heures des matins et des soirs; et, dans sa mentalité de jeune fille, elle se dit souvent:

— A-t-il été assez fou, ce pauvre Bruno, d'abandonner toutes ces splendeurs et de leur préférer les rues de Paris, pour gagner un argent dont il n'a pas besoin!... C'est l'éternelle histoire de la vie humaine: marcher, les yeux fixés sur l'impossible, et oublier le bonheur qui vous *implore* à vos pieds!... Chercher le pavé dur quand le tapis du gazon se déroule à l'infini devant vos pas!... Misère de notre cœur tourmenté d'une perpétuelle inquiétude, et n'espérant le bonheur que dans l'inconnu!... Bienheureux les simples!...

Toute à ces pensées, Luce arrive vers la grille du parc et y rencontre le facteur de Fleurines, qui lui remet les journaux et les lettres du matin. Elle en trouve une de Bruno pour elle, et, mue par un secret pressentiment, Luce la lit avant

d'entrer, devant cette nature froide et grave où l'ironie légère des phrases de Bruno semble détonner davantage encore :

Ma chère cousine,

Chaque jour de cette semaine, j'ai attendu une lettre de toi me disant si tout allait bien à Fleurines, et comment ma chère mère a pris mon coup d'État.

Mais, semblable à sœur Anne, je me suis mis au balcon de mon entresol et je n'ai vu que le képi mélancolique du sergent de ville au travers des branches des platanes de mon boulevard... Pas la moindre lettre de la plus infidèle des cousines à l'horizon !... Comme quoi « l'exilé partout est seul !... »

Tu ne vas pas le croire, mais, bien que très occupée, ma pensée s'en va souvent errer vers les prés qu'arrose la Jouine, et où, en briques et en pierres, les poivrières de mes aïeux menacent depuis des siècles ce pauvre ciel, qui, d'ailleurs, ne s'en porte pas plus mal ! J'irais volontiers risquer avec elles un brin de conversation, mais je redoute de faire éclater à nouveau l'orage maternel.

Alors, j'imite le voyageur, je reste à l'abri sous la porte cochère, jusqu'au moment où je verrai dans les nuages assez de bleu pour y tailler un manteau à la mère des pécheurs.

Donc, tu es une bien grande laide ! Je t'ai fait donner deux fois ma définitive adresse par Paule, la femme de Routier, et par Dietzch, qui est allé tout dernièrement au Val d'Api chercher des fonds chez mon notaire.

Et tu ne bouges pas plus que les vieux dieux termes de ces farceurs de Romains!

J'en conclus que tu ne veux pas m'écrire ; c'est très mal!..... Ce n'est même pas chrétien, car tu abandonnes, sans un conseil, ton pauvre petit cousin, timide passereau, perdu dans la grande tourmente parisienne.

N'oublie pas de dire cette faute à l'abbé Hans quand tu iras porter à ses pieds l'hebdomadaire fardeau de ta petite conscience rose.

Causons plus sérieusement. Pourquoi cet abandon.....? Parce que j'ai revendiqué mon droit à la liberté.....? C'est tellement naturel! Le moineau jette ses petits hors du nid dès qu'ils ont des ailes ; et moi, ma mère a rêvé de me couver jusqu'à mon extrême vieillesse, pour être plus sûre que je ne brûle pas mes plumes à la flamme de Paris..... Avoue que ce n'est pas juste! J'avais conscience de m'anémier stérilement la constitution!..... Je me faisais l'effet de la barbe de capucin qui pousse à la cave toute blanche, loin de l'air, de la chaleur et de la lumière. Je ne veux être ni capucin..... ni barbe de capucin!..... Je ne veux pas mourir encore! comme dit la jeune Captive.

C'est alors que j'ai arboré le drapeau de la révolte ; d'ailleurs, je t'avoue que, pas une seconde, je ne me suis repenti de ma résolution, et les quatre ricins qui, depuis des siècles, ornent les quatre coins de la pelouse du château des Saint-Agilbert n'ont pas encore manqué à mon bonheur. J'ai même l'impression de m'épanouir..... Il me semble qu'une porte a été ouverte et qu'un air nouveau circule enfin autour de ma figure, de mes yeux qui clignotent, de mes tempes, de mes

cheveux qui sentent encore la vieille pommade avec laquelle mes héroïques aïeux graissaient leurs arque buses!.....

Je mène une vie un peu étourdissante, très variée, et pleine de choses ; ce Dietzch, auquel on jette tant la pierre au château, ce pauvre bouc émissaire, est réellement un homme de grandes ressources, très apprécié ici dans le monde industriel. Et puis, il y a une logique des choses, une sorte de justice immanente, comme disait je ne sais plus quel grand philosophe..... J'en bénéficie actuellement : j'étais une victime...., je subis la loi des réactions! On a voulu me sevrer de tout, et tout parle à mon âme, surtout les choses dont on m'a le plus rigoureusement privé ; on m'a gavé avec les austères pommes de terre des vertus antiques, et maintenant j'ai faim de petits fours — il y en a d'exquis tous les soirs à 4 heures dans mon quartier!..... On a rêvé de faire de moi un passif, et j'ai soif de l'action ; on m'a élevé dans la haine de mon temps, et j'éprouve pour lui une admiration passionnée ; on m'a comprimé, et aujourd'hui je me détends comme un diable en boîte, en raison directe des ressorts qui prétendaient m'aplatir!.....

Aussi, tu peux avoir confiance en moi pour réparer le temps perdu ; je n'y suffis déjà plus!.....

Ma vie se divise en deux parts très distinctes : affaires toute la journée, plaisirs le soir. Oh! ne fais pas la petite fille!..... Ne t'épouvante pas! Ne joins pas les mains en un geste effarouché de confrérienne de la Bonne Mort, comme ferait la Mère du Saint-Roseau.....; je suis très, très raisonnable : le théâtre. un demi-

doigt de concert, quelques soirées mondaines..... : un point, c'est tout!..... La mère en permettrait la pratique à sa fille.

D'ailleurs, c'est nécessaire pour me reposer de la tension d'esprit exigée par le travail de l'usine. Quand j'ai pâli toute la journée sur les plans de Dietzch, sur des graphiques d'essieux, de boîtes à graisse et de freins Westinghouse (auxquels je te confie que je ne comprends rien du tout ; mais Dietzch prétend que cela viendra) ; quand j'ai fait des visites intéressées aux gros bonnets du ministère des Travaux publics, je crois ne pas avoir volé le mince plaisir d'aller au Palais-Royal voir jouer *Ho là là!*..... ou toute autre pièce de similaire envergure.

Je t'avoue que les affaires sont dures, et que, parfois, nous tirons ce vieux diable par la queue ; j'ai déjà bu un bon petit bouillon, c'est même pour cela que j'ai envoyé Dietzch s'entendre avec mon notaire. Il ne faut pas s'en décourager : à bicyclette, aux patins, dans l'industrie et un peu partout, les débutants trébuchent toujours, et c'est nécessaire, pour faire entrer le métier dans la peau. A Paris, celui qui a bec et ongles fait sûrement fortune ; et, en voyant ce que produit l'industrie, je pense à maman qui s'inquiète gravement du prix des sacs de blé et du choléra des poules!.....

Ici, c'est par centaines de milliers de francs que je vois brasser les affaires autour de moi!... Quand on peut partir sur une belle mise de fonds, alors les bénéfices ne comptent plus. Naturellement, je t'entends d'ici : « Il y a des dangers!... » Sans doute,

mais où le danger n'existe-t-il pas..? Dis-moi, d'où viennent les grosses fortunes actuelles..? Est-ce de la terre ou de l'industrie..? Et, comme poser la question, c'est la résoudre, je vais de l'avant pour l'industrie envers et contre tout!...

Et, crois-moi, ma petite Luce, il y a du plaisir dans cette lutte fiévreuse de l'usine, où chaque jour est une bataille et chaque heure un danger... Qu'un ouvrier ivre soit pris dans un engrenage..., qu'une chaudière éclate..., qu'une grosse livraison soit refusée... et les plus terribles préoccupations commencent!... Mes ateliers sont à la Chapelle, au Nord-Est de Paris; ils groupent autour d'eux, comme clients, toutes les anciennes relations des Harmmester, et en plus ceux que Dietzch et moi pouvons fournir.

Notre cousin qui est au ministère des Affaires étrangères m'a formellement promis une commande de wagons pour la Turquie; elle est même si sûre que nous la faisons d'avance. J'ai cent cinquante ouvriers pour commencer, les deux tiers viennent des environs de Fleurines. Claude Routier les fait marcher à l'œil et au doigt; c'est un garçon sérieux, une sorte de bœuf, pas très causeur, et Dietzch a une confiance absolue en lui.

Mais la déesse de l'usine, c'est Alberte Harmmester! Tu sais que je suis froid, plutôt sceptique; or, cette jeune fille m'a conquis, c'est le type de la femme forte que les désastres du Val d'Api n'ont pas écrasée et qui se redresse plus vivante que jamais. Chaque matin, à 9 heures, elle arrive à l'usine, y reste jusqu'à midi; puis, le soir, elle va dans le monde, ce qui est indis-

pensable pour les affaires; toute seule, Alberte attire plus de clients que Dietzch et moi réunis.

Tu dois la connaître physiquement; tu l'as vue jadis à la fameuse soirée de l'inauguration des usines du Val d'Api : elle est grande et brune, avec un teint chaud, patiné de soleil; sa chevelure noire et profonde tombe en boucles lourdes sur des tempes d'un dessin de statue antique, et couvre à demi des oreilles menues, blanches et roses comme des coquilles de nacre; sa figure, à première vue un peu sévère, s'éclaire de la lumière de deux yeux sombres, mystérieux comme la nuit et attirants comme l'inconnu.

Je comprends que cette personne fasse des affaires. On dit quelquefois : « Belle et bête!... » Je t'assure qu'ici le proverbe est complètement en déroute, et que peu de femmes, pas même toi, pourraient être comparées à cette jeune fille au point de vue de la discussion d'une idée. Or, pense que tout ce monde-là, depuis Dietzch et Alberte, en passant par Claude et jusqu'au dernier de mes cent cinquante ouvriers, constitue mon personnel et travaille à faire fructifier l'argent qui a tant dormi dans l'étude vénérable du plus vénérable des notaires de Fleurines.

L'usine me coûte un peu cher au début, mais je sens que je sème pour l'avenir; quand je serai complètement outillé, je pourrai, sans augmenter mes frais, produire dix fois plus qu'aujourd'hui.

Seulement, mon enfant, au milieu de toute cette prose, je voudrais avoir un peu de poésie; envoie-moi donc des nouvelles du pays, puisqu'il paraît que c'est au pays qu'elle pousse, la poésie!... Je me sens à cette

époque psychologique où l'on est déraciné d'une part et pas enraciné de l'autre. C'est donc le moment d'être particulièrement bonne pour moi, et de m'aider avec charité à passer le pont des transitions. Aussi, je compte sur une lettre qui me dira comment mère a pris mon départ : sauce tragique ou sauce enfantillage.. ? filet Madère ou poulet au blanc..? Tu penses bien que ce départ n'a pas été improvisé : il y a plus d'un an que je le prépare sournoisement avec Dietzch ; donc, inutile de chercher à me faire revenir sur ma décision.

Je voudrais aussi que tu m'expédies mon automobile, je trouverai facilement un chauffeur à Paris, et je crois qu'en le prêtant à Mlle Harmmester — c'est elle qui circule le plus pour l'usine, — je m'éviterai de grands frais de voiture.

Je t'embrasse et me proclame pour la vie ton cousin, né enfin à la lumière et à la liberté!...

BRUNO DE SAINT-AGILBERT.

P.-S. — Si, au lieu de m'expédier mon auto, tu voulais me le conduire toi-même, ce serait parfait!... J'ai un petit entresol exquis, et deux belles chambres à ta disposition ; seulement, bien que je l'aime beaucoup, n'amène pas, cette fois, Mme de Saint-Agilbert, elle n'est pas encore mûre pour mon installation! .. La baronne ma mère dans mon entresol!... Brr!... il me semble que j'entends déjà à l'horizon des roulements d'orage, comme qui dirait le rugissement de tous mes aïeux!...

Et Luce reste songeuse, la lettre à la main... Comme elle vient d'être bien inspirée de la lire

ici, avant d'entrer au château !... Et quelle providence d'avoir rencontré le facteur !... Si le courrier avait été déposé sur la table de la salle à manger, comme on le faisait d'ordinaire au petit déjeuner du matin, la douairière n'aurait pas manqué de reconnaître, sur l'enveloppe, l'écriture de son fils; il eût été difficile, impossible même, de ne pas lui communiquer la lettre; et cette prose utilitaire aurait passé sur les endroits douloureux de son cœur, l'endeuillant pour de longs jours encore.

La baronne a vieilli de bien des années en ces quelques semaines. Jeune de caractère, elle ne paraissait pas son âge tant que l'espérance avait répondu en elle à la fierté de sa race; aujourd'hui, elle a conscience que son sang atteint cette triste limite où la vie, subitement arrêtée, ne rebondit plus en ces envolées brillantes qui garantissent l'avenir et perpétuent une génération dans ce qui la fit aristocrate et « chef de peuple ».

Ce n'est pas l'épuisement de la sève, car Bruno est intelligent et fort, mais plutôt la pierre d'achoppement qui fait buter les meilleurs cavaliers..., l'accident qui supprime d'un seul coup tous les espoirs et vous fait vous traîner, lamentable, dans un pays dont on devient la risée alors qu'on aurait dû en rester l'éclatante lumière !...

Luce connaît parfaitement l'état d'âme de sa tante, et ne lui parle de Bruno que les jours où, d'une façon quelconque, elle vient d'apprendre une nouvelle rassurante à son sujet. Ce qui surnage de bon, aujourd'hui, dans la lettre ironique du comte, c'est qu'il semble travailler, s'occuper de sa situation matérielle; et le travail est toujours une certaine sauvegarde. Sans doute, il se dégage bien des inquiétudes, mais, au moins, cette note est la petite lueur dans la nuit qui enveloppe l'âme de tous les vrais amis de Bruno... « Il travaille, se répète la jeune fille, donc il n'est encore qu'à moitié perdu!... »

Aussi, pendant le déjeuner, Luce raconte-t-elle à sa tante ce détail important : elle a appris ce matin que Bruno mène à Paris une vie de réelle activité..., qu'il s'occupe de ses affaires et que l'industrie paraît vraiment le passionner.

Mais Luce s'est trompée en croyant que la baronne s'en tiendrait à ce renseignement vague; elle n'a pas prévu combien, à certaines heures, le sentiment maternel se réveille, exigeant, avide de savoir, se mettant au-dessus de toutes les conventions mondaines; et la douairière qui, en temps ordinaire, est la délicatesse et la discrétion mêmes, pose, ce matin, à Luce des questions d'une netteté presque brutale, en femme qui veut savoir.

— Alors, ma grande, tu as appris que Bruno travaille à Paris?...

— Oui, tante!

— Comment l'as-tu appris..?

— Mais... dans le village!...

Et la jeune fille rougit. Jusqu'ici Luce ne ment pas, mais voyant la route où elle s'est imprudemment engagée, elle cherche, sans en trouver le moyen, à esquiver le coup droit. Sa tante ne lui en laisse pas le temps; ses yeux sont rivés sur sa nièce, avec une attention qui guette le moindre tressaillement du visage.

— Qui donc, dans le pays, a pu te dire cela, mon enfant?...

Luce hésite quelques secondes, puis, brusquement, prenant sa résolution :

— N'allons pas plus loin, tante; vous savez que je suis incapable de mentir. Bruno m'a écrit, je ne voulais pas vous le dire, car j'estime qu'avant moi, c'est à sa mère qu'il aurait dû penser.

— Cette lettre, je ne peux pas la voir? insiste la baronne.

— Vraiment, j'aime mieux ne pas vous la montrer.

Alors, la pauvre femme incline la tête dans ses deux mains, et Luce voit couler, au travers des doigts amaigris, ces larmes silencieuses qui

viennent du fond du cœur, et que la colère de Dieu doit recueillir pour les faire retomber plus tard en malédictions sur ceux qui les firent verser!

Très doucement, Luce s'approche de sa tante, et comme on baise une enfant, elle baise ce front ridé qu'encadre la neige des cheveux blancs et où gémit sans cesse la pensée douloureuse... Elle essuie ces larmes dont elle se considère un peu comme responsable:

— Ma tante chérie!... C'est ma faute, et, si j'avais réfléchi, rien de tout cela ne serait arrivé... j'aurais dû ne rien dire...

— Mais si!... Tu l'as fait pour un bien...

La baronne relève la tête à ces mots, et voit comme un horizon d'amour, comme une promesse de consolante fidélité, les yeux de Luce qui la regarde de toute la profondeur de son âme :

— Ma pauvre grande, ne te marie jamais, c'est trop effrayant, à certaines heures, d'être mère!... Il semble qu'on touche les limites extrêmes de la souffrance humaine, et qu'on puisse dire comme autrefois la Vierge: « Quelle est la douleur comparable à ma douleur!... » Oh! j'ai tant souffert ce matin!... Ainsi, mon fils t'écrit, *à toi*, des choses que je ne puis lire!...

— Mais si, j'ai dû exagérer!...

— Va, je ne te demande plus rien... et je m'attends à tout!... Je vais aller à l'église pour

y prier et y travailler aussi... Il me semble que là-bas, auprès du tabernacle, ma tristesse s'endormira un peu, et que le Christ me récompensera de venir à Lui en mon heure d'épreuve.

— Voulez-vous que je vous accompagne, tante?

— Non, merci!... Ce matin, j'ai besoin d'être seule; et puis, vois-tu, je veux que tu lui répondes tout de suite, à mon enfant... Ne l'abandonne pas, bien qu'il me délaisse; je te le confie... Sois son ange lointain; tu peux avoir encore sur lui quelque influence puisqu'il t'écrit. Dis-lui bien que je ne lui en veux pas..., que je lui pardonne, que mes bras lui sont ouverts toujours, tant qu'il n'aura pas piétiné sur notre nom... Qu'il écrase mon cœur, cela ne regarde que moi!. . Mais qu'il respecte le capital d'honneur qui se condense dans un titre familial! Oh!... s'il touchait à cela!... S'il se compromettait dans une chose louche!... Si, un jour, au milieu d'un journal, je voyais écrit, avec une note d'infamie, le nom qui n'est pas à lui... qui est à moi, à nous! aux morts!... Oh! cela... non... jamais!... C'est la faute que Dieu lui-même ne pardonne pas, le péché contre l'Esprit...

Et, tout à coup, comme si un horrible soupçon surgissait en sa pensée :

— Il n'y a rien encore au moins de ce genre dans la lettre..?

— Tante, je vous assure!...

— Tu me le jures..?

Luce étendit la main :

— Sur le Christ, je vous le jure!...

— Alors, Dieu soit béni!... J'en suis déjà réduite à le remercier de cela!...

Puis elle partit toute seule, une mantille sur la tête, par la grande allée de hêtres qui conduisait à l'église; et, comme elle tournait au coin du cimetière, subitement, une silhouette longue et maigre apparut devant elle...

C'était Mathurin Routier.

Un instant, ils se regardèrent sans causer, surpris, presque gênés de la rencontre, lisant tous deux dans leurs vieilles âmes blessées par leur enfant au même endroit, n'ayant pas besoin de paroles pour se comprendre, pour voir, comme à nu, l'immensité de leur commune douleur...

— Pauvre ami!... dit enfin la baronne en regardant le fermier, dont la figure raide se crispait sous la tension d'une volonté exaspérée.

— Oui, répond Mathurin, il y a du malheur sur la maison!...

Et il s'en alla, farouche, au travers de l'allée, où ses jambes guêtrées soulevaient des vagues de feuilles mortes; et elles s'écrasaient sous ses pieds avec la plainte mélancolique des choses qui vont cesser d'être...

CHAPITRE IX

Château de Fleurines.

Mon cher Bruno,

D'abord, un mot très clair : tu as quitté le pays, et, en prenant cette résolution, tu as exercé un droit, obéi à une voix intérieure, à une réclamation de ton évolution.

C'est entendu ; et, bien que, très triste de ton départ, très divisée d'appréciation avec toi sur ce sujet, je ne trouve pas au fond de mon cœur le moindre sentiment amer!.....

Que Dieu garde.... qu'il bénisse le voyageur et, si c'est possible, qu'il nous le ramène avant l'heure douloureuse qui, j'en ai la certitude, sonnera bientôt pour nous tous.

Mais je te demande de m'épargner la façon badine dont tu parles de ma tante. Elle n'est que ta mère, c'est vrai ; mais si, comme moi, tu avais, ce matin, essuyé ses larmes, si tu l'avais vue, anéantie sur son prie-Dieu, portant au pied de son crucifix le poids trop lourd de ses espérances brisées et des ruines de son bonheur. peut-être jugerais-tu que c'est moins intéressant que les cheveux noirs, le petit nez et les oreilles de

nacre d'Alberte Harmmester, mais que c'est respectable tout de même....., que toute douleur est sainte et peut exiger, même d'un fils, au moins un silence respectueux. Voici donc un point réglé, une condition que *j'exige*. Dans le cas où tu ne me l'accorderais pas, à la première plaisanterie je déchire ta lettre, et, sans aller plus loin, je la jette au feu.

Maintenant, mon pauvre ami, tu me demandes des nouvelles du château..... Demande-moi plutôt des nouvelles d'un cimetière : ma tante parle peu et passe ses journées à l'église ; moi, je travaille à des layettes, je visite les pauvres, car la saison commence à être dure aux malheureux, et, dans la rue Basse, une dizaine de familles sont déjà très éprouvées par l'hiver. Le château semble mort ; les voitures se rouillent sous les remises, et je me suis imposé de sortir à cheval tous les soirs pour fatiguer tantôt Corsette, tantôt Myrtille. C'est le vieux piqueur qui m'accompagne, il est l'histoire vivante du pays, et si, un jour, j'ai des loisirs, il me semble que je trouverai un très grand charme à condenser dans un livre quelques-uns de ses récits, qui ont une vraie saveur de terroir. Évidemment je ne serai pas la George Sand du Val d'Api, mais enfin ceux qui aiment la Vallée — ce n'est pas ton cas — éprouveront peut-être une certaine joie à retrouver comme l'écho des souvenirs qui jadis bercèrent leur enfance. D'ailleurs, le travail aide à oublier, et quelquefois le passé console de l'avenir !

Dans les bâtiments et dans les cultures, il y aurait beaucoup à surveiller, une foule d'ordres à donner ;

nous essayons de le faire, mais, évidemment, notre douleur nous incline plutôt vers la passivité..... A quoi bon entretenir, parer un cadavre, même quand ce cadavre est un château qui n'attend pour revivre et resplendir sur la vallée que le bon vouloir d'un petit jeune homme de vingt-quatre ans?..... Le village entier, très travaillé par les meneurs politiques, se monte chaque jour davantage contre toi ; on sait que tu commandites à Paris l'usine Dietzch, Alberte et Cie, qu'à cause d'elle tu as quitté le pays, que ton exemple a entraîné Claude, compromettant ainsi, avec le château, les destinées de la plus grande ferme de la région. Cette histoire traîne les chaumières et donne lieu à des commentaires qui te laissent froid, mais dont nous supportons les ennuis tous les jours.....

Ce sont les gardes qui nous tiennent au courant : tantôt on affecte de croire que la fortune de ta mère est perdue, et que tu es parti uniquement pour la reconstituer ; c'est l'hypothèse la plus favorable. Malheureusement il en circule d'autres. Ainsi on prétend que, cette fortune, tu es tout simplement en train de la manger! Excuse-moi, mais j'aime mieux te dire crûment les choses, puisque tu as l'air de désirer savoir... L'usine ne serait qu'une ruineuse couverture, elle abriterait une liaison... Avec qui..? Inutile de te dire le nom de la seconde personne; tu la décris trop bien dans ta lettre pour ne pas la connaître infiniment mieux que moi.

Mais l'opinion unanime, c'est que tu as affaire à trop forte partie pour te tirer indemne de cette équipée; on met en présence ta jeunesse, ta loyauté, ton inexpé-

rience de l'industrie, avec la rouerie profonde de Dietzch et l'habileté d'Alberte ; on en conclut que tu seras pris de toutes les façons : par la bourse, par la tête, par le cœur...

Mon pauvre ami, que Dieu te protège !... Je le lui demande chaque jour à la messe. Cela t'est bien égal, mais je le fais tout de même, et j'y trouve une consolation immense, dans notre immense douleur, car je vois l'avenir très sombre pour toi. Tu as fait trop souffrir, pour qu'un peu de cette souffrance ne rejaillisse point sur ta vie dès ici-bas... Qui sait? Peut-être sera-ce ton salut, et, dans ce cas, je te la souhaite !...

Et du fond de la capitale où tout te dispute à nous, du sein de tes plaisirs et de tes affaires, si ta pensée se reporte quelquefois encore vers le cadre où s'écoulèrent nos jeunes années, crois qu'elle rencontre la nôtre, bien affectueuse et bien triste. Puisse-t-elle se faire comprendre à toi, et te redire ce que tu sais déjà !

A Dieu, cher cousin, et qu'Il te garde !

LUCE.

CHAPITRE X

La vie de Bruno, pendant les débuts de son installation, fut réellement d'une activité fiévreuse; on eût dit un jeune chien lâché pour la première fois dans une chasse gardée. Dietzch et Alberte l'escortèrent partout, lui présentant les affaires sous leur côté le plus riant..., et pas une épine ne blessa le pied aristocratique du jeune patron pendant les premières semaines de sa nouvelle vie industrielle.

Bruno entre, en somme, dans une situation toute faite et qu'il sauve de la ruine, sans même s'en apercevoir. Le point principal pour les deux compères est de l'engager si avant, qu'il ne puisse plus revenir en arrière le jour où la petite gloriole d'être patron ne suffirait plus à contre-balancer les ennuis réels et les dangers imminents de cette aventure.

— Ce garçon-là, dit un matin Alberte à Dietzch, signera tout ce que nous voudrons : l'important est d'aller vite et de lui faire croire qu'il est

quelque chose dans l'usine. Nous devons nous arranger de telle façon qu'il s'intéresse aux affaires, qu'il s'imagine que tout repose sur ses maigres épaules... Nous achevons actuellement quelques voitures de luxe; j'ai envie de l'emmener choisir des dessins d'étoffe...

— Il va sûrement tomber sur les plus mauvais et les plus chers.

— Tant pis!... On les changera si les clients réclament... Je voudrais même, pour l'amuser, lui suggérer une idée à brevet, par exemple un signe caractéristique à mettre sur les wagons ordinaires, pour retrouver vite sa voiture à la gare, ou pouvoir l'indiquer à ses parents et amis, une tête de mouton, d'ours, d'éléphant... C'est facile à comprendre, spécieux...; il croira qu'il a découvert la Méditerranée, et rien ne l'attachera autant à l'usine que ces futilités-là, car je vous crains, vous, l'homme supérieur, vous en faites tant ici qu'il n'y a plus de place pour lui... et on ne s'intéresse qu'aux choses dont on s'occupe...; rappelez-vous cet axiome!

— Croyez-vous que ce bébé désire tant s'occuper à Paris..?

— Maintenant, oui; plus tard, ce sera peut-être différent.

Alberte a raison.

Depuis son arrivée dans la capitale, le comte

a la secrète préoccupation de ne pas donner autour de lui l'impression d'un petit garçon régnant sous la tutelle de très hauts et très puissants seigneurs Dietzch et Alberte Harmmester. C'est si vrai que, dans une conversation avec l'ingénieur, avant la fin du premier mois, Bruno, d'une façon assez embarrassée, laisse percer le désir de prendre une place un peu plus effective dans l'exploitation de l'usine. Cette révélation aurait certainement effrayé Dietzch, si Alberte, plus psychologue que lui, ne l'eût préparé à la surprise. Mais aujourd'hui il est paré, et, non seulement cette proposition ne le déconcerte plus, mais elle l'excite à prendre le petit taureau par les cornes, et à provoquer la confidence des désirs secrets qui tourmentent l'âme inoccupée de Bruno.

Il n'attend pas longtemps pour savoir l'entière vérité.

Le comte, avec une sérénité parfaite au milieu de tous ces complots, se laisse amorcer, et après de grandes périphrases sur son éternelle reconnaissance pour les services inappréciables que lui rend Dietzch, lui confie qu'il aimerait bien pourtant participer davantage à la vie de l'usine, être consulté sur les dépenses à faire, les commandes à accepter, les clients à visiter, etc., etc...

Bruno s'attendait, dans la circonstance, à voir

s'assombrir le front de Dietzch devant cette proposition inattendue de la part d'un fils de famille, qui avait jusque-là passé son temps en dehors des questions industrielles.

Il n'en fut rien. L'ingénieur eut même, pendant toute la conversation, l'expression étonnée d'un homme qui s'offense des circonlocutions employées et des précautions prises, trouvant très naturel ce qu'on lui propose :

— Mais, Monsieur le comte, c'est absolument comme si vous vous obstiniez à me démontrer que deux et deux font quatre ! Ni Mlle Harmmester ni moi ne nous serions engagés dans cette affaire, si nous avions pensé, un seul instant, que vous puissiez jamais vous en désintéresser ! Mlle Alberte — et Dietzch a une façon à lui de dire ce « *Mademoiselle* » — représente toute une clientèle ancienne ; vous, par vos relations, par votre jeunesse, par votre activité, vous représentez l'avenir même de la maison, dont je ne suis que le savoir immédiatement professionnel. Je ne mettrai guère en œuvre, et pour cause, que les commandes amenées par vous et par Mlle Harmmester. Mon rôle finit aux murs mêmes de l'usine ; le vôtre se juxtapose au mien partout où je suis, et il me déborde en dehors des ateliers, qui ne seront alimentés que par vos démarches et votre intervention.

Il disait tout cela avec son sourire bonhomme de gros papa blond sans la moindre arrière-pensée apparente, si bien que le petit comte eut aussitôt une peur atroce de se voir trop exaucé, d'assumer tout seul la responsabilité entière de l'usine, et d'entrer dans un engrenage de préoccupations qui lui prendrait désormais tout son temps; aussi fit-il machine arrière avec une rapidité significative... Sapristi, s'il n'allait plus pouvoir conduire son tonneau tous les soirs à 5 heures au Bois... et prendre avec les bons petits et nouveaux amis sa régulière culotte au cercle!..

— Que dites-vous là, mon cher Dietzch!... Vous me feriez presque peur; je pense bien que, vous aussi, vous utiliserez toutes vos relations pour nous aider à marcher!...

— Sans le moindre doute, mais que sont mes relations en comparaison des vôtres!...

— Vous vous calomniez!... Vous vivez dans l'industrie, c'est votre élément; je suis d'hier à Paris, et pourtant j'ai déjà senti que vous avez, un peu partout, une influence considérable, vous êtes notre « oncle » à tous... Oh! ne protestez pas...

— Vous exagérez! En tout cas, cette influence est tout entière à votre service.

— Merci! Vous me rassurez!

Et Bruno lui serre les deux mains avec une réelle

effusion. Puis, pour brusquer cet entretien qui dépasse ses espérances au point d'éveiller une crainte, et pour se faire pardonner un acte qu'il regarde presque comme offensif, Bruno se frappe le front:

— A propos, je n'ai pas encore pendu la crémaillère dans mon entresol!...

— Tout de même.... vous y pensez..? Savez-vous que cet oubli constitue une violation flagrante de nos droits les plus sacrés..?

— Voulez-vous demain soir..? Mais cette fois, au moins, ne m'imposez pas votre Routier!

— Sûrement!... J'ai insisté le premier jour, parce que je connais le paysan; il est farouche, susceptible, et, comme le poisson, c'est par la bouche qu'on le prend le mieux... Mais, depuis, Routier est entré dans le rang, je crois même qu'il travaille beaucoup pour nous.

— Alors, vous en êtes content...?

Dietzch eut un mouvement d'hésitation:

— Oui... plus de sa bonne volonté peut-être que de son intelligence: il s'acclimate assez difficilement; et puis, il y a bien par-ci, par-là, dans l'atelier, quelques jalousies auxquelles je ne m'attendais pas autant! Ce sont des petites misères, elles passeront; quelle est l'usine où les ouvriers ne se mangent pas entre eux?... D'ici quelques mois la tolérance s'établira en Claude et autour de

lui : alors, comme dans les choses bien organisées, tout fonctionnera sans effort, et nous aurons une belle et bonne entreprise de tout repos, un vrai placement de père de famille.

Sur ces paroles d'espoir, Bruno serra encore la main à Dietzch :

— N'allez pas oublier ce que vous m'avez promis tout à l'heure : vous êtes le chef, l'oncle, l'ancêtre ! Je ne travaille qu'à votre ombre, et toutes les responsabilités essentielles sont sur votre dos... C'est compris... Entendu !... Pensez aussi que demain vous dînez chez moi... ; j'écris aussitôt à Mlle Harmmester ; ce serait terrible si elle n'était pas libre !

— Voulez-vous?.. Je la vois ce soir, je la préviendrai...

— Mille fois non, je lui écris moi-même, soyons correct !...

— C'est juste : Mlle Harmmester sera très sensible à l'honneur de recevoir une invitation de votre main ... Voilà une femme qui a du mérite !... Je ne sais pas ce que je ferais sans elle à l'usine...

— A qui le dites-vous?... Je suis étonné de la façon dont elle s'assimile les choses les plus arides, surtout quand je la compare à une mienne cousine !...

Dietzch, souriant dans sa barbe blonde, à sa pensée intime, descend l'escalier.

— Ce gamin a trouvé le mot juste: ... C'est vrai! elle s'assimile tout avec une facilité extraordinaire!.. Ah! la gaillarde!...

Arrivé dans la rue, il hèle une voiture:

— Cocher, plaine Monceau, 19 ter.

C'est l'adresse d'Alberte, dans un hôtel qui dépasse de beaucoup en luxe l'entresol du comte, et où sévit l'art nouveau dans des manifestations déconcertantes pour un visiteur d'un tempérament ordinaire, élevé dans les fadeurs du classique.

Depuis la poignée de la porte jusqu'aux appels électriques, tout le mobilier affecte des formes étranges et tourmentées: la rampe de l'escalier est un long serpent d'acier qui va, vient, se courbe et se replie dans une cage bordée de feuilles mortes plaquées au mur avec une rigidité de cadavre, et suggérant une foule de réflexions sur la brièveté d'une vie dont on veut se hâter de jouir. Dans les chambres domine partout la même note, la même hantise de formes inédites et compliquées, ne laissant jamais un moment à l'esprit pour se reposer sur un objet qui ne le fasse pas travailler.

La chambre à coucher d'Alberte est particulièrement curieuse. Dans la lueur vague d'un papier gris-argent voltigent lourdement de grands papillons noirs; ils encadrent un lit en bois de Spa où s'enroulent les tiges grêles des pavots, dont

un bouquet escalade le dossier et retombe au-dessus de l'oreiller avec cette inscription :

O humaine ! que ces pavots te versent le sommeil et l'oubli !

C'est pyrogravé en plein bois, d'une écriture tremblée, vacillante, qui impressionne ; on dirait qu'un esprit évoqué du pays mystérieux de l'au delà est venu écrire cette ligne avec un doigt tremblant de damné, et que ces papillons sont morts dans cette chambre après l'avoir accompagné...

Alberte a fait une pièce plus extraordinaire encore, c'est son cabinet de travail, tendu tout entier de taffetas feu, avec une immense bande, où des arbres déchiquetés se tordent au bord de la mer dans un incendie de soleil ; le meuble qui sert de bureau est comme l'âme de cette chambre, l'artiste l'a recouvert en entier d'une tablette de cuivre rouge, où s'envolent des oiseaux étranges, dans un paysage dantesque ; à droite, une femme sculptée en plein chêne soutient, un genou à terre, une sorte de carton entr'ouvert où la jeune fille conserve les documents dont elle a besoin. Sur tout cela, servant de presse-papier, un fragment de pierre incendiée qui vient de l'ancienne usine du Val d'Api, et des vases du golfe Juan, où s'allument et s'éteignent sans cesse des lueurs sépulcrales. Puis, comme contraste, à côté de ce

bureau, un petit boudoir tout blanc semé de flamants roses, égayé par des meubles en laque, des aquarelles, de simples fleurs des champs perpétuellement renouvelées.

Il se dégage de cet hôtel une impression charmeuse et perverse, si ce mot peut être appliqué à un ensemble d'objets inanimés; on pense à la personne qui le composa, qui en fit le cadre révélateur de sa personnalité, et on devine une intelligence morbide et tourmentée, dont la fréquentation fait quelquefois passer en un geste inquiet la main sur le front en disant : « Qui a raison..? Ma simplicité ou sa complication..? Ma tranquillité ou son trouble..? »

C'est là que Dietzch vint donc sonner après son entrevue avec le comte. La bonne connaissait l'ingénieur, elle l'introduisit aussitôt dans la pièce où Mlle Harmmester lisait le dernier livre à la mode, étendue sur sa chaise longue :

— Ah! fit-elle d'une voix languissante, ce n'est que vous!...

— Merci! Toujours aussi aimable, comtesse!...

— Comtesse..?

Un instant Alberte fixe ses yeux noirs sur ceux de Dietzch...

— Comtesse de Saint-Agilbert?... demande-t-elle.

— Évidemment, pourquoi pas..?

— Non... je veux bien le ruiner, mais l'épouser... jamais!... Il m'ennuierait à périr, ce petit garçon-là!

— Qu'il vous ennuie ou non, il faudra venir dîner avec lui demain soir.

— C'est sérieux..?

— ... Je crois bien!... Je viens de le voir, et même, selon votre conseil, comtesse...

— ... Vous m'agacez!...

— Je lui ai tendu la perche afin qu'il me confie ses petites réclamations, et tout s'est passé comme la sybille de Cumes l'avait prédit : il s'est avancé de deux pas, et, voyant que je l'encourageais à continuer, il a eu peur et s'est précipitamment rejeté de dix pas en arrière. Si vous aviez raison, moi je n'avais pas tort : ce bébé-là n'a jamais eu l'intention de travailler... Il jouera bien à l'industrie, à condition que l'industrie ne lui fasse manquer ni une course à Longchamps, ni un five-o'clock, ni une soirée... Je l'examinais sous mon binocle. Quelle nullité!... C'est un précipice de prétentieux néant! Ce qu'ils me dégoûtent, ces petits jeunes gens! Et jamais je n'ai eu pareil plaisir à vider la bourse d'un homme... Pour conclure, n'oubliez pas le dîner!...

— C'est chez lui..?

— Tout ce qu'il y a de plus chez lui... Il était absolument navré, ce matin, en constatant qu'il

avait oublié de pendre cette fameuse crémaillère, à laquelle ni vous ni moi ne songions! C'était sa grosse préoccupation d'affaires, à ce chérubin!... Il a même fait enquête pour savoir ce que vous aimiez... Décidément, il a toutes les gentillesses!...

Alberte eut un haussement d'épaules imperceptible.

— Penser que l'argent va toujours à ces bibelots-là, tandis que nous, nous, les forts..., qui en userions si bien!...

— Patience... Je le vois venir...

— Patience? Vous ne sentez donc pas que la vie coule..., qu'elle s'enfuit comme de l'eau entre les doigts? Patience..? Mais c'est maintenant qu'il m'en faut, de l'argent?... Maintenant, car mon hôtel n'est pas payé, et les traites vont se succéder de mois en mois!... Maintenant, répète-t-elle, en se soulevant sur son coude avec animation, car je me sens si bien débarrassée de tous les préjugés absurdes avec lesquels on empoisonna nos enfances!.. J'ai si faim et si soif de m'asseoir au festin de la vie... Plus tard, quand je serai vieille..? Il ne sera plus temps!... C'est aujourd'hui ou jamais!...

Dietzch la regarde :

— J'aime bien vous voir en colère!... Au théâtre, vous seriez parfaite dans le rôle de *Camille*.

— ... Pourquoi : au théâtre..? Il est partout, le théâtre, dans la vie... Qui ne joue pas la comédie ici-bas?...

— Nous deux...

— Peut-être... Vous êtes moins franc que moi...

— Moi, je ne me mets pas en colère, parce que mon bonheur n'est pas aussi exigeant que le vôtre... Je veux tout simplement de l'argent pour m'acheter une très confortable maison plus tard, à la Garenne-Colombes, y soigner mes petits rhumatismes, être indépendant de tout et de tous, et pouvoir rire à mon aise des gogos et de l'humanité.

— Moi, je veux de l'argent pour sentir passer autour de mon cœur le frémissement de la vie..., afin de pouvoir songer plus tard qu'il fut un temps où tout m'était possible... Vous ne comprenez pas cela, vous, vous êtes trop épais...

— Merci..., ange!...

— .... Il existe dans l'âme humaine une note à la fois terrible et exquise, qui ne vibre qu'à une minute déterminée; on dirait que notre être donne le « *la* ». Alors, c'est l'extase de la cellule supérieure, se répercutant à l'infini dans toutes les autres, et faisant tout chanter dans une harmonie effrayante qui bouleverse l'être jusque dans ses profondeurs; et cela est si bon, qu'il

semble, à ce moment, que tous les ressorts de la nature humaine se tendent à éclater!... J'ai éprouvé cette impression un certain jour de vengeance contre Jacques de la Ferlendière... : j'ai senti que je l'atteignais en plein cœur, et j'ai passé ma langue sur mes lèvres en me disant que les anciens avaient raison, et que la vengeance était un plaisir des dieux!...

— Vous êtes folle!...

— Peut-être...

— En tous cas, moi, qui suis pratique, je suis venu ici pour causer raison; n'allez pas sortir demain devant ce pauvre enfant de pareilles théories, vous lui feriez éclater les méninges!...

— ... Je dose suivant les auditeurs.

— Alors, je vois que vous avez de moi une opinion... extraordinaire!...

— Oh! justifiée!...

— Enfin, basez-vous pour demain sur ce point qui est acquis : le comte est un faible, un poltron, qui se croit brave parce qu'il a sifflé devant sa maman!... Serait intelligent s'il travaillait, mais se borne à faire travailler les autres;... pas si enthousiaste que je le voudrais; pas de cœur, prétentieux comme la prétention même, et, malgré ses déclarations pédagogiques, se croit toujours au temps de Godefroy de Bouillon!... Total, pas intéressant pour un sou; nous n'au-

rons même pas à nous offrir le luxe d'un remords...

— Tant pis!... Pour moi, le remords, c'est le vinaigre dans la salade du bonheur!...

— Vous êtes dans vos jours de complication, et, à ces moments-là, vous m'inquiétez, vous aussi, à votre tour!... Moi, je suis un pervers en ligne droite.

— Je préfère les courbes.

— Elles font dérailler les trains.

— C'est vrai, mais dans le déraillement il y a un certain petit frisson inédit qui vous sautille sur la peau...

— ...Je vous assure, Alberte, que vous devriez surveiller ce genre de crise : votre papier, votre ameublement, agissent certainement sur votre cerveau. Je reviens généralement à pied de chez vous ; le grand air et la marche me font du bien, cela me remet de votre neurasthénie ; et pourtant, j'ai la tête solide... Le malheureux Bruno, si jamais il s'en tire!...

— Il ne s'en tirera pas!...

— A la bonne heure!... Je vous aime mieux ainsi... Mais, en tant qu'associé, je vous réitère : vous m'inquiétez souvent avec votre dilettantisme. Je vous tiens pour une femme intelligente et d'immenses ressources, mais il y a un coin de votre cervelle qui cesse absolument d'être logique à certaines heures... ...

Alberte se met à rire.

— Pourquoi riez-vous..?

— Je pense à votre figure de tout à l'heure...

— Mais oui... c'est désirable et terrible d'être votre associé dans une affaire industrielle... Je vous ai dit, et je vous répète : avec les femmes, on ne sait *jamais!*... Vous obéissez tout d'un coup à des mobiles si parfaitement ridicules, vous faites attention à tant de choses! Une jalousie..., un mécontentement, un numéro 13, une salière qui se renverse, une toilette qui va mal... Il y a dans tout crâne féminin une gouttière plus ou moins invisible par laquelle, en quelques instants, s'écoule la plus belle raison et le plus solide bon sens. Aussi, pour un ingénieur pratique et posé comme moi, avouez que l'inquiétude est justifiée, surtout quand il a fait d'une femme le pivot central de toutes ses combinaisons... Soyez franche... n'est-ce pas exact, tout ce que je vous dis là..?

Alberte paraît s'amuser beaucoup de cette analyse féminine à la Dietzch. Alors il se lève :

— Le comble, c'est que vous avez encore l'air de vous moquer de moi!...

— Parfaitement... Ah! comme je me chargerais de bouleverser votre algèbre!... Vous connaissez à peine le premier millimètre de notre épiderme...

— ... J'aime mieux les wagons, c'est moins compliqué. Adieu, j'ai une voiture en bas; votre psychologie va me coûter deux francs de plus. Je pars à l'usine prendre le courrier, et surtout demain, demain!... n'oubliez pas!...

— Soyez donc tranquille... Je suis plus forte que vous!...

. . . . . .

Le lendemain, Alberte fut longue à sa toilette; on eût dit un jeune sous-lieutenant avant sa première bataille. C'est, en effet, la première fois que la jeune femme va rencontrer Bruno sur un terrain autre que celui des affaires, et, comme un officier qui n'a pas encore pris contact avec l'ennemi, elle hésite...

Dietzch a jugé M. de Saint-Agilbert à son point de vue « homme »... Mais toutes ces appréciations utilitaires ne lui disent rien, à elle, qui, pour agir, a besoin d'autres documents. Doit-elle être, à ce dîner, d'une correction classique..., rééditer à Paris la petite cousine de là-bas, ou faut-il prendre position, égayer la sobriété d'un costume select par ce je ne sais quoi qui est la fleur étrange de la capitale, attirant les uns, comme la flamme le papillon, repoussant les autres d'une façon définitive par la constatation qu'on n'est pas..., qu'on ne peut plus être de leur monde?

Pendant que la jeune fille réfléchit, elle aperçoit sur sa table à coiffer la lettre de M. de Saint-Agilbert l'invitant pour ce soir; à peine l'a-t-elle parcourue tout à l'heure, sachant d'avance par Dietzch ce qu'elle contenait; mais, dans son indécision, elle éprouve le besoin de la reprendre, de la relire, de chercher dans cette écriture ce qu'elle peut y trouver pour compléter, au point de vue spécial où elle se place, les données qu'elle possède sur le caractère du comte.

L'écriture est petite, mièvre, avec les pleins subits du nerveux passionné; les *t* ne sont pas barrés, ni les *i* pointés, indices certains de la négligence habituelle d'un esprit qui n'aime pas à descendre aux détails; et pourtant, la signature s'élançant de bas en haut, toute grêle, presque forcée, donne l'impression d'un ambitieux qui voudrait arriver sans en avoir la force.

— Décidément, il a tout pour se perdre, ce petit garçon-là!... murmure la jeune fille en souriant méchamment devant sa glace.

Mais comme plusieurs sûretés valent mieux qu'une, Alberte ménage les transitions; et à 7 heures moins un quart, dans sa voiture louée au mois, quand l'associée de Dietzch se dirige vers le quartier Saint-Honoré d'Eylau, où le comte habite, elle est impeccablement mise en noir, sans aucun autre bijou qu'un dragon d'or vert

qui tord ses anneaux dans une broche ronde, chef-d'œuvre de Mellerio. Et elle a grand air dans cette voiture découverte, blottie au milieu de ses fourrures, regardant d'un œil distrait le monde qui passe, tout entière à la pensée intérieure qui chante en son âme compliquée l'hallali de l'argent.

Il est exactement 7 h. 5 quand Alberte sonne au premier étage où M. de Saint-Agilbert attend son monde avec impatience. C'est la première fois qu'il reçoit dans son « chez lui » de Paris, et il éprouve une joie d'enfant à montrer sa jeune installation. Il comptait beaucoup sur Dietzch pour briser la glace, et ce fut avec une certaine gêne qu'il vit arriver Mlle Harmmester la première, et seule :

— Je suis en retard..? dit-elle en s'excusant gentiment.

— Pas du tout, Mademoiselle; figurez-vous que je viens de recevoir un télégramme de ce coquin de Dietzch, il ne pourra pas venir ici avant une demi-heure.

— Alors, il faut l'attendre!...

— Vous croyez..? J'ai peur que vous ne mouriez d'inanition...?

— Mais nullement, je prends le thé à 5 heures et ne dîne jamais qu'à 8.

Puis, sentant que M. de Saint-Agilbert n'est vraiment, comme elle l'a pensé, qu'un grand

bébé un peu gauche, qu'il faut mettre à l'aise, elle aborde le terrain facile des banalités :

— Comment! Vous êtes déjà complètement installé!... Je m'attendais à dîner en garçon, au milieu des malles, et vous nous recevez dans un vrai petit palais...

— Oh! fait le comte en retroussant nerveusement sa moustache, je suis allé vite!... J'aime les choses menées militairement!... Voulez-vous me permettre...? Si cela peut vous intéresser, je vais vous faire les honneurs de mon campement.

— Oh! campement! Vous vous calomniez!...

Bruno conduit alors Alberte au travers de son appartement, lui explique la genèse du choix de chaque pièce; la jeune fille regarde, écoute avec une expression de grand intérêt. Tout est meublé d'une façon lourde et classique par un tapissier qui connaît son métier et surtout l'art de faire dépenser au client le plus d'argent possible. On dirait une exposition quelconque de grand magasin, la réalisation d'une gravure de catalogue. A part une sorte d'atelier à moitié fini, et dont la disposition permettrait de faire quelque chose d'infiniment mieux, rien n'annonce, même pour l'avenir, une note personnelle quelconque. Le jeune homme est riche, c'est la seule révélation que fasse son mobilier.

Mentalement, Alberte calcule ce qu'il a dû

payer cette installation : au moins trente-cinq mille francs. Quel enfant prodigue!... Ainsi, pour ne pas l'avoir suffisamment encadré... pour l'avoir, une seule fois, laissé agir seul, le comte a jeté dans un clinquant coûteux une respectable partie du capital destiné à l'usine.., il leur vole bien vingt mille francs!... Le fameux Dietzch aurait dû prévoir cette folie, car, avec la moitié de cette somme, elle, Alberte, se serait chargée toute seule de lui composer un ensemble dix fois plus coquet, artistique et distingué. Sans doute, pas son installation à elle!... Quand elle est chez elle, elle est chez elle!... ne faisant aucune concession au goût de ses visiteurs, leur imposant, par l'aspect si particulier de son *home,* la totalité de sa manière de sentir... S'ils ne l'aiment pas, qu'ils restent chez eux!... Mais enfin, pour Bruno, comme elle aurait vite trouvé le moyen terme!...

Elle voit bien ce qu'il aurait fallu : une sorte de garçonnière claire, vivante, moderne... Il eût été si simple, dès l'arrivée de Bruno à Paris, de s'offrir pour aider à son installation!... Tandis qu'abandonné à lui-même il a presque instinctivement reconstitué ici, et à grands frais, en dehors du cadre grandiose qui l'avait jadis inspirée, la lourde grisaillerie du château de ses aïeux avec la volonté évidente d'affirmer son indépen-

dance en faisant le contraire. Dans son appartement, tout est rapetissé à la chiche mesure des habitations modernes; et les formes pesantes, inventées par les ligueurs qui pensaient aux barricades en sculptant en plein bois leurs fauteuils et leurs escabeaux, semblent écrasées par les malheureux trois mètres que concèdent à regret les architectes des entresols actuels.

Qui sait, peut-être reste-t-il quelque chose encore à faire..? Et Alberte esquisse quelques conseils discrets en tant que femme, les greffant avec soin sur les idées déjà pressenties du comte. Un crayon à la main, elle lui rectifie d'abord son atelier, lui dit sa manière de voir; et d'une pièce quelconque fait jaillir sur le papier un projet qui séduit aussitôt le jeune homme: celui de composer une pièce intermédiaire entre l'atelier proprement dit et le « hall » des riches maisons du Nord, dans laquelle on mettrait tout, musique, peinture, bibliothèque, table de lecture, billard, etc., etc..., une de ces salles commodes, où l'on n'a presque pas besoin de s'occuper de ses invités, tellement ils trouvent immédiatement de choses à regarder dans le coin où les circonstances les ont placés.

Bruno, que ce sujet de médiocre envergure intéresse au plus haut point, provoque les réflexions d'Alberte, exige presque des critiques...

Sûrement, il s'est trompé!... D'ailleurs, le tapissier avait un air qui ne lui revenait pas... Que de voleurs dans ce Paris! Et puis, il est jeune, et, là-bas, à Fleurines, on aime trop les souvenirs pour s'occuper de l'actualité en ameublement; son éducation tout entière est à reprendre pour le nouveau milieu auquel sa famille ne le croyait pas destiné et qui le passionne. Sans effort, sur ce tout petit thème, sans tirer de bien grands jeux, Alberte s'impose à cette âme neuve, fixe déjà les jalons de sa prise de possession.. Estime pour son intelligence supérieure, admiration pour son goût artistique, pour son expérience déjà grande de la vie..., elle devine l'éclosion de tous ces sentiments dans un terrain plus préparé qu'elle ne supposait; encore un peu, ce nigaud lui proposerait là... tout de suite, de devenir sa sœur!... sa grande sœur!... Et l'esprit intérieur, le « *daimon* » des Grecs, éclate de rire dans l'âme de la complice de Dietzch.

Il n'y a pas une demi-heure qu'ils sont en tête-à-tête, et Alberte doit déjà, pour le jeune homme, courir les magasins et y choisir ces choses qu'une femme seule sait trouver. Le petit comte a constaté son erreur, et maintenant elle l'énerve; il est pressé de voir la réalisation du plan d'Alberte; il faut que tout soit parfait, et le plus tôt possible...

— Parfait...? observe la jeune fille, je ne garantis pas de réussir.

— J'en suis sûr!

— Il y a des ombres même dans le soleil...

— Mais pas en vous!... Oh! comme je suis content de vous avoir rencontrés..., Dietzch et vous... Mais surtout vous!...

Tous les deux, dans le silence et la demi-obscurité du grand salon, conversent comme de vieux amis de famille; Alberte, questionnée par le comte, se laisse aller à des confidences :

— Sans le moindre doute, elle aurait eu beaucoup de plaisir, peut-être du goût à se créer un intérieur, à l'embellir, à s'y installer bien à l'abri de la foule; elle possédait quelque chose de ce genre, mais comme la réalité était loin du rêve qui vivait là!... — elle mettait le doigt sur son front — car sa fortune avait été bouleversée par la grève formidable du Val d'Api, son père s'était tué, et elle restait seule..., toute seule dans la vie... avec l'obligation de lutter, non pas pour son pain, sans doute, mais pour garder la place sociale qu'elle occupait jadis, et dont, en sa fierté, elle ne consentait pas à descendre... A certaines heures, c'était pénible, surtout pour elle qui avait connu d'abord la vie riche et facile uniquement, où la question d'argent ne compte même pas.

Il fallait la dureté des temps modernes pour

donner naissance à cette situation anormale : une jeune fille du monde, demandant, sans intermédiaire, à l'industrie les ressources nécessaires pour garantir son indépendance dans la société... Evidemment, ce contact trop brutal avec la matérialité des choses assombrissait l'époque de la vie où, pour tant d'autres jeunes filles, s'épanouissait la fleur sainte de l'amour, sous le soleil tranquille de l'affection familiale... Elle, Alberte, a dû faire son deuil de la poésie, incompatible avec les préoccupations utilitaires; elle a tout abdiqué, excepté sa fierté... Comme à la porte de l'enfer de Dante, elle est entrée dans sa nouvelle vie, laissant toute espérance... Elle marche son dur chemin, seule avec ses tragiques souvenirs, ne laissant plus pousser sur le terrain dévasté de son cœur que la reconnaissance pour ceux qui ne refusent pas de l'aider et essayent, par leur abnégation et leur bienveillance, d'abaisser sous ses pas quelques-unes des épines de la route...

Mais pendant qu'elle parle, M. de Saint-Agilbert fait des signes énergiques de dénégation; il proteste contre cette idée que le souci de la vie matérielle découronne un front de jeune fille... Il estime même que la vérité se trouve dans l'opinion contraire : il compare la vie de sa cousine, cette Luce, qui s'est donné la peine de naître et de se laisser béatement vivre, sans une

préoccupation, sans un effort, avec l'existence tourmentée d'Alberte, qui est une vraie bataille, où elle se fraye un passage à travers des difficultés sans cesse renaissantes; et, de haute lutte, conquiert une situation, une influence, dont elle a le mérite et la gloire... Le comte met sur ce front la couronne de fer des héroïnes d'autrefois; et cette couronne vaut tous les misérables hochets dont se pacotillent les poupées actuelles!... Ainsi, ce soir, Alberte, dans sa simple toilette noire, symbole du deuil de sa vie, est d'une poésie plus touchante que toutes ces femmes qu'il a l'occasion de voir aux soirées mondaines, et qui portent le pain de cent familles sur une robe qu'elles ne remettront pas deux fois...

— D'ailleurs, conclut Bruno, votre destinée, Mademoiselle, est semblable à la mienne; nous sommes frères d'armes; moi aussi, je suis un industriel!...

— Oh! proteste Alberte, vous êtes le comte de Saint-Agilbert, c'est-à-dire un engagé volontaire de l'usine!

— Et au Val d'Api, n'étiez-vous pas aussi, comme moi, une volontaire de l'industrie?... A cette époque, votre fortune dépassait la mienne, et déjà vous marchiez dans cette voie, où votre activité trouvait un élément digne d'elle; je vous le répète, vous êtes un compagnon d'armes!...

Vous avez été vaincue dans une première bataille, c'est possible; mais comme vous avez le temps d'en gagner d'autres!... Et laissez-moi vous dire, Mademoiselle, non comme une parole en l'air, mais comme l'expression d'un désir ardent et d'une pensée mûrement réfléchie, une de mes plus grandes joies de l'avenir sera de vous y aider...

— Merci!...

Et elle lui tendit sa main en un geste ému de gratitude. Quelques instants, Bruno conserve dans la sienne cette main, si finement gantée qu'il sent trembler, frissonner d'émotion reconnaissante entre ses doigts.

A ce moment, une bruyante sonnerie de l'antichambre annonce l'arrivée de Dietzch. D'un commun accord, les jeunes gens se lèvent, comme si, déjà, il y avait du mystère entre eux deux, un lien qui ne regardait pas Dietzch, et qui avait sa pudeur, comme tout ce qui est intime... L'ingénieur apparaît avec l'air tumultueusement affairé d'un brave homme retenu par mille choses diverses, contre lesquelles il n'a pas eu le courage de se mettre en colère.

— Que voulez-vous, mon cher comte, je suis trop bon!... Je n'ai pas osé éconduire une délégation d'ouvriers, très anxieux de savoir si notre nouvelle machine ne supprimera pas des bras... Claude et moi les ayons rassurés, mais il a fallu

une bonne demi-heure d'explications... Vous devez être furieux!...

— Moi, pas du tout... au contraire!...

— Pourvu que le dîner ne soit pas brûlé!...

Dietzch joint les mains en un geste comique, pour supplier le ciel d'épargner à sa gourmandise une telle épreuve...

— C'est que je meurs de faim, et, en montant ici, j'ai pressenti de bien bonnes choses!

— Mais il est scandaleux!... s'écrie Alberte.

— Que voulez-vous? La gourmandise est un de mes petits côtés faibles.

Pendant le dîner, Dietzch, très en train, fait presque tous les frais de la conversation; mais, malgré toute son exubérance, il dit infiniment moins de choses que ne s'en confient, pour la première fois, les yeux d'Alberte et du comte, qui s'attardent en ce langage des commencements, où tout semble permis encore, parce que tout est vague, et qui crée parfois de tels subits courants, que l'homme le plus fort s'y engage, y tournoie, s'y débat, pour sombrer malgré de tardifs et désespérés efforts, dans le gouffre banal où gisent les avenirs brisés, les fortunes détruites, les âmes des jeunes gens qui auraient pu devenir quelque chose dans la vie, et qui ne sont déjà plus que du bois mort, tout prêt à flamber sous l'éclair de la justice de Dieu!...

CHAPITRE XI

Et pendant que tout chante la joie au logis de son patron, Claude, seul dans son pavillon de pierres meulières, plus seul encore dans cette grande usine, trouve bien longues les premières semaines passées à Paris. Il a meublé sa maison du mieux qu'il a pu; ce n'est pas beaucoup dire, car un homme seul n'a pas grand goût pour installer un intérieur, et il a besoin de si peu quand il est loin de l'épouse, de l'enfant et du foyer, les seules choses qui, sur la route monotone, font penser à s'arrêter au bord du chemin et à cueillir quelques fleurs pour en parer le nid... Aussi chaque pièce donne-t-elle l'impression de froid et de vide, la sensation que l'on campe ici, et que ce n'est pas là le vrai *home*.

Claude l'a prévue, cette sensation; quand elle bat son plein et devient une obsession, il se raisonne, se raidit contre elle :

— Allons, Claude, mon ami, tu n'es pas une petite fille!... Tu ne vas pas te mettre à broyer

du noir ridiculement et à bouder la fortune, parce que ta femme n'est pas là pour en jouir avec toi!...

D'ailleurs, Paule tâche d'être aussi peu absente que possible, et ne pouvant quitter Fleurines, puisque son mari a désiré qu'elle ne vînt pas à Paris, au moins dans les premiers temps, elle lui écrit de longues lettres deux fois par semaine, cherchant à le maintenir dans l'atmosphère du pays, l'entretenant des anciennes préoccupations de Jean et d'Annie, qui sont rentrés en classe et parlent souvent de leur père..., du Mathurin, qui finit ses labours et vient au cottage dans les longues soirées que donne l'hiver. Elle raconte le château devenu tout triste, comme un corps sans âme; elle parle de la douairière qui chaque jour semble vieillir, du pays qui vit maintenant par en bas, comme les arbres dont la tête fut coupée. Le comte, actuellement maire de Fleurines, comme l'ont été pendant leur vie entière tous les siens, peut être sûr de ne pas conserver cette place; et même, dès les prochaines élections, la commune lui fera probablement sentir qu'elle n'est pas une quantité négligeable, et qu'elle sait avoir la fierté de rompre une alliance qui semble la gêner.

D'ailleurs, en dehors de toute jalousie de caste, l'absence perpétuelle du jeune maire laisse en

souffrance une foule d'intérêts communaux, et dans tout le village règne un mécontentement non dissimulé, dont on n'épargne pas l'expression aux domestiques du château. On compare la conduite de l'ancien et du nouveau comte : le père de Bruno faisait chaque mois travailler les ouvriers de la commune jusqu'à la concurrence d'un salaire de douze cents francs; et cet argent lui mettait à la fois, d'une façon honnête, le pays dans la main et augmentait sans cesse la valeur de ses terres; c'était une sorte de campagne électorale avec action continue; tandis que son fils n'a jamais su que traverser le pays comme un fou, de toute la vitesse de son automobile, réservant en fin de compte la totalité de ses faveurs pour Paris et pour un étranger louche qui avait des allures d'espion. Dans ces conditions, aux yeux des paysans, il devient non seulement une sorte d'apostat reniant à la fois son passé, sa famille et sa terre, mais encore et surtout un petit Parisien de malheur dont l'absence constante lèse leurs intérêts : à la première occasion, on le lui dira, et vertement... et il verra si le tiers-état compte à Fleurines!

Mais si Paule, dans la lettre à son mari, insiste sur l'appréciation sévère portée contre M. de Saint-Agilbert, elle ne dit jamais un mot de la situation faite à elle-même par le départ de son mari,

et ce silence n'est pas sans signification. Claude l'accepte avec une sorte de peur instinctive; les faibles préfèrent souvent ne pas savoir, car certaines ignorances permettent d'espérer encore et de ne pas se décider.

Le fils du Mathurin imite donc par crainte le silence que sa femme observe par délicatesse, et il n'aborde pas plus le fond des choses qui lui sont personnelles à Paris, qu'il ne pose de questions sur la situation réelle du cottage; il estime avoir assez d'ennuis, sans les accroître en les faisant connaître à une affection toujours alarmée.

En réalité, rien n'est facile ici, ni dans sa vie privée, ni dans sa situation de chef de service responsable.

Tous les matins, la concierge Rabaroux, femme de l'ancien locataire du pavillon, vient faire le ménage de Claude. Le jeune homme l'a choisie pour se faire pardonner l'expropriation, dont il avait été à la fois la cause involontaire et le bénéficiaire. Or, dans la circonstance, cette bonté devient une faiblesse, une véritable erreur commise par un homme peu au courant de la profondeur de certaines haines et de la complication de certaines jalousies. On est toujours imprudent de ne pas se montrer radical et énergique avec les mauvais; la femme Rabaroux en est la preuve vivante. Pendant l'absence de Claude, occupé

presque toute la journée à l'usine, elle sent monter en elle des colères sauvages, un besoin de crier dans ces pièces qui avaient été siennes, et dont elle vient d'être dépossédée par cet inconnu. Alors, elle s'en prend aux meubles, qu'elle secoue en tempête sous prétexte de les frotter; elle se venge sur le lit, qu'elle fait à coups de poings: sur la cuisine, qu'elle brûle; sur les souliers, qu'elle brandit par les cordons comme on traîne des vaincus par les cheveux, pour les jeter d'un geste méprisant au travers du couloir: « Et va donc... vermine!... »

... Avoir été maîtresse ici dans la solitude des terrains abandonnés, avoir surnagé pendant de longues années, malgré tous les naufrages de cette mer industrielle, toutes les faillites, toutes les banqueroutes!... Et nons eulement se voir chassée sans discussion, à la suite d'une intrigue dont elle ne comprend pas bien la trame... mais encore faire le ménage, laver la vaisselle et cirer les bottes de cet ancien charretier qui l'a dépossédée!...

Car ici, Claude Routier est, pour tous les ouvriers, le fils du paysan, « *Patate!...* » comme l'appellent les quelques Parisiens qui travaillent à l'usine, instruits par les camarades du Val de la première situation de leur nouveau chef.

Quelques-uns l'aiment réellement, sans oser

toutefois le manifester; là, comme ailleurs, les bons n'ont guère que le courage du silence; et quand les fortes têtes ont parlé, tout le monde s'incline, comme au souffle du vent s'incline un peuple de roseaux.

Parmi ces fortes têtes, Sandrin est la première, et elle est si forte que Dietzch compte de plus en plus avec elle. Plusieurs fois il avait eu le projet de le renvoyer, mais toujours il a dû renoncer à cette pensée; car Sandrin, remarquable contremaître dans sa partie, a vu beaucoup de choses dont la révélation actuelle pourrait couper dans leur fleur bien des espérances. Dietzch devine en lui un observateur silencieux, adversaire ou allié, suivant l'attitude de son chef; et même, une des raisons qui ont encore poussé l'ingénieur à choisir Claude comme directeur responsable se trouve dans le désir de contre-balancer cette influence qu'il redoute, en lui suscitant un rival. Dans ces conditions, le personnel des contremaîtres étant fatalement divisé, l'ingénieur serait toujours le roi d'une situation qu'on ne pourrait plus orienter en bloc contre lui.

Par un raffinement d'intrigue et un luxe de précautions, Dietzch, dans un jour d'expansion avec Sandrin, alla même jusqu'à lui confier tout bas que Claude n'était à l'usine que par la volonté expresse de M. de Saint-Agilbert, et, qui sait?

peut-être avec le mandat secret de les surveiller tous.

La lutte se localise donc, sous la surveillance de Dietzch, entre ces deux hommes : Claude Routier d'une part et Sandrin de l'autre. A première vue, elle est inégale ; Claude vient d'arriver dans l'usine ; autoritaire en apparence, il n'est au fond ni méchant ni haineux ; il a pour se défendre son travail et sa loyauté ; et, pour se perdre, sa nature tout d'une pièce, qui peut, en un jour de secousse violente, se briser pour toujours.

Sandrin est, au contraire, doux, presque onctueux, intelligent et d'une inlassable persévérance dans la poursuite d'une idée ; très possesseur de lui-même, il sait sourire la rage au cœur, et préparer avec un véritable plaisir d'Allemand méthodique son plan de campagne contre un rival. Il pose presque la question comme un problème : étant donné que Routier a telle nature déterminée, quelle est la meilleure tactique pour, peu à peu, le faire monter, l'exaspérer et l'amener, en un jour de colère, à jeter sa démission à la tête de Dietzch..? C'est la question qui, dès la fin du premier mois, hante l'intelligence de Sandrin ; et puisqu'il faut qu'elle se résolve le plus tôt possible, le contremaître arrête sans plus tarder les premiers jalons de son offensive. Il s'aidera surtout de ces mille moyens que

fournit le contact journalier avec des subalternes, enchantés de déguiser leur flatterie ou de satisfaire leur jalousie, en donnant à l'une et à l'autre la forme d'une vengeance impersonnelle.

Et ainsi, sans que rien ne soit défini, tous les ateliers comprennent que la lutte est inévitable entre les deux hommes, et d'instinct la foule va à celui qu'elle juge le plus fort, c'est-à-dire le plus méchant.

C'est donc la guerre ; elle commence par des insinuations sans grande portée apparente. Puisque Claude Routier a du pain chez lui, pourquoi vient-il ici voler celui des autres..? Ce paysan prend une place qu'on aurait dû réserver pour un vétéran du travail parisien. Sandrin a quarante-huit ans, Claude vingt-huit!... Pour être ainsi protégé, affiché par le comte, il doit exister des liens mystérieux entre ces deux hommes : Claude est donc sûrement la créature d'Agilbert..., son espion dans l'usine.

Mais Sandrin va plus loin, et fait sans cesse remarquer à ses partisans qu'une hérédité d'esclavage pèse sur le fils de Mathurin, car depuis des siècles sa famille a vécu sous la dépendance de celle du comte. Dans ces conditions, Claude ne peut pas représenter d'une manière digne et indépendante les intérêts ouvriers ; il est l'homme du patron, et c'est tout!... C'est même beaucoup

trop!... Et puis, pour commander à Paris, le *savoir* ne suffit pas, la capitale exige encore un très grand *savoir-faire*... Le nouveau chef ne possède peut-être pas beaucoup la première de ces choses ; sûrement il a oublié d'acquérir la seconde; il commande à ses hommes comme jadis il devait conduire ses bœufs..., sans plus parler que ses bêtes..., ne manifestant sa présence que par des coups d'aiguillon, comptant sur la raideur de la forme pour voiler la faiblesse du fond... Malheureusement pour lui, les Parisiens ont des yeux et la distinguent quand même, et, de plus en plus, on la fera éclater au grand jour!

Cette guerre, une fois commencée, n'arrête plus : tous les matins, assis à son bureau, devant les ouvriers qui stationnent sans cesse auprès de lui, Sandrin fait amèrement le procès des premiers wagons déjà livrés par Claude Routier... Ils sont piteux, ces wagons, pleins de fautes lourdes!... Et si l'usine Agilbert veut prendre le chemin de celles qui l'ont précédée et faire vivement la culbute au bout du fossé, elle n'a qu'à fournir encore quelques trains de ce genre; l'expérience sera courte ; avant un trimestre, les réclamations des clients, particuliers ou Compagnies, vont sûrement pleuvoir et commencer l'ère des abandons.

Qui, en fin de compte, payera le plus douloureusement la note?...

M. de Saint-Agilbert..? Nullement!... Le cher petit, il est riche à millions ; s'il en perd un dans l'entreprise, il lui en restera bien d'autres pour ne pas mourir de faim sous les ponts!...

Dietzch et Alberte Harmmester..? Ah! les gaillards!... Quels acrobates pour faire le saut périlleux et retomber sur leurs pieds, et comme ils sauront toujours tailler, même en pleine déroute, la part de la petite famille!

Alors et comme toujours, si l'usine périclite, ce sont les ouvriers qui solderont la note... Donc, ils doivent tous se serrer autour de lui, Sandrin, et l'aider à jeter dehors, ou du moins à neutraliser l'intrus qui vient tout compromettre ici...

La journée faite, quand les ouvriers sortent le soir de l'atelier, ils éparpillent partout cette impression dans le quartier et dans leurs familles; ils crient que la présence d'un incapable comme Routier est une cause immédiate de décadence pour l'usine... Que déjà les clients se plaignent, et que la Compagnie de l'Est menace de retirer ses commandes, si on lui amène encore des voitures manquées comme celles que le nouveau chef vient de fournir.

Or, à cette époque, Claude n'a fait encore aucun wagon dans sa totalité; ceux qui ont pu provoquer quelques réclamations ont été ter-

minés, mais non mis en chantier sous son règne, et d'après des devis antérieurs sur lesquels il n'avait pas à donner son avis. Du reste, tout à son travail, il passe au milieu de cette haine sans trop en soupçonner la gravité; il est aimable avec Sandrin, qui affecte envers lui une ironique correction de procédés.

Leurs relations sont même très restreintes. Sandrin ne s'occupant que d'un atelier, tandis que Claude, chargé de la totalité des sections de l'usine, s'absorbe dans l'étude approfondie de son multiple service; et, malgré tous les bruits contraires, il y fait face avec une sûreté de coup d'œil et une énergie inconnues avant lui.

La direction confiée par Dietzch l'a plutôt gêné dans la forme que dans le fond : les cinq années passées au Val, à la tête du service exclusif de la traction, lui ont donné comme le sens du wagon; et même, spontanément, la dernière année de son séjour à Fleurines, il a découvert plusieurs perfectionnements dont Dietzch a sournoisement profité en les revêtant d'une forme scientifique, et en prenant quelques bons petits brevets à son nom, pour protéger leur exploitation contre la ruse de ses pareils.

La construction de ces wagons n'est donc pas pour Claude le principal souci; une autre chose l'inquiète beaucoup plus. Dès son arrivée aux

ateliers, et après une visite minutieuse, où il a pourtant conscience de n'avoir pas tout vu, Routier vient d'être frappé de nombreuses anomalies dans le fonctionnement journalier de l'usine ; par exemple, l'impossibilité de vérifier les entrées exactes des marchandises, qui pénètrent par la voie de tous les différents services au lieu de passer par un contrôle unique, et surtout la défectuosité des matériaux. Jamais, au Val d'Api, on n'aurait employé tel fer, tel acier, tel bois, telle étoffe, d'un usage courant dans l'usine de la Chapelle ; de là un truquage malhonnête des wagons, d'une solidité apparente, mais d'une faiblesse réelle et voulue, malgré leur masse énorme, leur forme nouvelle et leur allure de moderne confort.

Evidemment, il existe dans l'usine des choses embrouillées à plaisir, et que Dietzch ne doit pas connaître, ou alors ne devrait pas tolérer. Claude Routier, chasseur dans l'âme, en a la certitude dès sa première inspection. Dans l'immense engrenage des ateliers, il existe une ou plusieurs fuites... Inconscientes..? Préméditées..? L'avenir seul l'apprendra. Mais, pour le présent, Claude se tient extérieurement tranquille, regardant plus encore qu'il n'est regardé.

Et pourtant, Dieu seul sait avec quelle passion on l'observe ! Le soir où se termina le premier

TOUS TROIS EXAMINÈRENT LA VOITURE FAITE PAR CLAUDE

wagon dont Claude avait assumé l'entière responsabilité fut une vraie soirée de conspiration. Sandrin donna le mot au concierge Rabaroux, afin que, sorti par une porte, il pût rentrer par l'autre avec Lebrun, le sous-chef.

Tous les trois, Sandrin, Rabaroux, Lebrun, une lanterne sourde à la main, examinèrent avec une minutie farouche la voiture dans le hangar dont, seul, Claude croyait posséder la clé.

C'était un simple wagon destiné à la province, comprenant les trois classes, comme la combinaison existe encore pour certaines lignes particulières sans grand transit. Ce genre de travail, très peu brillant, comporte pourtant d'incontestables difficultés techniques, car le compartiment de premières, devant servir souvent aux autorités locales : préfet, général, conseiller, n'a pas le calibre ordinaire et affecte la forme d'un petit salon. Pendant une heure, les trois hommes vérifièrent tout, les roues, les essieux, la menuiserie, les raccords, le capitonnage, et jusqu'au vernis ; mais, la jalousie au cœur, ils furent forcés de reconnaître que tout était irréprochable, et que l'ensemble du travail avait été mené d'une main sûre d'elle-même.

— C'est égal, je l'attends aux voitures de luxe !...

Et ils partirent en essuyant sur les marches

fraîchement peintes du wagon la trace de leurs pas.

— Réussir une voiture dans ces conditions est un jeu d'enfant, explique Sandrin au second contremaître, le tout serait d'en savoir le prix de revient; si l'on se met à faire du solide, c'est la ruine pour nous et la mort de la maison; nous sommes trop ridiculement payés pour travailler dans ces conditions; et puis, un wagon pareil n'en finit pas de s'user! De toutes façons, ce garçon-là est dangereux pour nous; il veut arriver, il fait du zèle et gâte le métier!... Il faut qu'il parte!

Peu familiarisé avec les intrigues de la politique effrénée des ateliers, Claude ne cherche pas au delà des sentiments exprimés dans les poignées de mains cordiales et des félicitations chaleureuses. Dietzch l'a bien jugé : il n'est pas curieux, au sens parisien du mot; en dehors de sa tâche, peu de choses l'intéressent; mais, d'instinct, il va tout au fond de ce qui lui est confié; comme ses bœufs, jadis, marchaient droit, les yeux contre terre dans leur dur sillon, il creuse, lui aussi, sa route, toute droite sur le terrain industriel, voulant tenir bien dans sa main, comme un bon chef, tous les fils commandant les rouages de l'usine dont il est officiellement responsable.

Aussi, le soir, quand il rentre seul dans son pavillon désert, il tombe de fatigue devant le dîner quelconque âprement cuisiné par Mme Rabaroux. Mais là encore le travail ne cesse pas en lui; à peine installé, il est déjà troublé par tout ce qu'il pressent; le problème des fuites de l'usine se précise en se compliquant devant sa pensée ardente; et, plus d'une fois, si Sandrin, ou Lebrun, ou Dietzch, avaient été là blottis dans un coin, espionnant celui qu'ils regardaient comme un simple, ils auraient senti monter en eux une véritable anxiété en voyant Claude s'arrêter brusquement au milieu de son repas, et murmurer comme se parlant à lui-même :

— Non, ce n'est pas possible... Je ne me trompe pas... Il y a du mystère dans cette maison !...

CHAPITRE XII

Bien que très occupé, quand l'hiver battit son plein aux alentours du 15 décembre, Claude Routier fut subitement tourmenté, comme il ne l'avait jamais été, du désir de passer quelques jours à Fleurines, de revoir son pays, son cottage, sa famille, et même le toit lointain de la ferme paternelle.

Était-ce la fatigue du travail sans cesse grandissant à l'usine..., la montée sourde des intrigues entre lesquelles il se mouvait, ou bien la voix des ascendances, qui, à certaines dates, semble nous appeler plus ardemment à la fois vers le passé et vers le cadre des choses dans lequel il se déroula..? Toutes ces influences se confondaient-elles ensemble pour agir sur l'intelligence et le cœur du jeune homme..? Jamais Fleurines ne fut plus présent à son esprit qu'en cette fin d'année.

Deux fois par semaine il reçoit des lettres de sa femme. Comme elles arrivent le matin, juste à l'heure du service, et qu'elles sont généralement

longues, Claude les parcourt en se rendant du pavillon à son bureau. Par une sorte de pudeur, il ne veut les lire ni chez lui, où, toujours causant, toujours grinchue, va, vient la femme Rabaroux, ni dans son bureau, qui est comme une place publique; et il prend presque toujours à gauche la voie de garage, s'isolant vers une partie déserte de l'usine dans laquelle, sur les rails rouillés et parmi les hautes herbes, les vieux wagons hors d'usage attendent, comme des condamnés, l'heure de la démolition.

Le matin du 15 décembre, la lettre de Paule fut particulièrement insistante : l'épouse appelait son mari à Fleurines avec une sorte de cri désespéré du cœur. Jamais Paule, depuis son mariage, n'avait passé toute seule les fêtes de Noël au cottage; elle ne voulait pas commencer, surtout cette présente année; il fallait donc que Claude obtînt à tout prix une permission et vînt à Fleurines au moins jusqu'au 3 janvier... Dietzch et Alberte ne pouvaient lui refuser cette faveur; on aurait tant de choses à se dire et de plaisir à se revoir!... Ils évoqueraient les souvenirs de ces longs mois passés loin l'un de l'autre, et se regarderaient bien en face, jusqu'au fond des yeux, sans laisser l'ombre d'un secret entre leurs deux âmes. Claude aimerait peut-être encore les crêpes du cottage, celles que l'on fait le soir, avant de

partir à la messe de minuit, et enfin... Qui sait..? Tout arrive, même le bien... même le bon!... Si Mathurin allait permettre que son fils lui souhaite l'année heureuse..? C'est cela qui serait doux et apaisant pour toute la famille!... La lettre de Paule se terminait par l'expression de son affection persévérante et attristée; elle, plus que tout le monde, soupirait après un jour de bonheur.

Ce matin-là, se levait sur Paris un brouillard qui enveloppait tout de son voile de brume. Un moment, devant Claude, il n'y eut plus que la petite maisonnette du veilleur de nuit, quelques wagons et un massif de maigres arbustes gelés; le brouillard dissimulait tout le reste, les ateliers, le long mur de meulières, les cheminées noires, le cirque de maisons misérables qui, de partout, plongeaient habituellement sur la cour de l'usine... Tout s'était évanoui dans la buée froide. Pour une fois, au milieu de ce Paris ouvrier, Claude était extérieurement seul avec une sensation de son enfance; ce brouillard était amer comme celui que les matinées d'hiver étendent sur les prés flétris; ce coin, avec ces quelques vieux wagons, ressemblait à la petite gare de Mennessis, perdue au milieu des bois... Cette verdure gelée, où frileusement tremblaient mille et mille cristaux, c'était presque un détour de route champêtre...

Pendant quelques minutes, il oublia tout... Le bureau qui l'attendait, la figure poupine de Dietzch, les jalousies, la vie fiévreuse, toute la prose du travail industriel, pour s'abandonner au charme d'une évocation qu'il n'avait pas cherchée...

Mais le rêve ne dura pas longtemps; un pas, étouffé d'abord, puis plus précis, se fit entendre; le jeune homme aperçut une ombre vague se profiler dans la clarté froide; il la reconnut tout de suite... C'était Sandrin qui passait et se dirigeait vers Rabaroux, devenu son grand ami depuis deux mois.

Alors il se secoua comme un homme qui s'éveille, et, mettant la lettre dans sa poche, il partit en hâte prendre son service.

Toute la journée, il guetta Dietzch pour savoir s'il considérerait comme une exagération la demande d'un congé aux environs de Noël. D'avance, il était sûr d'une bonne réponse.

Par une malchance inexplicable, l'ingénieur, qui venait tous les jours au bureau, s'absenta quarante-huit heures, et Claude, après avoir simplement désiré son congé, en vint à le vouloir avec une telle intensité qu'il résolut de se rendre auprès de Mlle Harmmester et de régler la chose tout de suite.

Mais, avec elle, son optimisme diminuait.

D'abord, Alberte lui parlait peu; et, sans avoir jamais remarqué chez la jeune femme une hostilité proprement dite, il devinait la volonté silencieuse de l'ignorer. Il fut donc raisonnable, revint sur sa résolution et attendit le retour de Dietzch.

Ce retour ne fut pas ce qu'il aurait désiré : Dietzch et le comte, très affairés, arrivèrent aux chantiers avec les membres d'une Commission importante pour assister à des essais d'essieux de voitures; ces essais ne réussirent qu'à moitié; l'ingénieur s'en montra furieux, car il comptait sur eux pour l'exploitation d'un nouveau brevet qu'il venait de prendre ou de voler quelque part. Claude, témoin de l'insuccès après l'avoir prévu, se garda de présenter sa requête dans un si déplorable moment, et s'en remit à sa bonne étoile pour lui fournir une de ces occasions, de plus en plus rares, ou Dietzch se laisserait aller avec lui à son ancienne bonhomie paternelle. Alors, comme au hasard, au coin d'une conversation, il lui glisserait sa demande, ou même simplement l'avertirait de ses projets de voyage.

Mais il était écrit que la patience du jeune homme serait mise à une rude épreuve, car, à la suite des essais, l'ingénieur fit une absence de trois autres jours; pendant ce temps, les projets de Routier, exaspérés par le désir, marchèrent bon train, et, tout à la fois, grandirent et se mul-

tiplièrent: il irait un de ces soirs acheter une fourrure à Paule, qui en avait toujours eu grande envie; puis, pour le petit Noël des enfants, il choisirait des jouets dans un certain magasin qu'il avait remarqué sur le boulevard, des perles pour Annie, dont c'était l'actuelle et première passion, et pour son Jean, tout, pourvu que cela brillât et sonnât... Encore un enfant qui payerait cher sa note à la vie plus tard!... Ce fut un plaisir pour lui de penser à ces choses en attendant qu'un mot de Dietzch rendît certaine la réalisation de son simple rêve.

Il dut patienter jusqu'au 20 décembre pour avoir une espérance sérieuse de trouver l'ingénieur en belle humeur. L'entrevue eut lieu dans le bureau de celui-ci et fut rapide comme une catastrophe. Claude n'était pas encore assis que, déjà, il était fixé sur le sort réservé à sa proposition :

— Ah! c'est toi? s'écrie Dietzch à sa vue... Tu arrives à merveille, j'allais te faire chercher, car ces jours-ci j'aurais voulu t'avoir toujours à mes côtés, j'ai le plus grand besoin de toi...

— ... De moi... besoin de moi..?

— ... Oui, je ne t'ennuierai pas souvent pendant l'année, mais, du 20 décembre au 3 janvier, tu me réserveras tout ton temps, et je t'avertis : le travail est formidable!...

— ... Formidable!... répond Claude comme un écho lamentable.

— ... Oui... pour l'inventaire, précise l'ingénieur du ton le plus naturel du monde, c'est l'époque du grand coup de collier.... L'atelier nous attend toujours, à cette époque, pour la reprise des travaux.

— Et moi qui comptais vous demander un congé à l'occasion de Noël!...

— Un congé... à Noël?... Tu plaisantes!... Et pourquoi faire..?

L'œil bleu de Dietzch, qui, à certaines heures, prend subitement des reflets d'acier, fouille le jeune homme en une interrogation dure.

— Pourquoi faire..? répète encore Claude. Mais pour me reposer un peu... pour revoir le pays...

— Mon garçon, moi aussi j'ai besoin de repos... plus besoin que toi encore!... Car j'ai dans la tête mille préoccupations dont tu ne soupçonnes pas l'existence. Or, je ne prendrai même pas un seul jour...

— ... Pas même le jour de l'an..?

— Celui-là moins que tout autre, c'est le meilleur jour pour travailler, car c'est le plus bête à passer dans le monde... Quant à ta seconde raison... ton désir de revoir le pays, je t'avoue que je la regarde comme une douce plaisanterie, sur laquelle tu feras bien de ne pas insister!...

— ... Mais ma famille..?

— Ta famille..? D'abord, tu connais le proverbe : « Où est-on mieux qu'au sein de sa famille..? » Réponse : « Partout ailleurs!... » Et puis, si tu y tiens tant que cela, à ta chère famille, c'est très simple ; qui t'empêche de la faire venir...? Le pavillon est assez large pour la recevoir, je suppose..?

Claude n'avait pas la réplique facile, comme tous les terriens, plus habitués à penser qu'à parler. Il ne répondit donc rien, d'abord parce qu'il n'osait pas et que l'ingénieur lui faisait peur, mais surtout parce que les raisons véritables étaient trop intimes pour être jetées là, dans ce bureau banal, et dans une telle discussion...

Comme Claude se tait, Dietzch continue, en accentuant bien chacune de ses phrases :

— Donc, j'ai besoin de toi tout seul ici, depuis le 20 décembre jusqu'au 3 janvier, pour faire l'inventaire de l'usine entière ; c'est le premier que nous faisons depuis l'arrivée d'Agilbert, et il y tient beaucoup. Les ouvriers auront congé, nous serons donc bien libres pour nous rendre compte de notre situation exacte. Je ne te cache pas que nous abordons là un travail de Romain, d'autant plus lourd que tu n'y es pas habitué. Mais enfin, je suis là, et puis il faut bien que tu te mettes au courant pour les années prochaines, car j'ai

l'intention plus tard, bientôt même, de me décharger sur toi de tout le détail de l'usine. En agissant ainsi, je te donne une marque de confiance, à laquelle, j'espère, tu seras sensible; jusqu'à présent, j'ai toujours tenu à me rendre compte par moi-même de tout ce qui me fut confié; tu es le premier auquel je passe mes pouvoirs. D'ailleurs, je te rends cette justice, pour tes étrennes, que tout marche presque très bien...

— Presque..?

— Oui *presque*, car il y a eu quelques loups (1) par-ci par-là... Oh! ne proteste pas!... Je ne t'en ai jamais parlé... A quoi bon te faire de la peine...? D'autant plus que je te vois mettre à ta direction toute la bonne volonté possible. Et puis, la perfection absolue n'est pas de ce monde...

A ce mot de *loup*, Claude, chatouilleux comme un bon cheval, a senti la rougeur monter à ses joues :

— J'aimerais pourtant bien savoir la nature de ces « loups », insiste le jeune chef... Ce ne seraient pas des loups-garous...?

— Mais non, ce sont des loups très réels... en bois et en fer forgé...

---

(1) « Loup », terme d'atelier pour désigner une faute lourde.

— C'est que, voyez-vous, Monsieur Dietzch, j'ai conscience de n'avoir rien manqué.

— Naturellement! Vous êtes tous les mêmes!... Orgueilleux jusque dans la plante des pieds... Mais moi, je sais ce que je sais, je ne rêve pas en plein jour, et j'ai constaté tes fautes moi-même. Je répète, je ne te reproche rien; je sais qu'il faut le temps de s'habituer à tout nouveau travail. Je te demande aussi de ne pas prendre ton rôle de chef au tragique; verse de l'huile dans les engrenages!... Mets du moelleux dans ton commandement!... On attrape plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre!... N'aie pas tort avec les ouvriers par la façon dont tu aurais raison... Ne te casse pas à angles droits!... Ainsi, maintenant, tu ne vois pas ta figure..., mais tu es rouge comme un diable!... Tu as littéralement l'air de vouloir me dévorer!... Si tu regardes souvent tes ouvriers avec ces yeux-là, je comprends qu'ils s'effarent et attrapent la jaunisse!... Pourtant, tu devrais savoir que ces observations sont pour ton bien, et que, peut-être à ton âge, tu as encore quelque chose à apprendre!...

— Je vous en remercie...

— Alors, va, et ne pèche plus!...

Claude sortit tout bouleversé, dans une apparence de calme, obtenue à force de volonté. Pour

avoir un peu de solitude et ne pas se sentir observé par les yeux curieux qu'il devinait embusqués au coin de chaque fenêtre, il prit vers le garage, et, sûr d'être seul à ce moment de la journée, se promena de long en large, laissant le vent froid lui rafraîchir les tempes, reprenant les unes après les autres les différentes parties de sa conversation avec Dietzch, chez qui les phrases les plus banales avaient une signification préméditée, et constituaient un avertissement.

... Ainsi, il avait fait des loups..? Or, il était sûr cent fois du contraire!... Pourquoi Dietzch avait-il donc affirmé leur existence..? Pour l'humilier.. ? Pour faire étalage de sa compétence, en la basant sur un fait matériel inexact..?

Mais cette hypothèse était invraisemblable, car Dietzch, très pratique, n'avait aucune préoccupation d'amour-propre; et ensuite, tout en reconnaissant la supériorité générale de l'ingénieur, Claude était sûr que, dès à présent, il connaissait mieux que lui le service particulier de la construction des wagons dont il s'occupait très spécialement, tandis que la sollicitude de Dietzch embrassait tout l'ensemble de cette usine et de plusieurs autres œuvres encore. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des chefs d'ateliers, toujours employés au même travail. Or, Dietzch ne perdait pas son temps à surveiller Routier, en qui, mani-

festement, il avait confiance; s'il avait parlé de *loups*, c'est qu'*on* lui en avait montré!...

Qui était ce « *on* »..?

Et puis, que signifiait dans la bouche de l'associé d'Alberte cette recommandation de mettre du moelleux dans le commandement..? Par quelles voies secrètes, lui, qui n'était jamais dans les ateliers, avait-il pu savoir que Claude se montrait dur ou facile dans l'exercice de son autorité..? Il y avait donc une police secrète ici..? On avait donc causé.., fait des rapports.., critiqué par derrière..?

Alors, tout d'un coup, le fils de Mathurin, méfiant et susceptible, se vit enserré d'un réseau d'imperceptibles intrigues... Sandrin, Rabaroux, devaient conduire la danse : la jalousie et la haine guettaient autour de lui... Qui sait, peut-être avait-il pris la place de quelqu'un, et on le lui faisait comprendre..? Ce fut pour Claude le premier contact d'une âme simple avec le monde politique, souriant, qui vous serre la main comme il vous serrerait le cou..., qui vous amène peu à peu, par une pression lente, insensible, vers le but désiré...

Ce soir-là, en passant au milieu des établis pour contrôler le travail des ouvriers, Claude eut l'impression qu'on souriait, que des regards ironiques escortaient sa marche. On l'avait proba-

blement vu sortir du bureau de l'ingénieur, avec une figure rouge qui racontait son entrevue et laissait deviner les secrètes pensées qui s'agitaient en lui. Sandrin le rencontra au milieu des ateliers, et lui tendit la main avec un geste affectueux; le jeune homme éprouva la sensation qu'il touchait une bête mauvaise, rendit à peine l'étreinte, et passa.

— Qu'a donc Monsieur de Routier ce soir..? demande ironiquement Sandrin à l'apprenti qui se trouve là.

— Je ne sais pas..., répond le jeune homme, n'osant pas encore prendre parti.

Mais l'œil dur du contremaître suit la silhouette de Claude, qui va s'amincissant d'établi en établi :

— ... Je le sais bien, moi!

Et, par derrière, il lui tendit le poing.

CHAPITRE XIII

— Quelles tristesses m'apportez-vous aujourd'hui?... dit Paule au facteur, en ouvrant la lettre qu'il lui tend...

— Qu'en savez-vous...? répond l'honnête Quattepanche.

— J'en suis si sûre!...

Elle déchire l'enveloppe, lit les premières lignes :

— Tout juste! s'écrie-t-elle...

Et les larmes lui jaillissent du cœur aux yeux.

C'est la lettre de Claude, exposant l'impossibilité de venir à Fleurines pour les fêtes du jour de l'an.

Paule s'en doutait..., elle s'y était préparée... Pourtant, c'est une grosse déception. Comme toutes les personnes qui veulent une chose très désirée, elle avait dans sa pensée laissé peu à peu, et d'une façon inconsciente, se transformer l'espérance en certitude ; elle escomptait tant la venue de son mari pour ensoleiller, au moins pendant quelques jours, ce premier hiver de son cœur!...

Le mois de décembre lui a paru interminable, avec ses journées courtes, où le cottage entier frissonne de froid dans la grande plainte des arbres secoués par les rafales..., ses nuits longues, pendant lesquelles les premières neiges sont venues éteindre ce qui vivait encore, et recouvrir le Val d'un suaire immense, qui semble prêt à se replier aussi sur la toute petite chose cachée là-bas, au pli du coteau..., sur la frêle maison qui abrite son veuvage, et où, comme des bandelettes de deuil, pend la désolation des vignes vierges et des glycines gelées.

Mais, dès qu'elle connaît d'une façon certaine que Claude ne viendra pas à Fleurines, Paule prend son parti en brave et va s'inscrire à la ferme pour le réveillon de Noël, qui doit avoir lieu le surlendemain.

En femme aimante, et qui veut de l'intimité autour de ses minutes heureuses, elle a évité, avant la réponse de son mari, de dire à Mathurin si elle serait de la fête; et, bien qu'il lui ait épargné toute allusion, elle sait son beau-père très attentif à sa décision.

— Tout de même!... s'écrie le vieux en écoutant la réponse de sa belle-fille, tu daignes te décider!... La nuit de Noël, j'aime à mener à l'église ma famille entière, et j'aurais ressenti vivement ton absence et celle de mes petits-enfants.

C'est, en effet, une tradition très chère au vieillard de réunir à la ferme toute la famille agricole pour la fête de la crèche; le pays s'y est habitué, et l'abbé Hans, intime de Routier, réserve toujours en cette nuit une place spéciale pour la colonie nombreuse des parents et amis du fermier; il faut même qu'un journalier soit bien malade pour manquer le grand réveillon des Poutrelles.

Cette année-là, Noël est superbe de neige et de froid : les flocons ont tombé toute la semaine précédente, et depuis ce matin, le vent du Nord souffle raide et glacial, gelant tout, crispant les dernières feuilles mortes, pailletant de diamants sans nombre les branches dénudées de tous les arbres, noyant le paysage entier de sa mélancolie blanche.

Paule, pour ne pas rester seule en cette nuit, où pleurent en son âme tant de souvenirs, quitte le cottage dès dix heures et demie, et vient par la grande allée de hêtres, en donnant la main aux deux enfants que la bise mord rudement aux joues, malgré leurs capelines de grosse fourrure.

Aller aux Poutrelles reste toujours une joie pour Paule, et surtout, chose étrange, depuis le départ de son mari; elles ont gardé pour la veuve un langage spécial, dont la tristesse s'accompagne d'une certaine intime douceur. Elles sont

d'abord comme un souvenir vivant du cher passé, mais elles restent, toujours et quand même, un signe d'espérance, une voix d'appel malgré le visage fermé de l'aïeul et le silence qu'il garde depuis le départ de l'enfant prodigue. C'est aux Poutrelles qu'elle a connu Claude, là aussi qu'elle s'entête à espérer le revoir un jour ; et en raison de cette espérance secrète qu'elle entretient et augmente contre toute probabilité, de semaine en semaine, dans son âme, elle s'estime presque heureuse, à certaines heures, que Claude lui ait refusé la permission de l'accompagner dans son exil, car ses visites empêchent la prescription de s'établir, et là où la femme vient si souvent, le mari sera bien admis un jour !

Ce soir de Noël, les Poutrelles sont majestueuses ; au sein de la nuit blanche et bleue, la ferme, tout illuminée, resplendit comme une apothéose dans la solitude des champs, rayant l'obscurité avec les clartés crues qui se découpent dans les baies étroites de ses fenêtres toutes bloquées de neige. Sur la campagne immense, un recueillement d'église est descendu... A peine, de loin en loin, le son mat du givre qui s'écrase sous le pied, ou le cri d'un oiseau subitement éveillé et qui troue le réseau des branches mortes comme un projectile.

Et voilà que des profondeurs de ce calme qui

s'étend jusqu'à l'infini de l'horizon, appelée à la fois par le contraste et par l'amour, la vision de Claude vient flotter devant les yeux de l'épouse. Dans ce silence, son cher mari lui devient présent; avec une tendresse émue, elle le voit dans la petite chambre de Paris, penché sur ses chiffres, s'efforçant de tenir, comme on tient un oiseau dans sa main, sa pensée prisonnière sur de prosaïques calculs... Mais, malgré la volonté tendue, malgré l'effort sans cesse renouvelé, malgré l'espace, la pensée du cher ami quittant Paris... s'envolant sur l'aile d'un souvenir, pour venir ici, très doucement frôler son âme, comme un ami qui prend place à côté de l'ami..., l'accompagner dans cette allée toute blanche, caressant les enfants, lui parlant à elle comme jadis, au temps de leurs fiançailles, quand ils ne pouvaient pas se voir souvent. Et cette évocation est si douce que, malgré le froid, Paule marche très lentement, savourant la douceur du souvenir, voulant arriver le plus tard possible dans la zone éclairée de la ferme, dans le bruit de fête des Poutrelles, car elle sait qu'une fois le silence rompu, la chère vision s'évanouira...

Pourtant, il faut avancer... Les enfants ont froid... Onze heures sonnent là-bas, au timbre rouillé du clocher de Fleurines, et, dans cette campagne ouatée de blanc, le bruit mat descend

du clocher en une sonorité étrange... un appel bref... C'est ainsi que les heures doivent sonner sur les champs mystérieux des éternités.

Alors Paule se décide, franchit le chemin de culture, traverse, au-dessous du pont rustique, la Jouine gelée et parvient à la ferme dont la cour intérieure est couverte de neige. La femme de Claude est loin d'être la première; un chemin labouré par les gros sabots de bois relie déjà directement la porte de la ferme à celle de la grande salle commune; sur les fenêtres engivrées, des ombres se découpent, allant, venant dans les pièces intérieures... Évidemment, la maison est pleine de monde... Paule en est contente, car parfois la foule trop grande fait naître encore la possibilité de la solitude.

C'est là une des bonnes heures du vieux fermier, un de ces moments où il sent bien, entre ses vieilles mains, quelque chose comme la royauté de la terre... Tous ces hommes qu'il connaît par leur nom, dont il sait la famille et les antécédents, gravitent autour de lui, vivent de sa vie, s'abritent à son ombre, travaillent à ses champs; et leurs cœurs palpitent des mêmes amours et des mêmes préoccupations.

Il passe au milieu d'eux, accompagné d'une fille de ferme, qui porte, sur des serviettes pliées, la grande coupe d'étain pleine de vin chaud. A

chacun il emplit le verre, avec un mot d'affection grave, et quand tous ces simples sont servis, alors Mathurin appelle auprès de lui ses petits-enfants, sa belle-fille qui vient d'entrer, et comme une sorte de prêtre de la terre, il lève sa timbale bossuée devant l'assemblée attentive.

— *Je bois,* dit-il, *à votre joyeux Noël, je prie Dieu qu'il nous bénisse tous, vos récoltes, vos femmes, vos enfants, moi-même!...*

Et les verres s'entre-choquent..., les grosses miches de pain circulent, et les filles de ferme enlèvent à la crémaillère fumeuse les lourdes marmites où cuisent les châtaignes...

Mais l'heure arrive... On entend distinctement la cloche de l'église, qui lance son troisième appel dans la campagne :

— Noël!... Noël!...

Alors les groupes se forment, les lanternes s'allument, les bergers jettent sur leurs épaules la limousine rayée, les journaliers endossent sur leurs tricots leurs sarraus de grosse toile, Mathurin Routier met sa peau de bique; chacun coiffe sa casquette à oreillères, allume son falot, chausse ses sabots pleins de paille, prend son bâton; et toutes les Poutrelles s'en vont, théorie silencieuse, au travers de l'immensité morne des champs enneigés..., réédition dix-neuf fois séculaire des premiers bergers et des simples de la terre qui

accourent, hommes de bonne volonté, saluer Celui qui était venu surtout pour les petits et les pauvres!

Mathurin suit le dernier, rude général de cette rude troupe; il a pris Jean sur ses épaules; sa belle-fille le précède, portant dans ses bras la petite Annie, que cette soirée extraordinaire, jointe à un doigt de vin chaud, a complètement réveillée. On marche un quart d'heure à peine sur la neige dure, en droite ligne au travers de la campagne; puis, tout en haut de la côte, où la bise souffle raide, venant sans obstacle du fond de l'horizon, c'est l'église bien chaude, toute parfumée d'encens, toute décorée de sapins verts coupés dans le Bois-Roux, illuminée de mille feux... L'église!... la maison de tous, où le vieil abbé Hans va, vient, serre la main aux hommes, caresse les enfants, place chacun, et ne monte à l'autel qu'après avoir rempli tous les bancs et casé chaque famille.

Alors il revêt une aube incomparable, brodée iadis au point de Venise par la pauvre petite poitrinaire de l'Abbaye, met l'ornement d'or donné par Jacques de la Ferlendière, et, ainsi tout vêtu d'amitié et de souvenir, il attend, les deux mains sur l'autel, que sonne l'heure fatidique rappelant à toute l'humanité le grand anniversaire de l'amour de Dieu.

Comme il était là, pensif et recueilli, deux femmes arrivent, se faisant entendre à peine, dans un frôlement triste de leurs longues robes sur les dalles. A part les enfants, personne ne se retourne, et pourtant chacun sait que ce sont elles.., la vieille douairière et Luce, qui viennent, dans la petite chapelle latérale réservée au château, assister, elles aussi, à la messe de minuit.

Pauvre femme! C'est la première fois qu'elle est sans son fils à cette fête de toutes les familles, et jamais le château ne lui a paru si vaste que pendant cette longue veille, où, seule avec sa nièce, dans le grand salon désert qui s'emplissait d'ombre, elle a regardé la flamme s'éteindre peu à peu et mourir, pour renaître et mourir encore, comme l'espérance obstinée des mères, pendant que dans le parc hululaient les oiseaux de nuit qu'on avait négligé de chasser cet hiver. Oh! tout ce qu'il y a de symbolisme et de mélancolie dans une flamme qui agonise au milieu des cendres!...

L'an dernier, les choses furent si différentes! Tous les châteaux voisins avaient été invités par la baronne, et, dès neuf heures du soir, la cour retentissait du piaffement des chevaux, du chant clair des gourmettes, du bruit sourd des coupés qu'on referme, et de l'appel des domestiques en grande tenue, torches à la main. Jacques de la

Ferlendière, M. de Chailuy et ses trois neveux étaient là, dans le grand salon illuminé, et, comme une ironie, on avait joyeusement entre-choqué les coupes à l'avenir du jeune rejeton des Saint-Agilbert dans le pays.

La baronne se rappelait très bien que, ce soir-là, un pressentiment s'était subitement élevé en elle; son regard avait croisé dans la glace celui d'un homme qu'elle ne connaissait pas parmi ses invités, et qui regardait la scène avec le sourire contraint de quelqu'un qui n'est pas à sa place, mais, malgré tout, veut rester pour se rendre bien compte... C'était Dietzch, le nouvel intime de son fils, qui essayait déjà sa puissance, et, dans ce salon plein de l'aristocratie du pays, posait audacieusement les premiers jalons de son emprise.

Depuis un an, ce Dietzch avait continué, et tout le monde dans le village savait son œuvre, l'appréciait si bien à sa valeur, que la douairière passait presque honteuse en cette nuit, osant à peine lever la tête, ayant peur de lire, dans les regards de ceux qui étaient restés, un reproche pour ceux qui étaient partis à la suite de l'ingénieur et de Bruno..., pour les maris absents, pour les fils perdus et les foyers dispersés...

Mais voici la messe qui commence, très recueillie; les femmes et les jeunes filles la suivent

dans leurs livres; les vieux, le Mathurin surtout, unissent leurs voix à celles des chantres; bergers et journaliers se tiennent debout en arrière, emplissant leurs yeux des scintillements de la fête, de l'éclat des lumières sur les fleurs rares, fournies par les serres des châteaux voisins, principalement par celles de la Ferlendière, réputées pour leurs chrysanthèmes extraordinaires. Cette année, l'envoi avait été superbe : Jacques n'ayant donné aucune fête, l'église de Fleurines bénéficiait de la totalité de ses fleurs : elles étaient vraiment étranges avec leurs tons rouges, vieil or, vermillon, blanc d'argent, mauve, et leurs pétales crochus; on eût dit des démons vaincus, immobilisés dans une suprême convulsion, assistant, malgré eux, au triomphe terrestre de l'Enfant-Dieu couché dans sa crèche, et dont l'attirance était telle au village que pas une personne, à part quelques malades, ne restait en cette nuit dans les chaumières.

Après l'Élévation, les noëls rustiques se font entendre dans ce cadre si bien fait pour les comprendre et les inspirer; et comme on les connaît de père en fils, dès que l'enfant de chœur a fini sa partie, toute l'église, hommes, femmes, garçons, jeunes filles, reprennent avec une allégresse unanime la mélodie très simple et très douce qui, depuis des siècles, berce la foi de

nos pères, et, malgré tous les efforts de l'irréligion, bercera encore celle de nos vrais enfants, issus du vrai sang de notre race :

Il est né, le divin Enfant,
Jouez, hautbois; résonnez, musettes,
Il est né, le divin Enfant,
Chantons tous son avènement!

Mathurin accompagne très fort, et sa voix se distingue par-dessus toutes les autres... Là aussi, il est chez lui, comme aux Poutrelles; et l'église elle-même semble chanter en cette nuit le triomphe de ses idées. Dans une ville, une fête de ce genre n'est jamais qu'une juxtaposition d'individus; ici, c'est l'union réelle, profonde, du village chrétien; elle est bien là, soudée entre tous ses éléments par la main de Dieu, par la même foi, les mêmes espérances, le même amour, la vraie famille de la terre, prosternée aux pieds du Dieu qui voulut pour premiers adorateurs des bergers comme ceux qui l'entourent aujourd'hui, et, à eux d'abord, fit chanter par ses anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!... »

... Aussi, la paix n'est-elle que là, dans la mort apparente de ces champs enneigés, mettant sur le tourment de l'âme humaine quelque chose de leur grandeur et de leur religieuse tranquil-

lité... Elle est là, dans la simplicité des pensées, dans le cercle restreint, dans l'absence des énervements stériles... Oh ! sans doute, l'âme humaine est un monde par elle-même ; mais ici, entre ce ciel infini et cette solitude des plaines, rien ne vient exciter l'homme dans ses passions perverses et dans ses appétits endormis. Si l'âme est mauvaise malgré tout, c'est que tout être humain, entrant en ce monde, y descend taré, avec une ascendance compromise... Si parmi ces hommes qui l'entourent, Mathurin Routier en sait de douteux, ils ont été eux-mêmes les artisans de leur infériorité par des lâchetés intérieures que rien ne provoquait... Ils n'ont trouvé aucun complice, ni dans le ciel qui sans cesse les regarde, ni dans le sol qui, pour les nourrir, exige le rude travail de chaque jour..., ni dans les exemples des chefs de ferme, tous taillés sur le sévère patron du Mathurin...

Tandis que, jetés dans la capitale, dans ce bouillon de culture de tous les ferments sociaux, de médiocres qu'ils sont, ils seraient devenus mauvais... Ils auraient trouvé là-bas comme une tranquillité et une absolution dans le nombre des perversités égales ou supérieures, fleurissant à leur aise sur le terrain anonyme et pourri des grandes villes...

D'ailleurs, les douteux étaient rares parmi les

hommes du fermier... Il a vu naître tous ceux qui l'entourent; ils ont grandi à ses côtés, travaillé sous son incessante surveillance, et, pour beaucoup, l'âge arrive sur leurs têtes comme la mousse d'argent sur les pierres de l'église... comme les cheveux blancs aux tempes de son vieil ami l'abbé Hans; et Mathurin prie Dieu pour que la famille *entière* soit bénie dans ses serviteurs et dans son chef, pour que. . . . . .

Ici, le vieux a comme une hésitation, le ressentiment d'un passionné du sol contre son déserteur.., du père méconnu contre l'enfant prodigue!...

Mais l'Église prie bien, une fois par an, « *pro perfidis judæis.., pour les perfides juifs...* » il peut, il doit peut-être prier, lui aussi, pour le transfuge dont il ne prononce jamais le nom :

— *Mon Dieu, faites que Paris lui soit dur comme les cailloux de la route!... Qu'il y pleure des larmes de sang..., qu'il y trouve l'épreuve, la trahison et la haine!... Faites qu'il y meure de faim... faim du cœur... faim de l'intelligence... faim même du corps.... pour qu'un jour il apprécie le pain que vous offrez ici à vos humbles enfants... Vous avez dit vous-même : « Bienheureux ceux qui souffrent et pleurent!... » Faites, ô mon Dieu, qu'il soit largement heureux dans ce sens-là!... Ainsi soit-il.*

Et sur la vieille figure émergeant au-dessus des autres, raide, cuite par tous les soleils, tannée par tous les vents, lavée par toutes les pluies, pas un muscle ne tressaille, pas un frisson ému ne vient avouer, même quelques instants, la victoire éphémère du cœur sur la volonté surprise... Et personne autour du fermier, pas même Paule qui l'observe sans cesse, n'est autorisé à dire :

— Le Mathurin pense à l'absent!

Toute autre est la douairière : en cette heure de joie générale, elle est au pied de la croix comme la Vierge des douleurs. Elle a l'impression que son fils est mort..., mais de la façon la plus triste que puisse redouter une mère... qu'il est mort volontairement à elle pour s'épanouir à d'autres.., qu'il s'est dégagé de sa tendresse pour aller vers d'autres affections qu'elle ignore, mais qui ne peuvent être qu'inférieures, car rien dans la vie du cœur humain ne se dégage de l'égoïsme et ne monte aussi profond vers les hauteurs divines que l'amour maternel.

Et, pour son enfant, elle prie... pour son inexpérience des choses de la vie.., pour les dangers qui doivent se dresser là-bas sous chacun de ses pas; elle s'oublie entièrement, ne pense plus à sa solitude, à son abandon, à son hiver sans soleil, à son pauvre cœur privé de sa raison

d'être... Et elle ne songe plus qu'à lui... toujours à lui!...

Que fait-il..? Où est-il..? Pourquoi n'a-t-il pas écrit..? Est-il malade ou malheureux..?

— O Christ! qui avez ressuscité le fils de la veuve de Naïm..., qui l'avez fait de vous-même, sans laisser à personne le temps de vous le demander, ayez pitié de moi!... Vos dernières paroles furent pour votre Mère; elle allait vous perdre, et vous ne la vouliez pas sans enfant, car l'enfant, c'est tout pour nous!... Ayez pitié de ma solitude et rendez-moi mon fils!... Épargnez-moi la souffrance que vous n'avez pas osé mettre sur les épaules de votre Mère, qu'on appelle pourtant la Mère des douleurs!...

Luce prie, elle aussi, mais elle a une piété très à elle, très lointaine, presque désintéressée du résultat immédiat. N'attendant rien de la vie présente, elle se résigne et se tait, pratiquant l'intégralité de ses devoirs religieux sur l'ordre de l'intelligence, et n'y trouvant d'ailleurs presque aucun soulagement à ses peines. Il y a chez elle la sécheresse des âmes qui ont souffert de trop bonne heure, qui grandirent entre des prières sans réponses et des larmes sans consolation..., qui croient cependant, malgré tout, par devoir et par peur, effrayées du grand silence de ce Dieu qui, en apparence, s'obstine à se dérober ici-bas

devant les genoux ployés et les mains tendues. Peu à peu elle s'est habituée au malheur, l'attendant chaque jour comme un hôte ; elle a vu mourir, l'un après l'autre, son père, sa mère et ses deux frères; et sur le livre qu'elle tient dans ses mains en cette nuit de Noël, elle a copié toute une page mélancolique de Lamennais, reflet de sa pensée, perpétuellement obsédée de cette idée de la mort qui nous entoure de son vague effroi, arrachant toutes nos affections, sans se lasser jamais..., comme l'eau qui étreint la pierre la descelle sous son incessante caresse et l'engloutit...

... Ils ont aussi passé sur cette terre ; ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

... Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards ; le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils le virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

... Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course : mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

... Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque chose après ce

voyage rapide? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. Et comme ils disaient cela, les rires s'évanouissaient. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

... Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète; et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

... Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient, tel le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

... Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur : l'angoisse soulevait leur poitrine, et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils? Qui nous le dira? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!*

Toute Luce était là avec sa foi rêveuse, son fatalisme de faible qui accepte sans lutte..., prête à marcher tant qu'elle le pourra jusqu'au jour où, elle aussi, tombera sur la voie douloureuse, bénissant et redoutant l'heure de la fin... son heure!... D'ailleurs le Christ avait souffert... Il avait déclaré la souffrance nécessaire, désirable...

Alors, à quoi bon chercher l'impossible bonheur..? A quoi bon exaspérer le cœur par des espérances sans cesse déçues..., par des rêves qui se fanaient comme des fleurs dans la main..? Et puis, tant d'autres étaient plus malheureuses qu'elle!...

Et elle restait songeuse des heures entières, à côté du lit des malades, regardant les larmes versées, les douleurs qui montent, s'accroissent, chantent leur terrifiant concert sur les cordes usées de la nature humaine; elle entassait dans son âme, impassible extérieurement, des étonnements sans fin devant le problème affolant de la souffrance chez les petits enfants des chaumières de la rue Basse, chez les vieux qui furent bons et travailleurs, et que la mort accable encore sur leur grabat d'agonie... Elle refoulait des questions indignées, des révoltes arrivant en tempête du fond de sa nature sensible et délicate; puis allait s'agenouiller au pied du calvaire de la route, pour y chercher une réponse et un espoir :

— Vous qui avez souffert, ayez pitié de nous!... Vous qui n'avez jamais menti et qui avez dit : « Bienheureux ceux qui pleurent! » ayez pitié de nous!...

Et, sur sa tête penchée de jeune fille, elle sentait descendre toute la tristesse de toutes les misères qu'elle venait de visiter...

Même en cette nuit de Noël, Luce apporte le

deuil de sa pensée dans la petite chapelle déserte au milieu de l'église pleine; elle contemple de son œil énigmatique et questionneur cette colonie des Poutrelles, qui, sans chercher si loin, vit, au jour le jour, du bonheur et de la souffrance présente, félicite l'Enfant-Dieu dans ses cantiques naïfs, sans penser qu'il vient ici-bas, comme eux, boire sa large part à la coupe de la douleur humaine. Souffrir...! C'est le mot qui domine toute vie, l'ombre perpétuelle jetée sur toutes nos pensées, l'apparition inlassable qui se lève à l'horizon de nos amours et de nos espoirs!... Bienheureux les simples, ceux qui ne cherchent pas plus loin, pense Luce, en écoutant ces vrais bergers chanter à pleine voix :

Les anges, dans nos campagnes,
Ont entonné l'hymne des cieux,
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux :
Gloria in excelsis Deo!

L'assistance tout entière est remplie de l'allégresse du cantique, les vitres tremblent, la flamme longue des cierges de la crèche danse au milieu d'une fumée d'encens; à l'autel, le vieil abbé Hans rayonne sous sa chasuble d'or; et au-dessus de tout cela, de cette foule, de ces chants, de ces lumières, de ces parfums, les cloches, à toute

volée, carillonnent le Noël sur la campagne, s'appellent et se répondent de village en village.. : « *Gloria in excelsis Deo!...* »

Et Luce, presque malgré elle, est enfin prise, cette fois, par cette émotion qui se dégage de la religion des foules; elle écoute en son âme comme une voix qui lui demande de secouer la mélancolie mauvaise, débilitante pour l'âme, et de se laisser aller tout simplement sur l'aile de cette joie.., de chanter avec ces braves gens.., pas des lèvres seulement, et d'associer son être tout entier à l'allégresse de l'Eglise.

Mais la communion se termine, la messe s'achève, et l'oubli ne vient pas dans l'âme fatiguée de Luce... D'ailleurs, à quoi bon?... Tout à l'heure ce sera la rentrée dans la réalité inexorable.., le retour toutes les deux, seules, sous l'allée froide; quelques gorgées de thé prises sans parler, dans la solitude du grand château abandonné... Déjà les paysans se pressent devant la crèche, voulant bien voir les personnages de plâtre, heureux du spectacle facile, de ce papier bosselé, de ces rochers en carton, de la farine qui fait la neige, des animaux, des saints naïfs, violemment peints, de la poupée en cire habillée de tulle blanc et or, et qui représente l'Enfant Jésus pauvre dans ses langes!...

Quand tout le monde a passé devant la crèche,

Luce et la douairière y vont aussi faire leur prière sur les dalles humides de neige fondue. Pendant qu'elles sont là, les mains jointes et la figure recueillie, tout d'un coup, derrière elles, se fait entendre un petit gazouillis, tout bas, entre un petit garçon et une plus petite fille.

— Tu vois, le beau bœuf!...

— C'est pas un bœuf... c'est un âne!...

— Il y a un âne aussi...

— Il est gentil, l'Enfant Jésus!...

— Où tu le vois... dis... l'Enfant Jésus..? demande la petite fille, qui écarquille ses yeux, peu habitués aux tableaux d'ensemble.

— Mais là!...

Une petite main frôle brusquement la joue de la douairière... Mme de Saint-Agilbert se retourne et reconnaît Annie, qui a voulu trop se dresser sur ses pieds et a manqué de chavirer, ce qui aurait été peut-être dans sa pensée une punition.

Car elle avait comploté cela... dans sa cervelle de petite bonne femme, de revenir voir la crèche une seconde fois, pour elle toute seule, tout près, bien à son aise, et de mettre ses doigts dans les poils des moutons.., de toucher aux cornes du bœuf et à la neige! Elle avait choisi son moment pour s'attarder un peu, puis filer entre les assistants, se coulant, tel le serpent du Paradis terrestre.

Naturellement, comme toujours ici-bas, Jean l'a suivie. Elle est si gentille, la petite Annie, si rose dans sa grande capote blanche, que la douairière la prend aussitôt, et la met au premier rang avec Jean, tout à côté du bœuf.

— Comme cela, tu vois bien, mignonne..?

— Alors, c'est le petit Jésus..!

— Oui, mon trésor.

— Il est tout doré, le petit Jésus!... C'est sa maman, là..?

— Et son grand-papa aussi!... intervient Jean.

— Sa maman.., c'est la belle dame en bleu que tu vois à gauche.

— Et le papa..? C'est le monsieur en gris..?

— Le monsieur en gris, c'est le berger... Saint Joseph a un manteau rouge.., à côté du bœuf, au fond...

— Et pourquoi qu'il est avec un bœuf..? Grand-papa Routier, il ne couche pas avec ses bœufs!...

La baronne va répondre, mais à ce moment arrive Paule, déjà troublée :

— Oh! Madame!... s'écrie-t-elle, toute confuse en voyant les deux enfants complètement oublieux du reste de la création, et blottis comme des oiseaux dans les fourrures de la châtelaine.

— Mais je suis trop heureuse, ma bonne Paule, d'avoir une occasion d'embrasser vos enfants... Moi, hélas!... je n'en ai plus...

Mathurin, un peu inquiet, lui aussi, a passé par l'autre bas-côté, recherchant les fugitifs avec stratégie ; avant Paule, il a vu la douairière prendre manifestement plaisir à expliquer aux enfants les détails de la crèche ; par délicatesse, il s'est même arrêté devant l'autel, voulant laisser à Mme de Saint-Agilbert Jean et Annie le plus longtemps possible, devinant que cela était bon pour elle, et que le Noël de la baronne en serait peut-être égayé.

Tout d'un coup, une idée lui passe, une idée folle, qu'on n'exécute qu'à la condition de ne pas l'approfondir, une pensée jaillie du cœur, et que la réflexion étoufferait aussitôt, si on la soumettait à sa décision. Aussi, pour ne pas avoir le temps de réfléchir, Mathurin traverse précipitamment la nef entre les sonneurs qui se déhanchent le long des cordes graisseuses, et arrive dans la chapelle du château.

— Bonjour, Madame la baronne.

— Bonjour, Mathurin!... On se dit rarement bonjour aussi matin!... Voyez, j'explique la crèche à vos petits-enfants.

— Oui... je vois... Ils ne sont guère gênés!...

Le fermier hésite, tourne, retourne entre ses doigts sa casquette de loutre, il veut parler, cherchant pour la première fois de sa vie un exorde insinuant.

— Je remercie bien Madame la baronne de montrer la crèche... Mais vrai... ici, ce n'est pas la vraie... vraie crèche!...

La douairière regarde, ne comprenant pas.

— ... Voilà, si, à mon tour, Madame la baronne me permettait de lui montrer la vraie crèche, avec des animaux vivants, des vrais bergers en chair et en os... je connais quelqu'un qui serait bien content!...

— Mais c'est cela, Mathurin, moi aussi, je serais bien contente... j'irai vous voir un jour...

— Et pourquoi *un jour?*... Pourquoi pas *une nuit?*... Ce serait encore bien plus la « vraie » crèche!...

— Vous voudriez que j'aille aux Poutrelles cette nuit?...

— Mais oui... comme jadis feu Monsieur votre père... Les crêpes sont chaudes, les châtaignes sont cuites, pourquoi les laisser refroidir?...

— Vous n'y songez pas, Mathurin!...

— Vous verriez quel accueil triomphal on vous ferait là-bas!...

Alors Jean entre en ligne :

— Madame, tu viens manger les crêpes, dis?...

— Mais, Mathurin, vous n'avez oublié qu'une chose...

— Ah! et laquelle..?

— ... On m'attend au château...

Mathurin regarde Mme de Saint-Agilbert bien en face, et d'un ton grave :

— Qui donc vous attend au château ?...

— C'est vrai... répond-elle.

Et prenant le bras du fermier, ramassant bien ses robes à cause de la neige qui sera très haute à la sortie de l'église :

— Allons, Mathurin... Vous êtes un fidèle, vous !

Le vieux, montrant le ciel tout étincelant d'étoiles :

— Tant qu'elles brilleront là-haut, elles me verront ici !... Et si l'on m'enterre autre part, comme la bête revient à son terrier, je crois que mes os reviendront d'eux-mêmes chercher ici la poussière de ma race !...

Puis, s'adressant à sa colonie massée sur la petite place, que balaye la bise :

— Ohé ! les gas ! Éclairez-nous bien : les Poutrelles ont leur Dame au réveillon !...

Et, dans la nuit, tous les terriens se découvrirent en silence devant la baronne qui s'avançait...

CHAPITRE XIV

Il y a dans la vie certains moments où tout est noir, lamentablement. De quelque côté qu'on se retourne, c'est le ciel bas et sombre qui roule ses nuages, tous uniformément tristes; c'est le flot monotone qui succède au flot monotone jusqu'à l'infini de l'horizon; c'est le jour qui ramène le jour, avec la fatigue des mêmes ennuis; c'est l'heure présente, morne comme celle qui vient de s'écouler, moins désolée encore que celle qu'on sent venir...

Claude entre dans une de ces phases-là et, d'avance, il en est effrayé.

Le refus complètement inattendu de Dietzch, la façon brutale, très indifférente, dont il l'a formulé, a péniblement impressionné son âme sensible sous son apparente rugosité; pendant quelques jours il est revenu en lui-même sur toutes ses impressions parisiennes, comptant une à une ses déceptions, comme on égrène un chapelet de misères.

Depuis qu'il travaille dans la capitale, non seulement rien n'est joyeux en son âme, comme d'abord il l'avait tant espéré, mais de quelque côté qu'il regarde, il rencontre la menace et la haine : au pays, la rupture officielle avec son père lui enlève presque la possibilité d'un retour; à l'usine, sa situation lui paraît si précaire, que, malgré l'invitation de Dietzch, il hésite de plus en plus à faire venir sa famille; il redoute pour elle l'étiolement des vies étriquées, la grosse dépense du déménagement, le spectacle de ses propres préoccupations; surtout, il a vaguement l'intuition que, malgré son titre officiel de chef de service, il n'est pas sur un terrain solide; un jour, bientôt peut-être, ce sol peut se dérober sous ses pieds.

Il en est déjà réduit à penser que la solitude actuelle de sa maison est presque un repos pour lui : quand la direction a été dure à l'usine, quand son caractère entier, lassé au frottement des hypocrisies, s'est heurté aux rébellions systématiques, d'autant plus orgueilleuses qu'elles se sentent appuyées en haut lieu.., lorsque, arrivé chez lui, il n'en peut plus d'écœurement et de fatigue, il n'aimerait pas que Paule fut là, le regardant avec ses yeux d'épouse attristée: il serait tenté de lui dissimuler la vérité, de jouer une comédie devant elle pour ne pas la faire

souffrir d'une douleur inutile ; et, d'avance, Claude sait qu'il n'en aurait pas la force.

Sans doute, à Fleurines, Paule exerçait une grande influence sur le vieux Mathurin ; souvent même, son simple passage à la ferme avait plus contribué à l'apaisement des colères ancestrales que toutes les explications possibles. Mais ici, c'est le monde douteux, égoïste et intrigant jusque dans ses moelles. Que pourrait faire Paule, pauvre enfant de province, dans cette atmosphère de jalousies compliquées et de convoitises féroces..? Chercher à créer autour d'elle un courant de sympathie et en faire bénéficier Claude..? C'est d'autant plus impossible que, sur quatre chefs, deux seulement sont régulièrement mariés. Les autres, Sandrin en particulier, viennent tout juste de passer devant le maire, afin de pouvoir donner le droit d'entrer chez eux à des créatures pour lesquelles ce minimum de légalité constitue pourtant un progrès sur l'état précédent.

Or, si Paule, venant à Paris, ne reçoit pas, au moins de temps en temps, les femmes des collègues de son mari, si elle paraît hésiter devant certains contacts, alors c'est à courte échéance la guerre à mort, compliquée de tous ces raffinements que les femmes savent apporter au service de leurs orgueils blessés, de leurs ambitions atteintes.

Pour le moment, Claude écarte donc résolument la pensée de faire venir Paule. Plus tard, s'il survient un changement dans le personnel de l'usine, peut-être pourra-t-on reprendre la question, mais actuellement rien ne fait prévoir cette modification.

Toutes ces raisons avaient augmenté en Claude le désir de quelques vacances au jour de l'an; maintenant c'est fini jusqu'à Pâques. Il n'a même pas longtemps le loisir de s'attarder en d'inutiles regrets, car Dietzch n'arrête pas de faire porter au pavillon de véritables ballots de dossiers à vérifier.

Il n'a pas exagéré; c'est bien un travail de Romain que l'ingénieur demande à Claude : il faut d'abord classer, inventorier tout ce que contient l'usine, le répartir ensuite d'après l'apport de chacun des trois membres qui la dirigent: M. de Saint-Agilbert, Dietzch et Alberte Harmmester.

Et le travail commence.

Dietzch est charmant, d'une humeur parfaite; il a donné quelques jours de congé au personnel, et aide Claude avec un entrain extraordinaire. Mais malgré ce secours, les huit jours qui s'écoulent entre Noël et le premier de l'an exigent du jeune homme une fatigante tension d'esprit. Il les passe dans la solitude des ate-

liers, où restent à peine quelques hommes de charge pour lui présenter les marchandises et les remettre ensuite à leur place. Tout est examiné, depuis la grosse ferronnerie jusqu'aux paquets de boutons d'ivoire qui retiennent les stores de soie des voitures de luxe. Dans cette minutie de détails qui n'en finissent pas, Claude s'énerve; chaque soir, il voudrait sortir pour aller au moins choisir les étrennes de ses enfants, mais chaque soir, quand, vers 9 heures, il termine à peine la portion de travail assignée par Dietzch, tous les grands magasins sont fermés, et il ne reste plus guère que les baraques en planches pleines de jouets de second ordre et d'articles à bon marché.

Mais l'avant-veille du jour de l'an, le jeune homme n'y tient plus; il prend son parti, et, vers 4 heures, s'échappe en fraude, pendant que Dietzch, qui travaille lui aussi au bureau, le croit enfermé à la comptabilité. Tout seul, comme un écolier en rupture de classe, il gagne le square de la Chapelle, monte la rue du Faubourg Saint-Denis et enfin le boulevard, voulant absolument être là-bas, au cottage, le jour de l'an, au moins par un souvenir, auprès de Jean, d'Annie et de sa chère femme.

Il fait un bon petit froid sec; chacun va, vient, croquant de l'air; beaucoup de pères sont évidemment, comme Claude, à la recherche d'un

cadeau pour la jeune famille, et le boulevard tout entier étincelle de sourires et de lumières. Pendant quelques heures, Claude Routier semble renaître à la vie : l'usine n'existe plus; il ne connaît ni Alberte, ni Sandrin, ni Dietzch; la femme Rabaroux ne lui roule plus des yeux fauves en carbonisant ses sauces... Non, dans ses gros doigts, il tient les petites mains de Jean et d'Annie; par la pensée, il mène les enfants de magasin en magasin, les bras se tendent en un geste de convoitise; les yeux bleus s'emplissent de désirs devant la féerie des façades illuminées, devant toutes ces poupées habillées de soie pourpre et rose, bleue et verte, jaune et vermillon.., devant tous ces soldats aux solides couleurs.., tous ces jouets nouveaux où s'exerce d'une façon si brillante la verve parisienne : cuirassés d'escadre dont les cuivres resplendissent, torpilleurs de haute mer naviguant à l'esprit-de-vin; métropolitain avec rails, tunnels, gares et déraillements à volonté; sous-marins en fer-blanc et dirigeables en baudruche tapageuse; clowns aux bouches largement fendues, à la mèche insolente, au bout de nez vermillonné, étendant sur leur ventre les maillots roses où grimacent des grenouilles; tout ce monde de poupées, de polichinelles, d'arlequins, de soldats, de marins, rit d'une façon si heureuse, les moutons sont d'un si beau blanc,

les arches de Noé sont si merveilleusement pleines de toutes les bêtes de la création, il y a sur toutes ces couleurs vives, éclatantes, criantes, une telle profusion de lumières, un tel pailletis de rayons, la foule joyeuse les entoure de tels commentaires, les enfants les désirent avec une telle absence de respect humain, qu'il se dégage du boulevard, à cette heure, et en ce jour de l'année, une véritable atmosphère familiale ; on sent que tous ces graves messieurs oublient l'atelier, le bureau, la maison de commerce, le ministère..., tout... excepté qu'ils sont papas, et que dans la maison bien chaude, toute parfumée de la bonne cuisine des jours de grand gala, il y aura ce soir une foule de petits yeux fureteurs qui guetteront le mystère des poches bourrées et des paquets trop bien fermés, où les doigts impatients s'embarrassent entre les ficelles.....

— Est-ce un canon ou une poupée...? Un mouton ou un fusil..?

Claude ne songe pas à résister à la tentation très douce de faire une folie : il entre dans un des plus beaux magasins, choisit pour Jean une carabine superbe, et pour Annie une boîte à compartiments pleine de perles de toutes couleurs ; il y joint une fourrure achetée précédemment pour Paule, fait soigner l'emballage de la caisse devant ses yeux, remplissant les vides avec ces mille

petits riens... bonbons... oranges... rubans... poussière de bonheur qui fait tour à tour battre les mains aux tout petits, et sauter de joie autour de la table.

Quand tout est bien ficelé, empaqueté, égayé de faveurs, quand la double adresse est bien mise, Claude hèle un fiacre et conduit lui-même le colis à la gare du Nord, où le commis habituel de l'usine l'expédie par complaisance en grande vitesse, afin que Paule et les enfants aient bien son souvenir le lendemain dès leur réveil, à l'heure matutinale où le vieux Quattepanche, le facteur de Fleurines, passe devant le cottage.

Il s'en revient alors à pied, le cœur plein de gaieté à la pensée du bonheur qu'il envoie. Sans doute, pour Paule surtout, rien ne remplace sa présence, mais elle verra du moins que leurs deux pensées se sont rencontrées en cette date fatidique de l'année qui s'achève; elle sentira que, loin d'elle, le cœur de son mari bat pourtant toujours à côté du sien. Puis il hâte le pas, rentre à l'usine par la porte des magasins, revient à son bureau et, bien qu'il soit déjà tard, se remet à la portion d'inventaire de ce jour qui est loin d'être finie.

Mais il constate bientôt qu'il travaille d'une façon abominablement distraite : sur son grand livre, au milieu des chiffres sévères, une foule de

pantins multicolores dansent de zigzaguantes farandoles devant ses yeux; des figures poupines s'embusquent derrière les colonnes et font subitement « coucou » au milieu des additions. Il y a des heures obsédantes où l'homme primitif, naturel, prend sa revanche sur la personnalité factice. Ce soir-là, le chef de service des magasins de la Compagnie des transports internationaux ne pouvait être autre chose que tout simplement le papa de Jean et d'Annie.

Dietzch eut beau faire sa réapparition vers 7 heures et prendre un air grinchu parce que rien n'était terminé; la femme Rabaroux put préparer un dîner lamentable, le pavillon eut vainement, dans la grisaillerie de l'année finissante et sous son triste habit de meulières, une ressemblance de plus en plus sensible avec une prison..., rien n'y fit... rien ne put éteindre le rêve qui brillait, telle la petite flamme dans l'église déserte, au fond du cœur de Claude avec une douceur toute-puissante.

Pour la première fois, à Paris, il s'endormit en souriant, rêva des Poutrelles, du cottage, de Paule qui essayait sa fourrure devant la glace, de Jean qu'il voyait cherchant le marteau et les tenailles pour ouvrir plus vîte la caisse, pendant qu'Annie se haussait sur la pointe de ses petits pieds, afin de s'emparer du lot qui lui appartenait.

Tout le dernier jour de l'année, il vécut avec cette vision, signant sans même y penser, les unes après les autres, les innombrables feuilles de l'inventaire dressé par Dietzch en sa forme définitive : il parapha tout avec une sorte d'inconscience de machine, car l'ingénieur l'avait formellement dispensé de revoir le texte de ces derniers cahiers, ne demandant que sa signature au bas de chaque page. Claude allait terminer ce fastidieux travail, quand, tout à coup, il s'arrêta devant une telle erreur qu'elle ne pouvait passer inaperçue : Dietzch estimait à un prix de voiture de luxe plusieurs vieux wagons achetés d'occasion par Claude pour le transport du fumier, et qui, réparés, faisaient le service de la voirie tant bien que mal, et plutôt mal que bien. Il en rit lui-même comme d'une distraction formidable de l'ingénieur.. : il avait dû, lui aussi, faire son tour de boulevard!...

Mais alors Claude éprouva un scrupule d'avoir signé, sans les lire, les autres feuilles de l'inventaire :

— Pour peu, pense-t-il, que Dietzch possède un neveu ou une nièce dont il soit fou, comme moi je le suis de Jean et d'Annie, nous allons en faire, à nous deux, un joli travail!...

Et il revint plusieurs pages en arrière.

En effet, Dietzch devait être dans ce cas-là,

car il s'était glissé des erreurs énormes dans toutes les pages précédentes; pas une n'était sans quelques inexactitudes, toujours importantes; Claude s'en rendait maintenant d'autant mieux compte, qu'il avait fait lui-même, cette semaine, le premier travail d'approche; décidément, c'était ce qu'on appelle, en langage d'homme d'affaires, une véritable « friture » : on y estimait des marchandises qui n'existaient pas: on majorait perpétuellement une catégorie de voitures au préjudice des autres; les vieux cuirs, amenés du Val d'Api par Alberte Harmmester, étaient cotés comme représentant une valeur considérable, alors qu'en réalité ils pourrissaient sous les hangars, avec toute une ferraille inutile, appréciée, par une surcharge de Dietzch, comme un outillage de rapport. Toutes ces erreurs étaient noyées dans une frondaison de détails très minutieux, et surgissaient les unes loin des autres, à des endroits tout à fait étranges.

Claude les fit remarquer à l'ingénieur le jour suivant.

— Bah! s'écrie celui-ci d'un air bonhomme, encore ton péché dominant!... Tu as dû être très scrupuleux autrefois, quand tu servais la messe à l'abbé Hans..?

— Mais je ne lui ai jamais servi la messe!..,

— Je le croyais! En tous cas, tu m'amuses

beaucoup avec ta façon de prendre tout au tragique... Je te demande un peu ce que signifie un inventaire..? Mais rien du tout!... Mon pauvre ami, c'est une question de forme, une tranquillité factice donnée aux cerveaux à casiers, qui ne pourraient pas dormir, s'ils n'avaient une statistique à méditer... Le petit comte a désiré qu'on établît un inventaire!.. Nous établissons un inventaire... et voilà tout!... *Il ne faut faire aux enfants nulle peine, même légère!*... Il miaulait cela l'an dernier au piano, dans le salon de Fleurines, avec sa petite cousine.

— Ah! c'est M. de Saint-Agilbert qui a demandé l'inventaire?...

— Évidemment... Qui veux-tu que ce soit..? Tu crois peut-être que c'est pour mon plaisir que j'aligne tous ces chiffres qui m'assomment..?

— Cela n'est pas pour le mien non plus!...

— Mon cher ami, je ne suis pas bâti autrement que toi; j'aimerais mille fois mieux me promener aujourd'hui, un bon cigare au bec, que de bâiller sur ce papier. Mais « le jeune homme » a eu la fantaisie de vouloir connaître sa situation exacte, comme si l'on pouvait jamais donner une situation exacte!... Perpétuellement, dans l'industrie, suivant que l'occasion se présente ou ne se présente pas, les choses acquièrent ou perdent subitement leur valeur... Ainsi, une vieille machine

peut être jetée comme ferraille ou être vendue presque le prix d'une neuve... N'ai-je pas négocié le mois dernier, comme force motrice, une locomotive hors d'usage pour la traction sur la voie; or, elle fait un excellent service dans une de mes usines à côté... Suppose que je monte une industrie identique à celle de Mlle Harmmester au Val d'Api, il y a, sous le hangar, tout un outillage inutile aujourd'hui, qui peut servir demain et se vendre en conséquence.

— Oui, mais si on ne la monte pas, cette usine..?

— Enfin, peut-on la monter..?

— Sans doute...

— Alors, j'escompte cette possibilité, c'est très correct en affaires; tout s'escompte, même les possibilités... On escompte bien les héritages!... D'ailleurs, pourquoi être pessimiste, et puisque les chiffres ne signifient rien, trouve-moi une raison pour refuser au petit comte une bonne balance, bien gentille, bien arrangée, qui lui ensoleillera son jour de l'an, et lui fera croire que sous la calotte des cieux il n'y a pas un industriel qui soit aussi intelligent que lui?...

— Enfin, j'ai tout signé.

— Mais... j'espère bien!...

— Sans lire!...

— Puisque je te l'avais permis... Crois-tu, par

hasard, qu'au tribunal de commerce le juge se donne la peine de relire toutes les volumineuses minutes de tous les procès qu'il rend exécutoires en les signant?... Il n'en parcourt sûrement aucune, et pourtant ce n'est qu'un malheureux greffier qui les écrit; je vaux bien un greffier, je suppose..?

— Évidemment!

— Tout de même! Tu me fais cette concession et tu te risques à signer une feuille sur laquelle je me suis permis de rectifier quelquefois ta première appréciation!... Pauvre Claude, va!... Tu n'es pas méchant, mais il faut tâcher tout de même d'avoir plus d'envergure, de ne pas te laisser hypnotiser par de toutes petites questions de détail, comme une dévote qui épluche à la loupe ses petits scrupules... A propos de dévote, je vais me mêler de quelque chose qui ne me regarde pas du tout, dont personnellement je ne fais aucun cas : mais enfin, je t'en parle parce que je te porte intérêt... Voilà : on sait que tu vas à la messe à Saint-Denis de la Chapelle; tu t'offres même le luxe d'avoir, paraît-il, un livre énorme sous le bras; je t'avoue que cela te rend un peu ridicule, un peu « fanfan »... Ah! si tu avais ta femme, on te pardonnerait, car on sait qu'il faut tant de concessions pour avoir la paix dans le ménage!... Mais Paule n'est pas encore

ici... J'aimerais mieux, si tu tiens absolument à dire tes patenôtres, que tu les dises chez toi ; le pavillon est assez grand ; en tout cas, si tu vas à l'église, laisse ton manuscrit dans l'armoire... Crois-moi, cela ne te donne vraiment pas l'air « usine »...

Claude esquisse un geste de protestation.

— Mais parfaitement, continue Dietzch, comment veux-tu que tes ouvriers te prennent au sérieux s'ils te voient vociférer des cantiques comme un sacristain?...

— Mais je ne vocifère rien du tout!...

— ... On t'a entendu...

— Qui..?

— Tout le monde.

— ... Alors j'en suis là!... Je ne puis même plus, dans une semaine, aller une demi-heure à l'église sans avoir partout sur moi des regards d'espions!...

Dietzch lève les deux bras en l'air :

— Encore de la tragédie!... J'aurais parié cent sous que tu ne perdrais pas cette occasion d'écouler ton arsenal de mots à effet... Va à la messe tant que tu voudras!... Couche à l'église!... Embrasse le suisse!... Épouse les bougieuses!... Avale tous les bénitiers!... J'aime encore mieux cela que de te savoir la scarlatine!... Seulement, si ta dévotion exaspérée devient exaspérante, si elle te cause des ennuis, ne t'en prends qu'à toi-même...

Et comme c'est le 31 décembre, je te souhaite une bonne année, une bonne santé, et le Paradis à la fin de tes jours...

— Amen!...

— Et à moi, que me souhaites-tu..?

— ... Une usine qui rapporte... des peaux qui se vendent, des wagons qui s'enlèvent, et beaucoup de pièces de cinq francs à la fin de l'exercice...

— Mais c'est cela!... A la bonne heure!... Tu y es!... Enfin, je ferai peut-être tout de même quelque chose de toi!

Et Dietzch partit en riant.

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, Claude s'éveille au milieu d'une chambre en désordre; des papiers épars jonchent le tapis, les dossiers de l'inventaire traînent un peu partout sur le bureau; pendant qu'il les regarde d'un œil mélancolique, en pensant au travail en retard de la veille, il aperçoit tout à coup, sur le plancher, une enveloppe dont il connaît bien l'écriture, et que la femme Rabaroux vient de glisser sous la porte. Sauter à bas du lit, la prendre, la lire, n'est que l'affaire d'un instant :

... Bon jour et bon an, ami très cher, lui écrit Paule; je t'embrasse au travers de l'espace et plus affectueu-

sement que jamais, car je te sens plus seul; je serai tout près de toi en ce jour qui, dans ma pensée, devait nous réunir. Je te souhaite une usine mauvaise, des contrariétés sans nombre, des collègues jaloux et méchants, afin qu'un jour tu m'écrives : « Ma chère petite femme, les billets de banque ne font pas le bonheur, je reviens le chercher près de toi, entre nos deux enfants!... » Oh! ce jour-là! . . . . . .
. . . . . .

Puis il y avait une lettre illustrée de Jean, avec des guerriers qui brandissaient une foule de carabines, et des Indiens, le tomawak à la main, sur le sentier de la guerre; une autre d'Annie, oh!... très simple!...

Mon cher papa,

Je t'aime que tu m'as donné des perles, mon cher papa.

J'apprends à lire, et je vais écrire toute seule; je sais déjà faire des bâtons, pendant maman enfile mes perles.

Je sais lire p, a, o, l, i, u, m, r, je sais aussi toutes les histoires que grand-père il m'a dites, la Sainte Vierge et le petit Jésus, et Zacharie.

Suivaient une foule de bâtons qui étaient la signature du petit chou de trois ans et demi, et signifiaient « Annie Routier ».

Claude relut plusieurs fois ces lettres qui fleu-

raient bon le papier de là-bas, puis brusquement il embrassa les feuillets sur lesquels avaient couru les chères petites mains :

— Qui sait, dit-il, en ouvrant son secrétaire pour enfermer ces trésors... Paule a peut-être raison !...

CHAPITRE XV

Le réveillon à la ferme avait été pour la baronne une petite éclaircie dans son ciel endeuillé. Mathurin s'était montré si content, les enfants si gentils, tout ce monde de journaliers si heureux de la présence de Mme de Saint-Agilbert, la bûche de Noël avait flambé si joyeusement dans la vaste cheminée de briques, dorant les crêpes en quelques secondes, faisant danser la lumière de sa flamme sur tant de figures tranquilles, qu'un peu de ce calme et de cette joie s'était reflété sur le visage de la douairière, et, la distrayant de sa pensée obsédante, lui avait prouvé qu'il est bon, nécessaire, à certaines heures, de voir autre chose que le cadre ordinaire de sa douleur.

A la fin de la semaine, elle eut une lettre presque affectueuse de son fils lui souhaitant la bonne année. Après les compliments en usage à pareille époque, Bruno s'excusait de ne pas apporter ses vœux lui-même à sa mère, à cause

de la grosse question de l'inventaire... C'était le premier, l'occasion unique de se rendre bien compte de sa situation financière : il ne pouvait donc, disait-il, s'en dispenser sans porter un préjudice grave à la sécurité des opérations futures qu'il comptait entreprendre d'ici peu... D'ailleurs, sa mère n'y perdrait rien, car il espérait venir bientôt passer quelques jours à Fleurines; elle jugerait par elle-même qu'il n'était pas devenu un monstre d'ingratitude, et savait être à la fois bon patron, bon industriel et bon fils.

En réalité, le comte, très nerveux, craignait surtout une scène de larmes, une séance d'attendrissement, avec deux grands yeux tragiques, de vieilles mains jointes, des supplications de ne plus repartir!... Et comme la vie parisienne le grisait maintenant pour la première fois de sa fièvre, il ne voulait pas exposer son jeune bonheur aux assauts concertés de sa mère, de Luce, de l'abbé Hans; et, sur le conseil de Dietzch, évitait la bataille et restait chez lui.

La chose avait été acceptée par Bruno avec la facilité d'un égoïste qui ne suppose même pas ce que peuvent souffrir les autres, et supprime sans discussion toute sensation désagréable à son épiderme d'enfant gâté; car l'inventaire n'avait absolument exigé de lui aucun travail, puisque l'ingénieur et Claude le dressaient sans l'aide de

personne; le résultat seul, c'est-à-dire la balance finale, l'intéressait.

Or, ce résultat impatiemment attendu par le jeune homme est loin d'être brillant; Dietzch, manœuvrier retors, l'a dosé en proportion exacte de la réceptivité du comte, c'est-à-dire de la capacité que possède M. de Saint-Agilbert d'être trompé. Dès le début, l'ingénieur a résolu de mettre son disciple bien au pas, voulant lui donner, en affaires, la belle allure qui permet tant de choses, l'habitude surtout de ne pas avoir peur d'un certain découvert...

Il s'arrange néanmoins pour adoucir le premier choc qu'il estime un peu fort, car le comte, n'ayant jamais eu un sou de dettes, va sûrement se cabrer, et il faut un bon véhicule pour faire passer l'amertume de la première révélation. Bruno, sans le savoir, collabore donc au plan de Dietzch en invitant l'ingénieur et Alberte à un dîner fin, le soir du 2 janvier, dans un restaurant du boulevard.

Dietzch s'y rend avec l'inventaire dans sa poche.

— Eh bien, lui demande Bruno en l'apercevant, vous l'avez, l'enfant..?

— Oui, il est là!..

Et il frappa sur son habit...

— On peut voir..?

— Pas encore...

— Pas même le bout de son nez..?

— Non.

— Est-il bon..?

— Très mauvais..., répond l'ingénieur d'un air mystérieux.

— Prêtez-le-moi deux minutes seulement..., le temps de voir un chiffre...

— Pas du tout... Vous feriez trop triste figure pour un soir de bon dîner!... Qui sait, peut-être auriez-vous même la fâcheuse idée de réaliser, dès aujourd'hui, une économie en supprimant les excellentes marennes vertes que vous allez sûrement nous offrir!... Vous pensez si je vais prêter la main à une pareille catastrophe!... Mademoiselle ne me le pardonnerait jamais!...

Et, très gaiement, Dietzch s'assied et déplie sa serviette, Alberte et Bruno le regardent, ne sachant pas s'il plaisante ou s'il parle sérieusement. Alberte connaît la partie de l'inventaire qui la concerne et dont elle a fourni les éléments; mais l'ingénieur ayant été presque invisible pendant cette dernière semaine, la jeune femme ignore la balance définitive, qui n'a dû être établie que ce matin chez Claude. Elle ne doute pas une seconde que Dietzch n'ait bien fait les choses pour la gloire de leur association et le triomphe de leur commun porte-monnaie; mais pourtant elle aurait aimé tout savoir d'avance, et elle garde une

petite dent contre l'ingénieur, dont l'attitude, pendant ces derniers jours, n'a pas été d'une correction absolument limpide pour ses yeux toujours en éveil.

Quant à Bruno, l'air enjoué de Dietzch le rassure complètement. Comme la plupart de ceux qui n'ont pas eu la peine de gagner eux-mêmes leur argent, il en ignore presque la valeur; il sent derrière lui la grosse fortune et la situation agricole de sa mère, contrefort solide de toutes les aventures; il a dans les capacités de Dietzch une confiance inébranlable : si ce gaillard-là se met d'une affaire, elle doit réussir, ou bien personne ne réussira; or, c'est Dietzch qui a lancé avec enthousiasme l'industrie des Transports internationaux, donc elle donne des bénéfices!

Aussi, le repas fut-il très gai. M. de Saint-Agilbert offrit les marennes demandées et deux bouteilles d'un vin héroïque qui devait préparer les voies aux plus dures confidences. A la fin du dessert, Bruno, l'œil un peu allumé, coupe la pointe d'un blond londrès et s'enveloppe de fumée bleue. Dietzch alors se lève, et va chercher dans la poche de son pardessus, pendu aux crochets de la patère, un gros cahier blanc serré de ficelle rouge; c'est l'inventaire.

— Maintenant, mon cher comte, nous avons bien bu et bien mangé,.. bien restauré nos forces,

je puis donc, sans risques et périls, vous laisser voir la situation réelle de l'usine.

Bruno sourit, prend le cahier d'un air dégagé, l'ouvre avec un beau geste à la dernière page, et lit :

RÉSUMÉ DE LA SITUATION SOCIALE

1er janvier de la présente année :

Apport : 300 000 francs.
Dépenses et salaires : 175 000 francs.
Argent engagé dans les différentes commandes : 200 000 francs.

Déficit : 75 000 francs.

Tout gai que soit le comte, ce mot de déficit, qu'il distingue pour la première fois sur une note personnelle, le fait pâlir un peu, et quelques instants son cigare tremble légèrement entre ses doigts. Alberte, adossée à sa chaise, les yeux en apparence attentifs aux méandres d'or de sa chartreuse, suit pourtant dans la glace les impressions multiples qui se succèdent sur la figure du jeune homme.

Dietzch, très décidé, les deux coudes sur la table, regarde Bruno bien en face, et attend la discussion avec l'air d'un homme absolument au courant de ce qui va se produire.

LE COMTE LIT LE BILAN

Bruno reprend son cigare et tire une nouvelle bouffée, sans quitter des yeux le feuillet ouvert devant lui, et où danse le chiffre inattendu : *soixante-quinze mille francs!*... Il ne se trompe pas : c'est bien *soixante-quinze mille francs..?* Puis il regarde Dietzch, lequel se met tout à coup à éclater d'un gros rire :

— Mais oui, Monsieur le comte, j'imagine que c'est suffisamment clair : vous êtes en retour... en déficit... de soixante-quinze mille francs.

— Mais ce n'est pas possible?...

La figure rose de l'ingénieur se bride alors de mille petits plis ricaneurs :

— Veuillez vérifier vous-même, Monsieur le comte; j'ai fait absolument tout inscrire, depuis A jusqu'à Z; on n'a pas planté un clou dans l'usine sans que ce clou soit porté là, sur le carnet du chef de service; j'ai surveillé les notes du livre à souche en recommandant qu'elles soient d'une clarté parfaite... C'est de l'eau de roche... un enfant s'y reconnaîtrait.

Bruno ouvre le cahier et n'y voit que des chiffres, que des désignations techniques ou des abréviations barbares qui ne lui disent rien, des paragraphes renvoyant à des prix de séries qu'il ne connaît pas et sur lesquelles il n'ose demander aucun renseignement, n'étant pas bien sûr de le comprendre; et au milieu de ces hié-

roglyphes, les apports d'Alberte et de Dietzch se séparent insensiblement de la masse, isolant en face de toutes les charges énormes la personnalité du comte.

Et puis, doit-il l'avouer...? les chiffres seraient encore plus nets, qu'à la fin de ce repas il n'en comprendrait pas davantage le lien logique; c'est tout juste s'il sera capable, tout à l'heure, de vérifier l'addition que le garçon du restaurant va lui apporter sur une assiette. Comment s'y reconnaître dans ce monde de calculs qui vont, viennent, montent, descendent, marchent comme des bataillons à l'assaut de sa bourse, au travers de pages monotones, tout convergeant vers la même constatation, navrante et mathématique: soixante-quinze mille francs de déficit!...

A côté du sentiment d'anxiété qui vient tout à coup de surgir en lui, il en monte un autre, fait d'orgueil et de respect humain.

Le comte est sûr que Dietzch épie son étonnement, et doit s'attendre à une question naïve, prêt à y répondre d'une façon moqueuse et péremptoire, comme on répond à un petit garçon qui manifeste une puérile inquiétude. Pendant quelques instants, Bruno lutte, hésitant à demander une explication à cet homme qui la possède évidemment, toute préparée au bord des lèvres...

La préoccupation du porte-monnaie l'emporte pourtant à la fin sur celle de la vanité :

— Voilà, dit-il, ce que je ne comprends pas : j'ai apporté trois cent mille francs en septembre ; nous marchons depuis quatre mois et nous avons travaillé tout le temps pour des commandes payées ; il n'y a pas eu un jour de grève ni de chômage ; alors, je ne m'explique pas ce déficit de soixante-quinze mille francs, et, pour vous dire le fond de ma pensée, je me figurais avoir à peu près cela de bénéfices..... C'est donc une désillusion de cent cinquante mille francs.

— Mais, Monsieur le comte, tout est juste dans ce que vous dites, répond l'ingénieur avec son imperturbable sourire rose.....

— Alors.....?

— Je vous répète : tout est juste..... Excepté un mot, un tout petit mot qui possède à la fois une valeur et un double sens : « Nous avons travaillé tout le temps pour des commandés *payées*. » Je vous demande pardon : *payées?* Elles le seront!.. Mais elles ne le sont pas encore.....

— En tous cas, observe Bruno, et de toutes les façons, cette somme à recevoir doit figurer dans l'inventaire à la décharge du déficit.....

— ..... J'ajoute même ceci : sur cent directeurs d'usine, je suis convaincu que quatre-vingt-dix-neuf l'auraient fait figurer en belle place dans

leur inventaire. Mais que voulez-vous!..... Je suis de l'ancienne école, de l'école du hacheron. Pour moi, un inventaire est sérieux ou il ne l'est pas..... S'il est sérieux, il doit photographier d'une façon brutale les réalités existantes dans une industrie à une date déterminée ; cette somme, dont vous me parlez, sans doute vous devez l'encaisser dans un mois..... dans deux mois, mais elle ne l'est pas!..... Nous pouvons avoir des créances difficiles ; ce n'est pas notre cas, puisque nos relations sont parfaites avec nos correspondants ; mais c'est un besoin pour moi de mettre les choses à leur dernier degré de rigueur..... Et puis, une commande peut être refusée, et son rendement devenir inférieur..... Je suis certain du contraire, mais tout arrive, ou du moins tout peut arriver..... J'aurais voulu, non pas vous jeter la poudre aux yeux, ce qui serait criminel, mais seulement vous traiter en petite fille, rien ne m'était plus facile que de vous composer un inventaire bien gentil, bien vraisemblable, et tout à fait consolateur, où vous auriez constaté que tout était pour le mieux dans la meilleure des usines!..... A quoi bon agir ainsi entre gens sérieux.....? Vous savez très bien que les grosses dépenses, les réfections de bâtiments, les achats de machines coûteuses se font au début des industries!..... Ce sont les rudes semailles de

pierre et de fer, qui rapportent plus vite que le grain de blé; car le grain de blé demande l'année entière pour mûrir, et moi, je pense que, sans paraître des miséreux et des meurt-de-faim, nous pourrons envoyer nos traites et songer à opérer nos premières rentrées dès les vacances de Pâques; alors elles figureront dans l'exercice de l'année suivante. Au fond, je vous traite, Monsieur le comte, comme on traite un véritable industriel qui comprend les affaires; quand j'ai écrit « soixante-quinze mille francs de déficit », je vous avoue avec confusion que j'ai éprouvé le petit plaisir de faire très peur à un commençant..... à un bleu! Les vieilles barbes ont souvent de ces faiblesses-là..... C'est une niche, et j'avoue à votre louange que, pour un jeune soldat, vous n'avez pas beaucoup tremblé...

— De sorte que ces soixante-quinze mille francs...?

— ... Représentent un déficit *factice*... J'ai mieux aimé vous tromper avec la vision de sang-froid d'une situation aggravée volontairement sur le papier; il est, à mon avis, meilleur pour un jeune industriel comme vous de ne pas tout voir en rose... Ne pensez-vous pas que j'ai raison..?

Et, par-dessus les verres, les bouteilles vides, et tous les débris d'un dessert en déroute, Bruno

tendit la main à Dietzch et serra la sienne affectueusement.

— Je savais bien qu'avec vous les défaites ne sont jamais qu'en apparence!...

Pendant ce temps un discret sourire de dilettantisme se jouait au coin des lèvres d'Alberte.

— On peut voir ce croquemitaine...? demanda-t-elle de sa voix chantante, en étendant la main vers l'inventaire resté devant le jeune homme.

— Mais volontiers!...

Alors Alberte l'ouvrit quelques instants, en amateur, puis le referma.

— Bah! comme ces chiffres ont donc l'air fastidieux!... Mon cher Dietzch, heureusement que nous vous possédons pour faire cette besogne!... Ce cahier représente un travail effrayant!... Tenez — et elle fit l'enfant, — je l'emporte ce soir chez moi pour m'aider à m'endormir!...

— Vous plaisantez!...

— Pas du tout...

Et très gaiement, elle se mit à parler d'autre chose. . . . . .

Mais, rentrée chez elle, vers 11 heures, l'attitude d'Alberte devient tout à coup très différente; elle jette vivement son chapeau et ses gants sur son lit, allume sa lampe de bureau, s'enferme, et, toute seule, la tête dans ses deux mains, sans même retirer son manteau, elle se met à étudier

l'inventaire avec une attention que rien ne peut distraire. Elle le lit lentement, page par page, ligne par ligne, les lèvres serrées, ses petits doigts jouant une marche de colère sur le bureau, réfléchissant devant chaque chiffre, prenant des notes sur un carnet à part, comparant avec les chiffres de ses comptes à elle... A chaque instant, elle scande sa lecture d'interjections de véritable fureur :

— ... C'est cela!... Ne nous gênons plus!... Prenons dans toutes les poches!... Ah! mon gros Dietzch, nous règlerons l'affaire ensemble, et même le compte sera court!...

Vers 3 heures du matin seulement, elle achève le dernier feuillet; alors, mettant sa main grande ouverte sur le cahier fermé :

— Dietzch, mon ami, tu es plus coquin, mais moins intelligent que je ne supposais!... A nous deux maintenant!...

Pendant les quelques heures de nuit qui restent, elle ne peut se livrer à aucun sommeil, tout entière à l'indignation qu'elle ressent. Elle a découvert dans son examen que, par une série de pages *bis* et *ter,* habilement interposées et auxquelles la signature finale de Claude donne une certaine valeur légale, Dietzch, non seulement dépouille le jeune comte avec un cynisme dont Alberte ne s'étonne pas, mais encore que,

mis en goût, il s'attaque sournoisement à elle-même, Alberte, son associée!... qu'il a remanié le chiffre convenu des apports respectifs, de telle façon que, si l'usine vient à sauter avant la fin de la nouvelle année, Dietzch, qui ne possédait rien il y a six mois, emporterait presque les trois cinquièmes des capitaux!... Rien que cela... Cher ami!...

Cette révélation exaspère Alberte, et l'atteint à la fois dans ses intérêts matériels et dans sa vanité; elle aussi serait prise par ce gros compère pour une petite fille..? Vraiment, ce serait trop fort!... Car, dans ce vol à deux, il existe une sorte d'honnêteté réciproque, qui surnage au-dessus des ruines de l'autre moralité; si bien que, dans un certain monde, on n'est jamais qu'un demi-voleur quand on ne dépouille pas son associé. A cette mesure, Dietzch était complet!... Il volait tout le monde, même sa complice, avec une sérénité inaltérable et un bon sourire de père tranquille... Oh! le scepticisme inconscient et la fourberie de cette figure perpétuellement avenante!... Aujourd'hui, c'est fini, le masque est arraché, le pacte d'alliance rompu, et, à la sûreté du coup droit qu'elle se prépare à porter, l'ingénieur devinera quelle est la main qui frappe, et si elle connaît bien le bon endroit!...

Le lendemain, vers 11 heures, la jeune fille

vint remettre au comte, dans son entresol de l'avenue d'Eylau, l'inventaire qu'elle avait emporté la veille pour s'endormir. Jamais elle ne fut avec lui aussi charmante que ce matin-là : en une heure, et sans brusquerie aucune, elle passa devant l'âme neuve de M. de Saint-Agilbert par tous les degrés de la gamme qui va de la correction mondaine à l'affection respectueuse, cessant insensiblement d'être l'associée, banalement unie par une raison industrielle, pour devenir peu à peu la conseillère du jeune homme qui subit son influence avec une joie non dissimulée.

Sans en avoir l'air, et avec une finesse de touche vraiment artistique, Alberte revient sur la soirée de la veille, ne dissimule pas l'étonnement produit chez elle par certains détails de l'inventaire, et, sans attaquer Dietzch en face, donne à entendre qu'à son point de vue il y a dans l'administration de l'ingénieur quelques côtés dans lesquels on ne voit pas très clair... Et elle s'arrête juste au moment où le comte, intrigué, va préciser une interrogation à laquelle Alberte ne veut pas encore répondre...

Toutes ces passes d'armes ont pris du temps, Bruno insiste pour retenir la jeune femme à déjeuner... Oh ! à la fortune du pot : des huîtres, une timbale blanche, un poulet rôti et deux doigts de bon vin !...

Alberte hésite, se fait prier... et naturellement reste.

Il fut même très gentil, ce déjeuner, très correct aussi, et rien n'aurait pu effaroucher l'œil le plus sévère.

Au dessert, comme tout chôme encore à l'usine, à cause des fêtes, Bruno propose, pour oublier un peu l'austérité de tous ces entretiens utilitaires, une promenade dans son automobile pendant les trois belles heures de soleil qui restent. Mlle Harmmester accepte maintenant avec la simplicité d'une enfant qui ne songe même pas à cacher combien cette offre la rend heureuse...

— Le temps d'aller me mettre en tenue, dit-elle, dans une demi-heure je suis prête.

— Si vous voulez me permettre, j'irai vous prendre moi-même...

— Mais parfaitement, répond Alberte, qui, relativement aux conventions mondaines, se conduit, depuis la mort de son père, en femme ayant sa maison et son indépendance tout américaine.

Bruno arriva quelques minutes avant l'heure. Jamais il n'avait vu le salon d'Alberte; ce fut pour lui une révélation et un éblouissement. Il demanda très timidement la permission de jeter un coup d'œil sur les autres pièces, et la jeune fille lui en fit les honneurs, avec la grâce déta-

chée et la simplicité de grande dame qu'elle savait prendre dans toutes les circonstances où elle en avait besoin... Bruno ne s'en allait pas, s'arrêtant devant chaque tableau, s'extasiant auprès de tous les bibelots, déclarant qu'il n'avait jamais vu un intérieur arrangé avec un goût aussi étrangement beau.

Mais la demie de 2 heures vient de sonner. Alberte précipite les expansions :

— Mon cher comte, si nous voulons sortir, je crois qu'il est temps!...

— Où serons-nous mieux qu'ici ? s'écrie Bruno, avec une naïveté de grand collégien.

— ... Mais... au Bois!...

— Oh! les bois!... — et Bruno secoue la tête avec un immense mépris — j'ai ai tant vu dans ma vie!...

— Pourtant, je vous assure que cela me fera plaisir...

— Alors, c'est différent... vite!...

Et, enfilant sa lourde pelisse d'ours, pendant qu'Alberte achève de boutonner son manteau en pelage de phoque, ils descendent tous deux jusqu'à l'automobile qui dort son gros sommeil en les attendant au bord du trottoir.

Le chauffeur se met derrière, et Bruno prend la direction, gardant Alberte à sa gauche. C'est un très bon marcheur que l'automobile du comte

de Saint-Agilbert; une sorte de machine de guerre lourde et puissante, semblable, avec ses quatre lanternes de cuivre placées comme des antennes, à un projectile vivant et monstrueux. Sa mère le lui avait offert quelques mois avant son départ de Fleurines, pour essayer, par ce cadeau, de le distraire; elle y avait mis tout son cœur et toutes ses économies; avec ses quinze chevaux et son luxueux confort, il coûtait plus de vingt-cinq mille francs. Luce avait fait observer à la douairière que c'était peut-être payer bien cher les fantaisies d'un jeune homme qui ne savait quoi faire de ses dix doigts...

— Tu n'es pas maman, vois-tu, ma pauvre grande; il y a des heures où il faut tout essayer, car tout est à craindre; si je négligeais un seul moyen pour le retenir, je me reprocherais cette abstention toute ma vie; sait-on jamais le moyen qui ne doit pas réussir!...

— Mais songez, tante, que c'est précisément offrir à Bruno toute faculté pour s'éloigner...

— ... Et, par conséquent, lui en enlever le désir... Je le connais si bien, ce pauvre enfant!... Un exemple, il s'est obstiné à fumer tant que j'ai voulu le lui défendre; il a cessé le jour où je lui en ai donné la permission... Qui sait..? L'automobile nous réserve peut-être une surprise de ce genre.

— Je ne le pense pas...

— Oh! toi, tu es l'ennemie personnelle de l'espérance... et puis, à certaines heures, je me demande si tu ne me pousses pas à juger Bruno d'une façon trop intransigeante...

— Oh!... tante!...

Dans la circonstance, Luce eut raison, et les prévisions de la mère furent complètement trompées : après avoir bâillé dans son automobile sur toutes les routes de sa province, Bruno s'en servait aujourd'hui dans la capitale pour un usage tout à fait inattendu.

Il conduisait habituellement avec une grande hardiesse; ce jour-là, il exagéra encore, faisant le beau chauffeur devant la jeune fille, sentant qu'un peu de témérité chez un homme plaît toujours à une femme, surtout quand elle s'appelle Alberte. A cette époque de l'année, les jours sont très courts; les jeunes gens n'étaient pas sortis de l'allée des Acacias que déjà le soleil effleurait la ligne sombre des bois de Meudon, qui ourlaient de deuil le miroir glacé de la Seine.

Il faisait très froid : un vent d'Est mordait les joues; instinctivement les jeunes gens se serraient l'un contre l'autre, à peine abrités par la glace autour de laquelle sifflait la bise, dans la déroute du soleil et la vitesse de la course.

L'automobile marchait à toute allure, quand,

à la grande descente de Suresnes, Bruno s'aperçut qu'il y avait quelque chose... Etait-ce le passage subit du froid de la remise à la chaleur trop vite poussée des brûleurs?... Un écrou s'était-il desserré?... Bref, il se passait quelque chose d'anormal dans sa machine.

Il sentait cela, en bon mécanicien, et que la voiture n'était pas complètement dans sa main. La descente, qui se prolonge en courbe sur une distance de trois kilomètres pour aboutir à la Seine, étant considérée comme dangereuse, Bruno ne parlait pas, jetant de temps en temps un coup d'œil à sa compagne, qui, frileusement pelotonnée sur elle-même, semblait jouir d'être là, à côté de lui, emportée dans le vertige de cette vitesse froide, au milieu du crépuscule qui descend sur le fleuve, enveloppant la campagne de son brouillard amer.

Tout à coup, un lourd fardier de bois sort de la maison qui coupe la descente en deux parties presque égales. La main sur le frein, Bruno, lancé à une vitesse de projectile, regarde de quel côté le charretier va se tourner; mais ce dernier bourre sa pipe, indifférent à la sirène d'alarme qui beugle ses appels rauques, dans le grand silence de cette banlieue un soir de semaine. Bruno veut serrer son frein..., le frein n'obéit pas; et c'était précisément ce manque qu'il devait

pressentir tout à l'heure, quand sa machine marchait à une allure qui n'était pas franche. Alors Bruno insiste sur le mécanisme, le brutalise; subitement et d'un seul coup, le frein cède, se fausse en se bloquant; les pneumatiques patinent, et l'un d'eux éclate sous la pression avec un bruit terrible. Aussitôt le comte rend la main, sans même songer à utiliser le frein de secours, que le virage raide de la descente et la situation précaire d'une roue rendent d'un usage infiniment dangereux. La distance diminue avec rapidité... Le charretier se décide à se ranger lentement... si lentement!... Entre le fossé et la voiture il s'en faut encore d'un bon tiers pour que la place soit suffisante... Le danger se précipite donc, effrayant, immédiat...Bruno n'a que le choix de verser sur un des côtés de la route ou de s'aplatir comme un obus sur le fardier!... Alberte, elle aussi, a conscience de l'immense péril qu'ils courent.

— ... Le fossé ou la voiture..? lui jette Bruno, les dents serrées.

— ... Le fossé... répond Alberte sans hésiter.

Alors le comte bloque la direction qui tout à l'heure, dans le choc, va lui échapper des mains.

— Couchez-vous... vite... là!...

Sans détourner la tête, d'un geste brusque, il baisse la glace, et repoussant sa pelisse sur la

jeune fille, la plaçant bien contre lui pour la constituer dans un minimum de danger, insouciant de lui-même, cherchant avant tout à verser du côté opposé à celui d'Alberte afin de la protéger davantage. La lourde voiture est toujours là bêtement, au milieu de la route, barrant le chemin par plaisir évident de le barrer; le charretier, une sorte de brute rouge et traînarde, blouse limée, fouet au cou, ne se retourne même pas, certain que l'auto stoppera, heureux de vexer des bourgeois... de les forcer à s'arrêter avec son camion démagogique... Plus que quelques mètres... et, emporté à la fois par son élan et par la descente, l'auto giffle d'une poussée brutale l'extrémité des deux brancards, décapitant le cheval avec la tige de sa capote arrière, s'inclinant tout à coup à un angle vertigineux sur le fossé; mais Bruno, presque étendu sur la banquette, cramponné de toutes ses forces à la direction, la maintient de ses deux mains ensanglantées, et, la vitesse mangeant la pesanteur, le lourd véhicule se redresse... se retrouve au milieu de la route, avarié, dépecé... dévalant... dévalant... dévalant toujours à son allure d'enfer, jusqu'au chemin plat qui remonte au bord de la Seine, où Bruno peut enfin reprendre une marche à peu près normale.

Alberte se relève d'elle-même; quand elle remet

la pelisse à la main tendue de Bruno, est-ce une idée..? est-ce une réalité..? mais le jeune homme a l'impression de lèvres frôlant sa main blessée. Et quelques instants après, lorsqu'il se retourne, inquiet d'Alberte qui ne parle pas et regarde droit devant elle vers les profondeurs de l'horizon, les lèvres de la jeune fille lui paraissent rouges... comme si son propre sang à lui avait passé sur elle, dans un témoignage silencieux de reconnaissance et d'amour...

CHAPITRE XVI

L'abstention de Bruno le 1er janvier, précisément parce qu'elle coïncidait avec celle de Claude, n'avait pas attristé la baronne autant que Luce l'avait d'abord redouté. Mme de Saint-Agilbert, après avoir hésité, y vit finalement la confirmation de ce que lui avait dit sa nièce : Bruno travaillait avec une grande ardeur à Paris. Elle en fit autant à Fleurines, et le mois de janvier commença sous des auspices presque consolateurs.

— Qui sait?... Dieu est si puissant!... dit maintenant la baronne, et mon fils est si bon!...

L'abbé Hans avait aidé à cette sorte de résurrection, multipliant ses visites au château, insistant pour l'achèvement des fresques de l'église, sentant bien que si la vieille douairière cessait le travail à son âge, elle n'aurait peut-être plus jamais le courage de s'y remettre.

Mme de Saint-Agilbert s'était faiblement défendue, et n'avait trouvé d'autre objection que le froid humide de l'église à cette époque de l'année.

— Le froid..? Rien de plus simple!.... J'allumerai le calorifère!...

— Pour moi toute seule..?

— C'est le bois qui manque, peut-être!... Je n'aurais qu'un mot à dire à Mathurin, il m'en charrierait dix cordes... Pensez-vous que vous ne méritez pas qu'on prenne des précautions pour votre santé...? Et puis, l'humidité nuit aux boiseries, moisit les peintures; c'est un vrai service que vous allez nous rendre, car je n'ose chauffer quand il n'y a personne...

— Alors, c'est entendu!...

Dès le surlendemain, la baronne tient parole et se remet à la décoration de la voûte latérale presque abandonnée depuis plusieurs semaines. Luce l'aide beaucoup, surtout pour les superficies un peu grandes. Elle avait pris, à cet effet, des leçons d'un voisin de campagne, ami et imitateur de Puvis de Chavannes, qui n'a jamais voulu d'élèves au sens « atelier » du mot, mais ne refusait pas des conseils à ses intimes. La touche de la jeune fille se devine bientôt partout dans le bas-côté, d'abord séparée de celle de sa tante, qui peint avec la vigueur des anciennes écoles; puis, peu à peu, les deux se fondent ensemble, sans pourtant perdre leur personnalité, comme deux caractères qui s'influencent sans s'absorber.

C'est un vrai renouveau pour chacune, un coin

de ciel bleu qui se montre encore à leurs âmes attristées. Mme de Saint-Agilbert a même éprouvé, pendant cette première quinzaine de janvier, la consolation très inattendue de recevoir, coup sur coup, plusieurs lettres de son fils, qui semble vouloir se faire pardonner son absence; et pour ceux que l'amour n'aveugle pas, c'est un spectacle curieux de voir subitement le petit comte, sec et égoïste, se mettre à écrire, avec une régularité touchante, des pages entières où ruisselle une inlassable affection pour son usine et pour sa mère.

Mais la pauvre baronne ne voit pas plus loin et jouit des lettres de son enfant sans se laisser impressionner par la note quelconque qui les caractérise; elle emporte chaque missive, tel un avare son trésor, dans sa chambre, et toute seule, assise au coin de sa fenêtre, la lit, la relit, l'étudie, cherchant à extraire de cette terre stérile la fleur magique qui fait tout oublier aux pauvres mères, et laisse partir leur cœur vers les régions bénies où l'on aime toujours!... Quand elle a cru trouver la phrase dont elle irradie la platitude de l'éclat de son affection débordante, elle la montre à Luce, la commente, la grandit: et comme on fait chanter l'archet au bois creux des violons, elle fait chanter son beau rêve au vide du cœur de son enfant.

Au bout d'un mois, l'effet probablement cherché

se produit, et Bruno peut se féliciter... Il ne perd pas son temps; la pauvre femme, jeûnant trop de son fils, fatiguée par l'isolement, assaillie de scrupules, sans céder sur le principe, s'accuse pourtant d'avoir été dure envers lui, de l'avoir méconnu, traité en petite fille, presque poussé à bout!... Quand on ne donne pas les libertés légitimes, peut-on reprocher à un grand garçon comme le sien de les prendre lui-même?... Oh! l'égoïsme inconscient des mères!... Elle, qui le déteste tant, vient d'en être l'involontaire victime: « Pauvre ami, tout ce qu'il a dû souffrir, et comme on sent qu'il a hâte de renouer les liens brisés!... »

Ce sentiment dure deux mois, têtu, obstiné, se raidissant contre toute évidence... Mais la régularité des lettres devient telle, leur monotonie si banale, elles tournent d'une façon si uniforme autour de la même préoccupation, qu'il faut tout de même entr'ouvrir un peu les yeux. Bien qu'elle ne soit pas difficile, qu'elle s'entraîne à la privation d'amour, comme d'autres s'entraînent à la privation du nécessaire..., bien que la magie de certains mots affectueux, placés intentionnellement aux bons endroits, avant et après les demandes d'argent, égare encore trop facilement l'âme de cette mère avide de tendresse, elle en arrive à éprouver pourtant un malaise incons-

cient quand, à jours fixes, le facteur lui remet la lettre utilitaire, portant toujours, comme pour l'y habituer, l'en-tête détesté : *Compagnie anonyme de la Société internationale des Transports réunis. Capital 1 000 000 de francs entièrement versés.*

D'abord, cet en-tête est inexact, puisque son fils ne peut disposer actuellement de plus de trois cent mille francs. Sans l'avouer, elle trouve Bruno indélicat dans cette circonstance, car il paraît escompter la mort de sa mère, et, contrairement à toutes ses volontés, semble vouloir engager la fortune familiale dans une direction honnie par la baronne, et la mettre aux mains d'un homme qui est sa torture dans le présent, son cauchemar pour l'avenir.

Alors, le soupçon recommence dans cette âme fatiguée, et avec lui la crainte, l'irritation, le désir de laisser tout là, de courir à Paris, et de tomber chez son fils, de surprendre sa vie, de voir tout de ses yeux... Mais quand sa résolution est arrêtée, aussitôt surgissent des arguments qui militent pour l'attitude contraire...

Souvent, la baronne s'interrompt au milieu de son travail, et, la palette au pouce, le pinceau à la main, dans le calme de la vieille église de campagne, regarde au loin, comme si elle voyait Dietzch surveillant l'égoïsme inexpérimenté de Bruno, évitant qu'il ne reste trop longtemps sans

écrire, craignant que la mère cesse d'aimer, parce qu'elle pourrait peut-être alors cesser de financer!... Oh! si l'argent était le réel motif de ses lettres!... Peu à peu, cette impression s'enracine, pousse, grandit; à certaines heures, elle devient une hantise: la baronne croit avoir la certitude qu'elle doit à ce misérable ingénieur, à sa préoccupation pratique, la conservation des dernières fibres d'une affection brisée jadis par lui-même... et que, à certains jours déterminés, il dit en riant à Bruno:

— Avez-vous écrit à votre vieille caissière..?

Une fois l'idée éclose dans ce cerveau de vieillard, et descendue au fond de cette âme, dont les ressorts battent à vide dans l'usure d'une existence trop éprouvée, rien ne peut plus l'en faire sortir!... Oui, si son fils lui écrit encore, s'il joue à peu près bien la comédie de l'affection, c'est parce que l'ingénieur lui rappelle la pensée de sa mère!... Et si Dietzch agit ainsi, c'est en vue d'une fortune dont il ne veut pas laisser échapper la moindre miette. Comme dans certains rébus où l'on ne peut plus ne pas voir une image volontairement voilée par des lignes de convention, Bruno peut écrire maintenant ce qu'il voudra, une clairvoyance implacable va plus loin que les mots, et lit la pensée réelle que la façade des phrases ne réussit plus à cacher.

D'ailleurs, à mesure qu'approche l'échéance de Pâques, les lettres se font de plus en plus claires : Bruno voudrait bien venir à Fleurines, mais il est toujours si pris !..... Il se débat au milieu de tant de difficultés !... C'est l'époque des semailles industrielles, où la vie de Paris bat son plein... Cette année, répète-t-il sans cesse, sera dure pour lui, car c'est l'année des commencements, mais il faut bien semer pour récolter plus tard !...

Et ce mot « plus tard » sert de prétexte à de perpétuelles demandes d'argent que la douairière rejette d'abord, en se révoltant contre elles, de toute la fierté d'un passé qui n'eut pas cette habitude de la main tendue ; puis, malgré toute sa clairvoyance, elle les discute en elle-même, et arrive à produire dans son âme un doute factice, éphémère, qui dure juste le temps de faire un crochet jusqu'à la poste, où, se cachant de tout le monde comme si elle faisait une mauvaise action, elle expédie, vite et à voix basse, un paquet de billets bleus.

Quand elle sort, Mme de Saint-Agilbert se dit toujours :

— Maintenant, c'est la dernière fois !

Comme si c'était jamais « la dernière fois » pour une mère !...

D'abord, la receveuse n'y fit pas grande attention, mais, en moins de six semaines, la châte-

laine ayant envoyé cinquante mille francs, un dimanche matin la brave femme n'y tint plus; elle guetta Luce à la sortie de la messe, et lui confia ses inquiétudes dans le plus grand secret : évidemment, il se passait à Paris quelque chose d'anormal..., ces envois d'argent avaient une signification toute particulière, que suffisaient seuls à révéler l'attitude gênée de la baronne et le soin méticuleux qu'elle prenait pour les faire en grand mystère. Bruno et Dietzch devaient abuser là-bas de la bonté bien connue de la bienfaitrice du Val. Qui sait!... peut-être Alberte...?

Pour toute réponse, Luce serra la main de la receveuse :

— Si vous croyez m'apprendre quelque chose!...

— Alors vous savez..?

— Je n'ignore rien...

— ... Sa fortune entière y passera.

— ... Elle lui revient...

— Et vous..?

— Moi..? Oh! moi!...

Et la jeune fille releva ses lourds cheveux, en un geste fatigué qui, depuis plusieurs mois, lui devenait habituel.

— Merci toujours, dit-elle avec un sourire un peu triste... Le bon Dieu, qui n'oublie pas le passereau des champs, ne m'abandonnera pas.

Puis elle alla auprès d'une tombe, toujours

même, et devant cette tombe rencontra le châtelain de la Ferlendière qui apportait les dernières fleurs de sa serre et les premières fleurs de ses champs. La tête entre ses mains, Luce pria quelques minutes, puis, se relevant, elle parla..., ce qui lui arrivait très rarement ici, sachant que M. de la Ferlendière aimait le silence de ce lieu.

— Cela va mal, Monsieur Jacques!...

— A Paris..?

— A Paris et au château.

— Pauvre Mme de Saint-Agilbert!.. Et pauvre vous!... répond Jacques en enveloppant la jeune fille d'un regard presque paternel... Si je puis vous être d'une utilité quelconque..?

— Que peut-on contre sa destinée?...

— Se tenir droit, et attendre l'heure de Dieu...

— Les chênes seuls se tiennent droit...; moi, je ne suis qu'un roseau... Adieu!...

Brusquement elle lui tendit la main, et partit en s'essuyant les yeux.

— ... Au revoir!...

Ce dimanche-là, et pendant la semaine, contre toute prévision, la douairière fut très gaie, d'une de ces joies fébriles qui font peur aux psychologues.

Psychologue, Luce l'était!... Derrière son visage de silencieuse, elle pensa que Bruno avait dû jouer une comédie nouvelle dans une lettre secrète

afin de provoquer encore un sacrifice d'argent..., que, pour la vingtième fois, la baronne encore était trompée et que cette joie était une ruse pénible de la pauvre femme pour cacher ce que tout le monde savait!... Mais Luce ne dit rien, car elle était à la fois navrante et admirable, cette lutte d'une mère, perpétuellement ballottée entre son bon sens évident, protestant contre des faiblesses coupables, et son cœur, qui se fondait d'amour et de lâcheté à la seule pensée que Bruno, là-bas, pouvait se débattre au milieu de misérables difficultés d'argent, alors qu'elle avait ici un luxe de reine!...

Dans ces longues heures de travail solitaire, où son pinceau ne suffisait pas à occuper sa pensée, la douairière se représentait son enfant tout seul, dans cet appartement de Paris qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle ne voulait décidément pas connaître avant d'en avoir reçu l'invitation officielle... Elle le devinait mesquin et bourgeois... Son fils y marchait de long en large, sentant peser sur ses jeunes épaules les lourdes responsabilités de tout un monde industriel..., se disant que ces responsabilités seraient plus légères si sa mère, sa protectrice naturelle, consentait à en prendre une petite part au lieu de s'enfermer, avec un égoïsme farouche, dans la solitude inféconde du château abandonné... Était-il

donc si coupable, son pauvre enfant, d'avoir voulu travailler?...

A ces moments-là, le petit comte pouvait demander ce qu'il voulait, il était sûr de tout obtenir par retour du courrier.

Heureusement, Luce est toujours sur la brèche, luttant contre l'ennemi invisible qu'elle devine, se battant en brave petite fille pour défendre, pied à pied, sa tante contre elle-même, contre son cœur, contre Bruno, pour sauvegarder aussi, autant qu'il est possible encore, avec l'intégralité de l'héritage familial, le prestige des Saint-Agilbert.

Mais, chaque jour, la tâche de la jeune fille devient plus difficile, car la baronne se dérobe, s'enveloppe de silence obstiné, cette grande arme des faibles, redoutant sa nièce et la perspicacité de cet œil toujours en éveil, qui semble tout voir sans pourtant rien chercher.

Son attitude est surtout caractéristique pendant les deux jours qui suivent l'arrivée d'une lettre de Paris. Puis, dès que l'émotion est calmée, Luce retrouve sa place auprès de sa vieille tante, qui paraît alors vouloir la combler de caresses pour lui faire oublier les jours de jeûne; mais la jeune fille ne s'y laisse pas prendre, et souvent, tout en peignant à l'église, dans la solitude apaisante du vieux sanctuaire, elle raisonne la baronne :

— Il y a, dit-elle, deux lignes de conduite à prendre vis-à-vis de Bruno : Ou vouloir son mal, et alors lui fournir les moyens de rester à Paris, d'approfondir le gouffre qui a déjà englouti probablement plusieurs centaines de milliers de francs, et qui certes est loin d'avoir formulé sa dernière exigence... ; ou sauver le jeune homme malgré lui, en coupant résolument les vivres, en le laissant se débrouiller seul, au milieu des voracités de Dietzch, d'Alberte, et de la complication sans cesse grandissante de toutes les affaires qu'il prétend pouvoir diriger. Il y perdra la fortune de son père, sûrement, si ce n'est déjà fait, mais au moins celle de sa mère restera intacte, et lui permettra de recommencer une nouvelle vie à Fleurines quand la tempête aura passé.

— Alors, selon toi, je serais faible envers Bruno..? demanda un matin la douairière, qui préparait une palette à sa nièce...

Précisément, elle venait de passer au bureau de poste pour expédier encore un important mandat, et elle était sous l'impression de l'énervement habituel de ces jours-là.

— ... Oui, j'ai la conviction que vous êtes très faible..., presque coupable, tante!

Et la jeune fille dit ce mot d'une voix très grave, indiquant une profondeur étrange de certitude.

— On voit bien que tu n'es pas mère!...

— C'est toujours l'objection que l'on fait aux jeunes et aux vieilles filles; moi, je ne sais qu'une chose : une vraie mère doit *aimer* son enfant dans le beau sens de ce mot...

— Dis tout de suite que je n'aime pas le mien!

— Aimer, c'est *vouloir le bien* de la personne que l'on aime; il n'y a pas d'autre formule du véritable amour; or, vous collaborez au mal de Bruno...

— Tiens..., tais-toi!...

— Croyez, tante, que j'aimerais mille fois mieux me taire et ne pas sortir de la déférence silencieuse que j'ai toujours observée jusqu'ici, mais puisque vous me posez nettement la question aujourd'hui, je sens en moi l'obligation de vous répondre; il me semble que je suis l'expression de la dernière espérance; elle est prosaïque et utilitaire, et pourtant il faut que je la dise... Elle peut se résumer dans cette phrase : les sangsues tombent quand il n'y a plus de sang; Alberte et Dietzch ne lâcheront le comte que le jour où il sera pauvre!... En d'autres termes, si vous voulez voir Bruno revenir un jour à Fleurines, *gardez l'argent!*... Coupez-lui les vivres!... C'est le seul « sentiment » qui le ramènera au bercail!...

— Ah! l'argent!... Nous y arrivons enfin!...

Il fallait donc que ce mot-là soit prononcé, et par toi, Luce!...

— Votre fils l'a dit bien avant moi!... Soyez d'ailleurs convaincue, tante, qu'il m'a souvent brûlé les lèvres...

— Mais je le crois bien!... Tu insistes même beaucoup pour une question qui me paraît très secondaire...

— ... Secondaire, pour vous, peut-être...

— ... Et pour toi... serait-elle donc la principale..? la seule peut-être?

En disant ces paroles, la baronne regarde Luce avec des yeux soupçonneux que sa nièce ne lui connaissait pas. Mais la jeune fille en soutient la colère, et, calme malgré l'afflux des sentiments qui se précipitent en elle:

— Vous voulez dire, tante?..

— Je ne veux rien dire, je me pose une question, voilà tout!...

— Serait-ce indiscret de vous demander de la préciser?...

— ... Je ne te reconnais pas le droit de m'interroger; pourtant, je vais préciser puisque tu le désires: il s'agit pour moi de savoir si, en prenant les intérêts de Bruno..., ce ne sont pas les tiens que tu défends avec un tel acharnement... Je te crois une cervelle très pratique derrière ta figure de Vierge au Détachement...

Sur les lèvres de Luce passe alors un sourire douloureux, et, sans répondre un mot, la jeune fille se remet à peindre.

— Tu ne dis plus rien..? observe la douairière avec ténacité.

— C'est qu'en effet je n'ai plus rien à dire...

Et, pendant la demi-heure qui suivit, Luce s'absorba dans la peinture de sa fresque.

A midi, comme il pleut très fort, l'abbé Hans vient chercher Mme de Saint-Agilbert et sa nièce pour déjeuner avec lui, afin qu'elles n'aient pas à faire le trajet, aller et retour, de l'église au château par cet abominable temps, car la baronne travaille maintenant toutes les après-midi.

Mais Luce s'excuse, elle est jeune, la pluie ne l'épouvante pas, et l'air lui fera du bien; d'ailleurs, elle a rendez-vous vers 2 heures, en bas, avec la tante de l'Abbaye; de toutes les façons, il faudrait qu'elle descende.

La douairière n'insiste pas pour l'obliger à rester, car, tout en regrettant d'avoir fait de la peine à sa nièce, elle éprouve encore une poussée sourde de malveillance féminine contre celle qui vient d'attaquer son enfant sur une question aussi grave, et dans laquelle, elle le sent bien, Luce a pleinement raison.

L'abbé Hans devine quelque chose et garde une certaine réserve. Alors la jeune fille s'enca-

puchonne chaudement, et, par cette pluie lamentable où tout semble pleurer, depuis les peupliers de la route jusqu'aux murs de l'église, Luce descend la ruelle des Prêtres, prend l'allée boisée, et, tenant à deux mains son frêle parapluie que secouent les rafales, arrive au château où elle déjeune toute seule et très vite. Puis elle constate que chaque réflexion aggrave encore la blessure faite par la supposition inattendue de sa tante... Tout à l'heure son pauvre cœur va éclater, et les domestiques l'observent!... Elle monte dans sa chambre, s'enferme, et là, toute seule, sûre de ne pas être vue, se jette sur une chaise longue et se met à pleurer, d'abord en silence, puis peu à peu avec une exaltation qui semble à chaque instant réveiller sa souffrance et lui faire trouver de nouvelles larmes :

... Ainsi sa tante est tellement aveuglée..., son malheureux fils est devenu un tel dieu, qu'elle, Luce, en arrive là, de ne plus pouvoir empêcher d'irrémédiables fautes, ou alors de paraître travailler pour elle-même à sauvegarder pratiquement sa petite situation!... C'est le porte-monnaie qui devient sa suprême raison d'agir, la cause lointaine de la sollicitude dont elle entoure la baronne depuis six mois!... Pauvre tante!... Et qui dira jamais l'aveuglement de ceux qui aiment!...

Sur la chaise, elle se relève à demi, en une atti-

tude blessée, atteinte à la fois dans sa fierté de race et en plein cœur!... Si sa tante la méconnaît ainsi, elle qui sait mieux que personne ses idées, ses aspirations et ses motifs d'agir, dans les bras de qui ira-t-elle désormais se jeter? A certaines heures désolées, on a comme le besoin de la douleur plus grande, comme le vertige de la souffrance complète... infinie... On devient ingénieux à disperser de sa propre main les lambeaux du bonheur brisé..., à ruiner, même enespérance, les compensations que peut encore offrir l'avenir... Luce a l'impression qu'autour d'elle c'est le vide..., le néant!... Que personne ne s'intéresse plus à son sort..., que, perdant l'estime de sa tante, tout est fini... Elle est seule, toute seule dans une immensité d'indifférence... Elle relève la tête à ce moment, aperçoit auprès du lit son Christ d'ivoire qui la regarde, et semble lui murmurer les paroles éternelles : *Venez donc à moi, vous tous qui souffrez..., vous tous qui pleurez..., et moi je vous soulagerai!*... Alors elle se lève, et toute chancelante du coup qui la frappe, traverse la chambre, et met ses lèvres, presque brutalement, en une avidité de douleur, sur les pieds meurtris de clous.

— Il n'y a que vous!... vous seul, mon Dieu, sur lequel on puisse compter toujours et partout!... Vous seul à comprendre et à aimer!...

Les autres...? Les amis de la terre...? Des roseaux qui cassent et blessent!.....

Et la main de la jeune fille s'étend en un geste qui est du dédain :

— ... Je me sens maintenant une étrangère ici..., presque une ennemie, et, pour un peu, ma tante ne me reverrait jamais plus!...

Pendant cette crise qui secoue Luce jusque dans les profondeurs de son âme affectueuse, la douairière, tranquillement assise devant un bon feu de bois, dîne avec l'abbé Hans. Vieux amis depuis plus de trente ans, ils s'entendent à merveille presque toujours, et pour le moment, devisent ensemble à cœur ouvert dans la petite salle à manger du presbytère. Aujourd'hui, l'abbé Hans a eu son idée en profitant de la grosse pluie qui inonde toute la campagne, car, plus encore que Luce, il est préoccupé du grand dommage que l'absence définitive du comte cause déjà dans le pays.

Mais, plus habile que la jeune fille dans le maniement des âmes blessées par la vie, il se garde bien de combattre directement une conviction qui ne peut que s'exaspérer par la contradiction. L'amour maternel possède tellement l'âme de la baronne que toute autre voix serait odieuse et repoussée sans discussion. Pour faire quelque bien à cette femme, que l'affection rend

inconsciente d'elle-même, il faut épouser son idée maîtresse, et penser d'abord avec elle la même pensée. Or, l'idée principale de la baronne, celle qui surnage malgré les doutes, les fautes, les révoltes et les certitudes douloureuses, c'est qu'elle a jeté trop vite la pierre à son enfant; et que, vis-à-vis de lui, chacun s'acharne à être injuste...

Et elle ressasse le même raisonnement :

— ... Son fils n'est coupable que d'avoir voulu travailler... Il dépense de l'argent...? C'est possible!... Mais cela ne regarde qu'elle!... D'ailleurs, qui peut faire de l'industrie sans risquer des capitaux..? Après tout, son enfant est autrement intéressant que les champignons des châteaux voisins qui moisissent à l'ombre de leurs canardières, et, dans un autre ton, il dira fièrement encore la chanson de sa race... L'aiglon avait les ailes plus grandes qu'on ne supposait... Qui peut lui reprocher de les avoir ouvertes..?

— Pas moi, en tout cas, réplique l'abbé Hans... Seulement, comme j'aimais l'aiglon, je regrette qu'il ait, en plus du nid, abandonné le pays où chacun se préparait à l'aimer.

— Oh! à l'aimer!... Le peuple jaloux, bassement envieux, pourri de flatteries politiques, ne peut plus aimer aujourd'hui ceux qui ont le malheur d'être nobles!

— Le peuple, répète l'abbé Hans, aimera toujours l'homme qui s'occupe du peuple... Et quand cet homme-là a l'honneur d'être un noble, le peuple l'aimera deux fois, car il vient de plus loin et il descend de plus haut... Le peuple, il est à qui lui parle!... à qui l'aide à gagner son dur pain!... à qui le prend... et le reprend par la main... et, tout le long de la route, sans plus se lasser que ne se lasse une mère, le guide vers le bonheur matériel, et, par ce bonheur matériel, le réconcilie avec la Providence, qui a mis les riches à côté des pauvres, ceux qui ont trop à côté de ceux qui n'ont pas assez, afin qu'ici-bas notre bonheur soit, comme notre malheur, le fruit de la solidarité et l'ouvrage de nos mains!... Je ne vous cache même pas, Madame, que le principal reproche qui monte ici de tous côtés vers M. de Saint-Agilbert, c'est l'abandon d'un pays dont il était la fleur logique, et qu'il semble renier aujourd'hui au profit d'une capitale qui attire tout... brûle tout...

— Mais on peut aussi faire du bien à Paris...

— Et tant de mal!...

— C'est vrai, mais mon fils en est incapable...

— Pauvre maman!...

Et il y a dans le ton du vieux prêtre une telle commisération que la baronne en est offensée.

— Vous aussi, Monsieur le curé!...

— Mais je n'ai fait que répéter ce que vous disiez vous-même à votre fils, en septembre dernier.

— A cette époque, je n'avais pas autant étudié la question...

— ... La connaissez-vous mieux aujourd'hui..? Jadis, c'était par vous-même, et dans le sang-froid de votre intelligence...; maintenant, c'est par Bruno... Or, je me méfie de la jeunesse du comte...

— ... C'est un vrai procès de tendances...

— Oh! de tendances!...

Et le curé sourit en se versant du vin.

— Enfin, raisonnons!... Mon fils va à Paris, c'est son droit absolu!... Dieu ne nous a jamais demandé de rester comme des mousses au pied du même arbre!... Il a perdu de l'argent..? C'est peut-être une plus belle note que d'en trop gagner! D'ailleurs, il ne demande à personne de lui payer ses dettes, excepté à sa mère... Et sa mère ne se plaint pas... Alors de quoi les autres se mêlent-ils?...

— Mais je ne l'attaque pas, répond l'abbé Hans; seulement, que voulez-vous! Vous ne pouvez pas empêcher un vieux curé comme moi de regretter amèrement le départ de ses enfants... et des meilleurs!... Si c'est votre droit de trouver parfaite la conduite de M. Bruno, c'est le mien aussi d'en éprouver une telle douleur que je ne

puisse la cacher!... J'aimerais mieux votre fils ici, car c'est sa place providentielle... Je craindrai toujours Paris pour un jeune homme dont la famille reste en province, car Paris fourmille d'occasions mauvaises, de tentations, de chevaliers d'industrie dont la préoccupation incessante est de mettre à mal la fortune des fils à papa et à maman; et j'ajoute que le terrain industriel est particulièrement fécond en pièges de ce genre...

— C'est à Dietzch que vous faites allusion?...

— Dietzch pour l'intelligence, Alberte pour le cœur..., tous les deux pour la bourse...

— Pour le cœur..? Ceci est du nouveau!... J'ai droit à une explication!... Vous croyez que le comte de Saint-Agilbert descendrait jusqu'à..?

Cette phrase est dite avec un ton de hautain mépris, comme si la baronne y faisait passer toute la fierté de sa race et l'orgueil de ses vingt-quatre quartiers de noblesse.

— Plus on est haut, Madame, plus on perd la tête facilement; d'ailleurs, quand on descend, on ne peut pas dire : « Je m'arrêterai ici!... Je n'irai pas plus loin!... » On est emporté, roulé, précipité, comme une feuille morte, par la tempête; je crois qu'en mettant de côté les questions de personnalité, une mère ne peut même pas soupçonner l'atmosphère débilitante, exaspérante, affolante, qu'un jeune homme respire à Paris...

L'orgueil d'un nom attire toutes les convoitises et ne protège contre aucune...

— Alors vous insinuez..?

— Je n'insinue rien, je cause... J'ai fait toutes mes études dans la capitale, j'y suis même resté jusqu'à trente ans : je me rappelle ce qu'étaient les jeunes gens de mon temps, et j'ai quelques raisons de croire que la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

— En tous cas, j'affirme une chose : c'est que mon Bruno n'aura jamais à ce point la nostalgie de la boue!... Et surtout qu'il n'ira pas chercher une comtesse de Saint-Agilbert dans les bas-fonds où gît, paraît-il, l'aventurière Alberte Harmmester.

— Je veux bien vous croire...

— Tout de même..., vous daignez me croire!...

— Mettons-nous à un autre point de vue : je suis mieux placé que vous, Madame la baronne, pour apprécier toutes les funestes conséquences que cause à Fleurines le départ de M. de Saint-Agilbert. Le châtelain est normalement la tête du pays; c'est lui qui doit conduire, faire l'éducation de nos hommes, les défendre contre les doctrines perverses qui circulent partout maintenant dans les villages; *tout ce qui se fait sans lui se fait contre lui!*... — L'abbé Hans appuya beaucoup en prononçant cette phrase. — Or, le châtelain nous

ayant abandonnés, il se forme à Fleurines, en son absence, je le constate avec une grande certitude, une autre tête, un autre foyer d'action, une sorte de louche démocratie, qui, n'ayant rien à perdre, peut tout risquer... et, ne possédant rien, peut prôner la nécessité de tout partager... C'est la réunion de tous les avancés du pays, sans grande influence aujourd'hui; mais, dès demain, ils en auront une énorme si on ne les combat pas avec un courage inspiré par tout le mal qu'ils peuvent faire!... Si le comte Bruno continue à laisser le pays à lui-même, il ressemble à un chef de famille qui déserterait, pour un argent dont il n'a pas besoin, le foyer où sont attaqués ses enfants!... C'est pourquoi je prends aujourd'hui la liberté de vous parler si franchement, parce que j'ai l'âme endeuillée, et que je sens en moi pleurer l'avenir...

— Ah!... l'avenir!... Tenez, Monsieur le curé, j'aurais mieux fait de ne pas déjeuner chez vous...

Elle posa sa serviette, et, sans passer au salon, retourna vers l'église, les épaules ployées, comme si elle eût porté le poids d'un monde...

CHAPITRE XVII

La baronne revint donc du presbytère, bouleversée par les sentiments les plus divers, au milieu desquels se noyait l'optimisme tenace qu'elle pratiquait à l'égard de son fils depuis quelques mois.

Elle prolongea sa prière à la table de communion; mais, pendant que son corps s'inclinait dans une intention pieuse, l'âme revenait dans la petite salle à manger grise sur l'aile d'une pensée, toujours la même, recommençait la discussion, prenait l'abbé Hans à partie et l'assaillait de réponses victorieuses.

... D'abord, combien en connaissait-il de jeunes gens comprenant leur mission sociale, telle qu'il s'était plu à la dépeindre tout à l'heure?.. Et puis, ne peut-on pas l'exercer de Paris sur la province, cette mission?.. Est-il nécessaire que le cocher soit sur ses chevaux pour les conduire?.. Et même, venant de la capitale, cette action ne sera-t-elle pas plus sérieuse, plus profonde, que

celle des gentilshommes qui restent tout bêtement campagnards, sans rien connaître et rien comparer?...

Le Parisien possède toujours, et à juste titre, sa petite auréole devant le paysan; il a vu tant de choses..., assisté à tant d'affaires, de luttes, de succès, de faillites, dans cette capitale, rendez-vous des ambitieux du monde entier!... Pour peu qu'il y réside, il est en contact avec des intelligences si diverses, évoluant dans des milieux si différents, que fatalement une expérience plus grande de la vie doit en résulter pour lui!...

Et l'âme de la baronne continuait, en s'animant de plus en plus...

— ... Ne m'objectez pas, Monsieur le curé, le péril des relations dangereuses pour l'âge de Bruno; sans doute, c'est votre rôle de pousser ici la prudence jusqu'à l'exagération; mais avouez que les meilleurs soldats sont encore ceux qui se forment sur le champ de bataille..., qui passent bravement au travers du feu... Je vais même plus loin, je comprends certaines jeunes femmes aimant mieux épouser un vrai Parisien cuirassé contre tous les étonnements, qu'un grand nigaud de gentilhomme campagnard qui découvre chaque semaine la Méditerranée et reste à la merci de l'aventure la plus banale!... Et puis, votre province est-elle si morale qu'on se plaît à le dire?...

La moralité des campagnes!... l'innocence... le désintéressement, l'envolée du paysan..., ah! parlons-en!...

Et l'esprit de la baronne, très mordant à ses heures, allait se lancer dans les champs battus où fleurissent, avec la vitalité des mauvaises herbes, les médisances, les calomnies et les jugements téméraires, quand le malin esprit qui sévissait en elle s'enfuit tout à coup, au grincement de la petite porte qui s'ouvrit avec un cri, laissant entrer dans l'église, comme un sanglot de la nature, la voix de la rafale humide qui secouait en tempête les ifs et les sapins du cimetière.

Mme de Saint-Agilbert regarde, croyant voir Luce qui revient malgré le temps affreux; mais non..., ce n'est pas la jeune fille..., c'est le gros facteur Quattepanche, qui, le képi à la main, son sac de cuir ramené en avant, cherche une lettre. Le pauvre homme est trempé des pieds à la tête, sa blouse bleue et sa pèlerine ruissellent comme un linge qui sort de l'eau.

— Eh bien, mon pauvre ami, te voilà dans un bel état!

— Riche temps pour les grenouilles!... Mais les facteurs s'en plaignent!... Mlle Luce voulait que je laisse la lettre au château; j'ai refusé, car j'ai reconnu l'écriture de Monsieur... et j'ai pensé

que Madame la baronne serait contente d'avoir le courrier plus tôt...

— Ah! tu la connais, l'écriture de Monsieur..?

— Si je la connais!...

— Il n'écrit pourtant pas si souvent...

— A vous, peut-être non!... Pourtant, depuis quelques semaines, il vous gâte!... Alors je me suis dit comme cela : Faut la monter à Madame la baronne, car moi, un simple papa, quand mon gars m'écrit du régiment... Cric! crac! — il fit le geste de déchirer l'enveloppe — aussitôt arrivée, aussitôt lue, et c'est du bonheur pour toute la maison!... Même quand le gaillard a perdu le parapluie de l'escouade ou la clé du champ de manœuvres et qu'il me demande de l'argent!...

— Il te demande aussi de l'argent?

— Ah! le coquin!... le plus qu'il peut!...

— C'est comme le mien...

— ... Oui, on suppose!...

— Mon pauvre ami, rentre donc te sécher un peu au presbytère, tu diras à Catu de te donner un verre de vin...

— De votre part...?

— Absolument...

Alors la douairière monte à sa peinture, et là, bien seule dans la clarté endeuillée de l'église, dont la solitude morne n'est plus troublée que par le bruit des ondées qui s'écrasent en paquets

et ruissellent aux vitraux..., plus isolée encore, lui paraît-il, par cette tempête qui enlèvera, même à Luce, l'idée de revenir, elle décachète l'enveloppe, et, avec des mains qui tremblent un peu, déplie les huit pages où court, en pattes de mouches, l'écriture énervée de Bruno.

Ma chère Maman,

Jamais je ne vous aurai tant voulue à Paris qu'en ces jours-ci, où la vie de la capitale bat son plein. Tout le monde est revenu de Nice, de Monaco, de Monte-Carlo ; personne n'est encore en villégiature, et chacun se sent emporté vers l'activité par une fièvre chaque jour grandissante...

Où allez-vous recevoir ma lettre..? Probablement assise dans votre grand fauteuil de cuir, au coin de la cheminée, votre lévrier sur les pieds ; et, en lisant ces lignes, vous allez lever les yeux au ciel, en disant avec cet air de suprême commisération, que je connais si bien :

— Pauvre enfant!...

Pauvre..? Oui, très pauvre, d'une certaine façon!... C'est même votre faute, car en expédiant les soldats au feu par petits paquets, comme vous le faites, on émiette ses forces, on stérilise ses sacrifices, et on rend inutiles un nombre respectable de billets bleus... Vous comprenez, n'est-ce pas, cette première antienne..?

Mais « pas pauvre » du tout dans le sens où vous le prenez trop souvent, d'une façon offensante pour

moi... Je ne suis plus un petit garçon, cette lettre est grave, et je vous l'écris après en avoir mûrement pesé tous les termes.

Oui, je vous désirerais à Paris, car si vous étiez là, à côté de moi..., si vous pouviez voir, d'un seul coup d'œil, la totalité de mes opérations..., la plupart des demandes qui vous paraissent si souvent exagérées vues de loin, et en dehors de leur cadre, vous sembleraient tellement naturelles, que toute parole serait inutile : de vous-même, vous m'offririez des subsides!...

Votre seul regret serait d'avoir, dans le passé, obligé parfois ma fierté à vous tendre la main...

Et d'abord, une bonne nouvelle qui vous comblera de joie, en satisfaisant toutes vos vieilles rancunes : Je débarque Dietzch, et je vous proclame d'une clairvoyance de lynx!...

Dietzch, sous sa figure blanche et rose, est le plus parfait voleur..., le plus achevé coquin qu'on puisse imaginer; il est très malheureux pour lui que la forêt de Bondy n'existe plus, il aurait enrichi son histoire d'exploits nouveaux!... Je l'ai pris littéralement la main dans le sac, grâce à un dévouement unique dont je vous parlerai tout à l'heure.

J'ai fait immédiatement l'amputation : vous savez qu'on est résolu, dans la famille Saint-Agilbert!... Coût : trois cent mille francs!... c'est-à-dire l'anéantissement de ma première mise de fonds! Mettons deux cent quatre-vingt mille, car, avant de vous demander un sacrifice, j'ai donné l'exemple et viens de vendre mon automobile vingt mille francs... Pourtant, je l'aimais

encore plus qu'autrefois, car, depuis un certain temps, il me rappelait de bien bons souvenirs.

... Trois cent mille francs!... Savez-vous que c'est un joli chiffre, mais le chancre était si mauvais, je suis tellement soulagé, je vois si clair maintenant autour de moi, que mon regret en est tout adouci. Ce Dietzch me volait toujours et partout; c'est un véritable artiste; dans certaines combinaisons il s'est révélé un génie; Cartouche lui aurait serré la main.

Naturellement, il va me faire une guerre à mort; mais je ne veux pas revenir à Fleurines et lui donner la satisfaction de croire que je le crains; car, dans ce cas, il savourerait une vengeance de rêve en assistant à la ruine d'espérances superbes, qui doivent, d'ici quelques mois, me dédommager très largement de tous les sacrifices acceptés depuis bientôt un an. D'ailleurs, je l'attends de pied ferme, cet Allemand — j'ai découvert qu'il était né à Aix-la-Chapelle; — je m'appuie sur celle qui m'ouvrit les yeux, et qui, avec un désintéressement, une loyauté au-dessus de tout éloge, est venue, très simplement, me dire un jour :

— Prenez garde, mon associé est un voleur!...

Vous devinez Mlle Alberte Harmmester...

Elle est entrée dans ma vie d'une façon si parfaitement exquise, elle s'est tellement prodiguée pour protéger mon inexpérience, elle a sacrifié avec une telle abnégation les intérêts de son association, que je la considère comme un compagnon d'armes.

Elle aurait pu me voler avec Dietzch, elle n'avait qu'à laisser faire; or, au premier soupçon, elle a tout

brisé... Je vais plus loin : je me demande, dans une très grande franchise, pourquoi je ne continuerais pas la route avec celle qui m'aida à en franchir la partie la plus dangereuse... Pourquoi je refuserais de l'amour à qui, sans compter, me jeta du dévouement..? Oui, pourquoi chercher ailleurs ce que j'ai là sous la main, et, pour tout dire en un mot, je ne vois pas quelle raison vraiment sérieuse empêcherait Alberte Harmmester de devenir votre seconde enfant, puisque c'est à elle seule que nous devons aujourd'hui l'honneur de notre nom et la sauvegarde d'une fortune, à peine ébranlée dans un assaut d'une violence et d'une traîtrise effrayantes...

Le monde me jettera la pierre..?

Qu'est-ce que le monde pour celui qui aime!... Car je viens de le prononcer le mot fatal..., de dire la raison suprême qui dispense de toutes les autres : J'aime Alberte ; mon âme est délicieusement baignée de son charme, elle est devenue mon horizon, ma pensée très chère..., l'air que je respire... Quand elle est là, je n'ai plus besoin de rien... ; dès qu'elle part, tout me manque... Elle est le soleil..., la vie!...

Et cette affection n'est pas la fleur fragile d'un caprice éphémère, une chose d'un jour qui palpite une heure, dans un cœur inconstant... : elle a pris naissance sur le rude champ de bataille de la lutte industrielle, au milieu de travaux et de dangers communs... Si j'aime Alberte, c'est précisément parce que je la compare aux prétentieuses poupées que je rencontre un peu partout, dans notre monde..., à ces bécassines de salon qui se

sont donné la peine de naître..., qui passent dans l'existence, les yeux vides et les lèvres pincées, dont tout le mérite, tout l'attrait, toute la grâce gisent dans le coffre-fort à papa, et le coup de ciseaux d'une petite couturière qu'on ne paye même pas toujours comptant... Donc, c'est fini! Mon intelligence, mon cœur ont parlé en moi l'impressionnant langage qu'on n'oublie plus jamais... Ma vie a trouvé son axe, le secret de son tourmentant mystère... Je suis pris tout entier... Je suis pris à jamais... sans espoir de retour... J'aime!... Et ce mot grave, je le prononce avec une énergie qui défie tous les obstacles, et s'exalte même à la seule pensée de la contradiction possible...

Je viens donc, chère Maman, vous demander trois cent mille francs pour sauver l'honneur de mon nom..., le vôtre..., le mien..., celui d'Alberte, et fleurir malgré tout sur le terrain dévasté par Dietzch. Je vous les rendrai exactement dans deux ans, quand nous aurons touché l'argent des commandes qui, jusqu'à ce jour, n'ont représenté pour moi que des avances de fonds.

Je mets donc la question bien au point : c'est un emprunt que je vous fais sur des choses existantes, visibles ; car Dietzch, malgré sa voracité, est loin d'avoir tout mangé ; et, chose essentielle, l'outil reste.

Enfin et surtout, je vous demande un bon « oui » pour Alberte..., un oui que vous ne me ferez pas désirer... *ni ravir de force*... vous me l'enverrez dès demain ; celui qui donne vite donne deux fois ; vous me le donnerez avec la générosité qui vous caracté-

rise, afin que, dans mon ciel bleu, il n'y ait pas l'ombre d'un nuage venant de vous...

Combien souvent vous m'avez dit et répété que vous m'aimiez! Aujourd'hui, je viens vous en demander la preuve... Dans l'espoir..., la certitude que vous ne me la refuserez pas, je vous embrasse tendrement.

BRUNO, Cte DE SAINT-AGILBERT.

Dès que la lecture de la lettre est terminée, la baronne fait quelques pas comme une personne frappée à mort et qui trébuche avant de tomber; puis, très pâle, quitte son tablier de peinture, et, la main rivée à la rampe, descend tout étourdie les marches de bois qui conduisent dans l'église, traverse le chœur, hésite..., revient sur ses pas..., et finalement ouvre la petite porte pour sortir.

A l'extérieur, la pluie fait rage: ce ne sont plus des gouttes qui tombent, c'est une sorte de nappe d'eau qui relie la terre au ciel, noyant les maisons, les arbres de la route, les champs, tous les horizons, dans un même monotone déluge. Sans se laisser arrêter par la tourmente qui n'est rien en comparaison de celle qui sanglote en son âme, la vieille douairière s'avance, telle une automate, et profitant à peine de la protection chiche des grands peupliers, elle se dirige vers le bureau de poste situé heureuse-

ment tout près de l'église... Son fils lui demande la réponse pour demain..? Il l'aura tout de suite!... Avant une heure... Oh! le misérable!...

Le temps est tellement affreux que la buraliste n'ouvre même pas son guichet! N'a-t-elle pas entendu le bruit du timbre..? Est-elle persuadée que, seul, un passant découragé par la pluie peut avoir l'idée d'entrer au bureau en ce moment..? Mais le guichet reste obstinément clos. La douairière s'en énerve et frappe au volet... Comme on tarde encore à lui répondre, Mme de Saint-Agilbert heurte alors avec une insistance qui émeut enfin la buraliste et la fait descendre précipitamment du premier étage, où elle bouchait, avec des chiffons, les ouvertures de ses fenêtres contre les trombes d'eau.

A la vue de la baronne hâve, les traits tirés, et dont la robe est à tordre, elle ne peut retenir un cri de surprise. D'ailleurs, toute question est inutile : le court télégramme, écrit en ce moment d'une main saccadée, va, dans sa brièveté, lui en dire plus long que toutes les explications du monde; la pensée de la châtelaine doit être bien nette, car une minute n'est pas écoulée, et déjà Mme de Saint-Agilbert tend sa feuille sur laquelle, impassible en apparence à cause de l'habitude du métier, mais troublée malgré tout jusqu'au fond du cœur, la pauvre femme lit :

Monsieur de Saint-Agilbert

17 ter, avenue d'Eylau, Paris.

De l'argent, tant que tu voudras; de l'honneur, jamais! Je refuse l'aventurière.

ÉLISABETH DE SAINT-AGILBERT.

Puis, sans un mot, elle revient à l'église, un peu soulagée, range ses pinceaux dans sa boîte, nettoie sa palette, prolongeant comme à dessein cette occupation matérielle qui la repose un peu sans l'empêcher de penser.

Quand tout est fini, elle jette un regard à l'ensemble de sa fresque, à cette Vierge des champs pour laquelle chaque coup de pinceau fut une prière, et dans ce regard il y a bien des choses... : de la foi, de la résignation, du reproche, de l'adieu... Oh! Vierge des douleurs!... O protectrice des mères, est-ce là votre réponse...?

Elle s'en va pour descendre au château, car l'abbé Hans doit venir voir sa peinture dans l'après-midi, et elle n'aurait pas la force d'avouer à quel point il avait raison tout à l'heure, dans la thèse qu'il soutenait à table. Malheureusement la pluie, s'il est possible, augmente encore. Mme de Saint-Agilbert hésite cette fois... Si elle demandait au presbytère la petite voiture de l'abbé Hans..? Ou bien encore si elle appelait un enfant pour aller chercher la sienne..? Mais la baronne

a, de plus en plus, l'effroi de rencontrer le curé et de ne pouvoir dissimuler la douleur qui l'étouffe, et dont, en une fierté maternelle, elle veut garder pour elle le désolant secret.

Alors, ne pouvant rester en place, et prenant tout d'un coup sa résolution comme une femme qui souffre de sa propre pensée, elle s'avance en pleine rue. Une vieille la voit de son petit perron et lui crie :

— Madame la baronne ne va pas se risquer par ce temps-là, j'imagine !...

— Oh ! le temps !... fait la douairière avec un brusque mouvement d'épaules.

— Alors, prenez vite mon parapluie !...

Avec une démarche branlante, la petite vieille rentre dans sa pauvre maison, dont le torchis jaune s'écoule sous la pluie qui pleure du haut des chaumes ; elle revient un instant après, tenant un de ces parapluies robustes en cotonnade passée, de la couleur vague du temps, qu'on rencontre encore dans quelques campagnes, et qui semblent avoir été bâtis pour abriter des générations :

— Il n'est point beau, mais il est bon !...

Dans une autre circonstance, la baronne aurait apprécié le côté drôle de cette intervention ; mais aujourd'hui la malheureuse n'y songe guère, et, sans même le regarder, prend le parapluie qu'on lui offre, se retrousse tant bien que mal, et comme

une pauvresse obligée de marcher quand même par tous les temps, elle s'en va au milieu des routes détrempées, où les flaques d'eau reflètent tristement l'immensité du ciel morne... ; elle s'en va par la route la plus longue, la plus étroite, la plus mauvaise, celle qui descend des Guérémaux au travers des champs labourés, et contourne le village le long des haies, car elle ne veut pas être vue dans la déroute complète de ses espérances... C'est pour éviter l'abbé Hans qu'elle a précipitamment quitté l'église, et c'est encore pour protéger la réputation de son enfant qu'elle se hâte loin de tous les yeux, dans des chemins déserts où elle n'a jamais marché.

Mais déjà des scrupules la reprennent : si elle avait télégraphié trop vite et trop durement!... Qui sait si ce pauvre Bruno n'a pas regretté sa lettre aussitôt écrite?.. Pourquoi ne serait-ce pas un de ces orages du cœur, qui passent avec les larmes, comme les orages de la terre avec la pluie..., une crise dont Dieu se sert pour féconder la terre des âmes, comme les rafales qui tombent en ce moment augmentent l'espérance des re nouveaux de demain..? Et, dans ce cas, comme elle sera contente d'avoir, au moins, caché à tout le monde sa douleur et les terreurs folles qu'elle a fait naître!...

La tête baissée sous les paquets d'eau que les

arbres et le ciel secouent sans se lasser, la baronne descend donc les Guérémaux, déconcertée par le caractère étrange de cet enfant, qui lui ressemble physiquement, mais n'a rien de son être moral, de sa fierté, de son intransigeance de race; c'est un faible, un affectueux, et elle vient peut-être d'exaspérer une blessure au lieu de la guérir... Elle s'arrête encore en pleine route... se posant toujours la même question..., inconsciente du déluge qui coule autour d'elle.

— ... Non!... elle n'a pas eu tort... Il ne faut même pas qu'elle discute ce qu'elle vient de télégraphier... Réfléchir, c'est fléchir!... En discutant, on s'habitue à l'impossible. Décidément... oui, elle a bien fait et toute sa race applaudit en elle!...

Et la baronne continue sa marche, trouvant sans cesse, dans le désir de se condamner, des raisons de s'absoudre.

Quand elle arrive près du château, et qu'au travers du rideau mouvant des arbres agités par l'orage, elle distingue les toits pointus des pavillons de l'entrée, alors seulement tout l'étrange de ce retour insensé lui apparaît avec les difficultés de le mener à bien jusqu'au bout; car, dans quelques instants, quand elle aura descendu davantage, il faudra bien faire ouvrir la grille, passer devant les communs, traverser le parterre

commandé par toutes les fenêtres du château...

D'avance, elle voit la figure effarée des domestiques... Elle se rend compte qu'elle est défaite, livide, que la pluie a collé ses cheveux blancs sur sa figure, que sa correction n'a jamais habitué son entourage à un tel spectacle, et que chacun va chercher la raison extraordinaire de cette course folle au travers d'une nature démontée.

Arrêtée sur le terre-plein boueux des Guérémaux, à mi-côte de Fleurines, dominant tout son château dont les lignes sévères se profilent à ses pieds, la baronne, toute petite chose perdue dans la grande tourmente, cherche, comme une bête traquée par des yeux invisibles, le moyen de rentrer sans être vue.

Il y a précisément, au bout du potager, une petite porte basse que, par négligence, le jardinier laisse souvent ouverte pendant la semaine... Si, par bonheur, elle n'était pas fermée aujourd'hui? Coupant en droite ligne au travers de l'herbe mouillée, et dans la terre grasse où clapotent ses bottines embourbées, la vieille châtelaine arrive enfin à la porte, la pousse d'un geste impatient...

Elle est close!...

Alors, le long du mur qui, pendant des kilomètres, s'étend autour de son parc, elle a comme une crise de désespoir, continuant sans but, marchant pour marcher dans les hautes orties qui

bordent le fossé..., car elle n'a pas la prétention de faire le tour de la propriété, ce qui d'ailleurs ne l'avancerait à rien puisqu'elle arriverait encore de l'autre côté, devant la même grille. Mais, Dieu est bon... au moment où elle va retourner, ne sachant plus du tout quel parti prendre, elle aperçoit, presque caché sous un vieux tilleul, un pan de mur qui s'est écroulé ces jours derniers, probablement à cause des pluies ; par là, une personne peut passer, difficilement sans doute, mais enfin, au risque de s'écraser les jambes dans les moellons qui dévalent sous elle, Mme de Saint-Agilbert arrive dans une petite allée perdue du parc...

Alors, rasant les serres, les écuries, prenant, le parapluie fermé, les sentiers obscurs, grelottante de froid, ruisselante d'eau, surexcitée par l'approche du but, elle atteint enfin le vestibule de l'aile droite, se demandant toujours avec angoisse si elle ne va pas trouver là quelque domestique... — et il suffit d'un seul — pour jeter l'alarme dans tout le château... Mais la maison est silencieuse... Seule, la grande horloge de l'entrée fait entendre son tic-tac avec une régularité monotone et un calme d'éternité.

Vivement, la baronne monte au premier, où se trouve sa chambre ; elle étouffe sur la moquette épaisse le bruit de ses pas... Encore

quelques secondes et, sauvée de tout regard indiscret, elle sera enfin chez elle... Quand, tout à coup, la porte de Luce s'ouvre, et la jeune fille apparaît sur le seuil, défaite, elle aussi, les yeux rougis d'avoir pleuré...

A la vue de sa tante dont les vêtements ruissellent, dont le visage, bleui de froid, trahit une souffrance atroce, Luce ne trouve pas une parole à dire. D'ailleurs, sans même la regarder, Mme de Saint-Agilbert entre dans sa chambre et s'enferme, indiquant par son attitude la volonté absolue de ne pas être interrogée.

Mais, au travers de la porte qui sépare les deux pièces, la jeune fille anxieuse suit, avec cette acuité particulière qu'ont les aimants, tout ce qui se passe dans la chambre de sa tante... Elle entend le bruit de la fenêtre qui s'ouvre, le parapluie qu'on met sans doute sur le balcon pour qu'il n'inonde pas le tapis, le paquet de jupes mouillées qu'on jette flacfloquantes dans le cabinet de toilette, les bûches qu'on entasse dans la cheminée, et le bruit d'une masse lourde qui s'abat, terrassée, sur un prie-Dieu de bois que Luce connaît bien et qui semble toujours crier sous le poids de la douleur humaine. L'oreille collée à la porte, dans une hésitation angoissante, la pauvre enfant se demande si elle doit respecter le silence voulu par sa tante, ou intervenir quand

même dans cette crise intérieure qu'elle devine effrayante, et tendant jusqu'à les faire éclater les derniers ressorts de l'âme humaine...

— Tante... tante chérie..? murmure Luce au travers de la porte.

— . . . . . .

— Tante, avez-vous besoin de moi..?

— Je n'ai besoin de personne!... répond une voix dure.

— ... Pas même d'une amie qui pleurerait avec vous..?

— . . . . . .

Luce se promène maintenant de long en large devant cette porte, prête à l'ouvrir au premier signal; mais, peu à peu, le bruit va s'affaiblissant... Elle devine que sa tante se couche, et dans son cœur elle en est heureuse...

Mais quelle n'est pas sa surprise, trois heures après, au moment de dîner, de voir la baronne, très pâle dans sa robe de chambre, descendre d'un pas qui veut rester ferme.

Sans hésiter, et sans aucune manifestation de tendresse extérieure, uniquement comme quelqu'un qui veut savoir, Luce, dans l'escalier, et avant de pouvoir être entendue par les bonnes, arrête sa tante, et, la regardant bien en face :

— Une question... une seule, tante, est-ce à cause de moi..?

Quelques secondes, sans rien dire, luttant contre elle-même, la baronne considère sa nièce, l'embrasse, puis la renvoyant d'un geste presque brutal :

— Non !... va... ce n'est pas à cause de toi !...

— Je ne veux pas savoir autre chose, dit simplement Luce.

— Merci... Je te supplie, ne m'en demande jamais davantage !.....

— Oh !... soyez tranquille, je comprends et je respecte...

Toutes deux entrent alors dans la salle à manger.

Le repas est lugubre malgré la bonne volonté de chacune ; on sent que le malheur plane sur la maison..., que la tristesse enchappe les âmes de son lourd manteau de plomb, et que les cœurs saignent derrière la mince façade des banalités voulues.

Après le dîner vite expédié, Luce dit affectueusement bonsoir à sa tante ; elle espère et redoute tout à la fois l'explosion des confidences ; elle les désire pour la baronne, car le vieux proverbe de nos pères reste toujours vrai : « A raconter ses maux, on les soulage, » surtout quand on les dit non pas à la curiosité des gens du monde, mais à la sollicitude émue de vrais amis... Elle la craint pourtant, cette confidence, estimant qu'il serait bien difficile à sa nature droite de ne pas prendre posi-

tion dans la question, et d'attrister encore par sa franchise l'âme endolorie de la pauvre mère.

D'ailleurs, sa crainte ne dure pas longtemps, Mme de Saint-Agilbert monte l'escalier en silence et rentre chez elle, sans parler autrement que par un baiser mouillé de larmes.

Luce, toute seule, a presque peur dans ce grand château, sur lequel grincent désespérément les girouettes affolées des toits; elle remonte l'escalier avec une impression de solitude qu'elle n'a jamais connue... Évidemment, le coup qui a fait chanceler la baronne part de Bruno, et il a dû être rude. Après avoir abandonné le château, le comte doit en aspirer à distance toute la vie; il en fut la radieuse espérance, il en devient le mauvais génie...

Et autour d'elle, dans ce noir strié par les éclairs de la tempête finissante, la jeune fille semble voir une menace s'allumer aux murs du château... quelque chose comme le *Mane!*... *Thecel!*... *Phares!*... qui marque les maisons du signe de la malédiction divine, et supprime une race que la foi et l'accomplissement de son devoir social ne protègent plus!...

CHAPITRE XVIII

Malgré la violence du choc, la nuit parut exercer son influence apaisante sur l'âme de la baronne; elle se leva, le lendemain matin, un peu plus calme que la veille; Luce la trouva dans sa chambre, prête avant 8 heures, et en train de prendre, debout, son thé, au milieu de croquis qu'elle examinait.

— Que faites-vous donc, tante, de si bonne heure..?

— Tu vois..., je cherche des études pour finir ma fresque.

— Il est à peine 8 heures et déjà vous parlez de travailler...

— C'est le meilleur remède...

— Remède à quoi..? Si je pouvais seulement un peu vous être utile!...

— Oh!... que je souffre!... « Ici-bas » doit être l'enfer pour certaines âmes!...

Et la douairière porta les deux mains à son front, comme si elle avait peur de le voir éclater

sous la trépidation de la pensée qui s'exaspérait en elle.

— Alors, pourquoi vous taire..? Pourquoi rester seule..? Pourquoi me traiter comme une étrangère qu'on exclut des heures sacrées de la douleur..? Car vous ne pouvez le nier, vous ne songez même pas à moi!... Il y a dans votre âme des régions où je ne pénètre plus!... Je me heurte à des portes fermées..., à des silences qui me navrent!... Je suis une paria qu'on méprise, la banale amie des jours heureux!...

— Pauvre grande!... Si tu savais comme tu as tort de me parler ainsi!... Enfin, viens me prendre ce matin à l'église, j'aurai prié; Dieu me conseillera!... Alors, qui sait, peut-être t'en dirai-je si long que tu m'arrêteras toi-même!... Adieu, mon enfant...

Et longuement, elle l'embrassa sur le front, presque respectueusement, comme elle eût embrassé l'ange même de la consolation.

En montant à l'église, la baronne se hâta, car il faisait froid, et l'air était comme embué par les pluies de la veille; elle passa pourtant à la poste, craignant presque d'y trouver déjà une lettre de son fils.

La poste était grande ouverte, et, dans le fond du bureau, Quattepanche, le dos à l'entrée, appelait le courrier à haute voix, en le classant avec

sa méthode de vieux soldat, pour sa tournée :

— Mme Claude Routier !... une... deux lettres... Le Mathurin, également Routier !... une... deux... trois... quatre... cinq lettres, plus deux paquets de graines et sept imprimés... Mme de Saint-Agilbert !... dix imprimés... une seule lettre...

— Une seule..? interroge la receveuse.

— Oui... et du fils !... Ce doit être encore pour lui soutirer de l'argent... Paraît qu'il ne s'ennuie pas à Paris !... On parle d'une vie à tout fracasser !...

— Qui dit cela?

— ... Tout le monde !

Mais brusquement Quattepanche se retourne, rouge comme une pivoine, car une voix bien connue demande dans le bureau :

— Je puis l'avoir, cette lettre..?

— ... Ah ! pardon... vous étiez là..?

Et le facteur se découvre précipitamment.

— ... Peut-être...

— ... Je voulais dire...

Mais la baronne ne le laisse pas achever :

— Allons, donne-moi la lettre...

Elle la prend avec une dignité triste, devant laquelle le facteur se confond, et sort sur la route déserte où traîne le brouillard.

... Ainsi, elle en arrive là !... Celui qui devait être sa gloire..., qui incarnait toutes ses espé-

rances, le fils bien-aimé..., le sang de son sang, celui dans les yeux duquel elle revoyait les siens, est devenu quoi..? la risée d'un Quattepanche!... et de bien d'autres probablement, car les malheurs ne viennent jamais seuls; la grosse réflexion du facteur doit être la monnaie courante que paye sa douleur sur les comptoirs de tous les cabarets du village.

Elle éprouve un serrement de cœur de se sentir ainsi frappée dans son prestige ancestral, juste à cette heure qui aurait dû être celle du coup d'aile, de l'envolée d'un sommet à un sommet plus élevé encore, et qui est celle de la chute piteuse dans la plus commune des fautes... la fin de sa race dans une équipée, qui fait rire les paysans pleins de vin au soir des dimanches de fête... Oh!... ce qu'ils doivent penser là-haut... les autres!... Car la race est un être moral; celui qui en arrête l'essor annihile le travail de tout un passé et atteint ses ascendants jusque dans la paix de leur éternité...

Mais surtout, que va-t-elle dire, cette mince lettre qu'elle palpe entre ses doigts fiévreux, et qui déborde de toute sa largeur commerciale le format de son livre d'heures..? Est-ce la révolte ou la repentance qu'elle contient en sa frêle enveloppe..? Oh! certaines lettres... si l'on savait!... jamais on ne les lirait!... Vraiment, la baronne

a peur de la sienne, car, parfois, c'est encore du bonheur que de ne pas savoir!...

Quand Mme de Saint-Agilbert entre à l'église, elle aperçoit l'abbé Hans qui se promène de long en large en disant son bréviaire; elle veut profiter de cette occupation pieuse pour passer vite et sans rien dire; mais l'abbé ferme son livre, se croise les bras, et attend la douairière au pied de la première marche de son échafaudage. Elle y arrive, la tête basse, pressentant une intervention, ne se sentant plus assez forte pour une lutte nouvelle...

Le vieux curé se contente de la regarder et de lui dire presque les mêmes paroles que Luce :

— Je croyais être un ami pour vous, j'ai constaté hier que je m'étais trompé.

— Vous savez..?

— Je sais tout!

— ... Comment... *tout..?*

— Je sais qu'hier vous aviez un grand chagrin et que j'en ai été exclu!...

A ces mots, la baronne ferme les yeux, croyant encore entendre sa nièce dans la conversation de ce matin... C'est bien la même plainte chez le prêtre et chez la jeune fille, le même reproche provenant de la même sympathie... Et pourtant... oui... elle a bien fait d'ensevelir au fond de son

cœur une faute qui peut-être n'est pas encore irréparable... Elle s'est conduite comme une enfant en partant sous le coup de son affolement au travers du village; mais, ce matin, elle agit en vraie mère en couvrant Bruno de la protection de son silence.

Quand elle ouvre les yeux, l'abbé Hans est toujours là, devant elle, attendant une réponse.

— Que voulez-vous, Monsieur le curé, j'ai bien réfléchi, il valait mieux ne pas vous voir; vous m'auriez questionnée, et, qui sait, peut-être aurais-je eu la faiblesse de parler...

— Je ne vous aurais rien demandé, n'ayant rien à apprendre; seulement je vous aurais prise par la main, comme une amie, et je vous aurais menée aux pieds de Celui qui a dit: *Venez à moi, vous tous qui pleurez!...*

— Oh! Monsieur le curé, fait-elle avec un sourire amer, vous n'avez jamais souffert pour parler de ces choses avec ce calme... Vous ne savez pas ce qu'est un enfant pour celle qui le mit au monde!... Ce qu'il représente à la fois d'amour et de souffrance..., de souvenirs et d'espoir!... C'est le sang de votre sang, la chair de votre chair, l'âme de votre âme..., c'est soi-même qui recommence, et bien plus, et bien mieux encore!... Quand, peu à peu, vous n'êtes plus rien pour celui qui est tout pour vous, il

semble alors que le cœur s'arrête de battre, que l'on regarde tout sur la terre, même les plus saintes choses, en disant : « Désormais, à quoi bon?... A quoi bon parler, puisque personne ne peut guérir?... » D'ailleurs, notre conversation d'hier reste en moi; vous avez déjà tant d'armes contre mon pauvre enfant; pourquoi viendrais-je vous en fournir encore..?

— C'est là votre erreur, il ne s'agit pas ici de votre enfant!... C'est à vous seule que je songe en ce moment...

— Vous ne pouvez rien pour moi...

— Mais Lui...?

Et l'abbé Hans désigne le tabernacle...

— ... Lui..., reprend la baronne, il voulut être seul au jour de sa grande souffrance, je ne demande pas autre chose! Il ne faut pas m'en vouloir... Si vous saviez comme j'ai besoin de solitude!...

Et elle lui tendit la main.

L'abbé la garda quelques instants dans la sienne, cette pauvre main où les veines trop bleues faisaient peine à voir; et, contemplant ce visage ravagé, ces yeux qui avaient tant pleuré, cette douleur maternelle qui montait en poussées terribles des profondeurs de l'âme humaine :

— Que Dieu vous garde, lui dit-il, je vous confie à sa miséricorde!...

— Merci... priez pour moi... Je ne sais plus!...

Et elle monta quelques marches.

— Vous voulez travailler encore..? demande l'abbé Hans.

— ... Le travail, c'est presque de l'oubli!...

Et elle disparut dans la profondeur noire de l'échafaudage qui conduisait à sa fresque, revint au jour à la hauteur des vitraux, et là, aux pieds de la Vierge peinte par elle, s'assit dans une prostration qui dura quelques instants... Enfin, lentement, redoutant une chose affreuse, elle déchira l'enveloppe, ouvrit bien grande la page qui contenait son arrêt de vie ou de mort, et, en lisant, elle remuait la tête comme une personne qui s'abandonne...

Quand la lecture fut finie, les deux mains laissèrent tomber la lettre; pendant quelques instants, la baronne devint une mère douloureuse avec cette différence pourtant qu'elle ne pleurait pas... regardant comme égarée autour d'elle... Puis elle reprit la lettre, et la relut à mi-voix comme à elle-même..., se reprenant de temps en temps, parce que le papier tremblait trop entre ses mains froides...

... Maman, vous ne m'avez pas compris, ou plutôt vous n'avez pas voulu me comprendre. Je vous ai retrouvée tout entière dans votre télégramme, avec

cet orgueil féroce pour le triomphe duquel vous marcheriez sur tout !

Soyez heureuse !... Un ancêtre aurait signé votre dépêche si, de son temps, le télégraphe avait existé !

Mais puisque la question égoïste se pose de votre part d'une façon brutale, laissez-moi, pour la défense de mon amour, apporter au moins autant d'énergie que vous dans la revendication de votre vanité.

J'ignore si je vais vous faire de la peine ; en tout cas, c'est *vous* qui avez commencé, et même je baisse le ton ; car, enfin, que diriez-vous si à une dépêche je répondais par une dépêche, et dans le même style..?

J'estime donc être un fils très respectueux en vous disant ceci : Vous me donnez à choisir entre votre fortune et Alberte, je n'hésite pas : je choisis Alberte, et j'ai le regret de vous confier que, désirant me marier, et ne voulant épouser nulle autre personne que Mlle Harmmester, je ne vois aucune raison de multiplier les délais pour faire un acte qui est de mon âge. La vie est courte, je désire y placer chaque chose en son temps ; j'ai terminé celui de l'obéissance passive ; je vous reproche de vous obstiner à ne pas vouloir le comprendre.

En conséquence, je sollicite de nouveau votre consentement, mais avec plus d'insistance encore que la première fois. Dans le cas où vous me le refuseriez, je suis résolu à passer outre, et, employant le seul mot existant, — je regrette qu'il n'y en ait pas un autre plus courtois... — *à vous faire des sommations !*... Ne voyez pas dans cette dernière phrase une atteinte

quelconque au respect dont je ne voudrais pour rien au monde me départir envers vous, mais le désir ardent, la volonté absolue, invincible, d'avoir pour femme celle que je choisis dans le sang-froid de ma volonté libre.

Votre fils qui aime et qui attend.

BRUNO.

Quand, pour la seconde fois, cette lettre est relue, la baronne, malade encore des émotions de la veille, ne bouge plus... Ses yeux fixent le mur avec une immobilité effrayante, et l'expression si particulière de ceux qui regardent « en dedans ».

C'est qu'un bouleversement terrible s'opère en elle; tout danse maintenant devant sa pensée: les ruines du présent, les menaces de l'avenir, l'œuvre de quinze générations à jamais perdue, et pourquoi..? parce qu'il a plu à une intrigante de prendre, de confisquer le cœur de son enfant, et de lui interdire de battre pour toute autre cause que pour la sienne... Intrigante!... Oh! comme elle l'est!... Ce n'est pas mon fils pour lui-même qu'elle veut... C'est tout ce que mon fils représente, tout ce qu'il apporte!... Et quand cette misérable Alberte aura tout pris, l'argent et l'honneur, elle rejettera mon Bruno avec le mépris qu'ont toutes ces femmes pour les victimes qui furent le piédestal de leur fortune..., comme on

rejette le fruit qu'on a pressé, et dont on ne veut plus... Et puis, ces sommations à elle!... sa mère!...

D'avance, elle voit le notaire, ami de la famille depuis plus de trente ans, venant, tout rouge, s'excuser de la pénible mission, cherchant dans sa serviette, d'une main tremblante, le papier ironiquement appelé « respectueux » et, d'une voix qui bégaye, lisant la commission de son fils... Et l'aventurière, là-bas, du fond de son hôtel, pressant les formalités, car il faut se hâter, un mariage est si vite rompu..., une mère peut reprendre son fils par tant de choses!...

Elle comprend tout maintenant... C'est pour cela que Bruno n'est jamais revenu à Fleurines, l'intrigante avait peur!... La baronne voit clair dans la suite des événements. Oh!... comme elle le tient bien, cette Alberte... Quelle emprise est la sienne!... Le pauvre petit, il devient sa chose, le mouton entre les griffes du vautour..., l'enfant qu'on lui rendra peut-être un jour, mais blessé à mort, parce que tout aura péri, même l'honneur!... Oh! comme elle a froid... froid jusque dans ses moelles!..... Ses dents claquent... Ses mains tremblent... Une sorte de brouillard monte devant ses yeux... Ses veines battent à ses tempes une charge insensée... Cette fois, il en a trop mis!... Le coup est trop fort pour son

vieux cœur!... Oh! qui sait.....? Et les yeux de la baronne se dilatent effrayamment... Si l'autre, la rivale, avait envisagé cette éventualité..? Quelle joueuse!... Quel coup d'une tragique simplicité :

— Qui gêne pour l'argent..? C'est moi, la mère!... Si l'on supprimait la mère..? On les tue si facilement, les mamans!... On trouve si aisément le chemin de leur âme!... Mais je me défendrai!... ou plutôt, je le protégerai, lui... Il n'y aurait même qu'à le déshériter.... qu'à le rendre presque pauvre en lui enlevant tout ce que la loi me permet de lui enlever... Qu'à écrire ceci, par exemple... là... tout simplement :

Et prenant aussitôt un crayon, la baronne trace sur une feuille à dessin les lignes suivantes, d'une grande écriture tremblante :

Ceci est mon testament :

Je déshérite mon fils, Bruno de Saint-Agilbert, et lègue tout ce que je peux léguer à ma nièce, Luce de Saint-Agilbert.

Fait à Fleurines, le deux mai, et signé de ma main.

Baronne Élisabeth de Saint-Agilbert.

Puis elle recule pour juger de l'effet... Devant ses yeux, les lettres semblent s'animer comme des soldats qui s'armeraient pour sa défense, et elle se met à rire d'une façon effrayante :

— Ah!... Ah!... Ah!... tu n'avais pas prévu

cela, Mademoiselle Harmmester? Ah!... ah!... ah!... tu croyais la tenir!,.. Mais on se défend chez nous!... Non!... Mais je déraisonne!... Je divague!... Je suis glacée... C'est cette lettre qui me fait froid... Il faut la déchirer!... Que personne ne la trouve!... Ce n'est pas mon fils qui l'a écrite... Vous l'entendez tous... tous!... Ce n'est pas lui!...

Et la baronne crie d'une voix terrible dans l'église déserte, où sa voix éveille sous les voûtes des échos étranges... Elle va..., vient sur son échafaudage, les bras étendus, les mains crispées, les cheveux défaits, les yeux hagards, répétant toujours cette parole qui lui semble la justification de son enfant :

— Non ! ce n'est pas mon fils qui l'a écrite!... n'est-ce pas, Bruno..? mon petit Bruno!... C'est elle qui te l'a dictée, l'aventurière!... Tu as beau faire le méchant, je sais bien que tu l'aimes encore, ta vieille maman... Et moi, oh! comme je t'aime!... Tu ne le sauras jamais!... Je suis là pour te défendre... Essaye!!... Passe sur mon corps!... Voleuse d'enfants... Voleuse! bohémienne!... Tu ne savais pas qu'on était si fort que cela chez les Saint-Agilbert!... Oh! que j'ai froid!!... Luce!!... Bruno!!...

Mais, tout à coup, la pauvre femme porte les mains à sa poitrine, chancelle, se retient à un

chapiteau, et retombe de tout son long..., la tête contre la voûte..., morte!...

Une heure après, quand Luce, qui ne se doutait de rien, monta dans l'échafaudage, elle poussa un cri fou d'épouvante devant sa tante dont les doigts s'étaient crispés sur son cœur, comme si elle eût voulu montrer que la mort venait de là... Tremblante d'effroi, la jeune fille allait en toute hâte redescendre pour chercher l'abbé Hans, quand ses yeux s'arrêtèrent presque en même temps, et sur la lettre de Bruno, et sur la grande écriture noire qui zébrait la feuille blanche :

Ceci est mon testament.

Alors, toute seule devant ce cadavre écroulé à ses pieds et qui semblait, avec ses mains presque jointes, la supplier pour le salut du château, de son œuvre sociale et de son enfant, de ne pas aller contre ses volontés inscrites là, dans une pensée suprême qu'elle croyait deviner, la jeune fille sent monter en elle une angoisse terrible, et son cœur bat à coups précipités dans sa poitrine... Faut-il obéir..? Accepter..? Empêcher l'écroulement d'une race entière..? Dompter Bruno en faisant la ruine autour de lui..? Ou bien doit-elle tout simplement continuer sa route..., personnage plus effacé que jamais, et assister impuissante à l'anéantissement de tant de choses chères?..

LUCE BRULA LE TESTAMENT

Oh! l'ardente question..., qu'elle doit résoudre là, en quelques secondes, et dont les conséquences seront incalculables...

Pendant qu'elle réfléchit, le souvenir de la dernière conversation qu'elle eut à cette même place avec sa tante revient à sa mémoire... Elle voit encore cet œil interrogateur, déjà soupçonneux, fouillant son regard à elle : « *La question d'argent paraît t'intéresser beaucoup!...* »

Qui sait!... la baronne a peut-être voulu faire une réparation ; ce testament ne serait que l'expression suprême d'un suprême regret..? Mais non, c'est invraisemblable!... Elle ne peut pas déshériter son fils pour une exagération de langage échappée dans une heure d'émotion... Alors, du fond de son âme généreuse, mille voix s'élèvent :

— Non!... Elle ne doit pas accepter!... Cet héritage superbe ne lui revient à aucun titre!... Aux yeux de tous, elle aura l'air d'avoir exploité l'absence de Bruno pour le dépouiller... elle sera la bénéficiaire de la haine!... Et le comte furieux, révolté, poussé par Alberte, ira tourmenter la mémoire sainte de la baronne dans les chicanes d'un procès... d'un lamentable procès, aveu public de la division entre la mère et le fils... consécration définitive du déshonneur des Saint-Agilbert!...

Alors, sans plus réfléchir, Luce prend le testament et la lettre, descend les marches de bois, fait le tour de l'église pour s'assurer qu'aucun œil indiscret ne peut voir ce qui va se passer. Certaine d'être seule, elle revient au milieu du chœur, tire l'anneau doré qui sert à abaisser la lampe, et quand la veilleuse est bien près d'elle, d'un geste résolu, Luce présente les deux documents à la petite flamme vacillante... La jeune fille regarde, un instant, le papier se noircir lentement, se tordre et se consumer en une lueur subite, puis tomber en cendres mauves sur les dalles du sanctuaire.

Quand tout est bien fini, alors seulement Luce se dirige vers la porte du presbytère, soulève le heurtoir, frappe, et comme la bonne regarde par le guichet :

— Ouvrez, dit-elle..., je suis orpheline pour la seconde fois!...

CHAPITRE XIX

La mort subite de la baronne stupéfia tout le pays, car personne n'avait songé pour elle à la possibilité d'une fin aussi brutalement rapide.

Chacun savait que le départ du fils avait atteint la mère en plein cœur, on l'avait vue très vite baisser et vieillir... Quand elle traversait le village, elle courbait la tête comme une coupable et avait le sourire triste des personnes qui se sentent partir... Mais la plupart pensaient qu'il faudrait d'autres coups plus forts pour abattre le vieux chêne des Saint-Agilbert, si vigoureusement enraciné dans le sol. Pourtant le Mathurin, qui connaissait la douairière depuis près de soixante ans, avait dit le jour même à Paule en lui apprenant la nouvelle :

— Ce qui l'a tuée, la baronne, c'est autre chose que le départ de son fils... Il arrive dans cette usine de Paris des histoires bien singulières !...

— Et quoi..?

— J'ai mon idée, là !...

Et de son poing il cogna sa tête chenue.

Dans la ferme, les journaliers furent consternés; ils se rappelaient encore la bonne nuit de Noël passée aux Poutrelles par les deux châtelaines au milieu de la famille champêtre du Mathurin : on ne verrait plus souvent de pareilles femmes, et il fallait montrer qu'on les appréciait. Ils décidèrent donc de faire à la baronne des funérailles dignes d'elle, et comme elle-même les aurait demandées si elle avait eu le temps de les prévoir... Puis on en vint au petit comte... Ils allaient peut-être enfin le revoir, ce gamin, et pour la première fois depuis son départ!... Quelle attitude allait-il prendre?... La douleur allumerait-elle en cette âme égoïste l'éclair du repentir?... Sentirait-il peser sur ses épaules la responsabilité de cette fin tragique?... Ou bien allait-on se trouver en présence d'un personnage cossu, raide, paradant avec morgue dans un village qui ne le supporterait plus?...

Cette question ne s'agita guère qu'aux Poutrelles, parmi les anciens de Fleurines, et dans l'entourage immédiat du comte; car si la baronne était hier encore toute-puissante dans le pays, le châtelain ne comptait déjà plus, et les gens des Poutrelles, en le détestant, lui donnaient une marque d'intérêt. Pour les autres, le comte était devenu un bourgeois quelconque, un être inu-

tile, un indifférent, un inconnu, que par hasard on nomme; et ainsi, avant même que la baronne fût en terre, l'ombre s'allongeait déjà sur la vieille influence des Saint-Agilbert.

Bruno, averti par un laconique télégramme de Luce, avait pris le rapide de 3 h. 50 qui met à Tergnier vers 6 heures du soir; seul, le cocher du château attendait à la gare, correct et raide sur son siège, n'ayant pas d'obséquiosité à faire vis-à-vis de Bruno, qu'il ne comptait pas servir.

Du Val d'Api jusqu'à Fleurines, Bruno eut donc tout le loisir désirable pour méditer à son aise sur l'événement inattendu qui se produisait dans sa vie et qui, financièrement, allait arranger bien des choses.

Il arriva, d'avance agacé de tout ce monde qu'il allait voir, des scènes de larmes qu'il faudrait subir, des poignées de mains à rendre, des flatteries certaines qui saluent toujours le soleil levant..., énervé à l'idée de cette maison qu'il allait trouver envahie par la douleur démagogique de la foule.

Aussi eut-il un certain étonnement, quand le coupé franchit la grille, de voir la cour déserte, et le château dormant avec un grand calme son sommeil de pierre, dans le silence de la nuit commençante. A peine un mince filet de lumière filtre-t-il entre les persiennes fermées, indiquant

au milieu des arbres la place du grand salon. Bruno pousse la porte, et la première personne qu'il aperçoit, c'est sa mère, couchée sur un lit d'apparat, sa mère, grave et rigide comme un vieil ivoire d'église, et qui semble l'attendre, ici, avec un visage sévère qu'il ne lui a jamais connu.

Il éprouve pendant quelques instants une petite émotion à fleur de peau, jette de l'eau bénite, vient à Luce, et lui tend la main :

— A-t-elle souffert beaucoup?...

— Mais... tu le sais mieux que moi!...

— Ah!... Ah!... Très bien!... J'en étais sûr, j'aurais parié ce matin que tu me recevrais ainsi...

Il se dégage alors vivement :

— Je comprends!... Ce sera désormais ton attitude avec moi... Dis-le tout de suite, j'aime mieux le savoir...

— Mon Dieu, mon cher cousin, je t'assure que je ne prends aucune attitude... Je te dis très simplement ce que je pense... une partie du moins!...

— Et... l'on pourrait savoir l'autre..?

— Pas aujourd'hui... devant ce cadavre... D'ailleurs, tu n'auras qu'à la lire demain sur tous les visages...

— Mais, reprend Bruno d'un air très pincé, j'ai

bien l'intention de ne pas m'y attarder outre mesure... à cette lecture!

Et il paraît tellement mécontent que Luce éprouve le regret d'avoir livré d'une façon trop brutale sa pensée intime :

— Excuse-moi, Bruno, si je ne te reçois pas comme peut-être, aujourd'hui, tu aurais besoin d'être reçu; mais j'ai vu, la première, ma tante morte, étendue dans une attitude de souffrance infinie et quand, tout affolée, j'ai regardé... cherché... autour d'elle, voulant savoir quelque chose du coup mystérieux qui venait de la terrasser... sais-tu ce que j'ai trouvé à ses pieds... comme on trouve dans un drame le couteau qui vient de tuer...? Le sais-tu..?

— Comment puis-je le savoir..?

— ... J'ai trouvé ta lettre... la dernière!...

— Tu l'as lue!... s'écrie le comte en pâlissant.

— Rassure-toi, mon cousin, non seulement je n'ai rien lu, mais je l'ai brûlée vite... pour échapper à la tentation qui aurait pu naître en moi... Donc je ne sais rien... Et pourtant je sais tout, car on juge un arbre à ses fruits, et une conduite aux conséquences qu'elle engendre : Oh! Bruno!... que tu es coupable!... Et combien tu auras demain à réparer...

Mais pendant qu'elle parle... s'arrêtant à chaque phrase pour essuyer ses yeux que les larmes ne

cessent de voiler, la figure du jeune homme se crispe sous le coup d'une impression intérieure, définitive; Luce a comme l'intuition que le fossé se creuse, et que dans cette dernière bataille, la mauvaise nature sortira triomphante. Le comte, sans répondre, jette un regard sur la figure froide de sa mère, que caresse d'or la lumière dansante des cierges; puis il monte chez lui et s'habille pour le dîner.

Il est lugubre, ce repas, entre les deux jeunes gens qui évitent de trop croiser leurs regards, étant moins sûrs de leurs yeux que de leurs lèvres. Pourtant, Bruno cause, ne serait-ce que pour affecter une allure dégagée et donner une impression de sa force à cette petite fille qui s'offre le luxe de lui faire une morale!... Il s'informe surtout s'il existe un testament... si le notaire est venu, et en quoi peut bien consister un convoi de première classe à la campagne..?

Luce répond brièvement, faisant des efforts pour suivre la pensée de son cousin, et se dégager de l'appel des questions intérieures qui se posent en elle avec une anxiété sans cesse croissante... Que compte faire Bruno désormais..? Car il faut maintenant opter entre Paris et Fleurines d'une façon définitive... Surtout gardera-t-il le château, le trop cher nid où s'est blottie toute sa vie?... Pendant la moitié du repas, la pauvre enfant

refoule l'interrogation au fond de son cœur, mais elle devient tellement obsédante que, malgré sa crainte de savoir, malgré sa fierté, Luce finit par la poser.

Alors Bruno esquisse un mince sourire sous ses frêles moustaches... On sent qu'il la tient enfin, sa vengeance, toute prête, venant comme d'elle-même sous sa main, et que si sa belle cousine l'a fait souffrir ce soir, il peut lui rendre, dès ce soir aussi, et largement, la grosse monnaie de sa petite pièce!... Car il le sait bien, le château, c'est le rude écrin des souvenirs, l'œuvre robuste de sa race, le passé entier qui chante par la voix des pierres... Il sait que toucher au château, c'est atteindre Luce au cœur... briser le cadre vivant où s'est écoulé son printemps, et qu'avait espéré son été... la jeter, frêle oiseau, à la banalité des choses nouvelles qui ne connaissent rien de notre âme, et ne peuvent murmurer ce que savent si bien dire les vieux arbres aux écorces ridées ou les très vieilles maisons dorées de mousse.

Il sait tout cela, Bruno; mais, dans l'état d'esprit où il se trouve, il accueille avec joie la possibilité de faire sentir à Luce que, si elle doit un jour tout tenir de lui, elle pourrait peut-être savoir davantage incliner devant son argent la fierté de ses appréciations :

— ... Le château, dit Bruno, avec l'expression d'un chat qui torture un oiseau... Le château..? Que veux-tu que j'en fasse!... Vraiment je ne sais pas... Je demanderai à Dietzch!...

Il va continuer; mais brusquement, car elle sent toute l'horreur de ce « peut-être » émis à côté du cadavre à peine refroidi de la baronne, la jeune fille se lève, et, repoussant son assiette :

— C'est assez!...

— ... Mais je te dis simplement que je ne sais pas...

— ... Et moi je te réponds tout simplement : Je sais!... et cela me suffit...

Elle sort sans retourner la tête.

Resté seul, le comte allume une cigarette et la fume nerveusement, les jambes croisées sur le divan :

— Fâche-toi, va, ma petite..., tu auras deux peines!...

Plus il réfléchit, plus il s'exaspère :

— Si elle prétend tirer quelque chose de moi avec cette attitude cassante!... Elle s'y prend drôlement!... Et penser que ça n'a pas le sou!... Dix mille francs de rente, je crois... Ses gants et ses chapeaux!... C'est moi qui devrai lui fournir du pain... Et elle s'offre le luxe de me faire déjà des scènes, au débotté, sans même me laisser le temps de m'expliquer, de compléter ma

pensée!..... Il faudra changer cela, mon enfant...

Puis, ne pouvant rester en place, il se lève, va, vient, et finalement jette dans la cheminée la cigarette à peine commencée :

— Sûrement, je la liquiderai, la baraque de mes aïeux!... Et si la petite n'est pas contente... mais... elle fera comme Alberte... elle travaillera pour la racheter!...

L'enterrement eut lieu le lendemain, par un soleil de rêve, comme il en fait dans le Nord, quand le mois de mai tente de reconquérir sa vieille réputation.

Ce jour-là, on dirait que Dieu veut rendre au centuple, à la baronne, l'enfant que Paris lui a pris. Dès le matin, toutes les routes se couvrent de voitures, de cabriolets, de charrettes, venant de Fumeçon, de la Tombe-Régnier, du Val d'Api, de Mennesy, du Bois-Roux, de la Neigerie, de tous les villages à cinq et six lieues à la ronde, à croire qu'un mot d'ordre a circulé dans toutes les fermes et sous tous les chaumes. Les gens attachent leurs chevaux, soit aux Poutrelles, dont le Mathurin vient d'offrir la cour et les remises, soit dans les différentes auberges du village. Puis les femmes en robe noire, les hommes avec la blouse raide des jours solennels, montent lentement la côte qui aboutit à la grille grande ouverte du château, croisant à chaque instant

d'autres groupes qui reviennent déjà, des familles étrangères au pays immédiat, et que les quatre express convergeant vers Tergnier ont déposées ce matin même à la gare.

Tous se rendent directement vers le grand salon du bas, dans lequel le cercueil de Mme de Saint-Agilbert est exposé; le plus humble paysan y vient sans hésitation, se sentant là presque chez lui, puisque la baronne n'en est pas encore partie; chacun jette l'eau bénite avec la lenteur grave des gens de la terre, regarde quelques instants la chapelle ardente, qui éclaire en vigueur les portraits des anciens comtes, et sort sans rien dire.

A 9 heures, Jacques de la Ferlendière arrive, ayant pris dans sa voiture, à l'Abbaye, Mme de Valmont. Il s'incline devant Luce, puis il place sur le cercueil de la baronne un simple bouquet de violettes :

— Ce sont les premières et je les ai cueillies tout à l'heure devant la chapelle d'Odile..., j'ai voulu qu'elle aussi fût là!... Vous comprenez... Luce?...

Et sa voix tremblait en disant ces simples choses :

— Oh! si je comprends!...

— Pour moi, personnellement, je donnerai à votre tante une couronne de messes... C'est la

meilleure et la plus durable... Mais où est donc M. de Saint-Agilbert?...

— Il doit finir de s'habiller, répond évasivement la jeune fille.

Jacques remarque qu'elle hésite..., qu'il a dû probablement, hier soir, se passer quelque chose, et que la pauvre enfant est encore sous une impression qu'il devine douloureuse.

Alors, allant au-devant du désir qui n'ose s'exprimer :

— Vous savez, Luce, combien je suis absolument à votre disposition?...

— ... Et... c'est pourquoi j'ai peur d'abuser...

— En de pareils jours, et aussi tristes, abuser est la plus grande marque d'estime que vous puissiez donner à mon affection...

— ... Alors j'abuse, dit précipitamment Luce avec effusion... Il me semble que tous ces braves gens cherchent quelqu'un ici!...

— Mais... M. de Saint-Agilbert, évidemment!

— Il n'y est pas.... il doit écrire à sa chère amie ou fumer des cigarettes...

— Je n'ai aucun titre...

— Si!... Mme de Saint-Agilbert, quand elle parlait de vous, me disait souvent...

— C'est bien... Je reste.

— Et puis, je serai moins seule... jusqu'à ce qu'il descende... *lui!*...

Et dans ce « *lui* » il y a un abîme de mépris.

Jacques aide donc Luce à recevoir le monde pendant une longue demi-heure; Bruno vient enfin, mis moins en retard par sa lettre que par l'ennui de rester avec tous ces gens, pour lesquels il se sent un étranger hostile dans sa propre maison. A cet égard, le comte descend encore trop tôt, car il n'a pas pris place en face de Luce, que toute la ferme des Poutrelles arrive, conduite par Mathurin; elle défile en groupe devant le cercueil, sur lequel le vieux Routier dépose une large couronne tressée avec des feuilles de chêne et de lierre; il n'y a aucune inscription, les plantes doivent parler.

Bruno s'incline sec, ce paquet de feuilles ne lui disant pas grand'chose : Mathurin ne s'est pas incliné du tout, ni lui, ni aucun des siens. Mais Jacques le rencontre dans la cour et lui tend la main :

— Elle est bien, votre couronne, Mathurin, je demande la même quand ce sera mon tour...

— Moi, avant...

— Celui que Dieu voudra!

— *Amen!* dit le fermier en regagnant ses gens.

Puis l'abbé Hans apparaît, vieilli, cassé, sous ce nouveau coup qui élargit encore autour de son cœur le mélancolique désert de l'affection. Il bénit le cercueil, et, pliant moins sous le poids

LE CONVOI DE LA BARONNE

de sa lourde étole noire que sous celui de la douleur, il donne le signal du départ...

Elle quitte alors son château, la douairière, par une belle journée, où tout étincelle des feux du soleil nouveau faisant resplendir la noblesse des vieux murs au milieu de la nature toujours jeune : on dirait que, lui aussi, l'antique manoir a fait toilette pour le départ de sa souveraine, et qu'il la suit avec les yeux grands ouverts de toutes ses baies de pierre, et, qu'au coin des créneaux de la tour, l'âme mystérieuse de la race pleure sur la pitié suprême des choses!...

Puis le cortège descend au village, laissant à droite les Poutrelles, pour remonter à l'église, dont le clocher tinte sans relâche depuis ce matin le glas des trépassés et, dans cette église qui est bien sienne, par l'amour qu'elle lui a porté, l'espérance qu'elle y a mise, le travail qu'elle lui a consacré, elle vient une dernière fois, entrant sous la voûte ornée par elle, comme dans une apothéose de sympathie et de reconnaissance.

... Tous sont là debout, l'attendant, chapeau bas, l'aïeule des anciens jours..., tous les tenants de la terre, tous ceux dont les cœurs battent du même amour... Jacques de la Ferlendière, M. de Chailuy, le Mathurin et tous ses gars, depuis le chef de culture jusqu'à l'aide-berger et la fille de vaisselle... Ce soir, dans la ferme, on mangera

comme on pourra, personne n'a même songé qu'un seul pourrait y rester..., tout le village ancien, tout le village moderne..., chaque maison a fourni sa garde d'honneur, et les bûcherons eux-mêmes ont laissé leurs coupes au fond des bois de Voyot, pour venir saluer celle qui n'a cessé d'aimer les petits et les humbles de la vallée.

L'abbé Hans dit la messe, s'oubliant au *Memento* des morts dans une prière que tout le monde comprend et à laquelle chacun s'unit. L'offrande prend la proportion d'une véritable manifestation : Bruno, qui s'est enrhumé la veille, tourne à chaque instant la tête pour voir si le défilé ne cessera pas bientôt, ne se figurant pas que le village contienne tant de monde.

L'heure arrive pourtant, où le *Libera,* la prière angoissante de l'Église, étant terminé, il faut enfin se décider à partir vers le cimetière ; les plus vieux chefs de culture des différentes fermes de Fleurines, Mathurin Routier en tête, prennent le cercueil, renvoyant la voiture de première classe venue à tout hasard de Chauny, sur la volonté de Bruno :

— Nous n'avons pas besoin de chevaux pour porter notre baronne..., nos bras, à nous, sont assez forts !...

La grande porte de l'église s'ouvre à deux battants. Alors c'est un éblouissement !... un

midi royal qui se découpe dans le cadre sombre formé par les piliers de pierre de la nef; la nature, elle aussi, semble assister au convoi, tendant vers la morte les bouquets de tous ses arbres, les parfums de toutes ses fleurs, les diamants de toutes ses rosées oubliées par le soleil; et quand le cercueil passe dans les petits sentiers aimés jadis par la châtelaine, les aubépines à peine écloses, les pervenches aux yeux bleus, les anémones toutes blanches se penchent vers lui, l'arrêtent au passage, pour l'empêcher d'aller si vite!... Les bourgeons des loulous et des jeunes saules secouent la poussière d'or de leur pollen. « Amie, pourquoi nous quittez-vous..? »

Les oiseaux chantent à tous les buissons, enguirlandant, de leurs roulades et de leurs trilles, l'hymne triomphal que clame l'Église sur le cercueil de ses enfants partant pour l'au-delà avec le signe réel de la foi.

... *In paradisum deducant te angeli!*... Que les anges de Dieu te conduisent dans le Paradis!...

In tuo adventu suscipiant te martyres!... Que les martyrs te reçoivent à ton arrivée...

Et perducant te in civitatem sanctam Jerusalem... Qu'ils te fassent pénétrer dans la cité sainte de la Jérusalem céleste!...

Chorus angelorum te suscipiat!... Que les chœurs angéliques t'accueillent!...

Et cum Lazaro quondam paupere æternam habeas requiem!... Et que tu possèdes enfin le repos éternel, avec Lazare..., celui qui fut jadis le pauvre du Christ...

Le cimetière, lui aussi, est un bouquet où les sycomores, les érables, les alisiers, les néfliers, les cerisiers, les prunelliers, les troènes tendent, comme des mains, vers le convoi leur feuillage naissant; le souvenir de tous les anciens, que la baronne a connus, semble y refleurir au-dessus de toutes les tombes, et, devant ce cadavre, chanter, malgré tout, l'immortalité des affections d'ici-bas que le Seigneur a bénies!...

Bruno, lui, pense que cette cérémonie n'en finit pas .., qu'il a très froid aux pieds..., que le soleil de printemps est dangereux, et que tout à l'heure il va s'enrhumer davantage s'il faut encore serrer les mains de tous ces croquants!...

Il n'a pas cette peine, car la dernière prière dite, il se trouve tout à coup presque seul. L'abbé Hans et ceux que leur situation sociale ou la correction mondaine obligent à saluer, viennent, en effet, s'incliner devant le représentant officiel des Saint-Agilbert; mais le peuple simpliste s'abstient avec affectation, et, en masse, entoure Luce. La jeune fille, tout abîmée dans son deuil, ne se doute pas, quand le défilé est terminé, que

son cousin piétine avec impatience à côté d'elle depuis une bonne demi-heure.

Il n'est pas seul à l'attendre; Jacques, avant de passer son bras sous celui de l'abbé Hans et de l'emmener à la Ferlendière, a longuement parlé à la tante d'Odile, qui répond à chaque phrase par des signes de tête affirmatifs.

Le défilé fini, celle-ci prend affectueusement dans les siennes les mains de la jeune fille.

— Ma chère Luce... Vous savez que je suis presque une grand'maman!...

— .....??

— ... Que je vous aime bien...

— Je le sais!...

— Alors, vous allez m'obéir...

— .....?

— Vous avez aujourd'hui beaucoup souffert et pleuré... Je n'aimerais pas vous voir retourner immédiatement au château; l'Abbaye est presque une église... Voulez-vous y venir ce soir? Tout de suite..?

La jeune fille hésite quelques instants; la tante s'adresse aussitôt à M. de Saint-Agilbert, qui tourne et retourne son haut de forme au bord de l'allée, ne sachant pas au juste ce qu'il doit faire:

— Monsieur le comte, vous allez dire vous-même si je suis raisonnable : je demande à Luce, qui n'en peut plus d'avoir pleuré, de ne pas

aviver sa souffrance en revoyant le château, et de venir se reposer un peu, ce soir, dans l'affection de l'Abbaye... Vous ne vous y opposez pas...?

— Mais..., fait le comte embarrassé...

— Alors, c'est entendu, je vous emmène!...

Et pendant que M. de Saint-Agilbert, le col relevé sur sa cravate blanche, s'en retourne tout seul dans la campagne redevenue déserte, mécontent de tout le monde et de lui-même, vexé au fond d'une solitude qu'il ne prévoyait pas, Luce se jette avec effusion dans les bras de Mme de Valmont :

— Ah! que je vous remercie : d'avance le tête-à-tête de tout à l'heure avec cet homme m'épouvantait!...

Et jamais on ne parla tant de la baronne que ce soir-là, dans le grand atelier d'Odile, où montaient de la campagne entière les parfums des premiers jours du printemps, chantant l'avenir quand même... l'avenir malgré les tristesses de l'automne et les ruines de l'hiver... l'avenir que Dieu peut faire jaillir en fleurs, en lumières et en beauté, avec un rayon de soleil ou une aumône d'amour!...

CHAPITRE XX

Malgré son désir exaspéré de revenir à Paris le plus tôt possible, Bruno fut retenu à Fleurines une bonne quinzaine de jours par les multiples affaires qui surgissent au moment d'une succession aussi importante que celle de Mme de Saint-Agilbert.

Pendant ce temps, son usine devint de plus en plus le champ de bataille où s'agitaient toutes les convoitises.

Dietzch, brutalement mis dehors, a pris son aventure avec la plus parfaite tranquillité; il est même presque content de cette rupture officielle et l'a provoquée dès qu'il a deviné par l'attitude d'Alberte que les choses allaient se gâter. Le bon joueur est celui qui sait se retirer à temps!... Dietzch ne fait pas autre chose... Dans un règlement de comptes très habilement dressé, il a fait suer à une situation déterminée tout ce qu'elle est capable de rendre, entre un vieux renard comme lui et un jeune inexpérimenté

comme le comte... Pourquoi resterait-il davantage puisque les trois cent mille francs sont partis?...

Pour Dietzch, ce règlement a été la première échéance attendue avec une certaine impatience, car l'ingénieur brassait d'autres affaires personnelles à côté, et elles ne pouvaient vivre qu'à la condition expresse de prendre dans la bourse d'autrui les fonds nécessaires à leur évolution.

Mais quand il apprit tout à coup la mort de la baronne, il eut un véritable accès de colère contre lui-même, comme un convive qui se verrait obligé de sortir de table juste au moment du meilleur plat, car le comte allait se trouver à la tête d'une situation superbe, et les trois cent mille francs sur lesquels Dietzch avait travaillé ne constituaient plus qu'une minime partie de la fortune de Bruno.

C'était si simple de ne pas aller si vite!... Même à son âge il faisait des impairs!... Il aurait dû ménager cette petite peste d'Alberte, ne pas la mettre dans le même wagon que le comte; sa faiblesse avait été de croire à celle de la jeune fille... Vraiment, avec les femmes, on ne sait jamais!...

Mais il était homme à se rattraper à la moindre branche, et il examina la situation, comme un mathématicien étudie les données d'un problème.

Un essai de réconciliation, soit avec Bruno, soit

avec Alberte, serait une tentative enfantine : le comte a l'épiderme complètement à vif de la saignée brutale du mois dernier, et surtout Alberte ne le quitte plus, elle est toujours là, à côté de lui, fine, elle aussi, oh! combien!... voyant clair dans le jeu de son ancien compère, montée contre l'ingénieur de toute la force de son intérêt et de sa rancune; Dietzch la connaît trop pour savoir, sans en douter un seul instant, combien profonde doit être sa résolution de manger toute seule le gros morceau, sans admettre le partage avec qui que ce soit, et surtout avec lui.

Le seul moyen qui reste possible, c'est donc de faire la guerre, une guerre savante sur son terrain à lui, le terrain industriel. Alberte n'y peut être supérieure; elle n'a ni les capacités spéciales, ni le temps, ni l'influence. Vis-à-vis des ouvriers, une femme reste toujours une femme; le comte a beau faire, de loin en loin, des apparitions aux ateliers, il ne contribue d'aucune façon à fortifier le prestige d'Alberte, au contraire!... D'ailleurs Dietzch va récolter le fruit de sa longue prévoyance, car désormais Claude doit entrer en ligne; il devient la cheville ouvrière de l'usine... C'est lui qui, de plus en plus, centralise entre ses mains l'offre et la demande, dirige les travaux d'une façon effective, connaît tous les détails de l'usine, et personne, pas même Alberte, ne peut

avoir la prétention raisonnable de se passer de ses services.

Or, à qui appartient Claude..? De qui est-il la créature..? Qui a fait toute sa situation industrielle..? Lui, Dietzch ! Donc, c'est Dietzch qu'il servira !...

La conclusion se dégage avec une simplicité d'enfant : bien qu'il soit parti de l'usine, il y reste encore tout-puissant par Claude, son hommelige. Et même, dans le cas peu probable où le jeune homme, pas encore guéri des misérables scrupules dont il souffrait au moment de l'inventaire, ferait le récalcitrant, l'ingénieur trouve une seconde voie devant lui : il a suffisamment pratiqué l'usine pour savoir les bouillons de culture favorables où fleurirait à son profit une bonne petite intrigue cuisinée par l'ennemi juré de Claude, Sandrin. Ce dernier ronge toujours son frein, dans un silence menaçant et une jalousie haineuse ; un encouragement suffirait à déchaîner la tempête.

Dans cette disposition d'esprit, Dietzch vient de son pied léger aux ateliers, un matin, quelques jours après l'enterrement de la baronne, pendant que le comte est encore à Fleurines.

Un autre que lui aurait peut-être éprouvé une certaine hésitation à reparaître dans cette usine de la Chapelle qu'il avait quittée hier, l'oreille basse,

comme un vulgaire escroc qu'on pince la main dans le sac. Mais il est trop cuirassé par la vie spéciale qu'il mène pour s'arrêter à cette misérable faiblesse.

Il passe donc devant le concierge avec une sérénité d'âme inaltérée, et en le voyant, tout pimpant sous le reflet de son chapeau neuf, si parfaitement sûr de lui, Rabaroux salue très bas avec un sourire obséquieux, se demandant, avec plus d'inquiétude que d'étonnement, si la roue n'a pas déjà tourné au cadran de la destinée, et si c'est un renouveau qui commence...

Il arrive tant de choses à l'époque des héritages!...

Dietzch va tout droit au pavillon de Claude, mais trouve la porte fermée, car le jeune homme visite maintenant les ateliers, chaque matin, avec une grande régularité, ayant constaté que, sans une surveillance de tout instant, il s'y passerait une foule d'affaires commercialement incorrectes et qu'il ne veut désormais plus souffrir.

Dietzch, sans se gêner, le fait chercher aussitôt, et, pour tromper les longueurs de l'attente, se met à fumer un cigare dans le petit jardin qui forme entrée sur le devant du pavillon. C'est même le seul endroit qui paraisse un peu installé; Claude a fait sceller un banc devant une corbeille de fleurs plantée par lui, et que mai vient d'ouvrir; la vigne vierge monte déjà le long

des traverses de rails qui servent de clôture; et dans un coin cultivé en potager, la mère Rabaroux trouve, à peu près, toutes les herbes nécessaires pour une cuisine bourgeoise.

Mais ces détails laissent Dietzch absolument froid, et il ne cesse de regarder dans la grande cour où Claude Routier apparaît enfin là-bas, au bout des ateliers, marchant lentement, semblant réfléchir, chercher quelle peut bien être la raison véritable qui amène à pareille heure Dietzch dans l'usine.

Depuis le jour de l'an, il n'aborde plus cet homme qu'avec un sentiment complexe... Il sent nettement aujourd'hui que, malgré l'apparence spécieuse de ses services, l'ingénieur a été fatal dans sa vie : il ne l'aurait pas rencontré qu'il posséderait peut-être moins d'argent dans sa malle, mais plus de soleil dans son cœur. Actuellement, ses cheveux grisonnent déjà, sous l'effort de la pensée perpétuellement en éveil... de la lutte incessante contre les hommes et contre les choses... de sa situation anormale, loin des siens, dans une vie administrative et un milieu compliqué, pour lesquels il n'était pas fait et auxquels rien dans sa vie d'enfant ne l'a préparé... Il y a tant de choses dans l'existence, données, offertes en apparence, qu'on paye si cher!... L'argent est presque toujours de celles-là, surtout dans les villes!... Ces quelques billets bleus qu'il vient

d'économiser lui coûtent déjà son père, sa femme, ses enfants, son pays... Dietzch est là, que va-t-il falloir livrer encore?...

— Bonjour, Claude...

Et, par-dessus la barrière, émerge, plus rose que jamais, la figure de l'ingénieur qui sourit avec une expression joviale de bon papa.

— Bonjour, Monsieur Dietzch, répond Claude très grave.

— Comment cela va-t-il, mon garçon?...

— Bien...

— Ne dis pas « bien », dis « très bien!... » Tu sais l'événement?...

— Lequel..?

— Mais la baronne est morte... Je crois même qu'elle est enterrée, la pauvre chère femme!... Et vraiment elle aurait été intelligente de se livrer à cette opération quelques mois plus tôt, ou alors de m'avertir: car, dans ce cas, je ne me serais pas fâché avec son fils, et alors... quelles affaires, mon ami, nous aurions faites!... Nous les ferons tout de même, rassure-toi!... Nous restons les plus clairs et les définitifs héritiers de la baronne... Je me demandais même si tu n'avais pas pris le train pour Fleurines...?

— Vous devez bien supposer, Monsieur Dietzch, qu'il est impossible pour moi de m'absenter de l'usine en ce moment.

— Elle marche, l'usine...?

— Oui... assez fort... Et puis, j'aurais rencontré mon père...

— Ah! c'est vrai, je l'oubliais, ton vieux huguenot de Mathurin... Il t'aurait dévoré!... Et vraiment, c'eût été malheureux, car j'ai plus que jamais besoin de toi...

— Paule vient de m'écrire; le convoi, paraît-il, a été superbe, mais il a dégénéré en une vraie manifestation des paysans contre M. de Saint-Agilbert.

— Les paysans ont raison... Saint-Agilbert est une dinde..., je veux dire un dindon, qui se fait plumer par Alberte d'une façon scandaleuse! Moi, à la bonne heure, j'y mettais de l'élégance!... J'ai une façon gentille de rouler les fils à papa... Si tu l'avais vu, ce pauvre garçon, à la dissolution de notre association!... Il était seul avec moi, et complètement sûr que je le volais; il avait toutes les pièces en main, mais il lui était impossible de trouver le joint; la preuve était partout et nulle part... Il tournait, retournait les feuillets de l'inventaire, voulant me faire croire qu'il y comprenait un traître mot!... Il est vraiment trop bête, cet enfant-là!... Plus que nature!... Avec lui, on a presque des remords; et quand on est doué, comme moi, d'une conscience délicate, parfois le cas devient ennuyeux... A propos, le château, que va-t-il en faire..?

— Mais que voulez-vous qu'il en fasse..?

— Le vendre, parbleu!...

— Vendre Fleurines!... Non, mais vous n'y pensez pas, le pays entier crierait au sacrilège!...

— ... Sacrilège!... C'est curieux comme tu tombes toujours sur des mots de sacristain!... J'espère que toi, personnellement, tu n'en es plus à ces bêtises-là..? Un sacrilège, parce qu'il ne lui plaira pas de dépenser trente mille francs par an pour étayer sa briqueterie, où d'ailleurs il aura le bon esprit d'aller le plus rarement possible, car on y moisit dans cette champignonnière-là!... Sache donc, mon pauvre ami, ceci: quand un sacrilège doit rapporter trente mille francs par an, on a trente mille raisons pour le commettre!...

— Pourtant, observe Claude, songez que ce château est à la fois la justification de son nom et le berceau de sa race.

— Et après...? Le nom!... Quelle fumisterie encore que cet amour-propre-là!... C'est moi qui préférerais mille fois m'appeler Tartempion et posséder le bon magot, plutôt que de me nommer Monsieur de je ne sais pas quoi, et être un imbécile!... D'ailleurs, les berceaux filent généralement au grenier, et les châteaux aux entrepreneurs de démolition... Et puis, la chose m'est si parfaitement indifférente!... Ou plutôt non!... Car s'il

vend son immeuble, nous le croquerons avec plus de facilité. En attendant, nous allons nous occuper du reste!...

— Du reste...?

— Oui, mon petit!... D'un malheureux million tout neuf, sans compter les miettes... Un pauvre million, qui s'ennuie d'être resté si longtemps dans le vieux bas de laine de la douairière... Un million qui nous tend les bras, à toi..., à moi..., à tous ceux qui voudront le prendre!...

— ... Mais... je ne comprends pas...

— Tu ne comprends jamais... toi!... Ou plutôt, tu es encore plus coquin que moi, et je te concède que c'est beaucoup dire... Tu veux que je te précise le premier la chose, tu n'aimes jamais avoir l'air de commencer... Vieil hypocrite! Alors, mettons les pieds dans le plat!...

Et Dietzch approche sa chaise de celle de Claude.

— ... Tu es intelligent; moi aussi... Tu ne te fais pas illusion sur Saint-Agilbert, c'est un moutard gâté, un petit être nul, une poupée mal faite, un bibelot de bazar..., un mannequin prétentieux, qui n'intéresse personne, pas même son chien!... Il a le mérite de ses sous, rien de plus... Quel est le jobard qui serait assez niais pour se dévouer, ou seulement prendre les intérêts de ce grand nigaud-là...? Personne, évidemment. Or, son million va être mangé, c'est

un homme mort!... Avant un an, le comte sera pelé comme une pomme..., vidé comme un lapin...

— Par qui...?

— Mais par Alberte, mon petit, si nous la laissons faire...

— Un million!...

— Un million pour les dents d'Alberte...? Mais c'est une goutte d'eau dans la mer!... Tu ne la connais pas, la particulière... C'est vrai!... Toi, tu es un fils de paysans, un ancien mangeur de pommes de terre... tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir comment fondent les pièces de vingt francs dans ses doigts... Figure-toi de la neige au soleil!... C'est une sirène, Alberte... Elle en a déjà noyé d'autres, elle va noyer encore celui-là... Elle a même le sang de son père et d'une centaine d'ouvriers sur les mains... Et il ne me plaît pas, à moi, puisque, de toutes les façons, Agilbert ne gardera pas son argent, de le laisser aller, ce million, sans rien dire ni rien faire, à cette fille de malheur..., à cette névrosée, qui ne l'emploiera que pour se rendre plus captivante, plus dangereuse, et faire d'autres victimes encore!... En somme, c'est donc à une bonne action que je te convie, en te disant : Associons-nous pour la liquidation Agilbert, et à tout prix empêchons Alberte de s'asseoir à la table!...

— Vous en parlez, de ce million, comme s'il était là... devant vous...

— Il y sera demain, mon garçon, car sûrement le comte va le mettre dans l'usine; il y est même forcé à cause de ses dettes et de ses créanciers; les affaires appellent les affaires... l'abîme appelle l'abîme!.. Ah! j'ai bien préparé l'évolution des choses!...

— Soit!... Il le met dans l'usine, continue Claude, la figure un peu contractée, mais en quoi peut-il vous servir, à vous, Monsieur Dietzch, puisque vous ne faites plus partie de cette usine?..

— Mais tu en es, toi, charmant enfant, et même tu y deviens tout!... Comprends-tu maintenant?

— Pas encore... car ce million, il ne suffit pas d'un coup de pouce...

— ... Pardon... Et même, tu viens de le prononcer, le mot génial que je cherche depuis ce matin, sans le trouver... le mot de consigne... Le nœud de la situation... *Le coup de pouce!*.. Voilà désormais le mot d'ordre... la devise de notre association!...

— Voyons : soyez clair une fois dans votre vie!

— ... C'est curieux comme tu es myope!... J'ai une usine similaire à moi... Tu le sais..?

— Oui...

— Qui t'empêche, grâce au fameux coup de

pouce, de tout aiguiller vers elle..? Qui t'empêche, puisque tu es tout ici et que la surveillance de cette agitée d'Alberte n'est qu'un leurre prétentieux, de faire voyager les commis, en apparence pour Agilbert, en réalité pour moi...? De m'expédier en cachette une partie des commandes qu'ils apportent et des plus avantageuses..? Qui t'interdit de massacrer son ouvrage pour faire valoir le mien et me donner une supériorité écrasante devant une clientèle que je travaillerai de mon côté..? Tu dois choisir ici entre Agilbert qui ne t'est rien... et moi qui te suis tout... J'imagine que ton choix est fait d'avance et que je prêche un converti..?

Pendant cette dernière réponse de Dietzch, Claude est resté assis, les coudes aux genoux, et le front dans sa main; quand il se relève, l'ingénieur est presque effrayé de l'expression de son visage:

— Quel est celui qui me paye..? demande Claude.

— Tous les deux..., répond hardiment Dietzch, et moi plus encore que lui!...

— Qui me paye bien en face..? Qui me donne un argent que je puis recevoir devant tout le monde..., que je puis laisser à mes enfants, sans les déshonorer à jamais..?

— Oh! je t'en prie!... Tu as toujours l'extrême

tort de croire que tu joues la tragédie... Le monde est une comédie... ne l'oublie pas!...

— Je ne veux jouer rien... ni personne; je ne veux même pas discuter avec vous; vous êtes beaucoup plus fort que moi, et avec la plus misérable cause je suis convaincu que vous sauriez avoir le dernier mot... Mais, malgré toutes les belles paroles, il y a une chose dont je suis actuellement sûr en mon âme de simple, c'est que je me trouve en présence d'un malhonnête homme... d'un misérable... Vous entendez bien, Monsieur Dietzch..? Vous êtes un misérable!...

Et Claude syllaba le mot.

— Et puis après...!

— Et puis après?...

Alors Claude se lève, regardant Dietzch bien en face, pendant que son doigt lui montre impérieusement la porte :

— ... Vous comprenez..? dit-il tout bas d'une voix qui sifflait en menace.

Un instant, Dietzch veut braver et rester assis; mais il voit tout à coup une telle pâleur effrayante, la carrure de Claude se développer devant lui en un geste tellement énergique, qu'il a l'impression du vieux Mathurin surgissant subitement en son fils... ses yeux flamboyer dans ses yeux... ses robustes mains de terrien le prendre

et l'envoyer, comme un paquet de rebut, sur les pavés de la cour...

Alors, vivement, il ramasse sa canne, saisit son chapeau, ses gants, et, rouge de dépit, furieux :

— Tu fais sortir celui qui t'a fait entrer... Prends garde, Claude... tu me le payeras... et cher!...

Puis il partit en claquant la porte...

CHAPITRE XXI

Ce n'est pas une menace en l'air, un geste quelconque de vengeance ou d'amour-propre froissé que l'ingénieur vient de faire en quittant Claude.

Chez Dietzch, l'orgueil n'existe pas ; cet homme appartient à la race de ceux qui sont absolument incapables d'un effort pour une chose autre que l'intérêt. Mais quand cet intérêt est en jeu, ils font alors donner, avec une méthode et une persévérance redoutables, tout l'ensemble de leurs facultés de combat... Race dangereuse, ne se lançant dans une voie qu'après l'avoir soigneusement étudiée, et résolue à ne se laisser arrêter par rien..., par le cœur moins que par toute autre chose.

Hier encore, Claude était le rouage nécessaire au mécanisme élaboré par l'ingénieur ; il avait été prévu dans le passé, placé à l'usine pour ce but précis, et utilisé à son insu dès le premier inventaire. Aujourd'hui, les données primitives du pro-

blème évoluent; et puisque le jeune homme se dérobe, il va falloir trouver un remplaçant pour la fonction spéciale que Claude refuse de remplir; car non seulement ce Claude de malheur devient inutile, mais il est, par la force des choses, l'ennemi dont il faut à tout prix se débarrasser. Le départ de Routier, voilà donc la résultante fatale, mathématique, du nouveau problème, et c'est vers elle que vont converger toutes les combinaisons du cerveau de Dietzch.

Sans perdre de temps, l'ingénieur se met en campagne et vient trouver Sandrin dans son logement privé. Une seule entrevue suffit à le rassurer complètement, car il devine, et au delà, en cet homme le remplaçant désirable, un caractère aigri, prêt à tout, pourvu qu'on abandonne Claude à son ressentiment. Comme dans la circonstance les deux intérêts marchent ensemble contre le même adversaire, le malheureux pourra lutter, se débattre; il est perdu d'avance...

Claude eut l'intuition que la situation s'aggravait autour de lui. A part Paule et ses enfants qui lui écrivaient régulièrement chaque semaine, mais ne pouvaient, faute de documents, lui parler des choses de l'usine devenues sa grande préoccupation, le jeune homme ne se voyait pas un ami dans la foule anonyme de ce grand Paris. Délaissé de son père, de ses anciens camarades du Val

d'Api, poursuivi par la haine utilitaire de Dietzch, par Sandrin, il avait même l'assurance d'être à peu près ignoré de ses patrons officiels, Bruno et Alberte, trop préoccupés de leur futur mariage et des ennuis de la succession, pour s'intéresser en quoi que ce soit à la vie intime et aux souffrances morales de leur chef de service.

Car l'événement est devenu presque officiel dans le monde : Bruno de Saint-Agilbert va se marier avec Alberte; la nouvelle a fait un peu sensation à Paris, parmi les anciennes relations de la douairière, et c'est tout. Dans les ateliers, elle passe presque inaperçue. L'ouvrier rend ce qu'on lui donne : M. de Saint-Agilbert ne s'occupe pas des hommes qu'il emploie, et, par une conséquence logique, il est devenu presque indifférent à tout son personnel : autant, dans certaines usines, le patron et les ouvriers ne font qu'un et deviennent les membres affectueusement liés d'une même famille, autant, ici, c'est la séparation et l'oubli... Qu'il se marie avec la lune s'il veut, ce petit fêtard, les ouvriers en auront-ils cinquante centimes de plus dans leur poche?... Qui sait, peut-être un franc de moins, car — ironie des choses ! — il faudra probablement offrir un cadeau à Mademoiselle, un cadeau libre et spontané... sous peine de vivement passer la porte!...

Mais, à Fleurines, le village s'émeut davan-

tage... Sans doute, une partie du pays parle actuellement une autre langue, et est allée chercher, auprès d'hommes nouveaux, la nourriture morale qu'elle ne trouve plus au vieux manoir, jadis la règle unique de la mentalité du pays. Mais l'annonce de ce mariage, arrivant trop vite après l'enterrement de la baronne, entame tout de même l'indifférence générale professée dans le camp adverse pour le château ; on éprouve une joie mauvaise à constater la descente évidente ; on ricane de la déception des terriens et, chez les débitants, on souligne crûment la déroute de leurs espérances.

Car, maintenant, c'est fini à tout jamais ! Jusqu'à la dernière heure, quelques vieux du village, moins intransigeants que Mathurin, avaient espéré que la mort de la mère ramènerait l'oiseau volage au nid. Désormais, il faut abandonner cette illusion, et ce n'est pas sans une douleur profonde que les anciens se souviennent de l'amour des Saint-Agilbert pour le sol qui les vit naître, de la fierté qu'ils avaient de leur sang, et des origines de leur fortune..., de la vieille baronne qui, vivante, ne permit à aucun taré, fût-il millionnaire, de fréquenter chez elle, et qui, pourtant, serrait la main des bûcherons dans ses courses à travers bois et embrassait leurs petits enfants. Plus d'illusion désormais à se faire, c'est bien la

fin, l'effondrement dans la honte, le désastre dont on ne se relève plus !...

Les paysans connaissent parfaitement la fiancée, *l'Alberte,* comme ils disent, celle qui va franchir en voiture de gala la grille historique, où s'entrelacent les armoiries des Saint-Agilbert, des Valmont, des de la Ferlendière... Ils l'ont vue à l'œuvre au Val d'Api, ils savent qu'elle fut le mauvais génie de la vallée, qu'elle a laissé derrière elle de la banqueroute, du déshonneur et du sang...

Et c'est elle, la faillie..., la méprisée de Jacques..., que Bruno va ramasser dans l'anonymat de Paris, où elle est venue s'échouer, comme tous ceux qui ont besoin de cacher quelque chose !... C'est elle que, demain, il amènera, hautaine et triomphante, dans un pays qui la poursuivit un jour à coups de pierres..., elle qu'il installera dans la chambre attristée de la baronne..., elle qu'on rencontrera partout, comme autrefois, sur les routes et dans les sentiers... qui sait, peut-être même à l'église !...

Ils pensaient cela, les paysans; qu'auraient-ils dit s'ils avaient su l'entière vérité, et que la vieille baronne mourait presque uniquement de la fiancée du petit comte?...

Aussi Bruno reçoit-il chaque jour du Val d'Api des lettres de supplications et de colère; mais il s'en va dédaigneusement au milieu de cette tristesse, sans vouloir même la discuter. Égoïste

raffiné, il lui plaît d'épouser Alberte; il l'épousera quand bien même tous, à Fleurines, devraient lui tourner le dos. Il ne cherche même pas à savoir ce qu'on peut dire de lui... d'elle... A quoi bon!... La chose le laisse froid... Le monde s'arrête là où se termine son plaisir... Il ne va même pas jusqu'aux frontières de son intérêt, se trouvant assez riche pour s'épargner cette inutile fatigue. A tous ces croquants, il ne demande qu'une chose : de ne pas plus s'occuper de lui qu'il ne s'occupe d'eux, et même, à vrai dire, en allant tout au fond de sa pensée, il ne leur demande même pas ce minimum... Qu'ils s'occupent de sa conduite s'ils ont du temps à perdre... Lui, il passe!...

Pour Alberte, c'est très différent. Depuis la mort de la baronne elle ne vit plus. Une fois déjà, dans son existence, elle a traversé une phase presque semblable... Elle a cru tenir la victoire; et les événements lui montrèrent, en quelques heures, la distance proverbiale qui sépare la coupe des lèvres qui la désirent.

Littéralement, la perspective de son mariage l'hypnotise!... Elle, Alberte Harmmester, l'aventurière des peausseries, la vaincue du Bois-Roux, revenant au Val d'Api, comtesse de Saint-Agilbert... Quel rêve!... Cette vision la hante tellement qu'elle est obligée de faire appel à toute

son énergie, à toute son expérience de femme, pour ne pas paraître trop joyeuse, trop inquiète, trop pressée de voir les choses enfin irrévocablement signées...

Pendant le séjour forcé de Bruno à Fleurines, elle est seule à Paris, restant des journées entières enfermée dans son appartement qui ne lui donne plus que l'impression d'une chambre d'hôtel provisoire; et là, derrière ce front ardent, les rêves succèdent aux rêves et les terreurs aux terreurs... Alberte devient une Perrette tragique qui porte avec fièvre son pot au lait, sachant par expérience qu'il peut toujours tomber et laisser couler, comme de l'eau à ses pieds, ses plus chères espérances; mais, malgré tout, elle fait, sans se lasser, des châteaux en Espagne et ne réussit pas à calmer la pensée de ce cerveau que Dietzch ne jugeait pas assez lourd, et qui pourtant contient un monde!

Aussi les plans de stratégie féminine vont-ils leur train... Doit-elle s'éloigner un peu de Bruno, se faire plus rare... plus discrète... plus lointaine..., jouer la comédie de la délicatesse à laquelle si facilement se laissent prendre les hommes de quelque cœur..?

— ... Maintenant, Monsieur, vous êtes riche, et n'avez plus besoin de personne, j'ai peur que vous ne regrettiez votre parole... Si vous me

laissiez rentrer dans ma solitude et dans mon deuil...? Hélas!... peut-être jamais n'aurais-je dû en sortir!...

... Ou bien doit-elle adopter la tactique contraire..., entourer le jeune homme, l'envelopper, le pénétrer de son influence, le soustraire farouchement à toutes les autres; seulement, dans ce cas, le péril surgit de faire peser sur lui un joug trop évident... Et si jamais il éprouvait la tentation de le secouer!...

Reste le moyen terme, fait d'une perpétuelle mise au point... Savoir être là quand on vous désire, et partir la minute avant celle où l'on aurait fatigué...

Toutes les questions possibles se posent à son imagination exaspérée... Quelle orientation définitive va prendre Bruno?... La disparition de sa mère l'a-t-elle atteint dans les régions profondes de son cœur?... L'étincelle sainte a-t-elle jailli, supprimant toute autre clarté que la sienne?.. Ou bien, dans cette âme banale, l'impression de cette mort ne sera-t-elle que le fugitif sillon creusé par l'aile de l'oiseau à la surface mobile de l'eau, et qui se referme à l'instant?... Mais surtout Luce l'inquiète; cette Luce qu'elle ne connaît pas... On la dit belle, avec de lourds cheveux châtains et des yeux de rêve... D'avance, elle est son ennemie, celle-là... Qui sait!... Peut-être a-t-elle

profité de l'heure douloureuse, où les âmes ne s'appartiennent plus, pour reprendre son cousin et l'entraîner de nouveau dans les régions bêtes de l'idéal, destinées à donner du bonheur aux gens de forte imagination ou à ceux qui ne savent pas en avoir d'autre...

Dietzch, lui aussi, va rentrer en scène!... Que d'ennemis devant elle!... Tout peut lui arracher « son fiancé », depuis l'offensive directe d'un Mathurin jusqu'au charme intime du passé qui se dégage des très vieilles maisons et des tombes couvertes de mousse... Car il est son fiancé, il a prononcé lui-même, un jour, le mot fatal qui engage..., et elle s'est chargée de l'éparpiller aux quatre vents du ciel, afin qu'on sache bien partout que le comte est à elle, sa chose, et que personne n'a plus le droit d'y toucher... Oh! comme elle le voudrait définitivement ici, à Paris, loin des influences papelardes et des amis pieux de province..., loin de cet abbé Hans qu'elle oubliait..., de ce curé paysan qui ne résistera pas au plaisir d'y aller de sa petite tragédie, servie toute chaude, aux flammes de l'enfer!...

Sur son divan, les yeux perdus aux murs, les mains énervées, battant de petites charges autour d'elle, Alberte poursuit toutes les hypothèses, les unes après les autres, les construisant, les comparant..., cherchant à pressentir celle qui doit

triompher dans l'âme veule de cet être qu'elle méprise, mais qui a l'avantage de posséder un million dont elle a besoin, et qu'elle ne peut conquérir sans lui...

Cet état d'esprit explique aisément la façon dont elle bouscula le malheureux Claude quand, un soir, vers 5 heures, il vint au domicile particulier d'Alberte, avec son air simple et son honnête figure, ne sachant pas la raison pour laquelle, depuis plus de huit jours, la jeune femme ne paraissait plus au bureau...

Alberte vivait tellement dans son rêve, que Claude lui rappela presque l'existence de l'usine :

— Ah! c'est vrai, mon pauvre ami, j'oubliais nos wagons... Je vous ai laissé bien seul!...

— Si seul... que je me suis demandé si Mademoiselle n'était pas malade..?

Alberte passe alors la main sur son front :

— ... Malade..? Oui et non.

— De quoi donc..? demande Claude.

— Mais de tout ce qui arrive... N'est-elle pas terrible, cette mort de Mme de Saint-Agilbert... et toutes ces affaires embrouillées qu'elle laisse? Son fils ne fait que la navette entre Paris et Fleurines... Il n'en peut plus, il est épuisé...

— Vous connaissiez Mme la baronne?

— Oh! très peu... Pour ce que je voulais en faire!... Je connais naturellement davantage M. de

Saint-Agilbert, et les parents de nos amis sont nos amis... Tout va bien à l'usine?...

— Bien..? Non!... J'ai quantité de choses à vous dire...

— ... Pas trop... hein..?

— ... Du courrier à vous faire signer...

— C'est vrai... j'irai un de ces matins... En attendant, vous avez tout pouvoir...

— ... De votre part, je n'en doute pas; mais à cause du personnel, je désirerais vivement que vous veniez tous les jours là-bas, ne serait-ce qu'une heure. Car je ne me sens pas assez appuyé... Ma situation devient de plus en plus difficile, à cause de quelques individualités intrigantes.

— Lesquelles..?

— Sandrin et sa bande...

— Sandrin!... Ah!... vous savez... c'est un gros morceau!... Faites attention!... Il est à ménager!... Mauvaise tête, il nous ferait une grève comme rien... Tâchez d'adoucir les angles; j'ai déjà remarqué, avec regret, je l'avoue, que vous ne vous entendiez pas très bien tous les deux.

— Mais à qui la faute..?

— A lui, sans doute! Mais, mon pauvre Claude, c'est précisément parce que vous êtes un bon garçon, sensé, judicieux, qu'il faut savoir le prouver en cette circonstance, en ne poussant pas les choses à l'extrême... Rappelez-vous la

phrase de M. Dietzch : « On attrape plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre! » Soyez la cuillerée de miel!... Sandrin est d'abord un malade, un aigri...; il est jaloux, vaniteux, mais surtout irréductible; ses idées sont comme une pétrification de rancunes et de jalousies dans son cerveau haineux; je l'ai jugé; n'essayez pas de tenter la modification de ce caractère, vous n'y réussiriez pas!... Je le tiens pour plus fort que vous, et comme l'homme est nécessaire à l'usine, il faut vous arranger pour vivre avec lui...

— Le croyez-vous si nécessaire?...

— Absolument! Donc pas d'affaires, surtout en ce moment!... M. de Saint-Agilbert est dans la peine... Moi-même je souffre de son deuil... Vous sentez que le moment serait mal choisi... La paix!... Nous avons besoin de la paix!... Moi surtout!... Ne nous agacez pas avec vos petites histoires personnelles!...

En disant cela, Alberte relève ses cheveux, repique ses peignes, parlant très vite pour dire quelque chose, laissant avec affectation voir son désir que Claude parte le plus tôt possible, et la laisse tranquille, à ses préoccupations.

Le jeune homme s'en rend très bien compte; il insiste malgré tout.

— Et le courrier..? Je ne peux pourtant pas

signer les commandes et assumer tout seul la responsabilité des expéditions à faire ou à recevoir...

— Mais pourquoi pas, au moins d'une façon transitoire..? Vous êtes intelligent, honnête, j'ai toute confiance en vous... Prenez ma griffe dans mon bureau, et signez tout ce qui sera nécessaire!...

Claude alors part rêveur, les épaules basses, sentant qu'Alberte s'énerve..., que l'usine est le cadet de ses soucis, qu'une autre chose domine en son cœur..., qu'il est inutile d'essayer de faire surgir, sur le terrain bouleversé de cette âme, une préoccupation industrielle, si grave soit-elle..., et que cette femme, distraite à tout le reste, n'écoutera que l'écho de sa propre pensée.

Et, en descendant l'escalier de l'hôtel, le jeune homme se demande ce que demain réserve aux ateliers de la Chapelle. L'usine glisse évidemment sur une pente rapide, et elle n'ira pas loin sans catastrophe... Le sentiment de cette glissade affole-t-il Alberte?.. Ce n'est pas probable!... Claude se croit même sûr du contraire, en reprenant, les unes après les autres, les remarques qu'il a faites au cours de cette conversation: Alberte arrive à ce moment psychologique où la femme la plus forte, sous le coup d'une passion violente, redevient subitement une enfant,

incapable de raisonner une situation, esclave d'une idée fixe, qui enlève la perception de tout ce qui n'est pas elle, et marche au mirage avec une ardeur que rien ne peut plus retenir.

Or, il est vrai que, par cette abstention d'Alberte, la situation de Claude se fait chaque jour plus difficile, car, sans pouvoir fortifier son autorité dans les ateliers, il assume, en raison des circonstances, une responsabilité pleine de périls.

Il ne tarda pas à en faire la constatation, car rien n'égala, dès le lendemain, l'étonnement de Sandrin en voyant, de ses propres yeux, que le petit Claude Routier se mettait à signer les feuilles des commandes officielles, par lesquelles un travail devient immédiatement exécutoire dans l'usine. En temps ordinaire, le chef de service se contentait de faire la proposition, et un des patrons, ou l'ingénieur, la rendait officielle par sa signature. Désormais Claude est tout..., la loi et les prophètes!...

Sandrin, vingt-quatre heures après cette découverte, n'en est pas encore remis; elle le fait tomber sous la dépendance absolue d'un ennemi personnel; et il y voit le résultat d'une machination savante, d'une représaille de Claude contre un chef qui refuse d'être son esclave... Il monte alors en lui cette poussée de haine, terrible dans un homme de quarante ans, intelligent, fort, et

qui a des partisans autour de lui... C'est donc la guerre déclarée par l'ambition de Claude... Il l'a voulue, ce bouvier, et il l'aura de telle façon qu'un jour, peut-être, il demandera sa grâce à deux genoux!...

En effet, les représailles ne furent pas longues à venir.

Dès la semaine suivante, Claude, dans ses tournées de service, a l'impression que les yeux du contremaître sont perpétuellement rivés sur lui en une provoquante expression de mépris... Quand il passe, il saisit au vol des fragments de conversation, où il est désigné, bafoué; Sandrin l'appelle « *patate* » presque à haute voix, espérant une scène..., voulant voir une bonne fois si son ennemi a du sang rouge dans les veines et s'il ne se retournera pas pour lui répondre.

Mais le fils de Mathurin a trop souffert de la violence de son père et de la sensibilité de sa nature pour donner dans le piège; par instinct plutôt que par raisonnement, il devine sa voie, et s'impose une force d'inertie qui lui demande, à certaines heures, des appels de volonté et des sacrifices d'amour-propre vraiment héroïques... Sandrin peut dire ce qu'il veut, accumuler provocations sur provocations, Claude essaye de renouveler sans cesse, le pauvre!... sa résolution de ne pas répondre.

Mais les jours succèdent aux jours, sans qu'Alberte apparaisse..., sans qu'une lettre du comte vienne annoncer son retour définitif. On le dit à cheval entre Paris et Fleurines pour un long mois encore, et Claude, seul dans une lutte de tous les instants, sent, malgré tout, sa force morale diminuer, sa patience s'effriter comme un mur assailli de partout et qui cédera subitement en une ruine dont on ne peut prévoir les conséquences... Il a conscience surtout que, malgré sa bonne volonté, son règne involontaire est néfaste pour la prospérité générale de l'usine..., que les ouvriers sont plus puissants pour le mal que lui pour le bien..., qu'en dépit de ses efforts pour enrayer la déroute, c'est un sauve-qui-peut général de tous les intérêts particuliers, et que chaque service de l'usine s'en va, comme à vau-l'eau, vers la fatalité des décadences!...

Un jour, dans cette situation aigrie, où le caractère de chacun s'énerve, il s'en fallut de peu que Claude ne faiblît et que les choses ne devinssent tout à fait tragiques. Les chefs de section avaient un bureau commun dans lequel, en temps ordinaire, Dietzch les réunissait pour leur expliquer les particularités relatives à la construction de telle ou telle voiture, suivant le pays et l'usage auxquels elle était destinée.

Un matin, Claude, bien malgré lui, mais forcé

par une commande spéciale pour le Nord, rassemble les contremaîtres, et, en quelques mots très clairs, les met au courant des modifications demandées aux plans ordinaires ; tous écoutent, comprennent, et, comme d'habitude, partent pour leurs services respectifs où doit s'exécuter le travail.

Sandrin, que cette passivité des autres chefs exaspère, se met à se promener dans la salle, riant d'un mauvais rire narquois et gouailleur, cherchant évidemment à provoquer une observation.

Assis à son pupitre, Claude collationne les dossiers qu'il vient d'expliquer ; il est calme en apparence et semble ne s'apercevoir de rien ; en réalité, il voit tout, et sa main tremble de l'effort qu'il s'impose à lui-même. Sandrin produit sur son organisme comme une impression de vipère, une sensation physique insupportable, telle que, pour y échapper, il cherche à s'absorber dans la vérification des plans ; mais malgré sa volonté tendue, quand le contremaître passe et repasse, ricaneur, exaspérant, les deux mains derrière son gros dos, Claude ne peut s'empêcher de relever la tête..., de regarder dans la vitre qui fait glace ; et, à chaque fois, la vision de cet homme donne à son âme comme le coup d'archet de la haine, chantant la bataille, la vengeance assouvie là, d'un seul coup !...

... Jeune et fort, il s'écouterait, qu'en un bond il serait sur Sandrin... le jetterait sur le plancher, étoufferait son mauvais rire dans sa gorge, sous l'étreinte de son poing de fer, et la chose serait réglée en quelques secondes... Mais il ne veut pas s'écouter... il veut éviter un éclat qui, fatalement, lui donnerait tort, car il irait trop loin!... On n'arrête plus la vague bouillonnante quand la digue est ouverte..., quand le vent souffle en tempête sur la furie des flots déchaînés..., et c'est un orage fou qu'il sent monter en lui!... S'il met Sandrin en chantier..., Sandrin est perdu, chaviré, ravagé... L'homme le plus doux voit si vite rouge à certaines heures!... Et alors, finalement, qui triompherait?... Ce serait l'autre, car la victime donne toujours tort au vainqueur... Oh!... comme il distingue bien le piège!... Sandrin veut un éclat.. ? Donc, il ne doit pas l'avoir!...

Se relevant avec une telle brusquerie qu'il renverse sa chaise derrière lui, le jeune homme traverse la pièce, passe devant son rival qui s'arrête, les yeux goguenards... attendant... Mais Routier s'en va, court vers son pavillon, sachant bien que la fuite seule peut empêcher sa volonté de sombrer sous l'afflux de la colère. Sandrin constate seulement que les poings de Claude sont crispés et qu'il a failli réussir...

Alors il le suit, têtu, tenace, voulant avoir sa

scène. Et quand, une heure après, Claude ouvrit sa fenêtre, il aperçut Rabaroux en grande conversation avec Dietzch et Sandrin; ce dernier montrait du doigt les croisées du pavillon, et se tordait de rire...

CHAPITRE XXII

Les semaines qui suivirent furent en apparence plus calmes; les orages sont censés décharger le temps, et Claude recommençait à espérer, quand, un matin, en arrivant aux ateliers, il fut stupéfié de voir M. de Saint-Agilbert causant à voix basse, en grand mystère, avec Sandrin, dans le bureau vitré de ce dernier!...

Que pouvait bien signifier cette intimité inattendue?... En tous cas, elle constituait envers lui, Claude, une incorrection grave de la part de son supérieur, qui lui devait sa première visite à l'usine; Routier venait en effet de remplir en l'absence des deux patrons l'office de directeur responsable, il avait droit à ne pas voir, en plein atelier, le comte de Saint-Agilbert encourager, par une préférence insolite, celui qui représentait l'opposition. Aussi le jeune homme, froissé, fait-il un salut un peu raide, que Bruno lui rend d'ailleurs d'une façon parfaitement indifférente.

Donc, c'est entendu, la paix est impossible

ici, et, de nouveau, il se passe quelque chose d'anormal... Dietzch a-t-il déjà commencé son action offensive?... A-t-il écrit ou fait écrire?... La lettre d'un client mécontent, voire même simplement anonyme, est si puissante sur les âmes veules!... Les prestiges les plus légitimes peuvent si bien sombrer sous la fantaisie haineuse d'accusations ridicules!...

Autre symptôme très caractéristique : Sandrin exulte, on le voit littéralement faire la roue devant le comte, parler avec la méthode et la lenteur onctueuse qui lui sont coutumières; on dirait qu'il décharge son cœur, qu'il explique les événements très graves, pour lesquels il faut mettre tous les points sur tous les *i*...

Claude se garde bien d'interrompre les confidences entre Bruno et son nouvel ami; il commence dans les ateliers son habituelle tournée d'inspection du matin, mais dissimule mal la grande tristesse qui vient de monter en lui :

— C'est cela, les hommes!... pense-t-il. Et quelle déception attend ceux qui espèrent une reconnaissance ou échafaudent leur sécurité sur eux!...

Une heure après, quand Claude repasse pour la seconde fois devant le bureau, il constate que les deux hommes sont partis : Sandrin doit être vraisemblablement dans son service; quant au

comte, il quitte à l'instant même l'usine, et, en prêtant bien l'oreille, on entend sa voiture s'engager sous la voûte, et Rabaroux faire tourner la grille...

Ainsi, M. de Saint-Agilbert s'en va sans lui faire l'honneur d'un entretien..., sans même dire un mot pour contre-balancer un peu l'impression mauvaise fatalement produite dans l'usine!...

Un moment Claude reste songeur... Il aurait aimé causer aussitôt avec le comte, savoir au juste quel mobile vient de le faire agir... Le simple hasard d'une rencontre..? un oubli coupable..? ou un dessein prémédité..? Puis il s'efforce de penser que, peut-être, il attache une grande importance à un fait bien minime; quand on est dans le deuil, on oublie facilement les choses de la vie matérielle, et, dans le décousu des préoccupations extraordinaires, l'âme se laisse si bien dominer par l'impression du moment!... Qui sait..? Bruno est peut-être froissé de l'absence de Claude, un enfant du pays, au convoi de sa mère..? Ou même, plus simplement encore, ne l'a-t-il pas reconnu et a-t-il cru saluer un employé quelconque..?

Mais, dès le lendemain, la nouvelle attitude de Sandrin força Claude à reconnaître tout ce que ces dernières hypothèses avaient de factice et d'erroné. Jusque-là, le contremaître, un jaloux

et un haineux, avait gardé vis-à-vis du jeune homme une allure réservée, dont il ne se départait guère que les jours de spéciale exaspération ; en général, il laissait parler son silence ; son visage avait le pli habituel du mépris ; et ses petits yeux, bloqués au fond de la graisse de ses joues, donnaient à sa figure une continuelle expression de fausseté haineuse.

Aujourd'hui, Sandrin rayonne avec une vanité d'enfant : il chante dans l'atelier, fait de l'esprit, fraternise avec les ouvriers, offre des cigares aux chefs, crie tout haut ses appréciations. Claude semble déjà ne plus exister pour lui...

Et les jours suivants l'attitude du contremaître se dessine de plus en plus en une ligne offensive. Sans doute, les ordres viennent encore de Claude, car il a le titre ; mais la puissance glisse de ses mains ; il reste la machine à écrire de la maison, et c'est tout!... Pour peu que les ordres ne plaisent pas, on s'en affranchit complètement, surtout dans l'atelier de Sandrin ; et Claude sent très bien que si jamais il risque une seule parole de protestation, le contremaître lui répondra de telle façon que la question d'être ou de ne pas être se posera aussitôt, et que M. de Saint-Agilbert devra opter entre les deux...

Or, qui choisira le comte..?

Question terrible ! Et c'est parce que le jeune

homme hésite devant elle, qu'il essaye de fermer les yeux, laissant passer l'orage, ne voulant pas assumer sur lui la responsabilité de faire jaillir l'éclair. Si Sandrin prend une telle attitude, c'est qu'évidemment il est soutenu par une influence secrète; chaque jour, il doit travailler à la rendre plus forte; derrière sa façade ricaneuse s'agite toute une vie d'intrigues, tandis que lui, Claude, se borne à s'occuper de ses différents services. Le contremaître sort et rentre maintenant quand il lui plaît; un après-midi, il revint très tard avec Bruno, et le jeune chef eut des raisons de croire qu'ils avaient dû déjeuner ensemble au restaurant. Peu à peu, l'excitation de ce contraste produit son effet, la nature très sensible de Claude s'attriste de cette lutte sans grandeur et sans trêve; il compare malgré lui le passé et le présent, la route indépendante, toute tracée, qu'il a quittée pour s'engager dans ce dédale de fourberies, sur ce terrain ruiné, où l'ambition d'un autre cherche sans cesse, et par tous les moyens, à dépasser celui qui le précède.

Malgré son bon vouloir, qu'il traite parfois de lâcheté, chaque manœuvre de son adversaire laisse donc Claude de plus en plus découragé :

— Je n'irai pas plus loin, se dit-il souvent, ma dernière concession est faite... Il arrivera ce qu'il arrivera, mais, au premier conflit, je me

dresse devant Sandrin, et je lui crie : « Halte-là ! On ne passe pas, et c'est moi qui commande ici ! »

Et, chaque soir, en revenant dans la solitude de son petit pavillon, il constate que, par amour de la paix, il a encore insensiblement reculé d'un pas; si bien que, pour ne plus en rougir, il revient à sa première résolution d'attitude passive, et, cette fois, l'élève à la hauteur d'une tactique définitive...

— Si Sandrin recherche la bataille avec une telle ardeur, c'est qu'il la regarde comme avantageuse pour lui; donc, il est de bonne guerre pour moi de la refuser, et de ne pas mettre ma situation à la merci d'une escarmouche.

Le souvenir de Fleurines vient encore accentuer cette ligne de conduite; et pensant à sa femme, à ses enfants, le jeune père de famille se fortifie dans la résolution de se défendre pour eux, par une silencieuse résistance, la seule possible. Il se fait même un plan d'avance; il se cuirassera contre toutes les provocations, toutes les lâchetés... Les athlètes s'entraînent à recevoir des coups terribles, afin de ne plus s'étonner de rien en public, et rester presque insensibles aux jours des grandes luttes; Claude fait la même chose au point de vue moral; il s'habitue à cette pensée que Sandrin doit le traîner dans la boue, le ridiculiser devant les ouvriers : « Il n'est qu'un paysan !...

Il s'entend mieux à conduire les vaches qu'à mener l'usine; il s'est montré un incapable et un prétentieux!... Comme celui de tous les parvenus, son joug se fait dur et sa surveillance mesquine; il a l'âme d'un pion de collège, et c'est un vrai plaisir de jouer des tours à cet ancien ouvrier qui finira dans la peau d'un sous-sacristain!... etc., etc... »

Claude les fait revenir souvent devant sa pensée, toutes ces phrases de haine qu'il a maintes fois complétées sur les lèvres des ouvriers; il cherche à s'habituer à leur coup de fouet..., à ne rien dire devant leur troublante apparition..., à devenir fort de la force terrible du silencieux qui regarde, écoute et se tait, ne livrant à personne un thème précis qu'on pourrait attaquer, s'entourant d'un mystère de vague et de mutisme..., s'obstinant à ne pas descendre sur un terrain qu'il n'a pas choisi, et à déconcerter ses adversaires par la révélation d'un caractère sur lequel rien ne peut avoir prise. On est si fort quand on reste possesseur de soi-même..., quand, par-dessus toutes les émotions de l'âme, l'intelligence conduit la personne humaine dans le sang-froid d'une volonté vraiment libre!

Seulement, cette force d'inertie, que les circonstances ont amené Claude à vouloir posséder, ne s'obtient pas sans des luttes inouïes, surtout

quand elle est radicalement contraire à la poussée naturelle d'un caractère affectueux; le jeune homme s'en aperçoit et se sent perpétuellement exposé à perdre, en une surprise, le prix de semaines d'héroïques résolutions.

Car tout est danger pour lui.

Chaque jour il se reproche un zèle naïf, une intervention trop passionnée dans une question inutile, cherchant à circonscrire son action à sa limite strictement obligatoire et officielle. Malgré tout, son bon cœur lui joue perpétuellement des tours, l'engage dans des passes dont il ne peut plus sortir qu'en allant de l'avant. C'est ainsi qu'un jour, le meilleur de ses ouvriers s'étant fait défoncer la poitrine entre le butoir et le tampon de fer d'un wagon, Claude le coucha lui-même dans son pavillon pour les premiers soins, accompagna le brancard qui le transporta chez lui, et ne quitta le malheureux qu'après lui avoir fermé les yeux.

Il n'y avait dans cette intervention rien que de très naturel; Sandrin y vit une réclame pour se tailler de la popularité; et, d'instinct, opposa une contre-manœuvre.

Connaissant les idées religieuses de Claude, il tenta, le soir même, une démarche auprès de la veuve, pour obtenir un convoi civil, et surprit un consentement de la pauvre femme, dont le

mari, sans être hostile, ne pratiquait pas; cette abstention plus ou moins volontaire avait été le grand argument de Sandrin. Dès qu'il apprit la chose, Claude entra dans une colère froide, et, à son tour, vint trouver l'épouse du malheureux, lui représenta toute l'odieuse faiblesse de sa concession, le retentissement douloureux qu'elle aurait au Val d'Api, ruina l'effet des menaces de son rival, et, finalement, obtint gain de cause...

A la grande rage de Sandrin, le convoi fut donc religieux. Mais le contremaître voulait avoir sa petite manifestation et il s'arrangea pour ne pas la laisser échapper. Les ouvriers suivirent le cercueil jusqu'à l'église; et avec cette impudeur effrayante, cette absence totale de sens chrétien qui caractérisent, à la ville, une certaine catégorie de travailleurs, ils restèrent tous à la porte. Seul, Claude s'avança la tête haute et entra dans l'église au milieu d'une double rangée de visages ironiques :

— Voilà le sacristain qui passe!... dit Sandrin à haute voix.

Le sacristain passa, et vint se placer auprès du catafalque, tout seul du côté réservé aux hommes.

La suite est ignoble : le propre fils du défunt, un gamin de seize ans, s'arrête, par peur, aux

côtés de Sandrin; et quand les femmes sont casées, tous les deux, précédant un groupe compact, traversent la rue et vont attendre, devant le comptoir d'un cabaret, la fin du service... Quelques ouvriers, sans argent, fument sous une petite pluie d'averse qui cingle du Nord... En temps ordinaire, aucun ne resterait là, avec des parapluies qui ne protègent pas; tous iraient vite s'abriter dans un corridor de maison bourgeoise; mais ici, la lâcheté les pousse à se mettre en évidence; ils restent debout, sûr le pavé gras, dans leurs vêtements du dimanche, afin que Sandrin les voie bien; ne voulant pas sans doute dépenser des tournées chez le marchand de vin, mais, pris par un vertige de crainte, par une contagion de respect humain, ils n'osent pas non plus avoir l'air de profiter de la pluie pour entrer à l'église; la religion du défunt étant, paraît-il, tellement dénuée de bon sens, que tous les baptisés ne peuvent décemment paraître s'y associer, même un seul instant!... O lâcheté des foules!... Qui pourra dire assez les raffinements de couardise et les bas-fonds de veulerie où tu fais descendre le troupeau de tes esclaves!...

Au bout d'une grande demi-heure, le convoi fait de nouveau son apparition dans la rue; il se produit alors dans les rangs des ouvriers un véritable mouvement de curiosité; on cherche à

revoir Claude, comme si son séjour à l'église eût ajouté à sa personnalité quelque chose de nouveau.

— Il doit avoir une commission du curé, ce garçon-là!... crie Rabaroux... Je suis sûr qu'il vient de se faire graisser les deux pattes à la sacristie!...

Claude entend le sarcasme, et passe...

Le cortège s'ébranle vers Pantin. Claude s'aperçoit que là, comme au catafalque, il est encore seul à son rang; les autres, sous le regard de Sandrin, restent lâches vis-à-vis de lui, comme ils viennent de l'être pour leur foi... Le jeune homme ne se retourne pas pour mendier un compagnon; il marche dans un isolement de vaincu, et entend derrière lui des conversations qui deviennent plus graves que de simples insultes...

— ... Après tout, dit-on dans l'entourage du contremaître, si ceux qui sont *censés* diriger prenaient les précautions suffisantes, des accidents comme celui d'aujourd'hui n'arriveraient pas; seulement on confie la responsabilité d'une usine à un malheureux plutôt fait pour servir la messe ou charrier des betteraves que pour construire des wagons!... Alors... que voulez-vous!...

Claude écoute tout, réfléchissant en lui-même qu'ici-bas, être méchant, c'est presque le meilleur moyen d'être influent; car enfin, jusqu'à nouvel ordre et révocation officielle, acte devant

lequel M. de Saint-Agilbert hésiterait peut-être encore, lui aussi pourrait se montrer agressif, rendre dent pour dent, et savourer un peu à son tour l'âpre plaisir de la vengeance... Il pourrait, tout à l'heure, en rentrant à l'usine, prendre à partie tel ouvrier qui ricane derrière lui..., trouver un prétexte dans son travail, ou même n'en pas chercher, et le mettre à la porte, séance tenante, lui refuser un bon certificat, et affamer sa famille entière. Seulement, dans les ateliers, on sait qu'il ne le fera pas; il est bon, Sandrin mauvais; donc Sandrin devient le plus dangereux, et c'est devant lui qu'on s'incline!...

Dans l'immense cimetière de Pantin, véritable ville ouvrière des morts, c'est une autre histoire : les corbillards arrivent les uns après les autres, de tous les quartiers du Nord et de l'Est de Paris, ayant hâte de décharger leur lugubre fardeau; ils sont suivis à grands pas par des théories d'hommes et de femmes qui se débandent, s'écartent, pour laisser passer les cadavres et les cercueils de volige, lesquels s'enfilent sans un prêtre, sans une croix, dans les grandes artères désignées, par crainte de l'idée religieuse, sous les noms grotesques d'*allées des Marrons d'Inde..., des Acacias..., des Néfliers..., des Peupliers blancs..., des Vernis du Japon..., des Sureaux...*, etc., etc.

On rencontre même, de temps en temps, des

groupes d'hommes à moitié ivres qui apportent jusqu'en ce lieu l'expression brutale de leurs passions politiques, et qui, en voyant les cercueils disparaître au fond des trous béants, creusés dans la terre, blanche encore du plâtre des démolitions, s'improvisent orateurs en plein air, et, d'une voix avinée, le chapeau en arrière de la tête :

— Ça, c'est de l'égalité!... de la vraie!... Parfaitement!... Et vive la Sociale!...

Les fossoyeurs présentent un peu de terre au bout d'une spatule de bois, et les ouvriers de Sandrin en jettent avec profusion, car elle est « l'eau bénite laïque ». Claude s'en indigne, et, apercevant un pauvre prêtre de banlieue qui accompagne un cercueil voisin, il le prie de venir bénir la fosse de son « pays », comme fait toujours l'abbé Hans à Fleurines... A cette vue, Sandrin ne se contient plus, et ses lèvres minces laissent échapper un blasphème ignoble, auquel plusieurs ouvriers sourient lâchement.

La veuve pleure sous son voile de gros crêpe, avec trois enfants autour d'elle; les camarades, la besogne faite, défilent rapidement, sous la pluie maussade, ayant hâte de secouer cette impression noire et de se réchauffer à *La Consolation des Familles*, un cabaret très connu sur la gauche du cimetière. Bientôt la pauvre femme reste presque

seule dans l'allée gluante, où gouttent les fusains des bordures. Par delà les lignes mélancoliques des murs du cimetière, on aperçoit toute une banlieue morne qui se plaque de terrains vagues, où les soldats des bastions comptent : *une... deusse...* dans le silence subitement tombé sur la nécropole déserte...

Et tout cela est triste... lugubrement, sans une étoile d'espoir, sans un cri du cœur, sans une croix de Rédemption... Claude se promène quelque temps seul, laissant son âme s'imprégner de la misère morale qui monte de ces sous-sols faits de cadavres d'ouvriers, morts, pour un grand nombre, dans la lâcheté du respect humain et l'oubli de Dieu; les inscriptions des tombes semblent un pastiche païen..., beaucoup de colonnes brisées et d'épitaphes prétentieuses..., la pose dans le néant de tout!...

Le jeune homme s'en retourne, solitaire comme il est venu, sentant pleurer sur son âme les larmes de tous ces scepticismes; désolé lui-même pour des causes qui ne lui sont plus personnelles et qui prennent naissance dans une sorte de solidarité sociale, jusqu'alors incomprise par lui... Qui sait..., si, au lieu de se décourager, de s'absorber dans la méditation de son cas particulier, il n'a pas un rôle immense à jouer dans l'usine, et à défendre ce qui reste encore de foi

dans l'âme dévastée de ses pauvres « pays »..?

Le lendemain, cette impression n'est pas encore effacée, quand Alberte le fait demander à son bureau ; cela doit être pour une chose bien désagréable, car Rabaroux paraît tout heureux en venant le chercher.

En effet, la porte est à peine fermée, et déjà Mlle Harmmester, qui a complètement oublié les ateliers juste au moment où ils avaient le plus grand besoin de sa présence, reproche amèrement à Claude l'état de division dans lequel ils se trouvent, la mort accidentelle de l'ouvrier, et surtout son enterrement religieux qu'elle qualifie de violation de liberté de conscience, puisque, tout d'abord, la veuve avait promis à Sandrin le convoi civil :

— Votre règne d'un mois, dit-elle, a été déplorable ; je trouve tout le monde exaspéré contre vous ! Pourtant, vous n'avez pas la prétention, je suppose, d'avoir raison seul contre l'usine entière, et vous êtes d'autant moins excusable que je vous avais prévenu !... Heureusement pour vous, M. de Saint-Agilbert ignore encore une partie de la situation...

Alberte va continuer, mais Claude, d'un ton décidé, l'interrompt :

— Pourquoi l'ignore-t-il?...

— Parce que je vous ménage !...

— Vous avez tort, Mademoiselle!... On ménage un mauvais ouvrier, mais on ne doit pas avoir de pitié pour un mauvais chef!...

— Pourtant, si je laissais parvenir jusqu'à M. de Saint-Agilbert l'opinion réelle des ateliers à votre sujet, et surtout les expressions énergiques avec lesquelles elle me fut exprimée hier au soir, après l'enterrement..., savez-vous qu'il pourrait vous en coûter cher..?

— C'est-à-dire..? interroge Claude, avec un sang-froid qui commence à déconcerter Alberte.

— ... C'est-à-dire que votre situation elle-même serait compromise.

— ... Elle est tellement lourde à mes épaules, ma situation, que si je ne vous la rends pas à cette heure même, c'est uniquement à cause de ma femme et de mes enfants; mais si vous, ou M. le comte, preniez l'initiative de la briser, soyez bien sûre, Mademoiselle, que je n'aurais qu'un mot à dire, et ce serait : « Merci!... »

Du coup, la jeune fille, après avoir voulu effrayer, s'alarme à son tour, car le départ immédiat de Claude, après celui de Dietzch, la forcerait à s'occuper de l'usine d'une façon assujettissante et la jetterait, surtout en ce moment, dans toute une série d'embarras inextricables.

— Vous avez bien changé, Monsieur Routier...

— Peut-être pas tant que vous le pensez!

— Allons donc!... Vous êtes dans vos jours noirs!... Moi aussi, j'ai les miens; il faut secouer tout cela... que diable!... Vous seriez le Pape, vous auriez des ennemis!...

— Des amis aussi...

— Mais vous en avez!..

— Ici..?

— Oui, ici.

— Qui donc?..

— Mais, moi...

Alors, faisant volte-face avec cette hypocrisie féminine, inconsciente tellement elle est instinctive, Alberte tend à Claude la main en un geste de camarade :

— Mon ami — et elle appuie sur ce mot, — nous nous sommes fait de la peine bien inutilement tous les deux, ce matin; je me suis laissé impressionner par Sandrin, qui est un intrigant et un ambitieux; mais, au fond, je sais absolument ce qu'il faut penser de lui et de vous... Que deviendrait l'usine si vous en sortiez?.. Votre honnêteté y constitue pour moi la plus essentielle sécurité!... Seulement, vous êtes susceptible comme tous les terriens; vous entrez dans la situation tête baissée, comme les taureaux de votre pays... Pour la troisième fois, rappelez-vous donc ce qu'on vous a dit : l'usine ressemble à

un ménage; pour y être heureux, il faut : 1° des concessions!... 2° des concessions!!... 3° des concessions!!!... C'est ainsi qu'on arrive à la concession à perpétuité... Laissez-moi vous prêcher la suavité, la douceur, la tendresse, la charité, la mansuétude, la bénignité... Soyez le rayon de soleil de l'usine!... Et qu'à votre bonté fondent les plus vieilles haines et se dissipent tous les malentendus... Pour pénitence, mon enfant, vous embrasserez Sandrin trois fois... Allez et ne péchez plus!...

Tout rêveur, Claude descend le petit escalier du bureau d'Alberte... Est-elle sincère, ou les paroles affectueuses qu'il vient d'entendre cachent-elles un piège de plus..? En tout cas, un nouveau complot se trame sûrement contre lui, car Alberte elle-même vient de reconnaître qu'on a fait un rapport le soir même de l'enterrement...

Par la pensée, Claude se représente l'ensemble de la situation : le comte ne lui parle plus depuis son retour de Fleurines ; les ateliers sont hostiles... Sandrin part résolument en guerre contre lui, sous la protection lointaine de l'influence de Dietzch... Pour conserver sa malheureuse place, il va falloir lutter encore..., lutter toujours..., se battre contre tout le monde..., et vraiment, il ne peut s'habituer à comprendre ainsi la lutte pour la vie!...

C'est donc découragé qu'il sort de cette entrevue avec Alberte, et le soir même il écrit à sa femme une lettre où, sans le vouloir, il laisse pourtant deviner son état d'âme un peu plus que d'habitude, et imprègne son style de cette tonalité douloureuse qui semble être la note de son habituelle atmosphère.

Paule lui répond courrier pour courrier.

Ami très cher,

Il me semble que tu me caches quelque chose..., que je ne suis plus ta femme..., que tu souffres sans moi..., loin de moi..., que je deviens une étrangère dans ta vie; moi qui ai soif de tout savoir de toi! Quand reviendras-tu..? Ou, si tu préfères, quand me permettras-tu d'aller enfin te voir là-bas, à Paris...? Ici tout t'attend, le cottage est plus accueillant que jamais : juillet est exquis à Fleurines; j'ai honte de mon cadre de bonheur, en pensant à ton usine de la Chapelle et aux jours de pluie froide dont tu me parles.

Hier, Mlle Luce est venue nous voir, en grand deuil; elle paraît très triste... On dirait un oiseau dont les ailes seraient cassées... Elle habite maintenant l'Abbaye, dans un petit pavillon qui fait, à droite, pendant de celui qu'occupait Mlle Odile. La tante de Valmont paraît très heureuse de l'avoir, et on les rencontre souvent toutes les deux, en voiture, dans la campagne; quelquefois M. Jacques de la Ferlendière les accompagne.

Mlle Luce m'a parlé beaucoup de toi :

— Claude n'ose pas revenir à Fleurines, m'a-t-elle dit, même pour quelques jours, car il doit être écœuré de tout ce qu'il voit, et je suis sûre qu'il n'aurait plus le courage de retourner à Paris...

Est-ce vrai..? Viens toujours essayer!...

L'abbé Hans vieillit beaucoup; mais le père est solide comme un chêne.

Si l'on en croit l'opinion de tout le monde ici, le château sera vendu; le notaire a dit que le comte n'en veut plus, mais que l'Alberte désirerait le garder pour exaspérer la Ferlendière. On dit aussi que M. Jacques va se porter aux élections, et que, dans ce but, il a deux mille journées de travail à donner aux journaliers du pays: on curerait l'étang, puis on drainerait les terres en contre-bas de l'Abbaye, car maintenant la Ferlendière et l'Abbaye sont un même domaine. Quand viendras-tu voir ces changements?

Jean et Annie t'embrassent comme ils t'aiment,

Et moi!...

PAULE.

CHAPITRE XXIII

Cette lettre, qui arrive juste au moment où Claude en avait tant besoin, provoque un afflux de souvenirs et de comparaisons, comme un besoin de laisser tout là..., de fuir ces murs, ces cheminées, ces figures compliquées de collègues, problèmes vivants qui font travailler sans cesse et lassent sa pauvre âme malade.

Même en temps ordinaire, dans ce va-et-vient fiévreux d'intrigues perpétuelles, au milieu des responsabilités mal définies, et souvent très dangereuses, qu'il lui faut prendre à chaque instant avec le monde aride des affaires, ce fils de terrien éprouve parfois un désir exaspéré de ne plus recevoir personne, d'être seul, loin de tout et de tous; et la nostalgie de la campagne monte alors en lui avec une puissance de résurrection...

La lettre de Paule avive ce besoin, le rend presque immédiatement irrésistible; et comme Claude ne peut ni ne veut aller à Fleurines, surtout dans l'état où il se trouve, il cherche un

moyen terme, pour se distraire un peu de sa pensée fatigante, ne serait-ce qu'un seul jour!...

Après une courte hésitation, il décida de partir le lendemain, qui était un dimanche, et de tromper sa faim des champs, sa soif de solitude, en allant un peu voir cette banlieue de rêve, dont les Parisiens sont si fiers; cette ceinture de la capitale *faite avec l'émeraude des forêts, et que les toits rouges ou violets des villas sèment tour à tour de rubis et d'améthystes!...*, comme disent les poètes qui commentent les guides et les cartes cyclistes.

Si même il allait déjeuner chez un client de l'usine qui habite le Raincy et l'a maintes fois engagé à venir se reposer, à l'ombre de *son bois,* des fatigues de Paris?... Mais il abandonna vivement ce projet.., on parlerait certainement des ateliers, de Sandrin, de M. de Saint-Agilbert, et alors, où serait le repos?... Il résolut donc tout simplement de passer sa journée en sauvage, gardant son entière liberté, quitte à entrer chez cet ami si, au dernier moment, le cœur lui en disait.

Le lendemain, le soleil apparut radieux dès la première heure, et monta dans un ciel plombé qui promettait une belle journée de chaleur.

Claude n'est presque jamais encore sorti de Paris; depuis son arrivée à l'usine, il s'est terré à la Chapelle, s'occupant souvent d'affaires plus

encore le dimanche que les autres jours, n'ayant aucune relation, n'éprouvant même pas le désir d'en faire. Aussi, l'aspect de la gare, envahie dès 8 heures du matin par une armée d'hommes, de femmes, d'enfants, par les Sociétés de tir, de gymnastique, d'orphéons ou de fanfares, en quête du train de plaisir, est un spectacle nouveau pour ses yeux : on s'écrase aux guichets; trois surtout sont pris d'assaut, précisément ceux qui distribuent les billets pour Pantin, Noisy, Bondy, le Raincy, Livry... Claude a jeté son dévolu sur cette ligne, qu'il ignore un peu moins à cause des descriptions de son client. Comme il est absolument libre de son temps et que rien ne le presse, il attend patiemment son tour, intéressé par la vue de tous ces gens qui ne peuvent se passer de la ville et se ruent aujourd'hui si farouchement à l'assaut de la campagne!...

— C'est ainsi tous les dimanches..? demande-t-il à une marchande de journaux qui trône au milieu de ses publications comme une Junon antique.

La vendeuse le regarde, étonnée de cette naïve question :

— Eh bien, si vous veniez un jour de grande fête!...

Le train n° 1 part dans un brouhaha considérable; puis le train dédoublé, et enfin le *ter* où

Claude réussit à se caser, avec un billet de seconde classe, dans un compartiment de troisième, creusant péniblement, et avec force excuses, son trou entre un petit employé furieux, sa femme, ses trois enfants, qui abusent déjà de leurs demi-places pour vagabonder sur les genoux de la galerie, composée de trois soldats du train et de quelconques voyageurs. On fume, on chante dans les compartiments voisins; c'est la grosse joie débordante des Parisiens qui, après avoir étouffé pendant une semaine dans les rues, les magasins, les logements ouvriers, vont respirer sous un ciel moins étroit un air réputé plus pur.

Il y a là des ménages sympathiques et affairés, chargés de provisions comme s'ils partaient pour un véritable voyage; des enfants terribles qui sautent comme des crevettes, et passent tout à coup la moitié du corps par la portière, pour signaler à leur famille l'arrivée d'une locomotive sur la voie d'à côté; des ouvriers loquaces qui trouvent entre deux pipes la solution de la question sociale; des pêcheurs à la ligne qui partent en guerre contre les poissons du canal de l'Ourcq; des bicyclistes en culotte et en espadrilles, qui commentent les moteurs, et d'avance dévorent des kilomètres et... leur petit pain de deux sous.

Par-ci, par-là, quelques travailleurs silencieux, allant chercher là-bas, à la distance chichement

mesurée par la petitesse de leur porte-monnaie, ce que Claude veut aussi, un peu de calme pour leur pensée douloureuse, de l'espace à leurs yeux fatigués par le kaléidoscope des rues de Paris, un peu de silence aussi, et s'isolent déjà dans la foule braillarde, rançon obligée et payable d'avance de tout déplacement parisien.

Enfin le sifflet retentit, et le train va s'ébranler... A ce moment, éclatent, à l'impériale d'un wagon, les accents cuivrés des clairons d'une Société de gymnastique, qui va mesurer ses biceps et triceps avec ceux des Vengeurs de Montretout-sur-Ourcq. Par la portière grande ouverte, Claude voit pendre les guêtres blanches des gamins habillés en soldats, scandant le long des montants des voitures les accents nouveaux de la *Marseillaise*. Le chef de gare veut intervenir et exiger une tenue plus réglementaire; mais il est salué par une pluie d'épithètes aussi peu Louis XV les unes que les autres; il n'a même pas le temps de les apprécier, car, du bout du quai, des flots de voyageurs attardés, traînant des enfants et des sacs, accourent pour profiter du retard; il abandonne alors vivement le champ de bataille, et donne le signal du départ.

A Pantin, le train bondé reçoit encore du monde, mais chacun défend son compartiment avec l'énergie du désespoir; le voyageur du coin

met le pied contre la poignée d'intérieur, et, en s'arc-boutant ferme à la cloison, personne ne peut, du dehors, faire jouer le pène. Quand, par surprise, un voyageur parvient à ouvrir, il se voit aussitôt accueilli par des huées indignées : « Complet!... Pompes funèbres!!... Réservé!!!... » Le wagon des *dames seules,* où règne une température tropicale, est pris d'assaut par six garçons laitiers qui émettent la prétention d'y élire domicile, quitte à s'installer dans les filets... Une dame descend aussitôt porter ses doléances au chef de gare, qui ne l'écoute même pas et siffle comme un perdu pour se débarrasser du convoi le plus tôt possible. Le train part sans la dame, la laissant sur le quai, aux applaudissements frénétiques des compartiments voisins. Pourtant, à mesure que l'on s'éloigne de la ville, le grand air exerce déjà son action apaisante sur les cerveaux, la fièvre tombe un peu, le train se déleste à Noisy, à Bondy, au Raincy, où Claude descend seul... avec quelques centaines de personnes.

Il est 10 heures, et le soleil, d'une chaleur déjà brutale, découpe autour des maisons une ombre de plus en plus parcimonieuse. Le fils de Mathurin s'attendait à trouver des bois, des champs, des fermes, de l'espace, et il se voit dans une ville véritable, avec becs de gaz, tramways, rues qui se continuent pendant des kilomètres sous

forme d'avenues, bordées de petites maisons toutes neuves, d'habitations minuscules, tantôt bâties à l'entreprise toutes sur le même modèle, tantôt affectant des formes originales, prétentieuses, s'intitulant *Villa des Elfes* sans qu'on puisse savoir pourquoi, ou *Chalet des Cèdres* parce qu'un misérable araucaria tend vers le passant, au-dessus d'un pot trop étroit, ses branches étiques et chenilleuses.

Au travers des grilles ou des treillages, Claude distingue, dans ces jardins, grands comme la main, des Parisiennes en robes claires qui charrient du fumier et arrosent les fleurs en plein midi sous prétexte de les faire pousser; par-ci par-là, derrière les volets, chaudronne un piano, éclate une roulade sentimentale; des figures désœuvrées de demi-bourgeois apparaissent aux portes, suivant Claude d'un œil sévère et inquisiteur, car les routes ne sont pas très sûres, les rôdeurs abondent, surtout le dimanche, dans les allées des *Rendez-vous,* de la *Reine Caroline,* du *Trésor perdu,* où des planches peintes coupent la perspective, annonçant des villas *à vendre* ou *à louer*.

Comme le jeune homme observe tout avec grande attention; on le prend successivement pour un bandit de haute marque qui vient repérer son coup, ou pour le client sérieux qui sera le voisin de demain.

Toute la journée, il marche au milieu de cette nature hybride, monotone dans son essai à outrance de variété, faite de beaucoup de ville et de très peu de campagne, mais qui semble dire, quand même, la puissance victorieuse, l'irrésistible attirance de la terre, dont personne ne peut se passer, pas même ces bourgeois-là! Pendant la semaine, la Parisienne cultive à sa fenêtre le pauvre pot d'herbe où poussent les pâquerettes, et, le dimanche venu, elle court ici chercher ce que la ville lui a pris..., ce que possède le dernier des oiseaux des champs : un peu d'espace et de ciel libre...

Cela serait presque touchant, s'il n'y avait ici que des familles sentant gémir en elles l'exil de la terre; mais, à la banlieue plus que partout ailleurs, la ville jette son écume à gros bouillons, surtout les jours fériés. A chaque pas, Claude croise des groupes très « montés » qui clament des chansons élégantes comme *les Montagnards* et *Un éléphant, ça trompe énormément!...* Des couples suspects dansent une gigue chez le restaurateur de la *Reine Caroline,* et un clairon vissé à la bouche d'un pâle voyou qui se cambre sur le talus, semblant défier tous les Prussiens du monde, n'arrête pas de jeter à tous les échos sa note toujours distinguée. . . . . .

. . . . . .

Quand Claude, pour éviter l'encombrement du Raincy qu'il prévoyait considérable, revint, le soir, à la gare de Bondy, au milieu des champs inondés par les eaux d'épandage qui fermentaient dans les sillons et les jardins maraîchers, ce fut bien autre chose!... Les fumées des fondoirs de Macquart, le grand équarrisseur, rabattues par un vent d'Ouest, se traînaient lourdes et infectes dans la direction de la voie..., si lourdes qu'on avait comme l'impression de leur frôlement humide; la gare était envahie par une armée de gens poussiéreux, surchargés de bouquets, de fatigue et de sommeil.

Le train eut bien trois quarts d'heure de retard; aussi, dès que sa grosse lanterne apparut dans la nuit commençante, ce fut un brouhaha indescriptible : les maris, enfants sur les épaules, appelant leurs femmes; celles-ci poussant les petites voitures qu'on n'avait pu faire enregistrer, retenant à pleines mains le fils plus grand qui veut courir en avant et menace sans cesse de se perdre dans le remous de la foule; il y a là, sur le quai, juste quatre employés philosophes pour diriger, contenir quinze cents personnes résolues à trouver place dans un train qui arrive avec quarante voitures bondées aux stations précédentes.

Claude, brave garçon, fait l'homme d'équipe, aide le chargement, discute pour introduire une

petite voiture avec un bébé dans un compartiment contenant déjà douze personnes, passe les enfants dans les fourgons à bagages, en protège sur les escaliers des impériales où s'empile la foule anonyme, implacable, féroce, chacun ayant décidé d'aller coucher ce soir-là dans son lit!... Le train n'est plus qu'une immense larve humaine qui s'avancerait dans la nuit sur des pattes de fer; du monde partout : sur les marchepieds, se cramponnant aux mains courantes de cuivre, sur la toiture des wagons; les uns à plat ventre; les autres debout, se taillant, dans l'effroi qu'excite leur imprudence, une petite popularité éphémère qui peut leur coûter la vie... : on racontera cela demain, au bureau ou à l'atelier... Le tender est assailli, cinquante voyageurs trônent sur les briquettes de charbon et les réservoirs d'eau; la locomotive elle-même est encadrée d'hommes se tenant aux barres d'acier, aux chaînons, résistant tantôt passivement, tantôt par des bordées d'injures furieuses aux employés qui parlementent pour dégager le mécanicien :

— Allons... descendez!...

— ... Tu as ton lit à Bondy..? Le mien est à Paris... Viens-y donc... me faire descendre!!! etc.

Mais le retard s'accentue en des proportions dangereuses, il faut partir coûte que coûte, car l'express de Cologne doit approcher. Claude,

après avoir fait le sauveteur, doit sauter lui-même, au dernier moment, sur le devant de la locomotive, avec un sifflet de vapeur au-dessous de lui: ils sont déjà sept dans la même position, fermant parfois les yeux pour ne pas voir le vide béant devant eux, et ne pas sentir le grand appel du vertige qui leur siffle aux oreilles et les attire sur la voie. Ils restent dans cette position dangereuse jusqu'à Noisy-le-Sec; là, enfin, on peut se caser un peu mieux, le chef de gare disposant de moyens plus efficaces que son collègue de Bondy. Claude descendit à Est-Ceinture, pour gagner du temps; mais, à minuit, il déambulait encore dans la solitude morne de la rue Curial, entre d'interminables murs d'usine, au-dessus desquels veillaient, comme les divinités monstrueuses du fer et de l'acier, des réservoirs formidables, goudronnés de deuil, et qui prenaient dans l'ombre des formes effrayantes.....

Dans son sommeil, il eut des apparitions ironiques: la *Villa des Cèdres,* le *Chalet des Lotus bleus,* petites choses tour à tour infimes, prétentieuses, dansaient, comme des poupées japonaises, leurs danses minuscules devant une lourde forteresse de briques et de pierres, aux proportions géantes, entourée de champs à perte de vue, avec des moissons blondes qui inclinaient devant le soleil leurs épis d'or, et, au milieu d'elles, on

distinguait de grands bœufs roux qui tiraient tête basse, et à plein joug, dans la terre fumante...

Le lendemain, comme il entrait plus tard que d'habitude dans l'atelier, un contremaître, créature de Sandrin, lui dit en l'abordant d'un ton onctueux :

— Ah ! Monsieur Routier, on fait des cachotteries !...

— Moi..?

— Oui... vous !...

— Je n'ai rien à cacher !...

— Il faut croire le contraire... Ainsi, on vous a vu hier !... Vous possédez, paraît-il, un petit vide-bouteilles au Raincy... Ne faites pas l'étonné... Je vous répète : on vous a vu !...

— Et alors..?

— ... Chacun est content : précisément, on ne sait pas quoi faire le dimanche à Paris, nous comptons bien un de ces jours que vous inviterez les amis..?

Et Claude pensa :

— Si jamais j'avais éprouvé l'ombre de l'ombre d'une tentation d'acheter ou de louer dans la banlieue, voilà qui me la ferait vivement passer !...

CHAPITRE XXIV

Paule, malgré son habituelle force d'âme et sa fierté, n'a pu cacher à son beau-père l'impression faite sur elle par la lettre inquiétante de Claude :

— Quand tout marche très mal, lui répond le Mathurin, dans l'avenue des tilleuls qui conduit aux Poutrelles, c'est que le salut est proche!... Il vaut mieux pour l'arbre que la branche pourrie tombe; alors, au moins, elle sert à quelque chose : à fumer ou à éclairer!...

— Serait-ce pour Claude, père, que vous parlez ainsi?..

— Qui cela... Claude..? répond le vieux en regardant sa belle-fille avec cet œil implacable qu'il sait avoir à certains jours.

— Si vous ne connaissez plus votre fils, moi... je n'oublie pas mon mari!... Et le plus sûr moyen de me frapper en plein cœur, c'est de l'entendre calomnier par celui-là qui devrait être le dernier à l'abandonner!...

— Je ne calomnie pas : je constate et j'attends..

— Et vous attendez quoi..? demande Paule presque farouchement.

— J'attends un jour qui n'est plus loin, où ma prophétie se réalisera dans sa terrible vérité..., où je verrai le déserteur brisé, vaincu, venir ici demander pardon à la terre et à tous ceux qu'il scandalisa dans sa folie d'apostasie!...

Et, de son bâton noueux, Mathurin faisait sauter les cailloux de la route.

— Ceci, jamais!...

— Ne prononce pas ce mot, petite!...

— Jamais!... Claude l'a dite, cette parole; il était tout seul alors... Aujourd'hui, grâce à votre dureté, nous sommes deux à la prononcer... Jamais!... Vous entendez, le père..? Plutôt tout, plutôt mourir de faim sur une grande route que de venir ici vous demander du pain... : Votre joie nous le ferait payer trop cher!...

— Arrivez, les enfants!... fait le Mathurin en appelant Jean et Annie, pour couper court à une discussion qui fait déjà tout bouillonner en lui.

— Non!... Vous n'aurez pas les enfants!...

— Comment..? s'écrie le fermier qui revient, le visage rouge, sur sa belle-fille... Je n'aurai plus les enfants...? C'est du nouveau, cela!...

— Je ne veux pas qu'ils aillent apprendre auprès de vous le mépris de leur père!...

— Je n'aime ni ne méprise...

— Quoi alors..?

— J'ignore...

— Et moi, j'aime et je chéris!... Vous êtes la rancune; je suis le pardon!... Vous êtes la haine; je suis l'amour!... Mes enfants sont à moi, je les emmène.

— Prends garde!...

Mais Paule éclate en sanglots:

— Voici dix-huit mois que je prends garde..., que je supporte tout!... Dix-huit mois que vous piétinez sur mon cœur..., que je lis sur votre visage heureux l'annonce de toutes mes amertumes... Oui, je tremble quand je vous vois content..., je me demande aussitôt quelle catastrophe est arrivée à mon mari... Aujourd'hui, je n'en puis plus!... Votre dureté me révolte. Oh! j'étouffe! Mais dites-moi donc un mot..., une bonne parole... Que je ne m'en aille pas ainsi!... De quoi êtes-vous donc fait?...

Tout droit, Mathurin regarde cette femme dont les yeux, les mains, l'attitude entière implore... Un instant, Paule croit qu'il s'attendrit..., que sa dureté va se briser d'un seul coup, comme casse une barre de fer, mais le fermier se ressaisit, et, sans un mot, s'en va de son pas raide sous les grands arbres.

Quand il eut tourné au coin de l'allée, Paule,

qui avait espéré malgré tout jusqu'au dernier moment, part à son tour, et, toute lasse, prend le petit chemin creux reliant, à travers champs, la ferme au cottage. Elle marche, tremblante encore de l'émotion, courbée sous la menace, tenant par la main ses deux petits enfants qui se taisent, et la regardent avec des yeux pleins d'une interrogation effrayée. Paule a dans les oreilles la phrase implacable : « ... Il vaut mieux pour l'arbre que la branche pourrie tombe!... » Qu'a voulu dire le père par ces paroles..? S'appliquent-elles à Saint-Agilbert ou font-elles allusion à Claude..? Peu importe, d'ailleurs!... Car ils sont solidaires l'un de l'autre... Il doit se passer à Paris des événements qu'elle ne connaît pas... Sûrement on lui cache quelque chose..., mais quoi..?

Les yeux perdus vers l'horizon d'une campagne tout étincelante d'un soleil d'été, elle regarde là-bas, vers la ligne bleue des coteaux, dans la direction de Paris, comme si, parmi la brume vague qui ourle les lointains, elle pouvait lire un peu des destinées de celui qu'elle aime.

Juste à ce moment, dans le cadre étroit, découpé par le feuillage de la ruelle, apparaît la silhouette endeuillée de Luce qui descend de l'église.

Depuis la mort de la baronne, la jeune fille, avec ce besoin d'être seule qu'éprouvent si facilement ceux qui souffrent, évite le village ; malgré

la sympathie générale, elle se sent gênée par tous ces yeux, car ils veulent toujours trop savoir. Aussi, pour aller de l'Abbaye à l'église, Luce prend-elle maintenant l'ancien chemin d'Odile, qui, à travers champs, par la rue Basse, les Guérémeaux et la ruelle des Prêtres, relie son pavillon au presbytère, laissant Fleurines à gauche.

Le premier mouvement de la jeune fille, en voyant monter Paule vers elle, fut donc d'entrer au cimetière pour éviter les quelques mots qui devaient s'échanger forcément dans ce chemin creux bordé de deux haies, derrière lesquelles les paysans travaillent à leurs jardins.

Mais Paule est dans le malheur, elle aussi; Luce, d'avance, a peur de la peiner en paraissant la fuir.

Aussi revient-elle vite sur sa première résolution, et, sans chercher à se dérober, recommence à descendre lentement, sa robe de crêpe plein la main, à cause des herbes.

— Bonjour, Paule..., dit-elle la première en l'abordant.

Et elles s'embrassent toutes les deux.

La femme de Claude n'est pas encore remise de son entrevue avec le père, et ses yeux sont rouges. Luce s'en aperçoit, et, croyant que l'absence du mari en est la seule cause :

— Comment va M. Routier? dit-elle...

— Assez bien, paraît-il... Et vous?

— Oh! moi..., assez bien aussi!...

Paule a très peu vu la jeune fille depuis l'enterrement, et elle est frappée, sans bien analyser son impression, de ce qui, dans cette enfant, paraît brisé, irréparable.

Luce lui semble un corps dont l'âme intérieure expire en silence, comme une fleur sans eau dans une terre sans soleil; ce n'est même plus la plante qui pleure sous la pluie ou se débat au vent, mais celle qui gît au bord du chemin, brisée... oubliée... morte...

Luce donne tellement cette impression, que, pendant la conversation, Paule baisse presque les yeux pour n'avoir pas l'air de trop lire sur ce visage ce que les lèvres ne veulent pas dire.

Les deux femmes font ensemble quelques pas, remontant comme d'instinct vers le cimetière; et là, c'est plus navrant encore: appuyée sur une tombe, la jeune fille écoute, ou plutôt regarde parler Paule, essayant par bonté de suivre une pensée autre que la sienne, et ne réussissant à refouler l'expression de son besoin d'isolement qu'à force d'énergie et de condescendance.

Pourtant, tout dans cette journée chante la vie: le petit cimetière bien chaud retentit du murmure éperdu des abeilles et du gazouillis des oiseaux; le ciel étincelle jusqu'à l'infini de l'ho-

rizon, et, de tout le village, dans les fumées bleues qui déroulent lentement leurs volutes au-dessus des toits de chaume..., dans le murmure des moissons blondes qui s'inclinent et se creusent comme les vagues d'une mer d'or..., dans les appels des journaliers qui se hèlent à travers champs, monte le grand cantique de la nature toujours jeune, pleine d'avenir et de soleil..., de fleurs et de parfums!...

Seule, la masse du château, avec ses volets fermés, son parc solitaire, donne l'impression d'un grand cadavre, d'une sorte de géant vaincu, dormant, étendu dans la plaine, de son sommeil de pierre, à l'ombre des peupliers qui ruissellent de clartés vertes.

Mais les deux femmes ne voient rien de toute cette splendeur, ou plutôt elle accentue encore le noir épandu sur leurs âmes, car rien n'est triste comme la douleur du cœur encadrée dans la gaieté inconsciente des choses. Paule parle vite, disant son angoisse, la dureté de Mathurin, le silence inquiétant de son mari; Luce, tête basse, écoute, intéressée seulement quand elle entend comme l'écho de sa propre pensée chez cette veuve qui trouve, dans sa souffrance, le besoin impérieux de parler, comme elle, Luce, voit dans la sienne un ordre de se taire :

— Prions l'une pour l'autre!... conclut-elle,

en tendant la main à la femme de Routier.

— ... Pour moi surtout!... ose ajouter Paule.

Luce prend alors le sentier du Tuquet, enfoui au fond des terres, aimant ce chemin qui se creuse très fort à l'époque des blés hauts, où les épis frôlent la joue comme une caresse de la terre, offrant la compassion de son silence et la sympathie de sa mystérieuse affinité. En marchant, le souvenir de la dernière parole de Paule revenait en sa mémoire, et, peu à peu, Luce en vint à se reprocher d'avoir été égoïste... Elle avait presque écarté cette femme qui mendiait une consolation, ses deux enfants à la main; elle venait de sacrifier la douleur de cette mère à la sienne; or, si le petit comte ne mérite guère qu'on s'occupe de lui, il n'en est pas de même de l'œuvre compromise et de tous ces braves gens, Claude en tête, que M. de Saint-Agilbert entraîne dans sa chute, sans qu'aucune main ne se tende vers eux pour les secourir...

Et l'examen de conscience se précise peu à peu avec une réelle sévérité... Vraiment, depuis deux mois, elle oublie tout pour s'envelopper de solitude et rêver dans l'inactivité!... Peut-être est-ce son droit!.. Mais comme il serait mieux de ne pas en profiter! Car, ici-bas, il faut agir toujours dans le sens de sa propre perfection. Malheur à qui s'arrête un instant dans le travail de lui-

même!... La frondaison des plantes inutiles ou mauvaises envahit aussitôt son âme, et va s'alimenter dans les couches premières de notre nature, confisquant la vie d'un être à son stérile profit!...

Luce a faibli quelques jours, tout entière à la douleur inattendue, éveillant dans son âme la sensation d'infinis insoupçonnés qui s'approfondissent en des abîmes de souffrance... Imagination exaltée..? Simple expression d'une vérité poignante..? Sait-on jamais ici-bas si l'on est digne d'amour ou de pitié, et si nos larmes les plus amères ne sont pas souvent, devant Celui qui pèse la réalité des choses, les larmes d'un enfant dont le jouet s'est brisé?... Oui, elle secouerait cette langueur pour continuer l'œuvre de sa tante!... Le bien à faire est toujours une raison de vivre, quand il ne devient pas un moyen d'oublier... Elle marcherait son dur chemin, menant vers qui..? vers quoi..? Pauvre orpheline, qu'importe?... Le mystère de ton avenir est à Dieu!...

Et puisque tout va mal à Paris..., comme elle sait de source sûre que la cognée est déjà à la racine de l'arbre planté par les Saint-Agilbert..., qu'Alberte reconstitue sa situation avec les débris de celle de Bruno..., que l'usine devient de plus en plus un pauvre leurre que le comte se donne

à lui-même pour voiler son amour de la grande ville..., la façade orgueilleuse derrière laquelle il abrite la réalité de ses misères morales..., comme elle n'ignore pas que tout un monde de chevaliers d'industrie, écumeurs de fortunes, attirés par l'héritage, suit le fils de famille, telles les bandes de requins qui escortent les bâtiments en marche, guettant toute occasion, se précipitant sur toute proie..., Luce se demande quelles raisons peuvent l'excuser de ne pas se jeter immédiatement dans la bataille, afin de sauver au moins quelques restes de l'honneur du nom...

A peine cette question est-elle formulée que la réponse arrive du fond de cette nature généreuse... Elle a trouvé sa voie!... La vieille baronne sera contente d'elle!... Oui, arrière les rêveries creuses..., la poésie malsaine qui nous fait complaire en une certaine douleur!... Arrière les mirages trompeurs qui exaspèrent la soif de l'âme!... Arrière les perspectives troublantes de l'impossible!... Tout l'appelle à l'activité. Il faut qu'elle agisse..., elle agira!...

... Mais comment..?

... Aller à Paris..? Son cousin la regarde comme une petite fille, et l'a mise complètement en dehors de ses affaires. Sans l'initiative de M. de la Ferlendière, elle aurait été presque obligée de chercher pour y demeurer, au lendemain de la mort

de sa tante, une maison quelconque à Fleurines..., et encore, l'eût-elle trouvée..? Et puis, ce monde interlope, où fréquente maintenant Bruno, constitue contre elle une influence terrible; et cette bruyante fanfare de vanité et de plaisir étoufferait vite le cri du pauvre petit oiseau chantant la vieille chanson si démodée, si vieux jeu, du bonheur au village!...

Pourtant, il faut faire quelque chose, et tout de suite!... Oh! comme une femme se sent désarmée, impuissante à certaines heures, devant les plus impératifs devoirs!...

A ce moment, Luce arrive vers la limite de l'immense champ de blé où le Tuquet joint la route reliant la Ferlendière à l'Abbaye, pour continuer vers Fleurines et le Val d'Api. A un petit kilomètre de là, on aperçoit, se détachant sur le vert des coteaux de Viry, le château de Jacques tout baigné de lumière, et qui mire ses larges assises dans les eaux de l'étang, à la surface duquel les nénuphars ouvrent leurs grands yeux blancs.

Quelques instants, la jeune fille reste songeuse devant l'horizon clair... Qui sait.. ?Si le salut était encore là..? Sans doute, la situation n'est plus la même qu'il y a cinq ans, à l'époque du désastre des usines; mais si les choses ont changé, l'homme qui habite là-bas est bien resté semblable à lui-

même... Oui, si le salut doit venir de quelqu'un, le sauveur sera Jacques... Subitement, elle a peur en pensant qu'en elle-même elle vient de dire tout simplement : Jacques!...

Alors, sans plus réfléchir, comme une pauvre barque qui fuit devant l'orage, Luce, inquiète de la pensée qui monte en son cœur, tourne à gauche, et lentement se rapproche de l'Abbaye :

... Il lui serait si facile de se croiser les bras..., de regarder en dilettante le dénouement fatal des choses, aisé d'ailleurs à prévoir!... Mais quelle lâcheté dans cette abstention!... Et quelles conséquences fatales pourront en résulter!... Car alors le château sera vendu..., à moins que la vanité d'Alberte ne le fasse conserver!

On en est donc réduit à ce point, de mettre la suprême espérance dans le caprice d'une créature de malheur, dont la vie tout entière fut vouée à la ruine du pays. Et même cette espérance suprême n'est pas sans menace, car si Alberte conserve le château, quel rôle cette femme y jouera-t-elle?

Luce se souvient de ce que lui racontait encore ces jours derniers la tante d'Odile : la vente du Bois-Roux aux enchères, la tentative impudente de Mlle Harmmester pour s'installer devant la Ferlendière et, du Bois-Roux, jeter son défi à la face de Jacques... Si le berceau des Saint-Agilbert

ne peut être sauvé qu'à cette condition, alors qu'il périsse!...

Et pourtant... le désir suprême de la baronne, la raison qui lui fit déshériter son fils, fut précisément la sauvegarde de ce château... Quand le nid demeure, il appelle toujours!... S'il y avait un moyen de le sauver sans passer par Alberte..? Et, sans cesse, à cette question arrive la même réponse, se condensant en un seul mot : « Jacques!... »

La journée entière, dans son pavillon, l'ancien pavillon d'Odile, Luce tourne et retourne la question sous toutes ses faces pour se faire une opinion en s'oubliant elle-même. Et, au dîner, après en avoir parlé à la tante d'Odile, qu'elle appelle maintenant « ma tante », Luce résume l'ensemble de ses réflexions en cette résolution définitive qu'elle estime très grave :

— Puisque M. de la Ferlendière est le seul homme capable de me donner un conseil vraiment sérieux et documenté..., puisque, seul, il peut encore arrêter Bruno sur la route de la ruine et le remettre par un coup d'énergie dans le droit chemin, j'irai voir M. de la Ferlendière demain!...

— ... Pourquoi pas ce soir..? murmure en elle une voix mystérieuse... Demain, tu auras réfléchi... qui sait?... Auras-tu le courage encore?

Les journées sont longues en juillet, et, à

8 heures, Luce et la tante se promenèrent après le dîner sur la route déserte, absorbées toutes deux par la même pensée et le souvenir des idées échangées sur l'intervention possible de Jacques à Paris dans les affaires de Bruno. A chaque fin de sentier, à chaque coin de chemin, au détour de chaque meule, la Ferlendière surgissait..., pour disparaître et revenir encore, comme un appel et une invitation.

— Je m'écouterai, dit tout à coup Luce très émue, j'irai dès ce soir...

— Moi aussi... Alors, écoutons-nous!...

Aussitôt, elles prennent dans les prés une petite sente qui passe entre les pâtures, franchit deux fois la Jouine sur des ponts de bois, coupe la ferme de la Ferlendière au milieu, et arrive face au perron du château.

C'est l'heure de rêve, où le soleil déjà couché ne met plus sur les choses qu'une lueur diffuse, un poudroiement d'or lointain..., l'instant où la nature s'endort dans une berceuse d'amour, dans un murmure d'harmonie, chanté très bas un peu partout dans l'immensité des champs..., l'heure où l'oiseau cache la tête sous son aile, et où la voix des ombres s'alanguit dans le mystère de la nuit commençante... A la ferme, tout dort déjà : les bergers ajustent le loquet de bois aux portes des bergeries, et, dans la grande cour, où tout

à l'heure encore pullulaient les poules, on n'entend plus que le bruit de la paille remuée par les bouvillons parqués en plein air, ou l'aboiement lointain d'un chien qui appelle dans la campagne. Tout est si calme, tout dit tellement le sommeil et la nuit, que Luce, indécise de nouveau, propose brusquement à sa tante de retourner :

— J'ai peur qu'il soit tard...

— Il est 8 h. 1/2 à peine, ma grande, et puis, je suis avec vous!...

— M. de la Ferlendière est peut-être déjà monté..?

— Eh bien, mais nous monterons, dit tante Berthe de l'air le plus naturel du monde; d'ailleurs, il se couche toujours très tard!... Souvent, de l'Abbaye, quand je ne dors pas, je vois ses enêtres encore éclairées à minuit.

Un vieux journalier qui fume sa pipe, assis sur une borne de pierre, reconnaît les dames de l'Abbaye, et, s'avançant vers elles, les rassure :

— M. Jacques rentre à l'instant même. Tenez..., les fenêtres de son bureau s'allument...

En effet, du tennis de la cour, on voit se profiler l'ombre de Jacques qui lit debout, à la lueur d'une lampe. Les deux femmes se dirigent vivement vers le perron tout enguirlandé de lierre, mais, au bas des marches, la tante aperçoit la

vieille nourrice d'Odile, courbée sur sa canne et regagnant sa petite chambre :

— Précédez-moi, dit-elle à Luce, je dis un mot à Annette et je vous rejoins dans l'escalier.

Luce monte lentement, se recueillant un peu pour préparer tout ce qu'elle veut dire, se faisant plus légère pour éviter le cri indiscret des vieilles marches de chêne, qui, dans la demeure ancestrale, annonce parfois le visiteur dès le bas de l'escalier.

Mais, si lente que soit son allure, elle arrive au premier étage avant que la tante l'ait rejointe. Penchée sur la rampe, elle l'entend, d'en haut, qui rit toujours avec Annette, et la bonne vieille est si heureuse qu'elle parle vite, faisant les demandes et les réponses tout à la fois..., ne laissant plus à Mme de Valmont la possibilité de s'en aller.

Luce attend quelques instants... hésitante, ne sachant pas si elle doit redescendre pour mettre fin à la conversation, ou d'ici appeler sa tante, quand subitement la porte du cabinet de travail s'ouvre toute grande, un flot de lumière inonde le palier, et M. de la Ferlendière apparaît. La jeune fille est tellement surprise qu'elle reste là, sans un mot, toute timide, voyant dans un même rêve tourner devant elle les trophées de chasse de l'escalier, la silhouette de Jacques, la rampe

sculptée en plein bois, le bureau qui s'éclaire tout entier d'une lueur verte.

— Mademoiselle Luce!... fait Jacques, surpris, lui aussi... Mais comme vous êtes pâle!... Qu'avez-vous..? Voulez-vous? Je vais appeler..?

Luce fait précipitamment signe que non, et, jugeant sa situation un peu fausse, entre d'un seul coup dans la pièce grande ouverte, et s'assied sur une banquette de cuir, à gauche du bureau :

— Excusez-moi, j'ai eu un peu peur..; tante est en bas avec Annette, elle rirait trop de me voir ainsi!...

— C'est de ma faute!... J'ai ouvert la porte comme si je montais à l'assaut... J'entendais les marches craquer, je croyais que Potain venait au rapport...

— Non, c'est moi...

— ... Ce qui est infiniment mieux!... Une idée!... Je vais téléphoner à la cuisine pour avoir du thé; tante l'aime bien, surtout avec la crème de la Ferlendière.

Et pendant que Jacques parle à l'appareil, Luce regarde la pièce, qu'elle n'a jamais vue à cette heure tardive : une lampe de travail éclaire vivement le large bureau de chêne; à sa lueur, elle distingue la rangée de fauteuils sévères, à haut dossier; dans le fond, une bibliothèque occupe

tout un pan de mur ; le bas du meuble est arrangé en vitrines, et on aperçoit, sur les tablettes, une collection de médailles, d'armes anciennes, de monnaies gauloises et romaines, trouvées dans les cultures que possède Jacques, à l'Est de la ferme des Francs-Bois.

Sur la cheminée, des portraits de famille ; et, dominant le bureau, au-dessus de la ligne violente de clarté crue, dans la demi-lumière où se noie le reste de la pièce, ses yeux s'arrêtent sur un grand pastel clair représentant une jeune fille très blonde, aux yeux très bleus, au teint très pâle, habillée d'une blouse à la russe toute blanche, avec des rayures noires...

Il est absolument simple, ce portrait, et pourtant il semble éclairer la pièce entière, mais d'une autre lumière plus douce, plus pénétrante, plus mystérieuse..., de cette clarté qu'avait, ce soir même, le soleil disparu de l'horizon, et qui opalait de tristesse et de douceur la mélancolie du grand ciel vide..., adieu de la lumière avant la nuit, murmure d'amour de ceux qui sont partis et qui nous suivent du fond de l'au-delà, frôlant nos âmes de leur souvenir et de leur caresse attendrie.

Jacques, en se retournant, voit que la jeune fille regarde le pastel, et il ne dit rien.

Mais Luce se ressaisit :

— Excusez-moi, s'écrie Luce, qui s'aperçoit

tout à coup que Jacques l'attend..., et comme je dois vous paraître indiscrète!... Je ne voulais pas venir si tard, c'est tante qui m'a décidée.

— Je l'en remercierai vivement tout à l'heure.

— Elle craignait que je n'ose plus dire demain ce que je veux vous demander aujourd'hui même...

— ... Je suis si terrible!... fait Jacques en riant.

— ... Si terrible..., non! Mais je ne sais pas par où commencer...

— Voulez-vous m'en croire..? Ne commencez pas!... Supprimez l'exorde et la péroraison, ils sont inutiles; exposez-moi là tout simplement ce que vous voulez dire... La plus grande marque de sympathie que vous puissiez me donner, c'est de me parler sans la moindre crainte comme à un vieil ami..., car, vous savez, j'en suis un!...

— Je le sais!... répond Luce dont la voix tremble encore. Donc, je ne commence pas... Voilà : Mon cousin de Saint-Agilbert est en train de se perdre à Paris; je ne vous apprends rien en vous disant qu'il est aux mains d'Alberte Harmmester qui le ronge, le ruine, et, non contente de lui prendre son argent, veut encore voler son nom en se mariant avec lui... Vous n'ignorez pas non plus que l'héritage, à peine versé par le notaire, est hypothéqué déjà de tous côtés..., que Bruno ne voulant plus revenir à Fleurines, nous sommes menacés de voir le château des Saint-Agilbert

vendu, pour notre honte à tous... Je voudrais essayer quelque chose; et vous *seul* pouvez m'aider...

— A votre avis, que dois-je essayer..?

— Vous savez mieux que moi!... Mais enfin, que penseriez-vous de cette idée : prendre le train, aller à Paris et se rendre compte s'il n'y a pas un effort suprême à tenter..., si la situation de mon cousin est tellement désespérée qu'il nous faille attendre, les bras croisés, la catastrophe que je vois arriver... Je voudrais savoir si le dernier mot des Saint-Agilbert est dit, et s'il faut fermer à jamais le livre où s'est écrite leur glorieuse histoire!... Mais répondez-moi franchement, car j'ai peur d'être égoïste, de vous jeter de force dans une question qui m'intéresse au plus haut point, non pas pour ma fortune, laquelle est en dehors de tout péril, mais pour l'honneur d'un nom qui est le mien, puisque, moi aussi, j'ai dans les veines le sang des Saint-Agilbert.

Pour toute réponse, Jacques de la Ferlendière soulève l'abat-jour de gaze sombre qui rabat la lumière de sa lampe, et, montrant en pleine clarté son beau visage où tout chante l'énergie, la loyauté et le dévouement :

— Voici ma réponse!... Je veux que, par vous-même, vous constatiez, en voyant bien ma figure heureuse, à quel point votre confiance

m'honore et me comble de joie... Je n'ai qu'un reproche à vous faire : c'est d'avoir hésité!...

Luce tend la main, et, sous le regard d'Odile, qui semble présider à cette scène du fond de son cadre, Jacques prend cette main :

— Comptez sur moi comme sur un loyal ami... Demain je serai à Paris.

A ce moment, la tante arrive ; d'un coup d'œil elle comprend que Luce a parlé..., que tout est dit :

— Déjà?... s'écrie-t-elle...

— Déjà..? répond Jacques d'un ton d'affectueux reproche, vous dites « déjà »?... Et il y a dix mois que je vous attends!...

CHAPITRE XXV

Si Luce avait connu la réalité des choses, elle se serait hâtée plus encore d'appeler M. de la Ferlendière au secours de son cousin.

Bruno arrive, en effet, à l'époque la plus critique de sa vie : Alberte joue avec lui un jeu très serré, et, après l'avoir engagé sur la pente, l'amène peu à peu au but logique qu'elle s'est fixé, l'enserrant dans le réseau de ses intrigues, l'hébétant sur une chose unique qui est « elle ».

Luce était venue trouver Jacques un mercredi; or, le lendemain, se donnait à Paris la grande soirée de contrat, rendant définitivement officielle la prochaine union de Bruno, comte de Saint-Agilbert, et d'Alberte Harmmester.

La jeune femme a désiré avec ardeur voir ce jour qui est le terme de tous ses efforts; et malgré le grand deuil du jeune homme, elle veut cette soirée brillante entre toutes, car son intérêt le plus clair est que, dans Paris entier, chacun sache bien sa rentrée sur la scène mondaine et au bras

du comte, comme jadis chacun a connu les lamentables détails de sa déroute financière.

La future comtesse a donc multiplié les invitations; elles ont même été si nombreuses qu'elles se sont dépréciées; tout le monde en a reçu, et les procédés du ménage Saint-Agilbert défrayent maintes conversations depuis plusieurs semaines. On s'aborde le soir, dans les salons, avec le petit sourire habituel de ceux qui ont une jolie méchanceté à se confier, et, dans l'intimité, on se pose mutuellement la question :

— Vous l'avez reçue, l'invitation..?

— Naturellement!... Qui ne l'a pas reçue?... Mon concierge en a deux!...

Aussi, les commentaires vont leur train; les femmes surtout, jalouses d'Alberte et de sa chance insolente, ne tarissent pas sur la réception prochaine, trouvent naturellement le point faible, le ridicule de la situation, soulignent le besoin de réclame de cette parvenue qui veut éblouir et faire taire.

Sur ce terrain, Alberte est vaincue d'avance, et la sagesse eût été de ne pas livrer bataille; mais il y a dans cette âme pratique une fissure par laquelle a toujours fui le sentiment des convenances, de la mesure juste.., du *quod decet,* comme disaient les anciens. Étant donnée l'intelligence déployée par cette femme dans les

affaires, la sûreté de son coup d'œil pour décider un client, ou rallier le comte à sa manière de voir, on s'attendait à trouver la même justesse, le même tact, dans ses relations mondaines. Il n'en est rien, et l'habileté pratique d'Alberte ne la préserve nullement de la faute, lourde à plaisir, qui fait choir sur le plancher glissant des salons.

Quelques jours avant la fête, Bruno, qui, malgré tout, reste de race, pressentit la chose, et osa lui demander si vraiment elle n'invitait pas trop... Mais Alberte le tient par toutes les fibres de son intelligence; il pense par elle, veut par elle, sent par elle, c'est sur lui l'emprise de la femme, comme l'emprise de la ville, celle qui confisque tout, et ne laisse regarder que dans une direction déterminée. D'ailleurs, Alberte trouve des prétextes à multiplier ses lettres dans la quantité considérable de familles absentes de Paris à cette époque de l'année; elle avait même hésité à donner cette petite fête avant la rentrée, partagée qu'elle était entre le désir d'avoir les relations *select*, et la terreur que le mariage ne casse pour avoir trop attendu.

De ces deux écueils, elle a choisi le moindre; le mariage est décidé pour les premiers jours d'août, et il constitue pour elle la grande, la seule préoccupation; l'usine, jusqu'à cette date, marchera comme elle pourra!...

Mais une crainte la hante..., une crainte curieuse chez cette femme qui méprise son fiancé et piétine sur ses goûts et ses opinions : elle a peur de donner à son noble et futur époux l'impression d'être une orpheline quelconque, sans aucune famille, et dont chacun se désintéresse, hormis le comte de Saint-Agilbert. C'est la réalité sans doute, mais il est des choses qu'il faut savoir gazer ; et, après avoir tourné et retourné la question sous toutes ses faces, un beau matin, Alberte résolut de faire revivre sa parenté directe, et, dans ce but, d'aller à la découverte du fameux oncle Victor. Ce ne serait pas une petite affaire pour elle, étant donnée l'humeur vagabonde du sujet qui, depuis plus de deux ans, avait totalement disparu de son horizon.

Heureusement, la jeune femme est très au courant de la multiplicité des ressources qu'offre Paris pour une poursuite de ce genre, et elle se met immédiatement en mesure d'en profiter. Deux semaines ne sont pas écoulées qu'elle sait, par des agences, toute l'odyssée du « cher parent » : l'oncle Victor, le naufragé des usines, fréquente dans un monde étrange, interlope, celui des champs de courses et des cafés-concerts, ce qui ne le change guère d'autrefois, et il habite un petit appartement à côté de la barrière du Bois de Boulogne. Alberte prit soigneusement ses notes,

les contrôla les unes par les autres, et, documentée à point, se rendit aux Ternes.

En voyant apparaître sa belle nièce, l'oncle Victor ne songea pas une seconde qu'elle venait ainsi subitement le « relancer » chez lui par un idéal besoin de renouer les liens distendus de la famille; il la reçut dans sa garçonnière, où tout empoisonnait le tabac d'inférieure qualité.

— Tiens, te voilà..? dit-il, sans émotion, en coupant un cigare, absolument comme s'il n'avait quitté sa nièce que de la veille.

— Oui, répond Alberte.

Et elle relève sa voilette, en femme qui veut voir très clair.

— ... A quoi ou à qui dois-je le rare honneur de contempler ton visage?...

— A une raison très simple : j'ai besoin de toi.

— La réciproque n'est pas complètement exacte.

— Oh! comprends!... Ce n'est pas un besoin absolu, en ce sens qu'à la rigueur je puis me passer de tes services...

— ... Comme moi,d'ailleurs...

— ... C'est la seconde fois!... Je ne serais même pas venue te trouver si nous n'avions un intérêt commun, presque égal, à nous rejoindre pendant quelques mois. J'ai pensé que, sur ce terrain de l'intérêt, nous pourrions peut-être nous entendre...

— Une question, d'abord, et avant tout : tu ne viens pas m'emprunter de l'argent..?

— Non..., sois absolument tranquille à ce sujet!... répond Alberte, qui jette sur l'ameublement de la pièce un regard plutôt ironique.

— ...Car je ne t'en prêterais pas!...

— ...Je viens t'en faire gagner...

Victor est secoué d'un gros rire à son tour :

— Comme au Val d'Api...?

— Non, répond sèchement Alberte, c'est tout à fait différent...

— ...Car là-bas, ma belle nièce, avoue-le... : tu n'as pas eu la main heureuse...?

— La main... si!... Rappelle-toi les premiers dividendes... Mais pas le cœur!...

— Le cœur..? Oh ! là ! là!... muscle creux... deux ventricules, deux oreillettes... excellent, bouilli, pour les vieux chats!...

Et Victor se renverse sur son fauteuil de cuir, pour rire mieux à son aise; il en avale même sa fumée :

— ...En tout cas, je ne suppose pas que c'est pour me raconter tes petites peines de cœur que tu t'es dérangée, ma chérie, de si bon matin..?

— Non... c'est pour un mariage.

— Ah!... tu te maries..?

— Oui.

— Contre qui..?

— Saint-Agilbert.

— Le pauvre garçon!... En voilà un que le ciel abandonne!... Et tu voudrais peut-être que je te fournisse des certificats de bonne vie et mœurs?...

— Je n'ai besoin d'aucun papier... : il me prend sur ma mine...

— Peste!...

L'oncle devient admiratif.

— C'est un beau coup que tu fais là, petite... Il vaut combien, ce gamin-là..?

— Un million, un château, des terres et une usine qui ne représente plus rien; c'est d'ailleurs moi qui l'ai tuée...

— Vieille habitude!...

Et Victor fait une moue.

— Tu sais, un million à deux pour cent, cela n'est pas énorme... vingt mille francs de rentes... Tu crois que le jeu en vaut la chandelle..?

— D'abord, deux pour cent est un minimum qu'acceptent seuls les gogos; et puis, un million n'est jamais à dédaigner!... J'imagine que si on te l'offrait..?

— Oh!... parfaitement... et des deux mains, encore!...

— ...Je deviens comtesse de Saint-Agilbert... c'est un degré en plus sur l'échelle sociale; d'ailleurs, ne t'embarrasse pas de ces détails...

Compte sur moi pour bien étudier la question...

Mais Victor en revient encore au million :

— Je t'assure que ce n'est pas épais pour tes petites dents, car tu dépenses comme tu gagnes; tu devrais me confier tes économies... Je t'avertirai quand il y aura un bon cheval à Longchamps...

— Mon oncle, fait Alberte avec un geste entendu, nous avons chacun notre champ de courses, et je te prie de croire que le mien vaut le tien, puisque je l'ai choisi!... Mais nous perdons notre temps. Je vais droit au but de ma visite : il faut que tu me chaperonnes pour la soirée de contrat et toute la période du mariage...

— Ah! nous y voilà!... Je commence à voir clair!... Tu veux te fabriquer des aïeux... Et on y boira bien, à cette petite soirée..?

— Après, tant que tu voudras..., mais pas avant!...

— Tu auras de très bons cigares..?

— Tu pourras même en emporter, sans compter le reste, car il y aura un petit reste...

— J'y compte bien!... Je vais te rendre décorative, t'assurer un million... un château... des terres... une usine... te faire comtesse... cela vaut sûrement quelque chose!...

Et l'oncle Victor eut un geste inquiétant.

— Combien? demande-t-elle.

— Je ne sais pas... Tu me prends là, à la

gorge, dès le matin, à peine réveillé..., tu exploites la situation !... J'ai toujours peur de me faire voler... surtout avec toi !...

— As-tu des dettes criardes..?

— Ah ! mes dettes !... Elles en sont enrouées à force de crier... Elles ne crient pas ; elles hurlent !...

— Eh bien... si j'en payais une..?

— Non, vois-tu, ma petite nièce, payer ses dettes, c'est toujours de l'argent perdu ; d'ailleurs, mes créanciers ne s'y attendent pas, cela pourrait leur donner un coup !... Offre-moi vingt mille francs...

— Vingt mille francs, s'écrie Alberte avec effroi, c'est trop cher !...

Mais Victor se rengorge :

— Trop cher !... Mais tu oublies que je suis *toute* ta famille, ton unique lettre de noblesse !... Sans moi, tu as l'air d'une épave... d'une cage à poules !...

— Je te répète, c'est trop cher, dit-elle d'un ton raide ; je comptais t'en offrir juste la moitié... car, à la rigueur, je peux me passer de toi... louer un oncle à la première agence venue, qui me fournira en douze heures tous les parents décorés que je voudrai...

Victor s'effare.

— Tu n'oserais pas faire cela ?

— Et pourquoi pas..?

— Je protesterais au nom de la vérité..., je tomberais en pleine soirée pour crier mon indignation!...

— Je te ferais jeter à la porte; d'ailleurs, tu ne sais ni le jour, ni l'endroit.

— Oh! ce ne serait pas très difficile de me renseigner!... Mais ne nous fâchons pas; coupons la poire en deux... faisons chacun la moitié du chemin... Quinze mille francs, veux-tu..?

— Douze mille!...

Alors, Victor, qui vient de recommander le calme, jure, s'emporte avec des mots furieux... On le marchande comme un vrai fromage!... C'est quinze mille francs, pas un sou de moins!.. Et si on loue un autre oncle que lui, il ira le défoncer en plein dîner, tel un tonneau... A la fin, il en a assez d'être mené comme un toutou par le bout du nez... Il est l'oncle!... l'oncle Victor!...

— Soit!... fait sèchement Alberte, cinq mille francs avant le contrat... cinq mille la veille de la noce..., cinq mille après...

— J'ai bien peur pour les cinq mille *après!*...

— Veux-tu que je signe..?

— J'ai confiance en toi... Mais franchement, oui... j'aime mieux un papier... c'est plus sûr...

Alberte se dégante, et là, sur ce bureau de garçon, entre des tickets de métropolitain et des

bouts de cigares, elle lui fait un papier en règle ; Victor l'examine méticuleusement, le plie, le serre dans un tiroir.

— Les affaires sont les affaires!...

— ... Mais alors, tu m'appartiens, je fais de toi ce que je veux... Je te commande et tu viens... En un mot, tu es ma chose..., mon chien...

— Oui, chère petite, à condition que tu ne me fasses ni entrer au couvent, ni jeter à l'eau.

— Pourquoi le ferais-je..? Cela ne me servirait à rien... Mais quinze mille francs, c'est sûrement payer quinze fois ce que tu vaux...

— Chère nièce... tu es un amour!... Mais tu es venue en automobile!... s'écrie Victor, qui s'approche de la fenêtre.

— Et après..?

— Comment!... tu as une automobile!... Et tu me marchandes misérablement!... Tu peux te féliciter!... J'aurais vu ta voiture auparavant, je n'aurais pas cédé à moins de vingt mille... je viens de perdre cinq mille francs...

— A bientôt, fait Alberte.

— A vos ordres, comtesse!...

Et Victor la reconduisit cérémonieusement jusque sur le palier :

— ... Tu vois : je m'exerce! . . . . . .

. . . . . .

Et voilà pourquoi, le lendemain de la visite de

Luce à Jacques de la Ferlendière, Victor préside au *Continental Palace* le dîner de contrat, assis en face du jeune comte Bruno de Saint-Agilbert.

A première vue, rien ne choque; car, lorsqu'il le veut, l'oncle Victor devient vraiment décoratif. Palmé de plusieurs Ordres étrangers, il possède en plus, assez naturellement, le port vénérable d'un sous-préfet qui vient d'éprouver quelques malheurs politiques, et dont le front s'auréole d'une résistance à un gouvernement injuste. D'ailleurs, sa vie sur les champs de courses le met en relation avec une demi-noblesse et un monde cosmopolite assez semblable à celui d'Alberte.

Aussi, dès le début du repas, la conversation s'engage très facile, très correcte pourtant.

Bruno qui, sans l'avouer, regrette Dietzch, « cette aimable canaille », comme il dit quelquefois, éprouve l'impression de le retrouver un peu dans l'oncle Victor, et se laisse vite gagner par l'allure paternelle de cet homme, dont la parole ne manque pas d'une certaine autorité sur les personnes qui l'entendent pour la première fois. Victor a conscience de cette impression et n'oublie pas de la soigner, puisqu'à l'occasion elle peut se monnayer.

Par une contradiction fréquente chez les gens d'une certaine société, il concilie une vanité d'enfant avec un scepticisme complet sur les hommes

et les choses. L'oncle ne croit en rien, mais il veut qu'on croie en lui, au moins dans les circonstances où il juge bon de mettre sa vanité en cause. Il lui est absolument égal d'être traité de « bandit » par son tailleur ou son marchand de vin, il en éprouvera même une certaine coquetterie; mais il sentirait vivement, au début de cette soirée, la moindre attitude, la plus petite parole indiquant à son égard un mépris quelconque.

D'ailleurs, il n'a rien à craindre dans la société qu'il préside : aucune famille appartenant aux relations des Saint-Agilbert n'a répondu à l'invitation; au fond, le petit comte en est heureux; car il n'était pas sans inquiétude sur la façon dont s'opérerait la fusion entre son monde et celui d'Alberte; on trouve encore dans les faubourgs Saint-Honoré et Saint-Germain des nobles si complètement intransigeants!...

Les villégiatures, réelles ou supposées, avaient fourni des prétextes faciles; beaucoup d'invités n'avaient même pas pris la peine de les invoquer; ils s'étaient simplement abstenus.

Par contre, les amis d'Alberte pullulent : clients et fournisseurs de l'usine, barons portant des noms étranges, et bariolés de décorations aussi variées que les accents, tous ayant l'air très forts, si forts que le maître d'hôtel, sans rien dire à ses garçons, a l'œil sur l'argenterie fine, et surveille

les vins qui, dès la première partie du repas, commencent à partir avec rapidité.

Ce dernier détail inquiète Alberte, car l'oncle Victor est parfait tant qu'il ne boit pas; mais, une fois engagé sur ce terrain glissant, on peut tout craindre de lui. Or, gênée par les hautes fleurs de la table, elle est mal placée pour le surveiller; d'ailleurs, elle se sent énervée; après avoir désiré cette soirée, elle voudrait qu'elle fût déjà finie; l'absence complète de toute la famille et des amis de son fiancé l'atteint profondément dans son orgueil de femme, et d'autant plus que, seule, elle sait le nombre d'invitations qu'elle a lancées, les influences qu'elle a fait jouer, les pièges tendus, les pressions faites... Une telle abstention significative n'est même pas la seule réplique d'une société qui ne veut pas admettre Alberte dans son sein; elle fut parfois plus explicite, cette réponse; et la jeune femme a dû, pendant cette semaine, intercepter quelques lettres, où des familles de vieille roche ne se gênaient pas pour dire leur pensée, et si carrément, qu'elle était presque de nature à faire réfléchir Bruno à la veille de son mariage...

Cet accueil l'exaspère... : il lui donne l'impression qu'elle n'arrive pas... qu'elle n'arrivera jamais!... Comme un voyageur déjà fatigué, elle a monté lentement, gravi les pentes difficiles,

croyant qu'elle allait enfin atteindre le dernier sommet; mais, à peine a-t-elle mis le pied sur la crête, que d'autres sommets plus élevés se profilent à perte de vue, jusqu'à l'infini de l'horizon... Et à quoi lui sert de sortir de son monde si elle ne peut pas entrer dans l'autre..? Quel profit aura-t-elle à s'appeler comtesse de Saint-Agilbert si toutes les maisons où ce titre serait apprécié doivent se fermer devant elle..? Oh!... ce mariage tant rêvé!... Pour un peu, maintenant qu'elle a de l'argent, elle le briserait là, sans un regret..., pas même celui du million déjà mangé à moitié par le passif de l'usine!...

L'âme névrosée d'Alberte s'exalte à cette pensée, s'isole au milieu de ces invités banals qui mangent, boivent, « s'empiffrent » à ses frais, causent, tous heureux de la bonne aubaine, mis en train par l'oncle Victor qui ne cesse de s'occuper d'eux. Car il faut lui rendre justice, à cet excellent oncle, il semble avoir à cœur de gagner honnêtement son argent; il parle à droite, offre du vin à gauche, étend jusqu'au bout de l'immense table sa sollicitude prévoyante, veille à ce qu'aucun convive, délaissé par des voisins discourtois, n'emporte de cette réunion un souvenir famélique ou simplement désagréable.

Il fait tant et si bien, se prodigue avec un tel dévouement, qu'Alberte éprouve, là encore, cette

sensation habituelle de sa nature changeante qui évolue sans transition d'un pôle à l'autre. Après avoir désiré la présence de son oncle et lui avoir tracé sa ligne de conduite, elle s'agace de se voir si bien obéie, car cette politique inutile, cette mise en scène exagérée, semblent souligner, presque afficher son désastre. Elle se maintient pendant le premier et le second service, fait des signes que Victor ne comprend pas, et finalement, n'y tenant plus, lui écrit sur le verso d'un menu ces simples mots, qu'elle lui jette au travers des fleurs de la table :

« Assez! Tu m'énerves, ne te mets pas en frais... Ce ne sont que des fournisseurs! »

A quoi Victor, sans rancune, répond aussitôt de sa grosse écriture :

« Merci, je m'en doutais! Je vais penser un peu à moi!... »

Immédiatement, il change de ton : de vieux beau correct, il devient tout à coup le « soupeur » qui ne se gêne plus, tantôt mangeant dans un silence égoïste, tantôt racontant de grasses histoires qui accaparent pour un succès personnel l'attention de tous.

En réalité, l'oncle est enchanté de l'échec de la nièce; il se produit silencieusement en lui un accès de gaieté ironique..., une joie épaisse de dilettante boulevardier :

— Ah! te voilà encore enfoncée, ma petite, malgré ta force!... Vois-tu!... les illusions, c'est toujours mauvais pour les petites filles!...

De son œil malin, il calcule les frais énormes qu'a dû coûter cette mise en scène tapageuse : Alberte a sur elle une toilette d'au moins trois mille francs..; cette soirée va lui revenir à la même somme, et pour éblouir qui..? des gens qui regardent beaucoup plus l'argenterie, les bouteilles et les bons petits plats que la fiancée superbe promenant sur eux son œil méprisant et lassé. Dans ces conditions, la fortune du comte ne sera qu'une bouchée pour Alberte, et finalement, c'est lui, Victor, le sage, car il possède, avec cinq mille francs de rentes, la modération dans les désirs!

A ce moment, les vins du rôti arrivent; l'oncle, qui a refoulé jusque-là son admiration, éprouve le besoin de souligner en termes enthousiastes le Château-Margaux et le Pomard de l'hôtel.

En voilà du vin soigné!... soutiré à temps, chambré avec soin; les particuliers pourront faire ce qu'ils voudront, ils n'auront jamais un résultat pareil. Et il s'échauffe, raconte à Bruno assis vis-à-vis de lui les meilleurs dîners qu'il a faits pendant toute sa vie.

Après celui de ce soir, naturellement, le dîner dont il garde un impérissable souvenir eut lieu

chez un rabbin d'Alsace. Il était alors tout jeune homme, et sa famille, estimant qu'il avait assez étudié le billard à Paris, l'avait envoyé au vert dans les environs de Strasbourg, sous le fallacieux prétexte de le fortifier en allemand. Il était devenu surtout robuste dans l'art de culotter des pipes et d'apprécier les innombrables variétés de bières brunes et blondes, et les vins de la Moselle

Le rabbin était d'ailleurs un brave homme, qui descendait le sentier de la vie avec la plus inaltérable sérénité; il avait introduit, dès le premier jour, le jeune Victor dans sa cave, et, d'un geste large, lui montrant l'amphithéâtre des fûts, rangés comme des canons autour d'une salle voûtée :

— Voici ma bibliothèque, et par ces vieilles barriques que vous apercevez à gauche, je saisis les Croisades... Ce vin de Chypre, à droite, a été soutiré quatre fois à deux cents ans de distance.. ; quant à ce Malvoisie, Abraham n'en boit pas de meilleur dans les vignes éternelles!...

— ...Ah! ce fut un beau jour!... — et Victor, ému, donne des coups de poing sur la table. — Naturellement, je devins studieux avec une telle bibliothèque!... Que Gambrinus, le dieu du houblon, me pardonne!... Mais combien d'infidélités je lui fis pour aller secrètement, avec une fausse clé que je fabriquai, savourer le vin doré que chantèrent nos aïeux... Donc, mon cher comte,

moi aussi je saisis les Croisades... pas comme vous!... On remonte comme on peut; moi, c'est par les tonneaux!...

Lancée sur ce terrain, la conversation, tenue d'abord dans les hautes sphères de la correction officielle, se corse, devient en quelques instants d'une animation inquiétante; chacun veut raconter ses prouesses, ses coups de fourchette mémorables, les vins héroïques absorbés au cours de l'existence... Alberte, qui a déchaîné son oncle sur cette voie, ne peut désormais le retenir; elle a beau lui faire des signes avec son éventail, froncer ses sourcils noirs, Victor lui répond avec une désinvolture complètement irrespectueuse; Bruno, excité lui-même par cette beuverie, raconte qu'au château il y a aussi du très bon vin; mais la baronne sa mère ne buvait que de l'eau...

— Un sacrilège!... s'écrie Victor.

— Parfaitement, nasille un gros Monsieur à favoris, qui zézaye avec affectation, c'est un *sacrilèze!*... J'ai remarqué, cette année, dans les hôtels, qu'on buvait beaucoup d'eau..., même du lait!...

— Des pelés!... clame un bookmaker. Ils n'ont pas le moyen de se payer du Pontet-Canet, alors ils jouent à la neurasthénie...

Mais une dame intervient :

— Il y a pourtant des personnes honorables qui ne peuvent plus supporter le vin.

— Ce n'est pas possible!...

— Mais si, Monsieur, comprenez: la génération actuelle ne vit pas; elle brûle!... Le surmenage arrive... les lames usent les fourreaux...

— Des pelés!... répète le bookmaker, qui tient à son mot, et chez lequel le fourreau fait complètement oublier la lame...

— Quant à moi, entonne Victor, je ne rentre pas dans cette catégorie. Ainsi, je me suis mis dans les vignes dès l'âge de six ans, comme Henri IV!...

— Pas possible!... minaude sa voisine.

— Dès l'âge de six ans!... Et j'en suis fier!...

Dans le clair-obscur qui borde d'ombre la table brillamment illuminée, le maître d'hôtel, un grand, l'air fatigué, regarde avec des yeux blasés et ce sourire vague des gens qui ont beaucoup vu et n'ont plus grand'chose à apprendre sur le mensonge des façades humaines; pourtant il se rapproche, car ce Victor intéresse tout le monde.

— ... A six ans, je maintiens!... Voilà : j'étais garçon d'honneur avec une petite fille qui s'appelait Célina et qui avait le nez en queue de chien; je me la rappelle comme si j'y étais encore... On nous avait mis au bout d'une table et indignement rationnés, pendant qu'à notre barbe les autres convives mangeaient et buvaient de tout jus-

qu'aux yeux..; la petite en avait même pleuré: « Attends un peu, lui dis-je, après nous nous vengerons! » J'avais mon idée, et vous savez, quand une idée est là-dedans, c'est quelque chose.

Et il se frappa le crâne.

— J'avais donc mon idée; quand tout le monde eut passé dans les salons pour le bal, je pris Célina par la main : « Viens! » lui dis-je. Je l'entraînai dans la salle à manger... Malheur!... les garçons n'avaient pas laissé l'ombre même de l'ombre d'une bouteille!... Seuls, les verres qui venaient de servir étaient encore là. Alors je mis un de ces verres dans les mains de la petite : « Suis-moi! » Je fis le tour de la table, versant dans le verre de Célina le fond plus ou moins considérable de tous les autres; il en fallut un second, puis un troisième, la noce étant de soixante-dix couverts!... Ce fut un grog géant, énorme, titanesque... Il y avait de tout : du rhum, du cassis, du vin blanc et rouge, de l'eau-de-vie, du curaçao, du café, de la bière, de l'anisette, etc., etc... Vous voyez le mélange..? J'avale un verre, et comme Célina faisait la grimace pour achever le sien, je vide l'autre... Je recule pourtant devant le troisième... Ce qui se passa ensuite, je ne pourrais le dire... J'eus la sensation que tout se mettait à tourner, lentement d'abord,

puis très vite, que je glissais des deux pieds sur le plancher ciré... Célina criait en se cramponnant à la nappe, qui ne résistait pas..; une porte s'ouvrit et par elle vinrent des bouffées de musique... Puis, longtemps après, je me réveillai chez une parente, dans un lit, avec un vomitif sur la table de nuit, et la sensation de coups de martinet sur les... vous comprenez..?

— Oh! parfaitement...

— Ce fut ma première ivresse... Je vous répète : j'avais six ans!!.

— Elle n'eut pas de sœurs..? interroge le bookmaker.

— Vous voulez ma confession publique..?

Cris divers : *Oui!!!... Non!!!...*

— ... Mon humilité s'y oppose. Ce que je puis dire, c'est que la béatitude dont je viens de vous parler n'est rien en comparaison de celle que nous nous offrirons le jour où ma belle nièce insistera pour nous faire visiter les caves de Mme de Saint-Agilbert... Ce ne sera plus alors avec des fonds de verre, mais avec des crus héroïques, que nous chercherons l'oubli de nos douleurs... Monsieur le comte, la vie est brève, il faut supprimer les tergiversations... : je suis pour les courts-circuits! Vous nous avez invités une première fois à Paris, avec une amabilité à

laquelle tous ici nous rendons justice... Je vous dis comme au nègre : « C'est bien, c'est très bien!... Mais continuez!... » Il faut nous inviter à installer avec vous cette chère enfant dans le pays de vos aïeux... D'ailleurs, pour moi, personnellement, j'aurai un certain plaisir à revoir ce coquin de Val d'Api, où j'ai bien failli laisser mes vieux os. .

— Vous l'aimez beaucoup, ce Val..? interroge Bruno.

— Je l'aime... de loin!...

— Et alors..?

— Mais si j'aime le Val d'Api de loin, j'aime beaucoup le Château-Margaux de près... En avait-elle, au moins, du Château-Margaux, votre mère..?

— Je suppose : elle avait tous les crus célèbres, mais, je vous le répète, ne buvait d'aucun.

— Et c'est ainsi qu'elle vous a élevé!... s'écrie l'oncle avec indignation... Quelle éducation!... Ce soir vous n'avez pour ainsi dire ni mangé, ni bu... et pourtant, il faut trinquer à la santé de ma nièce... Garçons! champagne!!!

Les garçons se précipitent, circulent, emplissent les coupes ; mais l'oncle Victor est remonté pour vingt-quatre heures ; avant que le tour de la table soit fait, il se lève péniblement, et, d'une voix qui s'épaissit, avec ce ton des gens qui ne peuvent

DEBOUT, A LA PORTE DE LA SALLE DU BANQUET,
JACQUES DE LA FERLENDIÈRE REGARDAIT

plus qu'entrevoir les ruines de leurs idées, il bégaye ce toast :

— Mon cher comte, je bois à votre union..., je lève mon verre au mariage de ma bien-aimée nièce... C'est moi qui l'ai élevée...., et je ne m'étonne pas qu'elle vous ait plu plus que les mauviettes qui entourent généralement les gens de votre espèce... je veux dire... de votre monde !... Je bois à votre santé et à celle de vos vignes, en attendant le jour où... nous irons nous-mêmes.. étudier leur bouquet..., où... au lieu de ce champagne commercial qui, entre nous, ne vaut pas un clou... vous entendez, garçons..? elle ne vaut pas un clou, votre tisane! nous boirons votre vieux Château-Margaux, dans les coupes de vos aïeux qui deviennent les nôtres !...

Il y eut des rires, des bravos, des bruits de verre s'entre-choquant. Bruno, très gai, va se lever pour répondre... Déjà, il s'essuie les moustaches avec sa serviette et réclame le silence, quand tout à coup un cri strident, terrible, retentit... C'est Alberte qui se rejette en arrière sur sa chaise...

— Là !... là !... crie-t-elle, *il est là !...*

Et de son doigt qui tremble, elle montre un grand jeune homme, debout, dans un coin de la salle, et qui regarde la scène, silencieux et grave.

Tout le monde se retourne... Victor met la main sur ses yeux clignotants.

— Ah !... mais je l'ai vu quelque part, ce garçon-là !...

— Et moi, je vous reconnais tous, dit Jacques de la Ferlendière, qui salue froidement, et sort sans ajouter un mot...

CHAPITRE XXVI

Dietzch avait raison lorsque, regardant Alberte, il lui avait dit:

— Êtes-vous sûre de votre cœur?...

La jeune femme avait ri à cette question inattendue, et, en riant, elle était sincère, car personne ne se connaît moins qu'une femme quand elle aime ou quand elle hait, ce qui, au fond, est souvent l'expression contraire de la même chose: elle croyait que, dans son être plein de scepticisme et de mépris, il n'y avait plus désormais place pour une affection quelconque, et que son cœur, ce muscle creux, comme elle disait en plaisantant, était resté là-bas, bien mort, enseveli à jamais sous les ruines de l'usine et les désillusions de sa vie.

Elle s'était trompée.

L'apparition inattendue de M. de la Ferlendière au milieu de ce dîner de contrat vient de révolutionner la jeune femme d'une façon foudroyante. C'est en vain qu'elle a subitement appelé à son

secours toute sa réserve d'énergie ; en une seconde, elle a été vaincue, terrassée par l'évocation subite de tous les souvenirs qui s'incarnaient dans la personne de Jacques, et c'est elle-même qui a révélé, par le cri jailli du fond de son âme, et plus fort que tout, la présence du jeune homme dans la salle.

Après ce beau coup, soutenue par l'oncle Victor et quelques dames, elle a quitté la table, passé dans un salon voisin, et, comme une masse inerte, s'est abattue sur un divan. Bruno la suit, il va, vient autour d'elle, ne comprenant rien à toute cette scène, complètement ahuri ; un faisceau de bougies électriques placé sur la table, entre Jacques et lui, l'a empêché de reconnaître son voisin de campagne, et dans le brouhaha des chaises levées, des personnes se précipitant au secours d'Alberte, et, il faut bien le dire, dans la griserie d'une fin de grande noce, il n'a entendu aucune des quelques paroles échangées entre Victor et M. de la Ferlendière.

Quant aux autres invités, ils ne connaissent pas Jacques, n'ayant jamais été mêlés à sa vie ; quelques-uns ont vu un grand jeune homme entrer dans la salle, sans faire d'ailleurs la moindre attention à lui ; car, dans ce genre de soirée, peu de personnes se connaissent, et tous ceux qui viennent sont censés faire partie de la société.

Jacques aurait donc passé complètement inaperçu, si le doigt tendu d'Alberte ne l'avait subitement désigné à l'attention générale...

Malgré tout, dans l'âme vague du jeune comte, rendue plus vague encore par les coupes de champagne, le point d'interrogation se pose : « Quel est cet homme? »

Sans doute, Bruno, en dépit de son optimisme, pressent un peu que la jeunesse de sa fiancée n'a pas été le calme fleuve reflétant l'infini bleu dans le tranquille miroir de ses eaux; mais il ne croyait pas que cette jeunesse fût de nature à provoquer de pareilles représailles...

D'abord, sont-ce des représailles..?

S'il ne s'agissait ici que d'un client quelconque d'usine..., un homme d'affaires mécontent d'avoir été mis à l'écart..., un parent grinchu..? Tout à l'heure, à tête reposée, il fera sa petite enquête, car il veut tirer la chose au clair... Qui sait!... une manœuvre de Dietzch, peut-être..?

Parmi ceux qui s'empressent autour de la jeune femme, un homme pourrait probablement le renseigner, c'est l'oncle Victor; mais il est complètement gris, et Bruno le voit — sous prétexte de se remettre de son émotion — boire, coup sur coup, plusieurs verres de Rœderer frappé, dont la répercussion ne sera pas évidemment favorable à la clarté de l'enquête.

Alberte reste une demi-heure presque sans connaissance, et quand, par un effort de volonté, lasse de servir de point de mire à ces gens, elle revient à table, ses mains tremblent de froid dans la salle étouffante. Les conversations recommencent, lentement d'abord, chacun sent le terrain dangereux; et comme, après tout, on est venu là surtout pour bien manger et mieux boire, personne ne pose d'interrogations délicates. Puis les dames charitables parlent de la grande chaleur, des personnes drôles qui font de mauvaises farces dans les noces, des choses que l'on croit voir et que l'on ne voit pas, et peu à peu, tout s'arrange sans s'expliquer, et il semble convenu qu'Alberte vient d'éprouver le malaise le plus naturel du monde. Victor, malgré son ivresse, et comme par un instinct d'homme d'affaires, cherche la ligne à suivre; il prétend, lui aussi, avoir été effrayé par ce garçon dans lequel il a cru reconnaître un de ses anciens créanciers! Maintenant, on rit de la peur passée, et les convives considèrent la chose comme un tout petit incident, qui se serait greffé sur un état exaspéré de la jeune femme, très émue par la circonstance si extraordinaire où elle se trouve.

Alors, l'oncle devient très amusant. On dirait qu'il craint, en parlant de ses créanciers, d'avoir dit une bêtise dont il veut détourner l'attention;

il fait la *Tante Aurore* sur la carafe avec une serviette et les oranges du dessert, raconte de mirifiques histoires au café, et ouvre le bal avec Alberte qui s'est ressaisie, et, très blanche, polke au bras de Victor, lequel danse timidement à cause du champagne qui lui fait prendre pour des marches les dessins du plancher.

Mais quand la foule, s'animant autour d'eux, leur laisse un peu de solitude, Alberte hache ses reproches, avec la voix dure des jours de crise.

— Tu peux être fier, tu en as fait une belle stupidité!...

— Mais, ma petite, il me semble que tu as commencé la première... Et comme record de stupidité, tu me dépasses de toute ta longueur!...

— Moi, je suis femme et j'ai vingt-quatre ans...

— ... Et les mois de nourrice; en tous cas je n'ai pas dit son nom...

— Mais que pourras-tu répondre, si Bruno te le demande?...

— Je ne pense qu'à cela depuis que la phrase m'a échappé!...

— Ecoute : Bruno n'a rien vu... Seuls, nous deux, l'avons reconnu... Tu as été idiot!... Ne proteste pas!... Il y aurait un mot plus idiot que « idiot », je te l'appliquerais!... Il faut donc trouver quelque chose avant la fin de la polka, car le comte est là-bas qui nous attend... Dès que nous

serons seuls il nous questionnera... Moi, je me tirerai toujours d'affaires..., mais toi, tu es gris comme un Polonais... tiens, tu me dégoûtes!...

— Gris..? fait l'oncle Victor en la regardant tout à coup avec un sang-froid étonnant. Ma pauvre petite, il en faudrait dix fois autant... Tiens, en veux-tu la preuve..?

Et pendant quelques mesures, il change complètement d'aspect, rectifie la position, danse avec la correction absolue d'un parfait gentleman.

Alberte l'observe un instant et, constatant qu'il ne ment pas :

— Ceci est très bien, dit-elle.

— Tu comprends, achève l'oncle en reprenant sa première manière, je me suis mis gris tout de suite, afin qu'aucune de mes paroles ne soit prise au sérieux... : à tout hasard... dans le cas où je me tromperais, je déprécie d'avance mon opinion...

— Alors, continue!... Je te répète : je me charge de Bruno, mais, par-dessus tout, que le nom de Jacques ne soit jamais prononcé... Ce nom-là, il n'appartient à personne ici!...

Alberte a deviné juste, elle n'est pas plutôt revenue à sa place que Bruno vient s'asseoir à côté d'elle, et, la regardant bien dans les yeux, un peu autoritaire pour la première fois avec sa fiancée :

— Enfin, nous pouvons causer... Que s'est-il passé tout à l'heure?

Alberte sent l'interrogation méfiante du regard, et, belle joueuse devant ce jeune homme, risquant le tout pour le tout, elle change brusquement son plan, hâtivement combiné en pleine danse avec Victor.

— Vous me demandez ce qui s'est passé tout à l'heure?.. Mais vous n'avez donc pas vu?...

— Je n'ai rien vu, c'est même pour cela que je serais bien aise de savoir...

— Rien de plus facile: subitement, à la fin du repas, j'ai aperçu M. de la Ferlendière qui entrait dans la salle...

— Eh bien..? Et puis après..? Je ne comprends plus du tout. M. de la Ferlendière est un ami de ma famille...

— De la vôtre, c'est possible; mais il est le mauvais génie de la mienne...

— C'est vrai!... fait le petit comte en se frappant le front... C'est lui qui... au Val d'Api..?

— Précisément...

— Alors, que venait-il faire ici..?

Et sur le front de Bruno passe une expression de colère.

— Il est probablement sur vos listes... : il a dû recevoir une invitation comme tout le monde.

Bruno se met à rire :

— Parbleu, c'est évident!... Mais, ma chère amie, je lui dois des excuses, à ce pauvre garçon !... Vous l'avez absolument jeté à la porte!...

— Voulez-vous m'être agréable, Bruno?...

— En pouvez-vous douter..?

— Laissez-le complètement tranquille. Nous n'avons pas besoin de lui, il n'a pas besoin de nous; qu'il aille de son côté, nous du nôtre; tôt ou tard vous auriez dû rompre avec lui... mieux vaut avant qu'après.

— Réfléchissez tout de même un peu!... Ce sera très ennuyeux si l'on garde le château...

— Mais comme on ne le gardera pas...

— Je croyais que vous y teniez?...

— Ce matin, peut-être..; plus du tout ce soir... Je l'avais oublié cet homme!... Je viens de constater que sa vue me bouleverse; elle évoque le souvenir des plus grandes catastrophes de mon existence; à cause de lui mon père est mort, les usines ont brûlé, notre fortune a été anéantie, et si je n'ai pas été broyée par l'insurrection, ce n'est pas la faute des gens de la Ferlendière... Non, je ne peux me faire à l'idée de croiser cet individu chaque jour sur les routes de Fleurines et du Val d'Api, et c'est tant mieux ce qui arrive aujourd'hui!...

— Alors, tout est bien qui finit bien... Savez-vous, Alberte, qu'un instant, ce soir, en vous

écoutant, j'ai vu rouge, j'ai éprouvé une sorte de jalousie féroce... j'ai cru... oui... j'ai supposé...

— Et quoi donc..?

— Que vous l'aviez peut-être aimé, et que votre trouble venait d'un sentiment qui n'était pas mort encore!...

Alors, Alberte ferme son éventail, et, regardant le jeune homme avec une féroce expression de haine :

— L'aimer... lui..? Oh! si je pouvais le tuer!...

— C'est précisément ce que j'avais d'abord pensé faire, et rien ne serait plus facile que de le provoquer; mais je n'en vois plus l'utilité, puisque vous l'avez exécuté devant tout le monde, et avec un brio!...

— Ah! oui, qu'on le laisse!... Que je n'en entende plus parler jamais!...

— Puisqu'on vend le château.

— C'est cela... Et ne retournons plus au Val d'Api...

— Vous oubliez le toast de l'oncle Victor..?

— Non... je n'oublie rien... malheureusement!

— Allons, Alberte, ne vous laissez pas envahir par les idées noires... Ce n'est pas le jour... Venez valser avec moi.

Et il l'entraîne dans les groupes.

Pendant qu'il valse, Victor se repose de son

rôle qui, dès le début, se complique en des difficultés inattendues.

Vautré sur un divan de cuir, il fume un excellent cigare, dans une petite pièce à côté.

— Non, les femmes, quelle race!...

Et il bénit le ciel de ne jamais avoir été atteint du microbe de l'affection. Cette idée le hante surtout depuis la scène de ce soir, et il la traduit par de fréquentes exclamations, scandant les volutes de son blond londrès.

— Une femme!... Non, mais quelle devinette pour ceux qui ont du temps à perdre!... Elle déroute toutes les combinaisons des gens sérieux, bouleverse tous les plans et piétine sur toute logique... Ainsi, voici une petite qui me donne quinze mille francs pour me taire, et qui fait contre elle-même un coup que moi, tout canaille que je suis, je n'aurais jamais osé tenter... Oh! oui, les femmes!...

Et Victor sourit avec béatitude à la fumée bleue qui se déroule lentement vers les caissons dorés du plafond... Ce qu'il sera heureux ce soir..., tout seul, avec son chien, dans sa petite garçonnière!... Il s'approvisionnera tout à l'heure de tabac, aux frais de la nièce, puis il rentrera à pied, tranquillement, pour faciliter sa digestion et rafraîchir sa tête... Oh! le calme!... la simplicité!!... la paix!!!...

A ce moment, et comme une réponse ironique à son état d'âme, Alberte entre :

— Où vas-tu donc te fourrer? Je te cherche partout!...

— Allons, bon... Encore du nouveau, je suis sûr!... Avec toi, on est toujours sur le pont!...

— ... Tu peux prononcer le nom de Jacques devant Bruno..: j'ai changé complètement de tactique.

— Je peux le prononcer... vrai..?

— ... Tant que tu voudras.

— Elle est forte, celle-là!...

Du coup, Victor jette son cigare et en allume un autre :

— Je peux savoir..?

— ... Ce serait trop long... Une autre fois...

— Alors, je vais filer à l'anglaise..?

— File... je n'ai plus besoin de toi...

Et il partit en riant, d'un rire intime, la figure illuminée par des comparaisons étranges :

— Oh! les femmes!

Le lendemain, Alberte, malgré son écrasante fatigue de la veille et de la nuit, ne dormit pas. L'apparition de Jacques, dont la pensée maintenant ne la quitte plus, a bouleversé son âme en des profondeurs effrayantes; et sans cesse les mêmes questions se posent devant son esprit enfiévré :

— Pourquoi Jacques est-il venu..? Pour elle, Alberte, évidemment!... Car jamais il ne s'est occupé du petit comte dans le passé!...

Accoudée sur son lit, elle cherche dans sa mémoire si elle n'a pas trouvé quelquefois, parmi les papiers de Bruno, une lettre quelconque de M. de la Ferlendière. Elle a beau récapituler mois par mois, affaire par affaire, elle ne se rappelle rien... et elle l'aurait tant remarquée!... Non, son fiancé ne compte pas dans la circonstance, et c'est bien pour elle que Jacques est monté... Maintenant, dans quel but..? Pour empêcher le mariage..? Mais pourquoi... poussé par quelle raison..?

Et ce « pourquoi », Alberte le tourne et le retourne en tous sens dans sa matinée d'insomnie, dans cette chambre où tout paraît possible... où le soleil, malgré les portes fermées et les persiennes closes, semble vouloir allier et fondre en elles les conceptions les plus étranges du plus étrange art nouveau... Tout arrive... tout peut se rêver, même le bonheur; et la haine devient, chez certaines natures et dans certaines circonstances, la manifestation aigrie de l'amour... Alors, comme il compterait peu, le petit Bruno!... Et, déjà, dans son imagination de névrosée, elle compare son freluquet de fiancé avec la silhouette fière qui se découpait hier soir sur le panneau

blanc de la porte du Continental Palace... Oui... sa décision ne serait pas longue!

Elle a beau se dire que c'est insensé, qu'une première fois déjà elle s'est laissée griser à la perspective de cette simple possibilité..., bien qu'elle hausse les épaules de pitié devant la supposition folle de son cœur à la dérive, et qu'elle s'efforce de jeter sa pensée vers d'autres sujets, cette pensée revient, implacable, devinant les sympathies secrètes qu'elle trouvera dans une âme si préparée... Pourquoi pas..? Un homme comme lui doit pouvoir aimer une femme comme elle!... Et Alberte se rappelle l'inoubliable soirée du Val d'Api, où, reine triomphante au bras de Jacques de la Ferlendière, elle conduisait le bal pour l'inauguration des usines, et le jour, plus inoubliable encore, où elle ne dut la vie qu'au dévouement du même homme se dressant comme une protection inattendue devant la foule des grévistes qui hurlaient à la mort!... Sait-on jamais ce qui se passe derrière ces fronts silencieux, et qui dira pour quel motif un homme comme Jacques de la Ferlendière quitte ses terres, vient à Paris, et apparaît subitement au milieu d'un dîner de contrat, alors que rien ne l'y appelle, et que le petit comte Bruno n'entretient avec lui aucune relation spéciale, ni d'amitié ni d'affaires!

Et, malgré tout, la tolérance s'établit..., l'idée

impossible pousse des racines, sans cesse arrachées, mais repoussant quand même avec l'obstination d'une plante qui entend bien ne pas mourir.

Tant et si bien qu'Alberte, superstitieuse à ses heures, accueillit presque comme un présage la nouvelle d'un délai forcé que lui apporta Bruno dans la soirée du même jour, et qui reculait un peu la date du mariage civil à cause de la difficulté de se procurer les papiers de la jeune fille, brûlés jadis au consulat de Chicago, où la vie errante de sa famille l'avait jetée au monde.

— Mais, ma chère, s'écrie Bruno, je m'attendais à vous voir fondre en larmes... et vous êtes d'un calme!...

— C'est que je suis si sûre de vous!

— Et moi donc!...

Mais le lendemain, le doute recommença, la folie de la supposition apparaissait dans toute son incohérence, pour s'évanouir de nouveau et revenir encore.

— Si Jacques n'est pas l'ami farouche, que prétendait-il faire..?

Et la jeune femme devenait moins sûre...

Si elle se trompait..? S'il était l'adversaire poussé par Luce, venu pour empêcher une mésalliance et lui enlever le comte... pour briser son prestige comme du verre et dire à Bruno : « Tenez!... la voici, votre idole!... »

Cette pensée succède à l'autre avec la même violence, et, les yeux dans le vide, Alberte crispe les poings pour de possibles luttes...

— Oh! si c'était cela!... Mais non, je deviens folle!... A moi, il n'arrive que de l'étrange... je ne suis pas une femme comme une autre. Jacques ne ressemble à aucun homme : donc, fatalement, il y a entre nous deux quelque chose... un lien... Oh! si c'était de l'amour!...

CHAPITRE XXVII

Pendant que toutes ces chimères se déroulent dans le cerveau d'Alberte, telles des méandres dans un verre d'absinthe, l'usine va comme elle peut. Attaquée par Dietzch, trahie par Sandrin, oubliée par le comte, menée distraitement par Mlle Harmmester, qui arrive au bureau chaque matin, et reste parfois des heures entières la tête dans ses mains, dessinant des lignes quelconques sur le papier industriel, ravie loin, bien loin... par le mirage de son obsédante pensée.

— Mais pourtant, Mademoiselle..? observe quelquefois Claude avec un ton de reproche.

— Pourtant, quoi?

— Si nous parlions de choses sérieuses?... Je vous assure que je suis effrayé du précipice vers lequel nous courons... Je le vois se rapprocher et s'ouvrir chaque jour davantage.

Alors, Alberte regarde Claude :

— Je voudrais qu'il s'ouvre encore plus, vous entendez..? qu'il devienne plus profond, et qu'il

me prenne, et que j'y disparaisse pour toujours!...

— Si j'osais..., je dirais que ce n'est pas aimable pour mon patron...

— Ton patron?... Qui ça, ton patron..?

— Mais M. de Saint-Agilbert!

— S'il n'y a que lui pour me retenir!... J'en ai assez de la vie!... Oh! assez!... trop!!...

— C'est sérieux..?

— Sérieux..? Je voudrais être graisseur de wagon... Ils ne pensent pas... eux, au moins!...

— Qui sait..?

Pourtant, le cri d'alarme de Claude, journellement répété sous une forme ou sous une autre, produisit un certain effet; peu à peu, moitié pour se distraire, moitié pour éviter de trop grands ennuis d'affaires avant le mariage, Alberte se remet à s'occuper de l'usine; et, par sympathie, Bruno l'imita.

Claude vit ce retour, si précaire qu'il fût, avec une impression de soulagement : car, depuis plusieurs mois, il avait beau faire appel à tout son orgueil, il se sentait las, écœuré du gaspillage et des intrigues au milieu desquelles il devait vivre.

Chacun, en effet, connaissant, par les propos de Dietzch, la situation réelle, prenait la ferme résolution d'en profiter tant qu'elle durerait; la vie devenait chaque jour plus impossible dans ce

milieu vague, où chacun rêvait de se tailler à pleines griffes la part du lion.

Sandrin s'est luxueusement meublé avec les étoffes des compartiments de première classe; les autres contremaîtres ont suivi son exemple; les ouvriers eux-mêmes passent chaque jour quelque chose à la grille, et prennent à peine le soin de le dissimuler devant Rabaroux, qui ne surveille plus.

Il n'y a pas jusqu'aux charretiers qui se laissent aller au mouvement général; ils donnent des rendez-vous à leurs femmes aux environs de l'usine, pour ramasser les blocs de houille qu'ils laissent exprès tomber de leur voiture, dans le désert de la rue Cugnot. Après s'être cachés, ils négligent bientôt toute précaution; la chute du bloc ayant pour effet de l'éparpiller en morceaux, plusieurs trouvent plus commode de le déposer tout simplement dans les bras de leur moitié, et les femmes le rapportent à la maison, avec une absolue sérénité d'âme.

Claude connaît toutes ces fraudes, il y assiste même quelquefois, car c'est tout juste si l'on se gare de lui; son honnêteté s'en révolte, comme d'une complicité; mais quoi faire..? Mettre tout le monde à la porte..., ou alors personne...

Evidemment, le second parti est le seul possible. D'ailleurs, pourquoi s'intéresser plus que

les maîtres à la prospérité d'une usine perdue d'avance? Alberte Harmmester sait très bien qu'on vole. Claude en a la preuve dans certaines réflexions émises par elle au bureau, et pourtant elle se tait! Tout simplement, il fera comme elle.

Mais, par ce seul fait qu'il ne vole pas avec les autres, il devient leur bête noire, celui dont on se défie, qu'on traite par derrière d'hypocrite et de mouchard. Il se produit, en petit, dans l'atelier, la décentration des pays qui évoluent entre les oppositions turbulentes et une autorité sans aucune sanction. Claude a l'autorité officielle, mais, comme il ne peut s'appuyer ni sur Alberte ni sur le comte, il est impuissant à la faire agir d'une manière efficace. Sandrin, simple contremaître, sans aucun scrupule de conscience, tient entre ses mains l'autorité réelle, et lui donne, comme force offensive, les tracasseries d'atelier qu'il peut déchaîner, d'une heure à l'autre, sur Claude ou tel ouvrier que celui-ci protégerait.

C'est ainsi, qu'ayant résolu de faire partir un pauvre homme d'une conduite exemplaire, mais qui avait, à ses yeux, le tort d'aller à la messe, en quinze jours la chose fut réglée, malgré l'intervention de Claude qui lui avait dit :

— Restez... : c'est moi le maître et je suis derrière vous...

Sandrin, sans presque paraître, amena cet

ouvrier, et surtout le fit amener à ce point d'exaspération où l'homme le plus doux voit rouge et jette sa démission à la tête des chefs. On clouait des crucifix sur son établi et des images pieuses à son mur avec légendes appropriées. Quand ses camarades passaient à côté de lui, ils entonnaient ironiquement des cantiques :

Esprit Saint, descendez en nous!...

Ou :

Hélas! quelle douleur!...

Un jour, le malheureux, qui souffrait d'un cancer à l'estomac, s'était endormi, après une crise terrible, sur un tas de copeaux. Dès que ses camarades s'en aperçurent, ils le ligottèrent doucement, avec des chapelets qu'on courut acheter dans une papeterie religieuse du quartier...; puis, chaque homme prit une latte en guise de cierge, et on entonna subitement le *Kyrie eleison*, sur un air de pas de charge, devant le contremaître qui se tenait les côtes.

Ce jour-là, le vieil ouvrier se battit.

Sandrin, qui avait tout excité, intervint à la fin de la lutte; et, en chef préposé au bon ordre de l'atelier, mit la victime cinq jours à pied, ce qui était le maximum de la punition qu'il pouvait infliger.

Pendant cinq jours, l'expulsé reçut régulière-

ment à son domicile des enveloppes anticléricales, expédiées par la poste. On y voyait des curés grotesques prêcher avec des gestes épileptiques dans des éteignoirs renversés, et autres scènes d'un goût encore plus odieux. Quand il rentra, le sixième jour, pour essayer de gagner tout de même un peu de pain, au lieu de lui donner, comme travail, des pièces de séries homogènes, ce qui permettait d'économiser un temps considérable en les découpant ensemble à la scie, Sandrin lui offrit ce qu'on appelle, en langage d'atelier, une carte d'échantillons, panachée de tous les types en usage dans l'usine; l'ouvrier, qui avait déjà perdu cinq jours de sa quinzaine, réclama doucement :

— Si tu n'es pas content, va demander du travail aux curés!

Le soir même, le vieux partit pour ne plus revenir; il pleurait en passant dans la cour, et quelques manœuvres qui voulaient faire du zèle le raillèrent encore, dans l'espérance que Sandrin le saurait et que peut-être leur lâcheté profiterait à leur avancement.

Claude, impuissant, suivait de loin, et presque toutes les semaines, ces drames obscurs d'atelier, où le pouvoir d'un chef est désarmé contre les tracasseries de tous..., où l'ouvrier est implacable pour l'ouvrier..., où la flatterie, exaspérée par la

peur de manquer du nécessaire, descend au dernier degré de la servilité humaine. Et il montait dans son cœur une immensité de dégoût; un besoin de passer rapidement dans les différents services afin de moins y voir clair, puisqu'il ne pouvait remédier à rien.

Mais, revenu chez lui, dans son petit pavillon désert, il donnait libre cours à son indignation, et avait les révoltes du lion dont la force s'use contre les mailles indiscernables d'un filet qui est partout et nulle part.

D'ailleurs, il se sent visé et comprend très bien que c'est lui qu'on veut atteindre dans chacun des ouvriers qu'on malmène; il ne se fait plus illusion, il a nettement conscience que la guerre se rapproche tous les jours..., que chaque démission supprime un intermédiaire entre lui et Sandrin, et que, peu à peu, ce dernier, poussé par Dietzch, l'abordera corps à corps pour une lutte suprême et définitive...

— Oh! ce jour-là!...

Et, à cette pensée, les poings de Claude s'ouvrent et se ferment avec le geste des primitifs, obligés de lutter en se servant des premières armes que la nature leur donna. Pourtant, des accalmies étonnantes descendaient parfois sur l'usine, laissant à Claude l'illusion éphémère que toute dissension était miraculeusement terminée,

et que la haine, fatiguée, désarmait enfin! Ainsi sans aucun motif, subitement, les ateliers furent d'une belle tranquillité pendant un mois; non seulement l'atmosphère générale en parut moins orageuse, mais Sandrin lui-même sembla très sincèrement animé du désir de conclure la paix.

On travaillait à ce moment au train de luxe destiné à la Turquie, grosse cliente, mais payant quand par hasard elle avait de l'argent. Les différents chefs de service durent, pour ce travail extraordinaire, se voir assez souvent; et comme il ne s'éleva aucune discussion désagréable, aucun conflit de juridiction, Claude éprouva l'étrange sensation d'un homme accoutumé à trouver des difficultés partout, et qui, n'en rencontrant plus nulle part, a presque peur, précisément parce que tout va trop bien.

Le comte avait réussi à se faire donner cette commande par une vieille relation diplomatique de sa famille, et, comme l'affaire, pour la première fois, venait uniquement de lui, il prit grand intérêt à ce train assez étrange, dans lequel entrait un immense wagon-salon, affectant des dispositions très spéciales, pour le déplacement du sultan et de sa maison.

C'était d'ailleurs le premier travail de ce genre s'exécutant dans un atelier de Paris; aussi Bruno fit-il souvent venir des amis pour leur montrer l'ori-

ginalité des voitures et leur en expliquer les différentes attributions. Alberte, moitié par désœuvrement, moitié par vanité, s'était mise à dessiner quelques modèles de tentures pour le coupé-salon; il sembla que la vie, partie avec Dietzch, allait enfin renaître dans les ateliers, et que le grand Turc apportait la concorde entre les deux pointes de son croissant.

Sandrin devient même déconcertant, il passe les limites de la simple correction, se montre prévenant, note avec scrupule toutes les observations qu'on croit devoir lui faire. Comme la responsabilité de ce travail est très lourde, Claude ne s'enthousiasme pas trop vite, et se borne à penser que, probablement, le contremaître prend ses précautions, afin qu'en cas de « loup », il soit dégagé de tout.

De son côté, Claude accumule les garanties, ne néglige rien et, pour la première fois de sa vie parisienne, ressent comme une sorte de fierté dans son travail... Il paye d'ailleurs l'escompte de sa gloire future en s'astreignant à ne signer aucun plan, aucune commande, si minime soit-elle, sans les avoir vus, revus, méticuleusement vérifiés.

Tout le monde s'y mettant avec ensemble, le travail marche fort bien, et à mesure que le train s'achève, il devient le point de mire des curiosités

intérieures et extérieures; les journaux en parlent, l'intérêt grandit; M. de Saint-Agilbert tient d'autant plus à une complète réussite que ce train, dernier modèle et « cri » suprême du confortable, constitue une grosse réclame pour la maison; il a ouvert un crédit extraordinaire pour que les matières employées soient toutes de premier choix, et pas un jour ne se passe sans qu'il revienne sur ses recommandations pour les accentuer encore :

— Monsieur le comte, répète Claude, soyez tranquille..., le train sera parfait..., j'en réponds...

Or, un matin, Claude était sorti dans Paris pour aller se documenter sur un système particulier de fermetures qu'il voulait adapter au wagon-salon et que Sandrin lui avait chaudement recommandé; elles ne lui avaient pas beaucoup plu, ce qui ne l'empêcha pas de les prendre à condition, pour faire plaisir au contremaître, et par un véritable amour de la paix.

Il revenait donc assez tranquille, vers 10 heures, ayant joui par hasard un peu de Paris qui a son charme à lui, les matins des jours ouvriers, quand, passant devant Rabaroux, celui-ci sortit précipitamment de sa loge :

— Monsieur Routier!... Vite... M. de Saint-Agilbert vous réclame immédiatement... On vous cherche de tous les côtés depuis deux heures...

— Il est au bureau..?

— Non, dans le hall... c'est pour le train d'Orient... Il y en a, une histoire!...

— Et quoi donc..?

— Allez, vous le saurez toujours assez tôt!...

Et le visage de Rabaroux se contracte en une expression terrifiée.

Au pas de course, Claude traverse la cour, les ateliers d'accessoires, et arrive sous le vaste hall où s'ajustent les dernières pièces du train, pendant que tapissiers et peintres travaillent sous des bâches à la décoration des voitures déjà montées.

Tous les contremaîtres sont là, avec une cinquantaine d'ouvriers; au milieu d'eux, devant Alberte et M. de Saint-Agilbert, Sandrin pérore avec une volubilité et une animation extraordinaires :

— Je vous dis qu'il a des trous, cet homme-là... des distractions de fou!... Tout allait trop bien... j'étais sûr en moi-même qu'il arriverait quelque chose, on s'obstine à ne pas comprendre pourquoi je m'insurge ici, à certaines heures, quand la mesure est trop comble... Ce n'est pas contre lui... l'individu m'est égal!... mais contre le gaspillage sans nom auquel il prétend me faire collaborer... Vous le constatez aujourd'hui, Monsieur le comte, ce gaspillage, parce que vous êtes

présent et que les circonstances vous ont permis de suivre cette commande avec une attention spéciale; mais, autrement, vous auriez payé la note, comme tant d'autres fois, sans même vous en apercevoir... Cet homme ne s'appelle pas Claude Routier..., il s'appelle Claude-la-Ruine!... Vous entendez tous... Claude-la-Ruine!...

Et les éclats de sa voix insolente retentissaient, en notes aiguës de femme, jusqu'aux extrémités de l'enceinte.

— Le voilà!... crie-t-on de partout, en apercevant Claude qui, très pâle, débouche à l'entrée du hall.

Aussitôt, un silence tombe sur cette foule... le silence qui précède les coups secs d'orage, ou bien encore celui qui se produit dans le monde, quand apparaît tout à coup le « cher ami » dont on vient avec ensemble de ravager la réputation. Chacun s'écarte, et c'est au milieu d'une haie d'ouvriers et de chefs attentifs que Claude arrive vers le petit comte, lequel, très raide, tient un cahier grand ouvert à la main.

— C'est vous qui avez fait ce plan..?

Claude regarde le cahier.

— Oui, c'est moi...

— Alors, Monsieur, vous pouvez aller vous coucher; votre journée est gagnée, vous me faites perdre cinq mille francs!...

Il s'attendait si peu à un tel coup droit, que pendant quelques secondes le jeune homme vit tout confusément se brouiller et tourner devant lui M. de Saint-Agilbert, Sandrin, Alberte, les ouvriers, les wagons... Mais l'heure n'était pas aux évanouissements, il se ressaisit rapidement, et fit face à l'attaque :

— Je puis savoir comment?...

— Parbleu!... je crois bien!... Une faute lourde... inexcusable!... Vous avez ordonné de couper toutes les étoffes cinq centimètres trop court, ce qui les rend absolument inutilisables.

— Ce n'est pas possible!...

— Mais, Monsieur, il n'y a même pas à discuter un seul instant : voici votre commande chiffrée.

Claude prend le cahier et, s'isolant malgré tous les yeux fixés sur lui, vérifie ses chiffres : les wagons ottomans ont cinq centimètres de plus que les dimensions habituelles, Claude le savait, et, dès le début du travail, avait insisté d'une façon orale auprès de chaque chef pour la majoration correspondante de toutes les mesures. Ces cinq centimètres..., non seulement il ne les avait pas oubliés, mais ils étaient devenus sa perpétuelle hantise; et si, par une inexplicable distraction, il avait réellement inscrit pour le découpage du drap les dimensions ordinaires, la moindre bienveillance de la part de ses subor-

donnés aurait suffi pour lui donner l'éveil, car il était impossible d'admettre que la distraction d'un seul ait été celle de tous. Mais voilà!... il travaille dans un milieu d'intrigues et de jalousies, où le moindre faux pas est surveillé, accueilli avec une joie haineuse... Malheur à celui qui trébuche dans cette lutte pour le pain et la vie... Si la main du voisin s'étend vers lui, c'est pour le faire tomber plus sûrement et plus vite...

Page par page, Claude feuillette le cahier et constate qu'en tête de chaque service il a mis une note rouge bien en vedette : *Attention aux cinq centimètres!...*

Ceci est presque sa justification, mais déjà Sandrin s'impatiente et, penché sur lui, tourne les pages à son tour :

— ... Il ne s'agit pas de savoir si, dès le commencement, vous avez prévu l'écart des cinq centimètres... Ce serait un comble qu'il en fût autrement, et que, pas même d'une manière générale, vous n'ayez songé à cette majoration, sur laquelle les clients ont tant insisté à l'origine de leur commande. Ce qui est en cause actuellement, c'est la question très précise des étoffes : or, elles ont été coupées d'après des chiffres nets, calculés par vous, que nous n'avions pas à vérifier et qui correspondent, non aux voitures spéciales qui vous sont commandées, mais

à des wagons ordinaires, lesquels n'utilisent jamais de pareils draps de luxe... Donc, M. de Saint-Agilbert a raison, c'est au moins cinq mille francs perdus, car, suivant l'habitude, tout a été coupé ensemble, puisque les dimensions de chaque voiture sont semblables... C'est clair, qu'avez-vous à répondre..?

La voix de Sandrin éclate de plus en plus orgueilleuse et triomphante, comme si déjà l'usine était entre ses mains; ses yeux bleu pâle jettent des éclairs. Ce n'est plus le comte, ni Alberte, qui mènent l'instruction, c'est bien lui, Sandrin, soutenu par tout un clan d'ouvriers qui associent leur fortune à la sienne, et appuient sa manifestation. Claude n'a rien à dire... pas un mot pour sa défense... Oui, effectivement, il s'est bien trompé, le voici à la page des étoffes, il a mis un o à la place d'un 5 :

« Découper les draps sur... 2m,20, » au lieu de mettre : « sur... 2m,25. »

Et pourtant, il était si préoccupé de cette majoration!... si sûr de l'avoir prévue et écrite, même là!... surtout là!... où elle était d'une particulière importance... Il faut croire qu'il se trompe, et qu'il y a certaines heures dans la vie, où l'homme le plus sérieux est absent de lui-même, puisque le cahier, l'évidence, tout le monde est là pour lui prouver son tort.

Et il se tient humilié, vaincu, devant cette foule qui s'accroît à chaque instant, car le bruit du « loup » formidable s'est propagé en quelques minutes dans les ateliers; on se presse sur le quai, dans le hall, comme pour une exécution capitale..., on veut avoir vu cela..., la chute de ce chêne... l'écrasement de Claude devant le patron... devant Sandrin surtout!... Est-elle assez piteuse, « la patate »!... En a-t-elle fait du bel ouvrage!... Ce train de luxe qui devait être sa fierté, celle de la maison, et dont tout le capiton est à recommencer... Il va falloir commander de nouveau le drap spécial... le faire couper, sans se tromper cette fois... Quand pourra-t-on l'avoir..? Et la livraison du train est à date fixe, avec un dédit formidable pour chaque jour de retard!... Il dit cinq mille francs, le patron..., mais c'est peut-être dix mille qu'il sera obligé de débourser... Et puis, on peut s'attendre à des coups de presse... à un travail de nuit pour réparer le temps perdu... et tout cela, à cause de ce sacristain de malheur, qui aurait mieux fait d'étudier son devis plutôt que d'aller miauler des cantiques le dimanche chez le curé d'à côté!

Il y a des moments où l'on demanderait à la terre de s'entr'ouvrir et de nous cacher dans ses flancs. Claude en est là..., il regarde autour de lui, cherchant une pitié, mais ne rencontre que

des yeux moqueurs et des visages haineux :

— Vous me coûtez cher, Monsieur Routier! dit le petit comte d'une voix cinglante.

— Plus encore que vous ne croyez, éclate Sandrin.

— Oh! vous..., taisez-vous!... s'écrie Claude.

— Et pourquoi me taire...? Je me suis tu assez longtemps!... trop longtemps!!... Aujourd'hui, je parle, et je crie à tous les ateliers : « L'homme qui vous commande est un incapable..., la preuve se paye dix mille francs..., ce n'est rien en comparaison de ce qu'il a déjà coûté!... »

Claude regarde M. de Saint-Agilbert, attendant un mot qui atténue la portée de l'injure, et l'empêche de devenir sienne; mais le comte se tient raide, méprisant; Alberte, l'air dégoûté de cette mise en scène, fixe ses yeux ailleurs. A part quelques vieux ouvriers, maltraités par la vie, craignant pour leur pain, qui sont perdus dans la foule, l'attitude de l'ensemble du personnel est celle d'une meute autour d'un gibier vaincu, et dont tout à l'heure on se partagera les dépouilles.

Alors, d'un seul coup, Claude prend sa résolution.

— Monsieur le comte, je vous ai fait perdre cinq mille francs, je vous les rendrai...

— ... Dix mille! rectifie Sandrin, implacable, prêt à tout.

— ... Ce n'est pas à vous à me fixer un chiffre... Si ma distraction coûte dix mille francs, je rendrai dix mille francs!... Ma vie y passera, mais au moins mes enfants pourront lever la tête, et ne devoir rien à personne, surtout à l'usine de la Chapelle. Seulement, comme je suis un incapable..., M. Sandrin vient de le dire...

— ... Et je le maintiens!...

— ... Je vous prie, Monsieur le comte, de vouloir bien accepter ma démission, et me rendre ma liberté.

A cette parole si grave, l'attention redouble... Chacun sent que le moment est solennel et qu'il en sortira de l'irréparable. Mais pas une voix ne s'élève pour ce malheureux qui brise, en un instant, une situation à laquelle il a sacrifié sa famille et son pays; les yeux se fixent, les cous se tendent comme au cinquième acte d'un drame.

— Je l'accepte, dit Bruno, avec l'air détaché d'un homme nullement pris à l'improviste.

Ce fut tout; non seulement il n'y eut pas un mot de regret, pas un geste d'étonnement ou de pitié, mais le comte donna l'impression de quelqu'un qui veut en finir vite et tout de suite; car, sans perdre un instant, et cherchant à se hausser un peu pour dominer la foule, M. de Saint-Agilbert s'écrie :

— J'accepte la démission qu'on m'offre; à partir

d'aujourd'hui, Sandrin devient votre chef!... Et M. Routier n'a plus aucune autorité officielle dans l'usine!

Il y eut un brouhaha, de grands cris sous le hall :

— Vive... vive Sandrin!!! vocifère Rabaroux, la figure illuminée, les yeux hors de la tête...

— Vive Sandrin!!! répondent les ateliers...

Et les échos redisent et répètent l'acclamation, la grandissent, la répercutent en un tonnerre de révolution.

Claude s'en va, seul, vaincu, sans un mot de pitié, sans un regard d'affection, sans une main tendue en un adieu de regret... Peut-être, probablement même, quelques-uns en eurent le désir, mais Sandrin le regardait partir... et Sandrin devenait le maître!...

Arrivé dans son petit jardin, Claude, brisé par l'émotion, se laissa tomber sur le banc de bois; il allait être midi, et le soleil montait dans toute sa gloire au zénith du ciel. Presque machinalement, le malheureux feuillette encore le cahier, qu'il n'a regardé, là-bas, que troublé et dans le clair-obscur du hall... mais ce cahier est à peine ouvert à la page des étoffes... à peine les yeux de Claude se sont-ils arrêtés sur ce chiffre fatal, que, subitement, le jeune homme pousse un cri... la queue du 5 a été effacée, grattée pour

faire un o!... A la lumière intense, brutale, de ce midi, la ruse de Sandrin éclate là, avec une indiscutable évidence, on voit même encore dans le papier, usé par le frottement discret d'une gomme, la trace de la pression du crayon :

— ... Ah! le misérable!... Je savais si bien que je ne m'étais pas trompé!...

Aussitôt, sans perdre un instant, Claude se lance dans la cour, à la recherche de ses juges; précisément, Alberte, Sandrin, Bruno y débouchent, causant ensemble avec animation. Routier arrive sur eux, le cahier grand ouvert, le visage enflammé, sûr de lui-même et de la preuve évidente :

— Monsieur de Saint-Agilbert, vous avez été indignement trompé!.. J'avais bien écrit le 5, mais on a eu l'infamie de le gratter... Regardez... impossible de nier!... Voici toute ma justification!...

Les mains de Claude tremblent en passant les feuilles.

Froidement, le comte ajuste son monocle, prend le cahier, l'examine, sans remarquer Sandrin qui pâlit affreusement à son côté.

— En effet, c'est gratté..., dit-il.

— Gratté... par qui..? éclate Sandrin. Par Routier lui-même qui vient d'emporter le cahier chez lui, de le surcharger à l'instant, afin de le gratter ensuite!...

— Par moi..?

— ... Parbleu, vous arrivez de chez vous, n'est-ce pas..? Et vous n'avez même pas perdu votre temps... Mais la ruse est grossière...

— ... Par moi!... Par moi!...

— Parfaitement, sans quoi vous auriez parlé tout de suite, là-bas, dans le hall... Vous n'êtes pas seulement un maladroit..., vous êtes un menteur et un faussaire!...

Un instant, Claude voit rouge... Ses mains s'ouvrent et se ferment en un vertige de fureur... Sandrin se recule derrière Alberte, sentant que cet homme va lui sauter à la gorge ; mais Rabaroux et d'autres ouvriers accourent, se jettent entre le contremaître et Claude qui est effrayant à voir, prêt à tuer...

— J'espère que vous n'allez pas vous colleter comme des chiffonniers devant Mademoiselle! s'écrie Bruno.

Et Claude s'en va, étourdi comme s'il avait reçu un coup de massue...

— Bien paré, dit tout bas Alberte.

Et, avec cordialité, elle tendit la main à Sandrin.

CHAPITRE XXVIII

JOURNAL DE LUCE

... Tout est fini!... Et si je n'avais peur d'être sacrilège en comparant une douleur humaine à la douleur divine, j'écrirais : « *Consummatum est!*... Tout est consommé... »

Le cadre où s'est écoulée mon enfance, le château qui fut le nid glorieux de vaillance et d'amour où, depuis dix siècles, s'abritèrent les Saint-Agilbert.., le petit cimetière où dorment tous les nôtres, le parc où j'allais rêver en pensant à l'avenir, les champs, les bois, tout ce qui m'a vue naître, aimer, grandir..., ce qui fut mon confident, mon abri, mon espérance, tout est jeté aux quatre vents du ciel..., tout est vendu à l'encan, comme on liquide un fond de hangar, une boutique de marchand de vin..., une chose qui gêne et dont on ne veut plus...

Et c'est toi, ô pitié suprême!... l'être de tous les espoirs, qui viens, du fond de ton entresol parisien, d'ordonner cette ruine, sans même éprouver le besoin de revoir. une fois encore, ce que ta mère aimait tant... ces murs qui crieraient son nom s'ils pouvaient parler...

sans écouter la défense de tous ces souvenirs qui pleurent partout un deuil plus terrible que la mort... : l'oubli de ceux qui devraient se rappeler toujours!...

Aussi, comme je comprends ta honte!... Tu frappes en te dérobant..., tu ordonnes tes exécutions, caché dans la capitale, loin de ceux qui ont connu ta jeunesse et te crieraient : « Anathème!!! » forçant peut-être ton indifférent visage à rougir quand même de l'œuvre maudite.

J'ai appris la vente ce matin, en allant à la messe prier comme d'habitude. Le vieux Perrot, l'appariteur de la mairie, sonnait à deux mains sa cloche dans la rue Basse. Je m'approche pour savoir ce qu'il veut annoncer, car tout ce qui se passe au village m'intéresse; mais, subitement, le pauvre homme m'aperçoit dans la foule, sa figure change, ses yeux ne peuvent se détacher des miens. Il balbutie..., il n'ose plus parler...

— Mademoiselle..., vraiment, j'aimerais mieux que vous ne soyez pas là!...

— Pourquoi, Perrot..?

— Vous le savez mieux que moi!...

— Je ne sais rien!... fis-je en pâlissant.

— Dans ce cas, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai!

Il fend alors le cercle de paysans accourus pour l'entendre, et rentre dans la mairie. Toute bouleversée, je continue ma route, sentant mon cœur battre à grands coups dans ma poitrine; les questions les plus affolées se posent sans interruption devant mon esprit; je pense

aux terres, aux forêts, aux fermes..., à tout, excepté ce qui est devenu la navrante vérité.

D'ailleurs, mon indécision ne dure pas longtemps; quand je traverse le cimetière, j'aperçois, au travers des branches, Perrot qui revient sur le tertre, et s'installe de nouveau pour crier son annonce; et, peu à peu, sa voix s'élève du fond de la rue Basse.

Dès les premiers mots, je dois m'appuyer au petit mur pour ne pas tomber : chaque phrase, chaque parole me semblent un soufflet donné par un Judas sur la figure de ma race... C'est lui... lui, Bruno, qui fait cela!... Oh! le misérable!...

ÉTUDE DE Me LEFÈVRE, NOTAIRE A FLEURINES

Les habitants de la commune de Fleurines sont avisés que, le 3 août prochain, il sera procédé, en l'étude de Me Lefèvre, à la vente du château des comtes de Saint-Agilbert, des collections de la grande salle des gardes, armures et tableaux, de la bibliothèque, de la chapelle, du parc, du potager, des deux étangs, des bois et forêts, des terres de culture s'y rattachant par un lien quelconque de propriété. La première mise à prix minima est de trois cent mille francs.

Signé : LEFÈVRE, *notaire à Fleurines.*

Il parlait bas, le pauvre homme!... On eût dit qu'il se doutait que j'étais là-haut, m'appuyant sur une tombe, recevant toute cette honte en plein cœur; et même, plusieurs fois, il regarda les ifs de la chapelle d'Odile qui me cachaient; je sentais ses yeux qui cher-

chaient les miens, quelque chose lui disant qu'ils étaient là; mais, à cette distance, il ne put les apercevoir, et se mêla aux groupes animés des cultivateurs qui, déjà partout, commentaient la vente avec des voix et des gestes indignés.

... Ainsi, c'est par l'appariteur communal que j'apprends le deuil le plus triste de ma vie!... Mourir n'est rien, surtout quand on meurt comme on l'a rêvé..., quand on tombe comme un arbre au milieu du champ qu'on abrita, pour s'ensevelir, se confondre en lui et revivre plus tard en ses moissons..., quand on s'en va, plein de mérites, vers Celui qui, du fond de son éternité, vit nos travaux, nos luttes, nos fautes peut-être... et aussi notre inlassable désir de relèvement, notre volonté de monter vers Lui, toujours et quand même!...

Mais assister à cette descente dans l'infamie..., la trouver plus profonde encore que l'imagination n'avait permis de la concevoir..., survivre à l'effondrement des espérances les plus saintes de ma vie!... Quel nom donner à cette torture..? Et comme il semble à certains moments qu'il y ait un infini du mal comme il existe un infini du bien... Tout cela est trop lourd pour mes pauvres épaules, et je porte cette douleur à vos pieds, ô Christ très cher...; c'est vous l'ami des jours difficiles qui n'abandonnez jamais ceux qui marchent à votre suite vers l'idéal..., ceux qui croient à autre chose qu'à l'argent... qu'au succès de ce misérable monde; car c'est cela, le monde, et il tient tout entier dans cette boue!... D'ailleurs, en cette circonstance, je note une joie et je garde une fierté : c'est de ne plus rien compter

pour toi, ô Bruno, mon frère de lait, mon ami d'enfance !... Tu ne t'es même pas occupé de moi, tu ne t'es pas posé la question pourtant élémentaire : Luce a son appartement au château, plusieurs chambres qu'elle aime bien, où sa vie est comme écrite jour par jour... Si je la consultais...? Si je lui parlais de mes projets...? Si j'écoutais un peu à son cœur, avant de le briser...?

Mais non !... Je n'existe plus pour toi !... Et combien je t'en remercie !... Tu m'as enlevé jusqu'au regret de ton absence, et j'ai la joie de ne te devoir rien, à toi qui me dois tout !... Car tu me dois tout... Tu entends bien? Ta richesse est ma richesse ; tu te drapes orgueilleusement avec ce que je n'ai pas voulu, et c'est dans ma générosité que ton apparent bonheur est taillé tout entier !...

Va !... pauvre roi fainéant qui n'es plus bon qu'à signer les vengeances d'Alberte, n'aie pas peur !... Je ne dirai rien !... Passe ton chemin avec ton étrangère au bras ; qu'elle poudre d'un blanc discret les rougeurs de son front, à la pensée de l'être auquel elle s'associe, et qui vient de réussir à descendre plus bas qu'elle...

... Moi, je regarde et je pense.

Seulement, quelle malédiction va peser sur ta tête, quand, de l'au-delà, la baronne, ta mère, assistera au dépècement de son fief, vendu à l'encan, au profit d'Alberte !... J'ai vu pleurer les vieux du village, désintéressés pourtant de la question... Toi, si tu pleurais, on serait presque tenté de t'estimer un peu... Je t'aime mieux tel que tu es, ô nullité dorée..., ô fruit sec d'un arbre magnifique !...

UN MOIS APRÈS SUR LE MÊME JOURNAL DE LUCE

... Tu as dû faire la moue, là-bas, à Paris, en recevant le télégramme de ton notaire... deux cent mille francs, tout le fief des Saint-Agilbert!... Même pas de quoi payer un petit hôtel à la future comtesse!... Car personne n'en a voulu..., la taille de l'habit était trop grande pour les épaules actuelles; et puis, les Saint-Agilbert l'ont tellement possédé, ce fief!... si fortement marqué de leur empreinte qu'il semble toujours qu'on le vole, alors même qu'on le paye avec de l'or et des billets de banque... D'ailleurs, comment payer les souvenirs qui s'en dégagent et la gloire que laisse le passage d'âmes valeureuses et saintes?... Je me demande ce que fera le scieur de long, le nouveau propriétaire, de son acquisition, des armures bosselées dans les batailles, de la bibliothèque, du tabernacle de la chapelle où notre aïeule prit la Sainte Communion avant d'aller se faire guillotiner à Laon..?

... Car c'est un scieur de long qui succède aux Saint-Agilbert..., un ancien ouvrier de ma tante, qui a fait fortune au Brésil dans le caoutchouc... La baronne l'occupait jadis comme petit manœuvrier, pour scier le bois dans ses coupes; il est tombé plus tard sur une bonne veine, et lui, au moins, revient mourir au nid. Mais il le trouve trop beau. Je suis allé voir cet homme, il s'est presque excusé... Pourtant c'est son droit, puisqu'il paye!... Il habite le pavillon du concierge, et se sent mal à l'aise dans les hautes salles lambrissées d'or; il va tout couper, le parc et le bois, il desséchera les étangs. et revendra ensuite, par lots,

le domaine de Saint-Agilbert... C'est intelligent et je n'ai rien à dire, car le sentiment ne compte pas en affaires. Mon martyre n'est donc pas fini, et je sens que Dieu veut me le faire savourer en détail... Je souffre d'avance des grands arbres qu'on va scier..., du parc sur lequel passera la charrue..., des boiseries qu'on débitera par séries, à Saint-Quentin, où, paraît-il, se trouvent des amateurs...

Pour l'éviter, ce martyre, je n'avais qu'un mot à dire : Jacques de la Ferlendière est venu m'offrir, une heure après la première annonce de la vente, de prendre toutes les mesures nécessaires pour l'empêcher.

J'ai refusé net... Je ne suis pas Odile, moi!... et je ne me reconnais pas le droit d'accepter d'aussi héroïques folies... M. de la Ferlendière est parti navré. Je l'ai suivi des yeux dans l'allée de l'Abbaye, et je pensais que, souvent, Odile avait dû le regarder ainsi partir; c'était le soir, il avait l'air de ne pouvoir quitter le parc. Un instant, Jacques se retourna comme s'il voulait revenir pour une insistance nouvelle; le soleil qui se couchait alors derrière le rideau de peupliers du tournant de Chauny le frappa en plein visage. J'ai éprouvé à ce moment la plus violente impression de ma vie. . . . . .

... Il y a des minutes qui sont fatidiques, et dont e retentissement doit aller jusque dans l'éternité,.. je levais être à l'une de ces minutes-là... Jacques fit quelques pas lentement, comme si, lui aussi, réfléchissait...; puis, avec brusquerie, il prit à travers champs et revint vers la Ferlendière.

LE LENDEMAIN

Je n'ai pas dormi de la nuit : il me semble que tout un monde de choses a évolué autour de moi, et que finalement, je suis restée là, sur le rivage de la vie, comme une épave..., dans un désert d'ennui, d'indifférence et d'oubli... ; je me sens en un jour de désespérance, où les bras lassés retombent ballants le long du corps, un de ces jours où rien ne sourit..., où nulle lumière ne peut dissiper l'ombre qui se projette sur l'âme...

Pourtant, il fait beau dehors, le soleil luit gaiement ; la nature toujours jeune étincelle ; les meules, là-bas, ont l'air de massives tours d'or, et les bois de la Ferlendière laissent filtrer sous le grand ciel bleu un monde de lumières et d'harmonies...

Mais tout pleure en moi, et je me dis : Que ne puis-je arracher de mon esprit la pensée obsédante!... Que ne puis-je prendre mon pauvre cœur à deux mains et l'empêcher de battre!... Que ne puis-je être une de ces choses inconscientes qui s'épanouissent sous mes yeux... ces arbres des bois..., cette herbe des champs, cette fleur que personne ne voit et qui fleurit au coin d'une motte..., cette pierre qu'écrase le passant et qui l'ignore... J'ai l'impression d'être seule... toute seule, perdue dans l'indifférence générale... une toute petite chose, étayée par la compassion de deux personnes, qui voient peut-être en moi la bonne action à faire..., qui grandissent leur vertu de ma misère.., j'aide leur geste à devenir plus beau... plus noble encore!...

... Mais je voudrais autre chose : je voudrais devenir

nécessaire à quelqu'un ; je sens palpiter un monde en moi... un infini d'amour... je n'ai personne à qui le donner!... Je n'ai même pas le droit de l'offrir, et cette force stérile retombe sur mon âme de toute la hauteur de certains jours d'espérance... Elle la fatigue, la tourmente et l'étouffe!... Je meurs d'ennui de ne pas aimer..., de ne pas être aimée... Je tends les bras à l'ombre.... et c'est le vide que j'embrasse!... Il y a dans le jardin d'Odile une touffe de violettes qui s'est obstinée à fleurir sur la lézarde de la pierre, elle a mis cinq mois à sécher, voulant vivre quand même! Moi je ne refuse pas de mourir!

... Pourquoi Dieu ne veut-il pas..? Pourquoi met-il en mon âme la pensée de l'impossible..?

... Pourquoi prendre l'*autre* qui ne rêvait que de rester, et me laisser là, moi, qui ne songe qu'à partir?...

Mais, du moins, quand viendra mon heure j'aurai une joie dans l'effondrement de tous mes rêves, ce sera de partir *toute seule*, ne laissant personne derrière moi pour recommencer, et faire recommencer dans l'infini des temps cette marche, ce calvaire entre des tombes et qui aboutit à une tombe!... Oh!... partir seule!... fermer le livre de la vie!... Tragédie..? Comédie..? Qu'importe!... c'est enfin fini!...

LE LENDEMAIN

Hier, la douleur m'a rendue mauvaise, injuste envers tout le monde ; je n'ai pas le droit d'accuser le soleil parce que je m'étiole loin de lui... ; injuste envers vous, ô mon Dieu, crucifié pour me donner l'exemple,

et qui nous demandez de vous faire crédit pendant les quelques instants que nous passons ici-bas... un point devant l'éternité !... Quelle chétive chrétienne je fais !...

Ce matin, c'était mon jour de pauvres, ils étaient plus nombreux que d'habitude ; j'ai vu défiler tout un cortège de misères physiques et morales... Ces gens-là me considèrent comme heureuse... : j'ai de l'argent... peut-on souffrir quand on a le porte-monnaie plein ?...

Lève-toi donc, ma pauvre Luce, prends ton fardeau comme tout le monde... mieux que tout le monde !

Oublie ton mal en regardant celui des autres, et va ton solitaire chemin, Dieu est au bout !...

... Oui, j'espère en Vous !

... Dans le silence de ma vie, dans le désert de mon horizon, c'est Vous que je cherche !... Vous que je veux trouver !...

... Quand je suis mauvaise, souvenez-vous des heures où j'essayai d'être bonne, et ne vous irritez pas contre la feuille qui se débat au bout d'une branche..., qui se tord sous la tempête, et qui rêve du jour où elle pourra s'envoler enfin vers la patrie des printemps éternels..., vers le pays où l'on fleurit..., où notre âme, lassée de la terre, baignera pour toujours dans le Repos, dans l'Affection, dans la Beauté infinie !...

CHAPITRE XXIX

Luce a deviné juste.

Fatigué des préoccupations inaccoutumées de l'usine et affolé par les caprices extravagants de sa fiancée, laquelle tantôt réclame une chose, et tantôt exige le contraire avec la même violence impérative, Bruno ne reçut pas sans un geste de surprise la lettre du notaire annonçant qu'il trouvait preneur à deux cent mille francs pour la totalité du domaine, et que, selon toute apparence, aucune offre supérieure à ce chiffre ne serait faite.

Le comte espérait au moins le double! Il parla de cette lettre, dès le matin, à sa fiancée dans le bureau de l'usine avec indignation :

— Croiriez-vous, ma chère, que Lefèvre, le notaire de Fleurines, a l'audace de m'écrire pour m'offrir deux cent mille francs!...

Il s'attendait à voir Alberte s'étonner, protester contre la modicité de la somme; il n'en fut rien; elle le regarda très simplement, et d'une voix sentencieuse :

— Deux cent mille francs ne se trouvent pas sous le sabot d'un cheval!...

— Il ne s'agit ni de sabot ni de cheval!... Si vous comptez sur un proverbe pour me convaincre!... Réfléchissez, vous y êtes maintenant intéressée comme moi!... Tout le domaine des Saint-Agilbert pour deux cent mille francs..? C'est fou!... Lefèvre doit être pessimiste comme tous les vieux! Pour moi, je me suis toujours habitué, en voyant le château, le parc, les cultures, les treize hectares d'eau, à me dire que j'avais là, au soleil, au moins un beau demi-million!

— Mon pauvre ami!... Vous êtes d'une naïveté de bébé!... Frottez-vous donc les yeux, et regardez ce qui se passe autour de vous dans la société d'aujourd'hui. Vous n'êtes plus à l'époque préhistorique où les champs, les bois, les cavernes, les étangs, avaient quelque valeur pour tenter l'homme et éveiller en lui le désir de devenir propriétaire. Actuellement, en France, la terre, c'est une chose pour marcher dessus..., une chose dont les gens sérieux ne désirent pas plus la possession que celle d'un trottoir ou d'une place publique... Vous êtes-vous seulement demandé quelle raison pourrait déterminer un homme sérieux à se rendre acquéreur de terres..? Pour faire du blé..? Mais l'Amérique, l'Australie nous

en inondent!... Des vignes..? D'abord Fleurines est trop froid, le Midi n'a plus assez de fûts pour loger ses vins!... Et puis tout le monde devient neurasthénique, on boit de l'eau ou du lait... Des betteraves..? Mais, avant dix ans, la Haute-Egypte et les conventions sucrières n'auront pas laissé debout dix raffineries françaises..., à moins que l'État ne s'adjuge le monopole des sucres..., ce qui est encore fort possible. Quant au château, j'estime sa situation plus lamentable encore. Nous sommes à une époque où chacun peut être obligé de quitter précipitamment son pays..., où l'on révolutionne tout sous les plus multiples prétextes; dans ces conditions, la fortune doit être essentiellement mobile; c'est pourquoi, jeter deux cent mille francs pour posséder une terre que le collectivisme partagera peut-être demain constitue, à mon avis, une folie dont il faut se hâter de profiter.

Le comte se croise les bras avec dépit :

— Alors, vous laisseriez partir le domaine pour deux cent mille francs?...

— Je crois bien!... Et je lui crierais : « Bon voyage!... »

— Le château, à lui tout seul, vaut davantage!...

— Vous y tenez, décidément, à votre bâtiment!... Je le comprends... c'est là où vous passâtes votre heureuse enfance!... où vous fîtes

vos premiers pas!... où vous fûtes élevé sous le regard folâtre de vos chers aïeux!... Mais, pour les profanes, il fait l'impression d'une vulgaire briqueterie!... Et plutôt que d'aller m'enfermer là-dedans à contempler les champs de topinambours et de betteraves, j'aimerais mieux vendre des statues sur les ponts!... Au moins, je verrais passer du monde... Si vous avez du goût pour le couvent ou pour la mort des vestales, allez-y!... mais seul!... Car moi, je suis d'avis de ne me laisser enterrer qu'après ma mort...

— Pourtant... autrefois..?

— Autrefois..? Oui, je vous ménageais, je faisais semblant de le désirer, votre château... Aujourd'hui, je confesse avec humilité que je préfère la plaine Monceau : on s'y enrhume moins!...

— ... Enfin, répond Bruno, qui s'inquiète déjà de la nouvelle attitude d'Alberte, vous savez bien qu'une seule chose m'intéresse, et par-dessus tout : c'est vous faire plaisir!

— Alors, comte, liquidez l'immeuble; il coûte un prix fou de contributions... Liquidez les champs, qui ne servent à rien, si ce n'est à vous faire voler par les paysans... Liquidez vos marécages... ils empoisonnent et suintent la fièvre typhoïde!...

— Oh!... proteste Bruno.

— ... L'étang a besoin d'être curé le plus tôt possible; il infectait déjà le pays au temps des

peausseries, et l'on prétendait que c'était nous!

— ... Et les tableaux..? La chapelle..?

Mais alors Alberte s'impatiente :

— ... Et les plafonds, et les planchers, et les grilles du calorifère... et les cabanes à lapins... et les petits pois..? J'ai cru comprendre tout à l'heure que vous aviez la prétention de me faire plaisir..?

— Et je la maintiens...

— ... Alors, faites le sacrifice en bloc, et ne reprenez pas de la main gauche ce que vous m'offrez de la main droite! D'ailleurs, rien ne me serait plus désagréable que de retrouver dans mon futur « chez moi » quelque chose..., quoi que ce soit..., me rappelant le milieu où j'ai été honnie et calomniée... Liquidez tout!... Vendez tout!... Nous avons besoin d'argent...

— Si je donnais les tableaux à Luce? dit le comte avec l'à-propos qui le caractérise en certaines circonstances.

— Ceci, jamais!...

Les yeux sombres d'Alberte s'allument d'éclairs :

— Je sais ce que je sais!... Plutôt que de voir la moindre toile aller à cette fille, j'aimerais mieux les brûler toutes de ma main!...

— Mais enfin c'est l'histoire de ma race...

— Et c'est précisément la raison pour laquelle je les déteste! éclate Alberte... Aujourd'hui il

faut choisir : votre Évangile le dit : « Nul ne peut servir deux maîtres... » Si vous voulez être à moi, je vous veux sans arrière-pensée... J'exige que vous brûliez vos vaisseaux..., que vous ne m'agaciez pas avec de perpétuelles comparaisons entre vos aïeux et moi..., que vous regardiez l'avenir, et non pas un passé dont je n'ai que faire, et qui, tout entier, fut contre ma cause!... Vous voyez, j'abats les cartes..., je ne vous prends pas en traître, car, après tout, vous êtes encore libre!...

— ... Encore libre!... Pouvez-vous dire cela, Alberte!... Qui peut vous connaître et rester libre?...

— Alors, donnez tous pouvoirs à Lefèvre...

— J'écris... dictez-moi...

Et elle lui libelle un télégramme laconique :

Lefèvre, notaire, Fleurines.

Vendez immeuble pour deux cent mille francs et le reste au mieux de mes intérêts.

Comte de Saint-Agilbert.

— Dans le grand salon... il y a un très beau portrait de ma mère..., balbutie Bruno, qui ne peut en prendre complètement son parti... Si nous le conservions?... Celui-là seulement!... Comme objet d'art..?

— Le portrait de ma belle-mère..? De celle

qui fut l'ennemie jurée de notre mariage..? C'est encore une idée!... On pourrait le pendre au-dessus de notre lit!...

— Pourtant, vous devez comprendre...

— Mais je comprends tout!... Seulement je suis franche, et je ne vous cache pas que j'éprouverais une joie très restreinte à contempler toute la journée le portrait d'une belle-mère qui a dû mourir de rage à la seule pensée que je pouvais vous épouser.

— Rien, alors..?

— Moi, je donne bien tout...

— C'est vrai!... Vous me donnez tout...

Et il lui baise la main...

— Vous avez raison, Alberte, toujours!... C'est égal, je garderai le portrait tout de même...; je l'enfermerai dans une chambre où vous n'irez jamais...

— Au sixième... soit!... Mais n'y allez pas trop vous-même!...

Ce matin-là, Alberte sortit du bureau de meilleure heure, car elle voulait expédier elle-même le télégramme.

En réalité, elle a conscience d'avoir joué très gros jeu; mais sa nature de névrosée adore le petit frisson que font courir sur la peau les parties suprêmes où l'on risque le tout pour le tout; elle éprouve à certaines heures le besoin maladif,

impérieux, de savoir jusqu'à quel point cet homme est son vil esclave, sa chose, et combien elle peut tirer sur la corde qui le lie... D'ailleurs, quand bien même elle casserait, cette corde, la décision d'Alberte serait vite arrêtée!... A part la personne, dont elle ne se soucie guère, et les deux cent mille francs de la future vente qui l'intéressent davantage, elle a pris du comte tout ce qu'elle voulait en prendre. A la rigueur, elle pourrait déjà s'offrir une indépendance très dorée, ou chercher ailleurs de nouveaux fils de famille à plumer..., et même, plus le mariage approche, plus cette question la travaille, et l'incline à mettre sa nouvelle attitude en contradiction avec l'ancienne.

Car la mémoire de Bruno le servait fidèlement quand il faisait observer à sa fiancée qu'elle avait changé d'idées : pendant quelques mois, Alberte ne s'était nullement opposée à la conservation du domaine des Saint-Agilbert; c'était à l'époque, non pas de calme — le cerveau d'Alberte étant perpétuellement en travail d'une combinaison nouvelle, — mais d'apaisement relatif qui précéda la soirée de contrat. L'intervention de Jacques a tout bouleversé, en faisant remonter du fond de l'âme de la jeune fille des souvenirs qu'elle croyait bien morts; cette vision de l'autrefois a évoqué d'autres visions, comme un écho éveille

d'autres échos... Certes, son futur mari ne lui a jamais paru un aigle; mais, depuis son emprise sur lui, elle le trouve plus insignifiant que jamais; il devient un bébé banal dont l'amour ennuie, et qu'on ne peut jeter à une bonne comme un colis embarrassant. Elle s'agace de ses attentions et, en se plaçant au point de vue strictement « affaires », Alberte se demande s'il ne vaut pas mieux tout simplement en rester là, et ne pas aliéner sa liberté pour le peu d'argent qui reste à prendre.

Dans tous les cas, il est préférable que le château soit vendu : si elle ne se marie pas, elle tâchera de le croquer avant la rupture; et si le mariage se fait, alors, à aucun prix, elle ne veut avoir l'occasion de revoir Jacques, car il est devenu définitivement le plus fort, il agit comme un être supérieur sur son cerveau malade; pour rien au monde, elle ne subirait une seconde fois les émotions affolantes que sa seule apparition fit monter en elle, à la fin de la soirée de contrat...

Mais une troisième raison, et pas la moindre, milite encore pour la vente du château : il y a, dans une foule de vies industrielles, des heures pénibles, où la commande plus forte exige une avance de fonds extraordinaire..., où le patron a la hantise de tenir jusqu'à l'heure bénie des encaissements..., où le capitaliste, après avoir

semé, voudrait bien être encore là pour récolter. A ce moment, chacun fait argent de tout. Alberte est dans ce cas, et cette raison n'a pas été sans fortifier beaucoup l'insistance qu'elle a mise pour faire vendre le domaine de Fleurines.

Bruno, qui ne compte pas, ignore de plus en plus sa situation exacte; il ne voit que par les yeux de sa fiancée, incapable lui-même de tout aperçu d'ensemble sur la marche générale de ses affaires; et il continue, sauf quelques subites heures d'inquiétude, à penser ce qu'il n'a cessé de croire depuis le départ de Dietzch, c'est-à-dire que tout est pour le mieux dans la meilleure des usines possibles, et qu'il constitue sur le marché français une personnalité industrielle de premier ordre.

En réalité, la démission de Claude a été le signal de la débâcle générale, la main lâchée à toutes les convoitises exaspérées par l'attente. Personne dans l'usine ne se laisse plus prendre à l'apparence de prospérité extérieure, pas même au crédit factice à peine soutenu par un succès de curiosité attirant encore quelques retardataires vers le fameux train de luxe Constantinople-Paris.

Pourtant, Claude n'est pas effectivement parti.

Comme il a, presque seul, la notion documentée de la situation, il a voulu dégager sa responsabilité des événements fatals qui doivent

se produire bientôt. Service par service, commande par commande, il règle actuellement ses comptes, avec une lente obstination d'exactitude qui excite les saillies de Sandrin :

— Au fond, ricane ce dernier, il ne veut pas déménager, le bouvier!... Il est têtu comme un bouc, et il espère encore se rattraper à quelque branche!... Mais je veille!...

L'hostilité de Sandrin se borne là; à quoi bon pousser la pointe davantage? Claude n'a plus aucun commandement réel et n'en désire pas; il le dit très haut :

— Quand tout sera bien en règle..., l'inventaire de la situation nettement établi à l'époque précise de sa démission..., quand il aura remis à Mlle Harmmester et à Bruno ses comptes très clairs, et reçu décharge authentique, alors, pas une heure de plus, il ne restera dans cette usine d'enfer, où il a éprouvé des souffrances morales insoupçonnées.

Pourtant, malgré ces mauvais souvenirs, malgré une amertume profonde contre ses chefs, Claude n'a pu réussir à souhaiter du mal au fils de la baronne, et en partant il veut remettre entre ses mains de tels documents, que peut-être Bruno en concevra quelque salutaire inquiétude.

Il est malheureusement trop tard, car la catastrophe approche. Et même, comme il arrive sou-

vent aux heures dernières, plus la déconfiture est imminente, plus l'apparence de l'usine est gaie et florissante. On fait du punch dans les ateliers, où le règlement interdit une simple cigarette; les contremaîtres s'invitent et sablent le champagne dans leurs bureaux, car ils ont des loisirs : le train est terminé; chacune des luxueuses voitures abrite ses ferrures modern-style et ses glaces de Saint-Gobain sous une housse, dans les hangars construits spécialement pour eux, et pour le public admis à les visiter.

Or, plusieurs des nouveaux amis parisiens de Bruno se trouvèrent là quand, une semaine avant la livraison, le secrétaire de l'ambassade vint porter au jeune homme un premier acompte de vingt-cinq mille francs. Il n'en fallut pas davantage pour leur faire pousser des cris d'admiration et esquisser de mirifiques projets : il était inadmissible qu'un jeune homme bien élevé, comme M. de Saint-Agilbert, reçût une somme de vingt-cinq mille francs à la barbe de ses camarades sans les en faire bénéficier un peu!... Inadmissible également de se séparer d'une commande, qui constituait un triomphe pour l'industrie nationale, sans donner une petite fête à ses ouvriers, collaborateurs et amis; on inviterait quelques membres de l'ambassade, et cela ferait très bien pour de nouveaux travaux. D'autant plus que,

sans le préméditer probablement, Bruno s'était montré plutôt pingre!... Il avait donné une officielle soirée de contrat, mais sa vie de garçon restait bel et bien sans sépulture!...

Il n'y avait pas eu, remarquaient ses amis du boulevard, cette noce heroïque que tout jeune homme de famille, se respectant un peu, doit offrir à ceux qu'il quitte, et dont on garde le souvenir pendant une vie entière. Dans la circonstance, il faisait même d'une pierre deux coups, car, à la rigueur, on pourrait exiger de sa correction mondaine bien connue deux dîners absolument différents : un pour le train des Turcs, l'autre pour enterrer sa vie de garçon.

Bruno, n'osant plus prendre seul une décision quelconque, vint humblement en parler à Alberte, qui reçut son fiancé avec une figure d'une indifférence complète :

— La chose m'est entièrement égale, je n'y assisterai pas...

— Et pourquoi..?

— Tout simplement parce que cela ne me fait pas plaisir... Vos amis me répugnent et les ouvriers me dégoûtent...

— Mais, enfin, que me conseillez-vous..?

— Je vous laisse libre...

— Indiquez-moi seulement une préférence...

Alberte réfléchit un instant : après tout, si son

cher fiancé est pris par ce banquet, ce sera toujours quelques heures de moins à l'avoir auprès d'elle.

— Faites!... lui répond-elle, comme on donne une permission à un enfant.

Bruno partit, heureux au fond, car il désirait offrir la soirée.

La fête eut lieu, mais dédoublée : l'une, aux ateliers, sous le grand hall; elle réunit Sandrin, les contremaîtres et tous les ouvriers qui, à un titre quelconque, avaient travaillé au train oriental; l'autre se donna, le même jour et à la même heure, au Central-Hôtel. Alberte ne devant pas y assister, Bruno choisit ses convives avec une liberté très grande; chacun lui recommanda ses petites relations; et les relations reçurent une invitation en vertu du principe qui dit : « Les amis de nos amis sont nos amis. »

La réunion fut donc panachée des éléments les plus divers de la société, n'ayant entre eux qu'un lien commun : la résolution de bien manger, de mieux boire, et de s'amuser encore davantage.

Mais, par un de ces revirements qui étaient d'ordinaire dans le caractère déconcertant d'Alberte, après avoir dit et répété sur tous les tons de sa voix hautaine qu'elle ne voulait assister à aucun dîner, elle changea, le soir, subitement de résolution, mit son chapeau, prit une voiture,

et, à la stupéfaction de tout le monde, arriva dans le hall de l'usine, en plein repas.

Il y a là une centaine d'ouvriers, dont Sandrin. Alberte prend place au milieu d'eux; ils s'en montrent aussitôt très flattés; les applaudissements éclatent nourris et prolongés, car l'absence de Bruno au dîner de l'usine et sa présence connue à celui, moins populaire, du Central-Hôtel, ont donné lieu aux commentaires malveillants des ouvriers, tous plus ou moins frottés de socialisme; chacun trouve le geste de cette femme d'une autre envergure que celui du prétentieux petit comte qui fait la fête et écarte dédaigneusement ceux qui en furent les rudes artisans. Rabaroux, mis en humeur poétique par le cliquetis des fourchettes, va faire un bouquet avec les seules fleurs qui poussent dans l'usine, celles du petit jardin de Claude, absent en ce moment. Ces fleurs ont naturellement un grand succès; excité par l'enthousiasme qui grandit, Sandrin, très maître de sa parole, improvise un petit compliment à la jeune femme, et développe cette idée que les ouvriers, un moment déçus, au début de la soirée, ont, en somme, la meilleure part puisque Mlle Harmmester, spontanément, vient prendre place au milieu de leurs rangs, leur donnant la préférence à eux, les petits, les humbles, les travailleurs, les amis aux mains noires!... à l'étreinte

rude peut-être, mais combien loyale et fidèle!... D'ailleurs, on peut le dire ici, Mlle Harmmester est le rayon de soleil de l'usine!... Quand elle est là, tout va!... Et le jour où ce rayon s'éteindra, alors ce sera le soir, et tout le monde n'aura plus qu'à aller se coucher!...

Alberte répond, en oubliant totalement de défendre la nullité de son fiancé; elle exprime, elle aussi, avec des termes émus en apparence, son bonheur d'être ici, sur ce terrain usinier, qui est le sien depuis son enfance... Oui... c'est vrai!... elle sent autour d'elle la chaude amitié des travailleurs!... (*Bravos enthousiastes.*) Elle leur rend affection pour affection!... (*Bravos plus enthousiastes encore!...*) Elle les remercie de l'esprit de solidarité sociale qui les anime et qui fait d'eux un seul cœur, une seule âme!... Ils ont courageusement mené à bien la grande commande du train oriental, grâce au zèle intelligent, à l'activité et au dévouement de... Sandrin!... (*Longs applaudissements qui roulent en tonnerre sous le hall vitré.*) Elle souhaite qu'après le train d'Orient on leur commande, et c'est chose probable, les trains de luxe de Roumanie, Serbie, Herzégovine, et même, qui sait!... d'Autriche-Hongrie. Dans ces conditions, l'usine grandira entre les usines similaires, et le sort des travailleurs pourra être amélioré d'une façon sensible et prochaine. Dans

cette espérance, elle lève son verre à la santé des ouvriers, ses camarades!... et à l'avenir du prolétariat tout entier!...

Un vieux graisseur, naïf, prend la chose au pied de la lettre, et répond les larmes aux yeux, mais ne trouvant pas bien ses mots; puis un peintre très prolixe, enfin un troisième, qui propose de faire circuler une assiette et de se cotiser pour offrir une montre d'honneur à Sandrin, ce qui jette immédiatement un froid.

Mais Alberte, qui ne goûte pas les dénouements prolongés, commence à s'énerver un peu de ces manifestations tempêtueuses de sympathie; Sandrin, toujours au guet, s'en aperçoit, et mène alors le dessert tambour battant. Quand Alberte quitte la table, il est près de 11 heures, les ouvriers l'accompagnent triomphalement jusqu'à la grille, éclairant sa route avec des torches de résine qu'ils tiennent à bout de bras, et dont la lumière danse en clartés fantastiques sur le pavé de la cour. De sa chambre, où il vient de rentrer, Claude, qui n'a pas reçu la moindre invitation, Claude qui, en réalité, a construit le train tout entier, peut entendre monter dans la nuit les cris nourris de : « Vive Mademoiselle!... Vive Sandrin!... » et méditer à son aise sur la vanité des grandeurs humaines...

Pendant ce temps, le petit comte se conduit

comme un écolier échappé, jouit tant qu'il peut de sa liberté, et boit sec, au Central-Hôtel, avec ses amis. C'est même un défaut inattendu qui naît en lui, importé peu à peu par le monde interlope que ses relations d'usine l'amènent maintenant à fréquenter... Il a bu d'abord pour tenir tête... pour ne pas avoir l'air d'une petite fille; puis il y a pris goût; et, certains jours, il a cherché au fond de son verre l'oubli de bien des choses...

Plusieurs fois, dans les dîners qu'ils ont été obligés d'accepter ou de rendre, Alberte, devant certaines volubilités étranges de son fiancé, s'est posé, à ce sujet, quelques points d'interrogation; elle ne les a pas résolus, parce que cette question-là, comme tant d'autres, ne l'intéresse guère, et qu'elle se fait de moins en moins à l'idée de se lier, par une chaîne quelconque, à cet homme.

Ce soir, et dans ce milieu spécial, le doute ne serait plus permis: dès la seconde moitié du repas, Bruno défie, verre en main, la bande de ses invités, composée en grande partie de jeunes gens de son âge: étudiants à perpétuité, inventeurs sans le sou, petits Messieurs coquets et prétentieux, peintres aux bouffantes culottes, aux cheveux fatals; banquiers de second ordre et gros Turcs majestueux dans leur graisse malade... Tout ce monde mange, cause, crie et boit d'excel-

lents vins, à la santé de ce brave comte de Saint-Agilbert, plus excellent encore!... D'un bout de la table à l'autre, sous le regard terne des domestiques blasés, les conversations s'échangent, s'excitent, se pimentent, comme les mets, de plus en plus, à mesure que la soirée s'avance.

Puis chacun, très gai, se lève de table et passe dans le grand salon de l'hôtel, où toute une armée de tasses, carafes et carafons, sur lesquels s'allument les reflets fauves des alcools, attend les invités pour livrer un dernier assaut aux débris de leur raison en déroute. Dans la fusion des groupes, plus ou moins séparés tout à l'heure par la table, les fleurs, les flambeaux, la conversation s'égaye encore, s'anime et s'excite...

Comment, après avoir effleuré les sujets les plus légers, rebondit-elle tout d'un coup sur le terrain dangereux de la politique, il serait bien difficile de le dire dans le désarroi de cette fin de soirée et l'ivresse agressive des intelligences.

Toujours est-il que, pour le malheur des gens pacifiques, aimant les digestions sereines, une discussion en règle s'engage subitement sur le problème nouveau de la question sociale. Dans cet ordre d'idées, l'espace ne manque pas pour accumuler des stupidités, et l'on peut courir à volonté sur le terrain des hypothèses les plus folles. Naturellement, personne ne s'en prive; il

y aurait là, dans la contemplation de ce salon, une jouissance exquise pour un philosophe de sang-froid, pour un dilettante d'humanité, aimant à observer les hommes et les choses : tantôt tout le monde parle ensemble, chacun criant très fort pour éteindre le feu de son adversaire et faire dominer sa propre voix ; tantôt, deux, trois camps, dix camps, se dessinent, se précisent, s'abandonnent pour s'attaquer, se confondre, disparaître comme des noyés et surgir avec des propositions nouvelles, toutes aussi décisives les unes que les autres. Un banquier, plus véreux qu'une boiserie des premiers siècles, mais intelligent et fin causeur, donne la réplique au comte, lequel, complètement oublieux de tous ses ancêtres, se proclame républicain et plébiscitaire.

— Mais, mon cher banquier, le salut de la France est dans l'évolution fatale qui mène le pays vers le partage rationnel de la fortune nationale...

— Le partage rationnel de la fortune nationale !... Mais, Monsieur le comte, vous en ferez une jolie figure, le jour où vos ouvriers, qui ne courent aucun risque, viendront demander à partager avec vous, qui les courez tous... Et Dieu sait si vous en courez !... plus encore que vous ne supposez !

— Comprenez..., explique Bruno, qui ne se

comprend déjà plus très bien lui-même... D'abord les risques que je cours, c'est mon affaire!... Et puis, quand je m'affirme plébiscitaire...

— Faut-il que vous en ayez bu, du Chambertin, pour dire de pareilles insanités! Vous!... plébiscitaire?... Un descendant des Croisés!...

— Savez-vous que « insanités » me semble fort! s'écrie Bruno, en se raidissant sur son fauteuil.

— Fort..? Il ne l'est pas assez, car il faut être ivre ou fou... ou tous les deux à la fois... pour soutenir le plébiscite... Le régime plébiscitaire, c'est comme une famille — et quelle famille! — où la direction viendrait d'en bas..., de la masse ouvrière, fatalement ignorante, incapable d'apprécier un candidat, et qui fera graviter toutes ses préoccupations et ses faveurs vers celui qui lui promettra le plus d'absinthe et de pain d'épices. C'est la nation, périodiquement secouée jusque dans ses derniers hameaux, par des campagnes électorales qui deviennent le scandale d'un peuple... De la nation, ainsi remuée dans ses dessous les plus vaseux, monte une odeur de corruption qui justifie toutes les méfiances, et d'avance, ruine toute sécurité... Il est joli, le régime plébiscitaire!... et ce qu'il signifie!!... Tour à tour républicain, impérialiste, boulangiste, pour redevenir républicain, le peuple votera en

faveur de ce que vous voudrez, à condition qu'on l'appelle « citoillien » et qu'on lui donne des curés à ronger!...

— Alors, pour quel régime êtes-vous?... demande Bruno, que ce banquier énerve.

— Moi, je suis tout simplement pour la royauté, et absolue, ni plus ni moins...

— Ah! la royauté!... ricane le petit comte. Parlons-en, de votre royauté!... En voilà une coûteuse plaisanterie!... C'est elle qui a fait mes aïeux!... gaillards raides et maussades comme des portes de prison... tandis que moi, je suis une fleur de la liberté!... La royauté, c'est le régime du boisseau, de la courtisanerie..., c'est la nation oubliée, méprisée plutôt que conduite par une poignée de prétentieux qui se croient tous plus ou moins issus de la cuisse de Jupiter, et se taillent un piédestal dans les ruines de ceux qu'ils sont censés défendre... J'en ai vu des exemplaires dans le salon de papa!... La royauté, c'est le régime des apparences..., des petits poseurs..., des jolis cœurs..., des nullités en gants blancs...

— Dites donc... en fait de nullité..?

— La royauté!... mais il suffit qu'une cause soit défendue par un royaliste pour être à jamais perdue... Je les connais, les petits « Vive le roy! » Et puis, elle a été fameuse, la royauté,

avec Louis XV et les lettres de cachet!... On a beau nier maintenant... moi, comte de Saint-Agilbert, et pas plus fier pour cela, je suis heureux de vivre sous la troisième République!...

Mais le banquier ne se laisse pas abattre par cette rhétorique que Bruno lui souffle, avec une haleine vineuse, en plein visage; il repart aussitôt, la figure pourpre sous ses cheveux tout blancs...

— La République, parlons-en aussi de votre République troisième!... La résurrection de la forêt de Bondy, avec un pullulement de fonctionnaires qui s'engraissent comme des parasites sur la peau des contribuables!... avec des ivrognes dont le bulletin de vote a autant de valeur que celui d'un archevêque, d'un ingénieur ou d'un académicien!... avec des voyous, qui sont le plus solide rempart du gouvernement!... avec des gredins, qu'une campagne de presse bombardera représentants du peuple!... Alors, il est fameux, le peuple républicain!... Moi aussi, j'ai été républicain dans le temps... quand j'étais jeune... oh! très jeune. J'ai cru à cela..., à cette colossale contradiction, « la France » « républicaine!!... » la France, la nation-femme... la nation coquette, nerveuse, athénienne, s'incarnant pour toujours dans le mufle d'une Marianne!... Allons donc!!... Elle veut un joli maître, la France, et ils le sentent

bien, les autres!... C'est même pour cela qu'ils ont tant peur du panache!... Or, au lieu d'un roi, vous en avez mille, et ils ne sont pas beaux!... Ils ne sauvegardent même pas les apparences!... Le petit Louis XV avait son charme!... Si on a payé cher, on a payé au moins pour quelque chose... il a fondé un style... tandis que le style de la République, c'est la gueuse des barrières, puant le pétrole, le nez camard, et le bonnet phrygien sur le coin de l'oreille!... La République!... continue le banquier, elle est fondée tout entière sur le suffrage universel; or, Monsieur de Saint-Agilbert, trouvez-moi quelque chose de plus bête, de plus idiot, que le suffrage universel..? Trouvez-le-moi!...

— Mais vous!... s'écrie Bruno, dont le petit verre de cognac tremble dans la main.

Par bonheur, il y a confusion à ce moment; tout le monde parle, crie, vocifère à la fois, et le mot du jeune homme, qui a d'abord fait froncer les gros sourcils du banquier, donne l'impression d'une pensée inachevée ou d'une plaisanterie passablement lourde.

— ... Mais vous dites cela, riposte un peintre qui cherche à sauver la situation en s'emparant à la fois de la phrase et de la discussion, vous dites ces hérésies sociales parce que la liberté du peuple date d'hier... C'est un instrument

dont il commence seulement à savoir se servir...

— Précisément, continue Bruno, dont la langue s'empâte; pendant des siècles, l'organe de cette liberté s'est atrophié sous un régime de tutelle, qui, en fait, annihilait toute initiative ayant le vice rédhibitoire de sortir du tiers-état... L'Allemagne n'est grande que par l'unité de son esclavage. Mais attendez que l'éducation du suffrage universel soit terminée chez nous, et alors vous aurez un peuple dont chaque individualité sera une valeur active..., un peuple qui, non seulement aura une superbe physionomie par sa masse, mais sera grand encore dans chacun des éléments qui le constituent; nous sommes, nous, un peuple précurseur..., nous essayons les idées avant les autres...

Le banquier a des sursauts d'indignation :

— Myopie!... Rêve!... Vous n'essayez rien!... Vous gâchez tout!... Vous nous dégoûtez de tout, même de la liberté!... D'ailleurs, vous avez les faits contre vous... Plus nous sommes en république, et moins nous avons de liberté!... Vous faites semblant de prévoir, de raisonner les événements; en réalité, ce sont eux qui vous emportent... Où..? Vous n'en savez rien!... Et parce que tout est en cercle dans la nature, vous espérez que le comble du gâchis deviendra le commencement de l'ordre... Vous oubliez, jeune

homme, que la politique n'a d'autres bases que l'intérêt, et comme l'intérêt est variable avec le temps et les individus, elle ne peut devenir une science!... Moi, je n'ai pas bu autant de Chambertin que vous, et j'y vois plus clair... On ne bâtit pas une science sur des passions!... Dans une République, chacun fait sa propre expérience lui-même, mais sans fonder de tradition... Quand cette expérience est faite, l'heure est venue de mourir..., le temps consacré par ce peuple à la politique est un temps stupidement perdu..., un temps volé au travail, à l'amélioration de sa profession par la recherche tranquille et sereine de l'art ouvrier... c'est le tonneau des Danaïdes!... Quand je vois le peuple vouloir faire de la politique, il me fait ressentir une impression analogue à celle que j'éprouve devant les imbéciles qui jouent à la Bourse pour faire fortune... Ma vieille âme en ruisselle de pitié et de mépris, et je hausse les épaules jusqu'au troisième ciel!...

Le banquier, dont le vin est toujours très sérieux et très philosophique, a dit sa tirade d'une voix froidement rageuse; pendant sa profession de foi, Bruno, les jambes croisées, le contemple derrière son monocle avec l'air impertinent d'un gamin qui nargue un vieux professeur; l'autre sent cette moquerie, et s'exaspère de sa provocation; on le devine au tremblement

de sa voix, aux éclairs, vite réprimés, qui s'allument dans ses yeux; cette irritation devient même si visible que les amis s'en inquiètent et interviennent :

— ... C'est malheureux tout de même de discuter politique dans une pareille soirée, il y aurait tant de choses plus intelligentes à faire!...

— C'est vrai..., répond le banquier en prolongeant son regard sur celui de Bruno avec une expression pleine de défi méprisant pour ce petit jeune homme qui ne sait rien et veut discuter sur tout.

Le comte, grisé de petits verres, de cigares et de toute l'excitation de cette fin de soirée, soutient le regard et sourit avec une insolence parfaite... Un moment, on peut croire que les deux hommes vont se jeter là, l'un sur l'autre, et se colleter en plein salon; mais le vieux, plus raisonnable que le jeune, tourne enfin la tête, avec l'intention évidente d'échapper à l'obsession, et de ne pas créer une situation plus bête encore qu'elle n'est déjà devenue par cette discussion.

Les invités l'aident dans cette diversion; chacun a conscience qu'il y a de la poudre dans l'air, qu'un rien la ferait éclater, et les bonnes volontés s'offrent de toutes parts pour la dissiper. Un convive s'assied vivement au piano, et y tapote très fort un air dansant; un vieux beau se pro-

pose pour détailler un monologue... L'exemple devient contagieux, les Turcs eux-mêmes entrent en ligne, et, cigare à la bouche, sans se préoccuper du pianiste qui veut continuer, l'un d'eux le remplace, s'accompagne, et chante une mélodie de son pays. Comme le même air revient sans cesse après une interruption de quelques mesures, l'assistance entière le reprend d'abord timidement, puis plus fort, et enfin à pleine gorge; on se croirait un dimanche soir, dans le chemin de fer de ceinture. Le Turc s'en offense et prend un air patriotiquement scandalisé; mais Bruno se fait chef de reprise, et, malgré le banquier dont la placidité semble, cette fois encore, une protestation, il entonne d'une façon énergique les premières notes du refrain, qu'on scande en un rythme grotesque, si bien que le Turc, revenu, très vexé, dans son coin, se demande comment il a pu essayer de sauver la situation d'un homme aussi complètement mal élevé.

Chose plus inquiétante, Bruno émet la prétention de dire quelque chose à son tour; il est tellement gris que les sentiments sont partagés : les uns, poussés par la curiosité, lui crient : « Bravo! hip!! hip!! hurrah!!!... »; d'autres, qui ont moins bu, redoutent vaguement un nouvel incident; mais il est bien difficile de retenir le jeune homme; déjà, il s'est campé au milieu du

salon, et face au banquier que, dans son excitation et son idée fixe, il regarde maintenant comme son ennemi personnel, il fait signe de la main pour réclamer le silence; puis avec des gestes mélodramatiques et d'une voix de tonneau, il chante un fameux couplet à la mode parmi les habitués de son cercle, au soir des grandes culottes :

Tes yeux sont les plus beaux de la Sicile!... et ils
Possèdent, par bonheur, un peu plus de six cils!!...
Chacune en est jalouse; aucune en ses yeux n'a
Dans ses regards brillants, ainsi que toi, l'Etna!!!...

Des applaudissements ironiques éclatent partout; la chose est si complètement stupide que personne ne peut s'empêcher d'en rire. Seul, le vieux banquier, qui a le vin de plus en plus grave, se tait et fixe le comte, les bras croisés.

Bruno, gêné par ce regard, prend encore ce silence pour une nouvelle provocation.

— Vous la trouvez bien, n'est-ce pas, ma petite poésie?

Et il penche vers son adversaire, resté assis, sa figure congestionnée, où les yeux clignotent, voyant double.....

Le banquier tourne la tête en un geste de dégoût.

— N'est-ce pas?.... Elle est bien belle, ma petite poésie?....

Même silence.....

— Mais réponds donc...., vieux bonze!.... Tu dors tout debout..... Tiens, voilà pour te réveiller!!!....

Et avant que personne puisse intervenir, il reçoit en pleine figure une..... deux..... trois coupes de champagne...., toutes celles que Bruno trouve à la portée de sa main.

Le vieux se détend comme un ressort, et la barbe ruisselante, le plastron souillé, il saisit une bouteille de champagne à deux mains et va la casser sur le crâne du jeune homme.

Heureusement, le garçon de service, très au courant de ce genre de soirée, et placé là par un chef expérimenté, arrache d'un coup sec la bouteille par derrière, et se jette entre les deux adversaires, qui se tendent les poings, et s'éructent frénétiquement des injures épouvantables au-dessus de ses épaules

Toute la société intervient, chacun tire de son côté, qui par les bras, qui par les habits; et, non sans une énorme peine, on parvient à séparer les deux combattants.

— Vous me le payerez!.... clame le banquier.

— Où tu voudras ...., quand tu voudras!....

— Grand plumé!.... dindonneau!....

— Failli, banqueroutier!... repris de justice!...

— Messieurs!!... Messieurs!!... je vous en prie!!... Soyez courtois!!...

Mais les deux hommes, dans un nouvel accès de fureur, reviennent l'un sur l'autre.

— Oh! la volupté que j'aurai demain à te la crever, ta vieille peau de bandit!.... hurle Bruno.

— Venez-y!!...

— Messieurs!!... Messieurs!!...

Les garçons, aidés d'une dizaine de convives, réussissent enfin à isoler les deux orateurs dans des salons éloignés l'un de l'autre, et à rendre impossible tout pugilat immédiat.

Puis on s'occupe à nettoyer le champ de bataille inondé de vins, de liqueurs, semé de cigares..., à relever les tables chavirées au milieu d'un pullulement de petits verres brisés.....

Et le garçon, philosophe, en poussant à grands coups de balai les débris dans un coin, se disait :

— Pour de la belle ouvrage...., c'est de la belle ouvrage!....

CHAPITRE XXX

Le lendemain matin, vers 10 heures, le comte dort lourdement dans sa chambre, quand son domestique vient le secouer et lui dit que deux messieurs insistent pour le voir aussitôt, et d'autant plus qu'ils se sont déjà présentés une heure auparavant.

D'abord, Bruno ne comprend pas... Dans sa mémoire, tout engourdie encore des fumées de l'ivresse, la scène de la veille paraît se confondre comme les lointains vagues d'un horizon trop éloigné... S'est-il battu..? Ou bien a-t-il été seulement spectateur du pugilat d'autres convives..? Nuage!... Brume!... Mystère!... Il se souvient pourtant que tout n'a pas dû se passer avec une correction absolue... : son habit fripé gît sur un fauteuil, avec une basque en moins et le col arraché...; le plastron empesé de sa chemise, largement étoilé de taches de liqueurs, ressemble à une carte de géographie en relief... Peu à peu, sous l'effort de la volonté, les choses

parviennent à se préciser; il revoit la scène qui se dégage du demi-jour de la mémoire, et apparaît enfin avec une réalité brutale. Le banquier devait être le moins ivre, puisque, dès le matin, il a déjà pu trouver des témoins... Quels témoins..? Il va contempler un peu la figure de ces gens-là, et constater s'il peut s'acoquiner avec eux.

Bruno passe alors une robe de chambre, et pénètre dans le salon au moment où les deux messieurs, l'un à côté de l'autre, considèrent de très près une vieille madone, peinte sur marbre, qu'Alberte avait offerte un jour au comte, chez un marchand d'antiquités.

L'affaire est vite réglée; Bruno, pressé d'aller se recoucher, reconnaît tout ce que l'on veut : c'est lui l'agresseur..., parfaitement!..., il a eu tort..., c'est entendu!..., très bon garçon, mais ne connaît plus personne quand il a bu!....

— Sont-ce des excuses?... demande un témoin d'une voix hautaine.

— Jamais!... Des explications, si vous le voulez..., pas plus...

— Et vos témoins, Monsieur le comte..?

— Évidemment, je ne les ai pas dans ma poche!...

— C'est que nous sommes pressés...

— ... Je vaux tous les témoins possibles...; réglons les conditions ensemble...

— ... C'est incorrect.

— ... Oh! vous savez..., quand on se bat parce qu'on a trop bu, la correction devient un article tout à fait secondaire.

— Si vous le prenez ainsi!...

Et les trois hommes esquissent l'ensemble du futur duel.

Le banquier tient surtout à se battre à l'épée.

— A la hache d'abordage, s'il veut!... J'ai eu un grand-père amiral...

— Quand..?

— Quand ai-je eu un grand-père amiral..? Mais au temps de La Fayette!...

— Mais non!... Quand vous battez-vous..?

— Demain matin..., ce soir..., tout de suite!... Le temps d'enfiler mon pardessus...

— Vos témoins ne sont pas encore trouvés!...

— C'est vrai!... Demain alors..?

— Entendu... Mais assez matin, car M. le baron est pressé.

— Ah! c'est un baron..? demande Bruno étonné. Baron de quoi..?

— ... Du Saint-Empire...

— Je ne l'ai jamais connu que banquier; il est vrai que l'un n'empêche pas l'autre; nous nous battrons donc contre le Saint-Empire!...

Je ne m'étonne plus s'il attaquait la République... A quel endroit nous battons-nous..?

— Le plus près possible...

— Dans l'usine..., voulez-vous..?

— Non..., nous préférerions un terrain plus neutre... La Grande Jatte..., par exemple..?

— La Grande Jatte..., la petite Jatte.., ou la moyenne Jatte!... Je ne connais pas ces demoiselles!...

— Soyez sérieux, et convenons pour la Grande Jatte...

Ils partent, graves comme des croque-morts, et Bruno va se jeter aussitôt sur son lit pour finir de cuver son vin... Il est encore malade de la soirée... A-t-il été assez fou!... Quelle pitoyable tenue!... Il s'habitue tellement à la tutelle d'Alberte, que rien ne va plus dès qu'elle n'est pas là. Sans le moindre doute, sa présence, hier, aurait empêché bien des choses...; seulement, voilà!... elle n'a pas voulu venir... Pourquoi?... Mystère!... Que de mystères, d'ailleurs, derrière ce petit front blanc!...

Peu à peu, Bruno perd connaissance, et s'endort enfin... rêvant d'Alberte, d'absinthe, de champagne, et d'un gros banquier qu'il embroche tout entier d'un seul coup, comme jadis, à Fleurines, quand le vieux « *piqueu* » de son père, ancien prévôt d'armes, lui apprenait

la théorie des coups droits contre les sacs de pommes de terre du potager.

A une heure, il dort toujours...; à deux heures, il n'est pas encore réveillé. De nouveau Honoré, son valet de chambre, doit le secouer pour le faire lever et déjeuner; il n'a plus que le temps de faire sa toilette et de partir chercher des témoins. Cette dernière formalité présentera même des difficultés, car personne de la famille des Saint-Agilbert n'acceptera d'assister Bruno dans un duel absolument réprouvé d'avance par la foi religieuse de la plupart, et d'ailleurs très incorrect au simple point de vue boulevardier.

Tout en mangeant son œuf à la coque, le jeune homme cherche la solution de ce problème; et son esprit, ennuagé de vins, de fumée et de liqueurs, n'avait encore rien trouvé à la fin du repas, quand deux petits rapins, invités de la veille, montèrent le voir, dans l'espérance vague d'apprendre quelque chose.

Bruno les accueillit comme des sauveurs, et, commençant à sentir la fatigue et la difficulté de sa situation, leur proposa de lui servir de témoins. Ils acceptèrent aussitôt, avec l'empressement de tout jeunes gens enchantés d'être mêlés à une soi-disant affaire d'honneur et de lire, le lendemain, leurs noms imprimés dans les journaux mondains, à côté de ceux de M. de

Saint-Agilbert et d'un baron du Saint-Empire.

Dans cette circonstance, tout autre qu'eux aurait cherché le moyen d'arranger les choses; il est toujours possible d'éviter une bête effusion de sang quand les témoins en ont la volonté, et surtout quand les causes du duel sont d'une absurdité notoire...

Mais ces rapins tiennent une occasion, et ont bien l'intention de ne pas la laisser échapper; loin d'apaiser le dissentiment, ils seraient plutôt tentés de le corser afin de rendre la rencontre inévitable... Merci! on n'a pas tous les jours la chance d'assister à un duel! Ils s'en réjouissent d'avance; la partie promet d'être sérieuse, le comte doit être très fort aux armes, et ce banquier, en choisissant l'épée, a fait preuve d'un manque de jugement qui pourrait bien lui coûter sa peau.

En réalité, Bruno, élevé par sa mère dans l'amour de tous les sports, tire parfaitement bien, et, gentilhomme de race, se montre très calme sur l'issue de l'affaire. Seulement, à mesure que l'excitation tombe, il comprend la honte dont il va se couvrir : quel que soit le résultat du duel... qu'il blesse le banquier ou soit blessé par lui, c'est un éclaboussement de ridicule qui va rejaillir sur son nom, et juste à une heure grave où il éprouve le besoin d'imposer

le respect à tous les détracteurs de son futur mariage!

Décidément, il y a des gens qui n'ont pas de chance!...

Mais surtout la pensée d'Alberte ne cesse de le hanter... Que va-t-elle dire..? Si ce duel allait lui déplaire..? S'il devait occasionner du tort à l'usine..? Si les Turcs de l'ambassade, vexés de la soirée d'hier, faisaient une campagne contre lui, et arrêtaient toute nouvelle commande..? Et une foule de points de vue surgissent, auxquels il n'avait pas pensé d'abord. Comme il voudrait bien voir sa fiancée avant de se battre, ne serait-ce que par satisfaction de cœur..., ou pour lui expliquer sa conduite, et lui montrer à quel point il ne peut plus, dans la vie, se passer d'elle :

— ... Sûrement, si vous aviez été là, à mes côtés, ce malheur ne serait pas arrivé!

Toute la soirée, Bruno est donc anxieux : faut-il écrire ou ne pas écrire?... Il a l'espérance vague que la jeune fille doit tout savoir; les mauvaises nouvelles circulent si vite!... Sans le moindre doute, elle est en route pour venir.

Et il attend...

Tout lui dit qu'Alberte ne le laissera pas seul ce soir..., qu'elle accourra bouleversée..., que son coup de sonnette, bien connu, va

retentir, et qu'elle lui apportera, à la veille du combat, la tendresse qui pardonne et le regard qui fait les forts...

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi; Bruno s'énervait, sautant à la fenêtre dès que la trompe d'un automobile se faisait entendre dans la rue.

Vers 7 heures du soir, il y eut un coup à la porte... et Bruno faillit se précipiter, voulant ouvrir lui-même... Pourtant il se retint... Quelques secondes après, Honoré frappait, portant un petit bleu sur un plateau; le télégramme était d'Alberte, le comte le savait... en était sûr!... Il le baisa et l'ouvrit, sentant presque, entre ses doigts, palpiter l'anxiété terrible... battre le cœur de l'amie alarmée... Mais, dès les premières lignes, il pâlit affreusement:

Monsieur,

Vous vous êtes conduit hier comme un goujat... Demain matin, vous allez vous battre comme un lâche, vous, un jeune homme, contre un vieillard que je connais, que j'estime et que j'aime. Quelle que soit l'issue de ce duel imbécile, il accumule trop de ridicule et de déshonneur sur votre nom, pour que je me sente le courage de le porter jamais. Je n'en veux plus... Offrez-le à qui voudra le ramasser!

ALBERTE HARMMESTER.

Quand il a fini, le petit comte reste comme étourdi. A l'ivresse factice du vin, de la bonne chère, succède, sans transition, celle d'une douleur vraie, folle, inattendue; il a l'impression d'un coup de massue qui aurait brisé sa frêle nature morale, et tout ce qui, en lui, constituait le bonheur et la raison de vivre. Mais non... il doit se tromper... il a mal lu... ce n'est pas possible !... Il se passe la main sur le front, et relit, phrase par phrase, la terrible dépêche...

Ainsi, Alberte, à laquelle il a tout sacrifié, sa mère, son pays natal, sa famille, ses relations, son avenir mondain...; Alberte, vers laquelle il était venu comme la fleur va au soleil, et l'homme au bonheur... Alberte, son horizon unique, sa foi, son espérance, son amour, va disparaître tout à fait de sa vie?... Quelle hallucination!... Quel cauchemar!... Il ne doit pas être éveillé!... C'est un rêve atroce... comme ceux de certains lendemains de fête... Il se frotte encore les yeux, reprend une troisième fois la lettre, reconnaît la chère écriture, petite et cassante, avec des *t* bien barrés, des *i* bien pointés, coquette pourtant, mais révélant vite le caractère terriblement entier de la jeune femme.

Écroulé sur un divan, le comte pense, les yeux perdus dans le vide; et la réflexion lui apporte, malgré tout, un adoucissement dans sa douleur.

Il se dit qu'Alberte, nature violente, a sûrement écrit cette lettre dans un accès de fureur comme il lui en a connu quelquefois, et surtout sans être suffisamment documentée. A cette heure, la colère est tombée..., elle a probablement entendu d'autres personnes, elle doit peut-être déjà regretter son télégramme... Non! ce n'est pas la tempête qui brise tout..., la foudre qui anéantit sans rémission l'espoir d'une vie entière... : c'est tout simplement le gros nuage qu'une heure dissipe... Il ira, sans tarder, trouver Alberte..., lui dira sa torture, et, en le voyant si malheureux, elle ne pourra résister à son bon cœur et conserver son ressentiment.

Aussitôt, Bruno achève de s'habiller, descend, prend une voiture, et se rend plaine Monceau.

Alberte n'y est pas, ou du moins refuse de le recevoir; car, à la nouvelle façon, très décidée, dont la femme de chambre lui répond, le comte devine que des ordres précis ont sûrement été donnés, et que ces ordres prévoient toutes les éventualités. Il revient alors chez lui, à pied, au milieu de ces grandes avenues solitaires, toutes noyées de ténèbres, où les maisons riches, sans magasins, épaississent encore l'ombre d'ennui devant ses pas... Il fait noir partout, comme dans son cœur... Il s'en va la tête vide, les jambes molles, et quand il arrive, il trouve

son appartement sinistre, avec tous les souvenirs d'Alberte qui semblent prendre une voix effarée et lui demander des nouvelles de l'absente :

— ... Qu'est-elle devenue, ta grande fiancée aux cheveux noirs, à la démarche de reine..., au passage de laquelle tout le monde avait envie de retourner la tête et de suivre des yeux?... Qu'est devenue Alberte, ton amour et ton orgueil..., la femme qui remplaçait tout pour toi... ta race, ton pays, ta mère... ton Dieu..?

... Il semble qu'un siècle se soit écoulé depuis qu'elle est venue te voir!... Souviens-toi du passé... et comme elle fut douce et lumineuse ici!... Comme tout a fondu jadis à la claire lumière de son regard!... Comme tu étais heureux quand, à côté d'elle, les yeux sur le même livre, vous paraissiez partir, tous deux, vers l'immuable pays où l'on aime toujours...

... Rappelle-toi les projets d'avenir que vous faisiez..., que tu faisais, toi surtout, dans ce coin que tu aimes parce que ses mains l'ont arrangé... Elle semblait t'écouter en hochant la tête, avec son regard lointain... très lointain, comme si jamais les choses dont tu parlais ne devaient arriver...

... Où est-elle, Alberte? C'est pourtant son

heure, car c'est l'heure de l'amertume!... Qui sait?... peut-être celle de la mort!...

Où est-elle, pour relever tes cheveux épars..? pour mettre sa main fraîche sur ton front brûlant..? pour remplacer tous ceux, toutes celles qu'elle te fit abandonner..? pour que son amour supplée à tous les autres amours..? Où est Alberte..?

L'obsession devient si forte, si envahissante, que le comte, à peine revenu, ne peut supporter la vue de son appartement, sort aussitôt de chez lui, se rend au café voisin et rédige une lettre de supplications à sa fiancée, la conjurant, à genoux, de ne pas le priver, à la veille d'un duel qui peut être sérieux, de sa plus grande force et de sa plus chère affection!... Elle s'est fâchée avec une connaissance imparfaite de la situation, mais qu'elle daigne le recevoir..., qu'elle lui permette de se défendre pendant quelques instants, et sûrement, il retrouvera son cœur, sans lequel il n'a plus aucune raison de vivre ici-bas... Qu'elle pense combien la solitude et l'abandon sont mauvais conseillers à certaines heures!...

... Alberte, disait-il en terminant, vous êtes tous pour moi!... Vous le savez.., mon sort est entre vos mains... Si, malgré ma faute, je suis quelque chose encore devant vos veux, si peu que ce soit, ayez

un regard, un geste!... Je vous attendrai ce soir comme un espoir suprême d'encouragement à la vie... Oh! ce mot que vous m'avez écrit!... Cette heure atroce que j'ai passée, pleurant sur ces lignes dont je ne vous croyais pas capable et que j'ai méritées!... Je vivrais cent ans..., cent ans j'en garderais l'épouvantable souvenir!... Si vous m'aviez vu, le front dans mes mains, la tête lourde où retentissaient vos dures paroles de mépris..., si vous aviez pu lire en mon âme les projets horribles qui sollicitaient mon désespoir, vous auriez eu pitié de moi, comme on a pitié d'un pauvre enfant qui souffre!... Je ne suis, je ne veux être que cela devant vous : un enfant qui implore!... Je me suis fait humble pour ne pas vous gêner; je ne demande qu'une pauvre place dans votre cœur..., je vous supplie de ne pas me la refuser!... Sans elle, je ne vois pas où, et comment, et pourquoi, je pourrais vivre!...

Je suis *seul* au monde, je n'ai plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur..., je n'ai que vous!... vous toute seule!... Ne m'abandonnez pas..., Alberte, ma chère fiancée!...

Je vais compter les heures, les minutes, les secondes... Chaque fois qu'on sonnera à ma porte, je penserai que c'est vous... et que vous venez me donner la permission de vivre!... Si vous ne me répondiez pas..., si j'étais à ce point malheureux que vous refusiez d'oublier un instant de folie, alors je sais ce qu'il me resterait à faire... et vous verriez si je suis *un lâche qui tue les vieillards!...*

Je vous aime, Alberte!... Ma vie, ma mort sont entre vos mains!... J'attends et j'espère!...

BRUNO.

. . . . . .

Il attendit jusqu'à minuit; pas une réponse ne vint. Peu à peu, il s'enfiévrait, le sang lui battait aux tempes sous l'effroi des découvertes successives qu'il faisait dans cet amour qui était devenu toute sa vie...

Maintenant, il le constate... : Alberte ne l'aime pas..., ne l'a jamais aimé!... Sans quoi son amour n'aurait pas craqué d'un seul coup, sans une explication, sans un regard de regret, sans l'adieu consolateur des séparations terribles, imposées par la conscience et le devoir... Non! Alberte s'en va parce qu'elle en a assez!..., parce qu'il l'ennuie!... Elle a saisi cette occasion, mais elle en aurait trouvé une autre... Qui sait!... peut-être parce qu'il n'y a plus rien à prendre chez lui?... Où en est-il de sa fortune?... L'attitude nouvelle de sa fiancée ne serait-elle pas l'indication de sa ruine?...

Et, tout à coup, la figure grave de Claude apparaît devant lui comme un avertissement méconnu. C'était peut-être un ami, celui-là, un vrai, malgré Sandrin et les racontars ouvriers... Mais Alberte!... Qui l'eût dit..? Quel effondrement!... Quel rêve en ruines!... Il en revient

toujours à elle... ; sa photographie est là tout près, à la portée de sa main, sous une simple glace de cristal; Bruno n'a même pas voulu de cadre, afin qu'elle fût plus complètement « elle seule » ; il la prend, et se met à lui causer, comme un fou. Mais en regardant le cher visage aux minces lèvres, qui s'effilent en un dédain, la souffrance s'exaspère avec une telle violence, qu'il sonne Honoré et lui demande de l'absinthe.

A la vue de cet homme dont les mains tremblent, dont les yeux caves reflètent une expression effrayante de douleur, le serviteur à gages, absolument indifférent, blasé, sceptique en temps ordinaire, est pris de compassion et tâche de raisonner son maître :

— Pourquoi de l'absinthe..? Monsieur n'y pense pas!... Monsieur doit se battre dans quelques heures... ; si Monsieur boit, la main va trembler, et c'est ainsi que les malheurs arrivent!...

— Apporte-moi de l'absinthe, répète impérieusement Bruno.

—... Un verre seulement, que je préparerai moi-même..?

—... Je veux la bouteille...

—... Que Monsieur me permette de lui dire que c'est fou!

—... Cela ne te regarde pas!...

LE SERVITEUR TACHE DE RAISONNER SON MAÎTRE

—... Je sais tout...

—... Tu ne sais rien !...

—... C'est à cause de Mlle Harmmester...

—... Tais-toi, manant !...

—... Me taire..? Ce serait en effet bien plus facile ! Je sais bien que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais cela prouve une chose : que je porte de l'intérêt à Monsieur !... J'avais envie de ne pas le lui donner, ce télégramme... : il sentait le malheur !... Que Monsieur me permette de lui dire que les peines de cœur sont des bêtises..., des absurdités !... Qu'y a-t-il de plus banal, de plus ordinaire, de plus courant les rues et les faits divers, qu'un homme qui aime et qui n'est pas aimé !... On se tuerait sur le moment ; puis après, quand on redevient de sang-froid, on hausse les épaules jusqu'au paradis !... Les femmes sont des êtres inférieurs... c'est connu !... Et la preuve, c'est qu'on ne les fait pas voter... Ça ne raisonne pas... ça sent !... Il ne faut jamais prendre une femme au tragique... Ainsi, moi..., j'ai failli me tuer, il y a six ans, pour une misérable cuisinière, une espèce de dogue enragé qui aurait fait le malheur de ma vie ! Heureusement, elle m'a planté là !... C'est même la seule bonne action de son existence ! J'ai été assez bête pour en crier, pour m'en retourner les sangs pendant trois

jours; mais maintenant, je nage dans un océan de bonheur rétrospectif à la seule pensée de l'irréparable bêtise que j'ai failli faire; et quand j'ai du guignon, que je perds aux courses ou qu'on me passe une pièce fausse, si je suis porté à broyer du noir, je me dis : « Eh! tais-toi donc!... tu aurais pu épouser Charlotte!... » Conclusion : plantez là Mlle Harmmester, et crevez le thorax à son banquier... Et puis après, tout ira bien...

Mais le comte, les yeux rivés à terre, reste tout entier à sa pensée fixe :

— ... Veux-tu, oui ou non, me donner de l'absinthe..?

— Du cassis tant que vous voudrez, de l'orgeat...; mais pas d'absinthe...

— Je vais en prendre au cercle!...

Bruno se lève!... Mais alors Honoré, d'une belle carrure, barre résolument la porte, et avec une voix autoritaire :

— Monsieur n'ira pas au cercle...

— Tu aurais la prétention de m'empêcher de sortir de chez moi..?

— A l'heure actuelle, j'ai toutes les prétentions... Vous souffrez trop pour raisonner... Vous ne voyez que la petite demoiselle; moi, je vois votre honneur...

— Mon honneur?...

— Oui, tout le monde dira que vous vous êtes enivré parce que vous aviez peur de vous battre..., que vous êtes un lâche... et je ne veux pas qu'on me reproche d'être au service d'un lâche!... C'est clair..?

— Tu as raison... Tiens, voici vingt francs...

— Merci... : on ne paye pas ces choses-là... Ce n'est pas le valet de chambre, c'est Honoré qui parle à Monsieur.

— Je ne sais plus ce que je fais...

— Voulez-vous me permettre encore un conseil..? Il faudrait vous coucher..., dormir un peu...

— Dormir... oh! dormir!... s'écrie Bruno, en portant les deux mains à son front qui brûle et derrière lequel semble bouillonner la pensée ardente.

Il se jette alors sur son lit, tout habillé, et ne bouge plus; mais, dans l'entrebâillement de la porte, Honoré le voit, pendant une demi-heure, qui sanglote en mordant l'oreiller; puis, peu à peu, il paraît s'apaiser, et enfin s'endormir...

— Coquine!... murmure le domestique en fermant doucement la porte, si jamais je la revois ici!... Et dire que Charlotte était plus canaille encore!...

Le lendemain, contre toute attente, Bruno est très calme, mais d'un calme effrayant... Il s'habille avec soin, et se trouve juste prêt quand

ses deux témoins viennent le prendre. Il les remercie avec effusion du service qu'ils veulent bien lui rendre, leur offre du thé, en prend lui-même une demi-tasse avec quelques gâteaux, et monte en voiture.

Il fait un temps superbe et les jeunes gens, très excités, veulent causer un peu pour distraire le comte; mais celui-ci répond à peine, et regarde Paris qui s'éveille à l'activité dans un beau soleil d'été. Sur les trottoirs, on dirait un fleuve sans fin qui coule vers le centre : ouvriers aux larges culottes de velours ; employés correctement mis en noir; petites couturières, modistes, lingères qui descendent, le minois enfariné, coiffées à la diable, l'air affairé déjà de si bon matin. Bruno les regarde, et un monde de comparaisons et de contrastes s'élève en lui... Mais le spectacle change, la voiture file au trot de deux grands carrossiers vers des quartiers que Bruno ne connaît pas; le cocher non plus, car il se trompe de route, traverse Clichy-la-Garenne au milieu des camions qui desservent les fabriques, et prend à gauche, dans la rue des Chasses, un chemin interminable et désert, qui s'encaisse lugubrement, comme une entrée de cimetière, entre les deux murs de l'usine à gaz.

A la Grande Jatte, c'est une autre histoire: les témoins, peu au courant des habitudes, sont

loin d'avoir gardé la réserve suffisante; les journaux ont annoncé l'affaire, et, dans le quartier, tout le monde sait qu'un duel select doit avoir lieu, ce matin même, entre deux personnages de la haute société parisienne, un baron du Saint-Empire et le comte Bruno de Saint-Agilbert.

Naturellement, les badauds sont accourus à ce spectacle gratuit, la foule interlope et bigarrée des bords de la Seine, des couples douteux, des gamins, des garçons bouchers, épiciers, fournisseurs de toute nature ont arrêté leurs véhicules, et tellement envahi les abords de l'île que le cocher du comte a toutes les peines du monde pour ne pas écraser quelqu'un... Un photographe proteste parce qu'une lanterne de la voiture a failli fausser l'armature de son objectif.

— Laissez donc passer les artistes!... graille un sordide voyou, jaune comme un vieux sou.

Et la foule rit sans s'écarter.

Bruno descend devant le café, et devient aussitôt le centre de la curiosité générale; il passe entre une haie de filles de service et de garçons, serviette sur l'épaule, qui le détaillent et le commentent; on parie pour lui, car il est solidement charpenté, mais le banquier a ses partisans. Bruno marche vite, il a hâte d'entrer, d'être à l'abri de cette tourbe.

— C'est là qu'on se bat..? demande-t-il à un

témoin, en voyant devant lui la plus banale des salles de café-concert, où tout chante la ripaille, les noces et la friture...

— Oui, Monsieur le comte.

Bruno n'ajoute rien, et salue son adversaire qui, l'air harassé, s'est assis sur un tabouret de piano.

Les préparatifs commencent, ils sont lugubres et grotesques dans ce décor étrange de la Seine qui charrie des détritus au pied des villas peintes en bonbon ; partout, les fenêtres sont garnies de monde ; aux murs et aux arbres s'accrochent des grappes de gens équivoques qui veulent absolument voir les bourgeois « se crever la peau !... » Des pêcheurs à la ligne attachent leurs barques à des troncs d'arbres, et, les mains derrière le dos, devisent sur la bêtise du duel... Penser que, dans quelques instants, un de ces deux-là sera peut-être sur le carreau, saigné comme un lapin... et cela prouvera quoi..?

D'un regard navré, Bruno contemple ce cadre ridicule et roturier ; ses témoins constatent qu'il s'énerve ; d'une main inhabile, ils se dépêchent de prendre les distances et de mesurer les épées. Enfin, tout est prêt ; en une seconde le jeune homme se met en tenue ; puis, grand et mince, se place devant le banquier, dont l'air fermé et l'expression désespérée sont effrayants

à voir. On devine qu'il se considère comme un homme mort, et que tout se révolte en lui contre le gamin qui va le tuer... On constate jusqu'à l'évidence que ces deux êtres n'ont socialement aucun point de contact, qu'il n'y a entre eux que le souvenir stupide d'une scène d'ivresse... Un rien suffirait à le dissiper; seulement l'orgueil..., le monde sont là, exigeant du sang... Et quel monde!...

— Allez, Messieurs!...

Dès la première passe, les quatre témoins sont d'avance fixés sur l'issue logique du duel.

Souple et vigoureux, le cou, les bras ronds et musculeux, le regard fixe, Bruno montre aussitôt sur son adversaire une supériorité terrible; il attaque, avec précision et vigueur; on sent qu'il possède à fond la science de l'épée... qu'il dirige le combat comme il veut, qu'il le finira quand il le voudra et que son adversaire est à sa merci.

Le banquier se défend, livide, s'embrouille..., recule devant l'épée du comte qui flamboie dans un jeu serré, tâtant son adversaire, sachant bien ce qu'elle veut; l'autre ne manie qu'un bègue et peureux tournebroche, fait même de telles fautes qu'évidemment le comte doit le ménager pour ne pas l'avoir déjà tué...

Et c'est vrai!... A mesure que le banquier

recule, Bruno n'avance qu'avec regret ; à la vue de cet homme brave, mais dont le corps est mort de peur, il n'use plus que de la moitié de ses moyens, et peu à peu un immense dégoût monte en lui... C'est par le fer que ses aïeux ont fait leur trouée dans le monde ; une belle épée brille même dans leur blason, et pourtant, ils doivent rougir aujourd'hui de leur descendant, s'ils le voient là, dans ce café, croisant le fer contre ce vieillard, fût-il un banqueroutier..., un rasta malhabile !... Non, ce qui se passe maintenant ne mérite même pas le nom de duel... ; c'est un assassinat !...

De tous les côtés, des cris de gamins, des plaisanteries de filles, soulignent les ripostes qu'attend la galerie, et qui ne viennent pas complètement comme le populo voudrait... Alors le vertige grandit dans l'âme du comte ; la nausée de lui-même augmente, en voyant qu'il sert de spectacle à cette foule... Quelle triste chose est devenue son existence !... Pourquoi s'obstiner à la continuer ?... Pourquoi laisser échapper cette occasion unique ?... Ce serait si facile de finir là !... Il n'aurait qu'à ne pas parer ce coup maladroit du banquier qui attaque à fond, sans se douter, le malheureux, qu'il présente tout son côté droit à l'épée de l'adversaire !...

... Oui, s'il ne parait pas ?... Et la pointe d'acier

IL TOMBE SUR LE PLANCHER

sonne éperdument l'alarme contre la coquille de Bruno... une ligne de plus à gauche, il était touché en pleine poitrine!... Pourquoi vivre, puisque Alberte l'abandonne, épave lamentable, sans amour, sans fortune peut-être, sans honneur sûrement, bien qu'il soit sensé le défendre ici, cet honneur des Saint-Agilbert, dans cette guinguette, nouveau champ de bataille des petits jeunes gens fin de race...

Une seconde fois, la coquille de Bruno retentit sous une nouvelle alerte... Ses témoins se regardent, pâles, ne comprenant plus rien à l'attitude de ce grand jeune homme qui tire maintenant en dégoûté, avec l'air de penser à autre chose, comme s'il voulait se faire tuer...

Tout à coup, le banquier, énervé..., enhardi..., risque un coup droit dans les lignes basses ; Bruno ne pare même pas, et, comme une masse, s'abat, la figure sur le plancher du bal, pendant qu'un cri effrayant d'angoisse retentit : « Monsieur le comte! Ah! Monsieur le comte!... » et qu'à grands coups d'épaules, un homme trapu et de mince taille s'ouvre brutalement passage au milieu de la foule.

Bruno ouvre les yeux, aperçoit Claude essoufflé, hors d'haleine, et il lui sourit tristement. Pendant que ses témoins, l'air très vexé de la défaite de leur client, l'étendent sur le billard et que le

médecin pose un premier pansement, le comte fait un signe vers son ancien directeur d'usine :

—... C'est de sa part que vous venez?... murmure-t-il faiblement, en essayant de lui tendre la main.

— De la part de qui..? demande Claude, ne comprenant pas...

— C'est bon... Merci!... Oh! que je souffre!...

Puis on le transporte, avec grande précaution, sur les coussins du landau, car le restaurateur veut la salle le plus tôt possible, plusieurs noces étant attendues vers midi.

Et le lugubre retour commença. Le comte ne dit plus un mot durant le long trajet ; mais comme la voiture passait dans l'avenue de Villiers, juste devant l'hôtel d'Alberte, le malheureux, pourtant à moitié évanoui, en eut conscience ; il retourna la tête, et Claude le vit fixer, avec des yeux fous, l'étrange maison dont tous les volets étaient clos...

Alberte dormait encore!...

CHAPITRE XXXI

La blessure de Bruno était très grave, si grave que, vers le milieu du trajet, le médecin proposa d'entrer à l'hôpital Beaujon et d'y laisser le malade, car il le trouvait à bout de forces. Les deux témoins qui suivaient en voiture y consentaient déjà avec empressement, car ils avaient hâte de terminer un mandat qui leur apparaissait infiniment plus grave qu'ils ne l'avaient supposé tout d'abord ; mais Claude refusa d'une façon si déterminée que personne n'osa plus insister :

— M. le comte, dit-il au médecin, m'appartient, avant d'être à ces Messieurs ; et je suis l'expression de tous ceux qui l'aiment, en le préférant, mort chez lui, plutôt que vivant à l'hôpital !... C'est peut-être brutal, ce que je dis là, mais, au moins, j'ai l'avantage d'être clair...

— Vous assumez la responsabilité..?

— Je l'assume entièrement... ; je la revendique même.

Claude prend ainsi, dans l'effacement poltron

des deux témoins, une autorité absolue qui naît à la fois de sa volonté arrêtée, de l'affection profonde que l'on devine dans toute son attitude, et enfin de ses relations de famille et de pays avec le comte.

— Dans ces conditions, marchons vite !... crie le docteur au cocher.

Le transport au travers de la rue Saint-Honoré se fait alors au grand galop. Bruno, un peu secoué sur les pavés, s'évanouit encore une fois très longuement, et ne reprend connaissance que dans sa chambre à coucher. Mais, dès qu'il ouvre les yeux, il regarde autour de son lit avec le plaisir évident de se sentir enfin dans son « chez lui », et de revoir encore l'honnête figure de Claude qui le considère avec une tristesse affectueuse. Les deux témoins ont saisi le premier prétexte venu pour s'esquiver dès l'arrivée, et Claude reste seul, avec le valet de chambre et un interne, pour soigner le blessé.

Un second médecin, appelé par téléphone, sonde attentivement la plaie, et laisse presque un peu d'espoir.

— Le foie, dit-il, est effleuré, mais pas atteint; si la fièvre n'augmente pas, le malade a cinq chances sur cent de s'en tirer...

— Cinq seulement..?

— On se sauve quelquefois avec une seule !

Quand le premier pansement est fini, et que, provisoirement, personne n'a plus besoin de lui, Claude court au télégraphe et annonce le tragique événement à Luce d'abord, puis à Paule, les priant de ne donner à cette nouvelle que juste l'extension nécessaire. La dépêche de Claude à Luce se termine par cette question angoissante : « Faut-il le laisser à Paris ou le ramener..? »

Chose curieuse, Paule, la femme de Claude, est absolument bouleversée par l'annonce de ce malheur, tandis que Luce, cousine de Bruno, s'en montre à peine étonnée. Nature très droite et très réfléchie, elle a pensé depuis longtemps que mettre le pied sur une certaine pente, c'est d'avance s'exposer à toutes les catastrophes..., qu'il est impossible, dans les conditions où s'était placé son cousin, de dire : « Je m'arrêterai là, je n'irai pas plus loin!... » Bien que frappée en plein cœur dans sa fierté de race, et dans ce qui peut survivre d'affection pour le comte, elle n'est ni surprise ni déconcertée; elle s'attendait à ce malheur, à pis encore, et à tout, puisque Bruno était le prisonnier, l'esclave de la plus malsaine créature qu'elle ait jamais connue!

Sans perdre un instant, elle fait atteler et, quelques minutes après, descend devant le perron de la Ferlendière. Mais elle n'a pas gravi la

première marche que Jacques sort de la maison et vient à sa rencontre :

— Ah!... Mademoiselle Luce, je sais pourquoi vous accourez!...

— Vous savez...?

— ... Tout!... J'arrive à l'instant du Val d'Api où M. de Chailuy m'a téléphoné de Paris l'affreuse chose...

— Et alors..? demande Luce.

— Si vous voulez bien me le permettre, Mademoiselle, je crois qu'il n'est pas bon que Claude reste seul auprès de M. de Saint-Agilbert dans ces circonstances; et je partirai, ce soir même, pour l'aider à remplir sa difficile mission.

— Et moi..? Que dois-je faire..? Je vous demande conseil... Puis-je partir aussitôt avec vous..?

— J'aimerais mieux que vous restiez ici... Je me figure que le duel n'est qu'un côté de la question, peut-être même pas le plus triste... Les malheurs ne viennent jamais seuls. Je m'attends à trouver là bas un grand nombre d'affaires à régler; qui sait, peut-être des actes énergiques à faire. Alberte a passé par là et le bonheur ne pousse pas à son ombre... J'aurais peur pour vous de certains contacts... : il y a des choses qu'il vaut mieux ne jamais avoir vues!... D'ailleurs, si vous me le permettez, je vous tiendrai très exac-

tement au courant, et s'il se présente une nécessité quelconque de venir à Paris, je vous en aviserai aussitôt.

— En somme, vous plaidez ici pour avoir le droit de vous dévouer seul..?

— La question de dévouement ne compte pas pour moi, quand il s'agit d'une personne à laquelle vous vous intéressez à quelque titre que ce soit...

— Quelles sont ces deux voitures..?

En effet, deux voitures lancées au grand galop tournent là-bas, sur la route, contre le poteau blanc de la Ferlendière, et s'engagent à toute allure dans le chemin qui conduit à l'habitation.

Jacques met la main sur ses yeux :

— Ce sont l'Abbaye et les Poutrelles, dit-il.

— Vous le constatez, répond Luce d'une voix dont elle dissimule mal l'émotion, tout le monde vient vers vous dès qu'un malheur se produit; vous êtes réellement l'ami des jours difficiles, et pas une souffrance n'existe dans la vallée sans que, naturellement, elle n'appelle vers vous!...

— ... Quel meilleur rôle puis-je jouer..? Dans l'ordre spéculatif, très souvent on peut hésiter sur le chemin à choisir; pratiquement, quand on fait le bien, on est sûr de ne jamais se tromper pour l'orientation générale de sa vie... A mon dernier jour, je rêve de voir, en me retournant

en arrière, une route utile et féconde où j'aurai passé en faisant le bien... je ne le fais pas encore autant que je pourrais... autant que je devrais !... Moi aussi, j'ai mes heures de lâcheté...

Et comme Luce, la tête penchée, semble écouter en elle-même l'écho des paroles de Jacques, celui-ci ajoute :

— Ma mission sera difficile, ce soir... Puis-je compter que vous prierez un peu pour moi..?

— Et vous..., priez-vous quelquefois pour moi?

Jacques élève la main vers un petit point blanc qui se détache, au bas de l'église, avec une lueur d'étoile sur la verdure sombre des sapins du cimetière, c'est la chapelle d'Odile :

— Devant celle qui nous voit, je prie souvent pour vous!... Mais, vous-même, vous ne m'avez pas répondu..?

— Comme si vous aviez besoin de ma réponse!...

A ce moment, le père Mathurin arrive dans la cour, au grand trot d'un vieux demi-sang; il est suivi de très près par le coupé de Mme de Valmont, qui, absente tout à l'heure de l'Abbaye, vient retrouver Luce... Elle aussi sait la nouvelle..., il n'est même plus possible de la taire à Fleurines; et dans toute la vallée, dans les champs, les villages, on ne parle que du duel du comte et de sa mort probable.

Et là, sur le perron qu'illumine la clarté d'un soleil couchant de juillet, un vrai conseil commence. Mathurin exprime son opinion rudement :

— Le comte ne m'intéresse pas, il trouve ce qu'il a cherché malgré les avis, les prières et les supplications de chacun ; somme toute, il a le sort qu'il mérite, et il est à souhaiter que tous les transfuges de la terre soient châtiés aussi sévèrement par la main de Dieu !...

— ... C'est pour nous tenir un tel langage brutal que vous accourez ici ?... interrompt Luce...

— Je veux même encore ajouter autre chose, Mademoiselle : si le comte ne me dit rien, le pays m'intéresse beaucoup ! J'estime qu'il sera bon qu'on ramène ici M. de Saint-Agilbert, ne serait-ce que pour l'exemple, et qu'on le montre bien à toute la vallée, afin que les gens de la terre qui hésitent encore voient de leurs yeux ce que Paris fait des terriens qui ne lui étaient pas destinés, et qu'ils méditent, devant cette ruine, du danger de certaines apostasies !...

— Vous ne parlez pas comme un chrétien !... dit Jacques.

— Je parle comme un père auquel on a volé son enfant, et qui voudrait bien défendre ceux des autres !...

La voix de Mathurin est rude; on sent que cet homme a souffert effrayamment, et qu'il a des années de rancune à faire payer.

Heureusement, la tante d'Odile est là; elle fait entendre le langage de la modération, et cherche à concilier, dans un même but charitable, les sentiments de tous :

— Il faut faire pour le comte tout ce que l'on pourra, en souvenir de la baronne, sa mère... Il me semble qu'en nous plaçant à ce point de vue toutes les bonnes volontés doivent s'entendre... Avouez, Mathurin, que Mme de Saint-Agilbert a bien mérité du pays..? La meilleure manière de la remercier, à cette heure tragique, c'est de ne pas abandonner celui qui fut « toute sa vie » et de faire ce qu'elle aurait fait elle-même, si Dieu ne l'avait pas rappelée à lui. Il y a certains moments où l'on pardonne quand même, surtout à un jeune homme qui a été, comme Bruno, privé, dès son enfance, de l'appui moral de son père. Rien ne comble certains vides !... Une mère, fût-elle une intelligence d'élite comme la baronne de Saint-Agilbert, ne peut suivre son fils parmi tous les dangers de ses projets, et le guider au milieu des sollicitations étrangères, que souvent elle ne connaît pas, et ne peut pas connaître. Enfin Bruno est seul et malheureux, cela doit suffire à des chrétiens...

— Donc, je pars, conclut Jacques.

— Tâchez de ramener aussi Claude, dit Luce... N'est-ce pas, Mathurin, il faut le ramener..?

Mais le vieux répond de sa voix barbare :

— Qui est-ce, Claude..? Je ne connais personne qui porte ce nom.

— Pas même votre fils?...

— Je n'ai plus de fils...

— Allons donc!... s'écrie la tante, vous raisonnez comme un païen... Vous interdisez à Dieu de vous pardonner à vous-même plus tard!... Prenez garde!... Il a dit : « Je me servirai, vis-à-vis de vous, de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres... » Et puis enfin, à tout péché miséricorde!...

— Non, pas à tous!... Dans l'Évangile, que je connais, Madame, et que je lis tous les jours, il y a des péchés qu'on ne pardonne pas!... D'ailleurs, ceci ne regarde que moi et l'abbé Hans. J'ai bien l'honneur de vous saluer, Madame.

Raide, brutal, Mathurin descend les marches du perron, monte en voiture; et son cheval part, à coups de collier brusques, dans le chemin qui monte au poteau blanc, comme si, lui aussi, eût été implacable à l'exemple de son maître...

Jacques le suivit presque aussitôt, et prit au Val d'Api le premier express pour Paris. Le soir même, il sonnait à l'entresol du quartier d'Eylau

et s'asseyait aux côtés de Claude dans la chambre de Bruno.

Du premier coup d'œil, il se rend compte de la situation : car l'appartement tout entier, en son langage, dit la folie du pauvre comte, et à quel point il fut lamentablement trompé : sur tous les murs, c'est Alberte!... Alberte encore..., Alberte toujours..., dominant chaque pièce du même regard intelligent et froid qui semble mépriser tout, même ce malheureux qu'elle fixe du haut de son cadre d'or, et qui est en train de mourir pour elle...

Car M. de Saint-Agilbert est perdu : Jacques le sut d'une façon certaine, avant minuit, de la bouche même du médecin en chef; selon toute probabilité, il avait encore trois ou quatre jours à vivre, pas davantage, et un transport à Fleurines, avec les précautions nécessaires, ne pouvait ni avancer ni retarder l'issue fatale.

Alors, Jacques se fait bon, exquis, comme ce fort sait l'être, à certaines heures graves de la vie des autres; il s'installe au chevet du comte, et là, seul à seul avec ce malheureux, il lui parle comme à un vieil ami :

— Dites-moi, Bruno, et laissez-moi vous appeler ainsi par votre petit nom, dites-moi, ne seriez-vous pas content de le fuir, ce Paris maudit, qui a broyé votre âme, brisé votre vie, et

de revenir là-bas, au pays où dorment les vôtres, où votre mère vous a tant aimé... où le vieil abbé Hans m'a dit, ce soir même, à la gare, qu'il vous attendait, et que, malgré ses soixante-dix ans et ses infirmités, il viendrait vous chercher ici demain, si je ne lui télégraphie pas une bonne réponse..?

— Et elle...? balbutie le blessé avec des yeux hagards, en essayant de se soulever sur son coude.

— ... Elle..? Mademoiselle Luce..? Elle vous attend aussi avec anxiété; je viens également de sa part... Ce matin, à la première nouvelle, elle est accourue me trouver à la Ferlendière... Elle voulait absolument partir... C'est un ange du bon Dieu!...

— Pas Luce... Alberte..?

— Alberte!... Oh! cher ami, ne prononcez plus ce nom-là, il est plein de honte!... Il dégoutte de sang..., il est maudit!... C'est une idole dans votre cœur, mais voulez-vous que je la brise devant vous..., que je vous dise ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce qu'elle a tenté avec moi..., et à quel point votre bon cœur fut indignement trompé..? Le voulez-vous..? Je vous demande dix minutes seulement...

— ... Non!... non!... Taisez-vous!... J'aime mieux douter encore..., douter toujours..., ne

jamais savoir!... Oh! Alberte!... Mais je veux bien qu'on m'emmène... Oui!... partir!... Mais à condition que personne là-bas ne me fasse de reproche..., qu'on ne me parle pas d'elle.., je ne veux voir que des yeux bons... Cela ne servirait à rien de me reprocher quelque chose, puisque je vais mourir... N'est-ce pas, Jacques... je vais mourir..?

M. de la Ferlendière hésite une seconde, puis arrêtant vite sa résolution :

— C'est vrai, je crois que vous allez avoir le bonheur de mourir...

— C'est un bonheur..?

— ... Un si grand bonheur que l'Église appelle *dies natalis,* « jour de naissance », le jour où un chrétien bien préparé paraît devant son Dieu... Et d'avance, j'en suis sûr, vous vous préparerez bien, n'est-ce pas, comte de Saint-Agilbert..? La mort rachète tout!... Il faut courageusement mourir, comme un descendant de héros!... comme un fils de croisé!... comme un vrai Français!...

—... Soyez tranquille... : mais je ne voudrais aucun autre prêtre que l'abbé Hans...

— ... Je comprends cela...

— ... Nous partirons quand..?

— ... Tout de suite... si vous pouvez..?

— ... Oui! Oh! que je souffre!...

Mais, tout à coup, Bruno fixe Claude, qui est comme écroulé sur une chaise, la tête dans ses mains ; et, avec une grande énergie :

— Lui aussi... il faut qu'il parte!... Claude, venez ici !

L'ancien chef de service se lève et s'approche du lit ; le comte lui prend la main :

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas?...

Claude veut se raidir, ne pas pleurer, mais malgré lui des larmes montent à ses yeux, débordent, roulent le long de ses joues, et tombent comme une rosée chaude sur les mains de M. de Saint-Agilbert :

— Vous pardonner quoi..?

— J'ai été mauvais..., injuste... pour vous!... Oh! oui... comme j'ai dû vous faire souffrir... vous briser le cœur!...

— Mais non, ce n'est pas vous... c'est elle!...

— Ne dites pas : « C'est elle!... » C'est moi!... Vous me gêniez... Je sentais que Sandrin vous détestait... J'avais peur de Sandrin...

Et il s'endormit presque sur l'épaule de Jacques.

Le transport se fit dans une ambulance spéciale, de l'appartement à la gare du Nord, où Jacques avait retenu un wagon-salon, qu'on transforma pour la circonstance, afin que le

blessé souffrît le moins possible des cahots de l'express.

Soit par discrétion, soit par ce vague respect humain qui est si souvent au fond du cœur des hommes les plus forts, Claude fit mine de se retirer quand vint l'heure du départ du train. Mais Jacques l'observait...

— Pourquoi cet « adieu »? dit-il, en refusant la main de Claude qui se tendait vers lui... Vous revenez avec nous, je suppose?...

— Pensez-vous que je doive revenir..?

— Je pense que le fait seul de me poser cette question constitue presque une mauvaise action; votre place est ici, auprès de nous; jamais vous n'aurez une meilleure occasion pour fléchir l'âme de Mathurin... Il me semble que le pardon fleurira, comme de lui-même, à l'ombre d'une telle douleur!...

— Vous ne connaissez pas la rudesse de mon père... S'il me brise une seconde fois, je suis un homme perdu...

— Mathurin pardonnera, je m'en charge!...

— Nous verrons... Mais j'ai peur que, pour une fois, M. de la Ferlendière ne se trompe. Et alors ce serait terrible!...

— Montez!...

— Vous le voulez..?

— Je le veux!...

Et Claude monta.

Pendant tout le trajet, Bruno, étendu sur la couchette du wagon, suit du regard, avec fixité, les paysages qui semblent accourir à sa rencontre aux glaces de l'express : Villers-Saint-Paul..., Longueil-Sainte-Marie..., Compiègne..., Ribecourt..., l'abbaye d'Ourscamp..., Noyon... Puis il devient agité, nerveux, se retournant avec des signes d'effroi, surtout après avoir dépassé Chauny. Jacques le rassure très doucement, pressentant ses craintes, ses interrogations anxieuses, et donnant d'avance réponse à tout :

— Je vous assure, Bruno, que vous ne devez vous inquiéter de rien, chacun vous attend; je ferai l'impossible pour que personne ne vous dérange, et le calme sera absolu autour de vous...

— Oh! oui, du calme!... J'ai soif de calme, de silence et d'oubli!... C'est chez vous, n'est-ce pas, que je descends?...

Et il ajoute avec un sourire amer :

— Puisque je n'ai plus rien à moi dans mon propre pays...

— Oui, c'est chez moi, nous vous soignerons bien... Je vous donnerai ma plus belle chambre.

— Et vous serez là, souvent, auprès de moi?...

— Très souvent... Luce aussi... et la tante de l'Abbaye..., et tous vos amis...

— Je n'ai plus que vous comme ami, à cette heure...

A la gare du Val d'Api, Luce et Paule attendent anxieusement le train, appuyées contre la balustrade de fer. Il y eut des effusions courtes et aussitôt, dans une voiture de Jacques disposée spécialement à cet effet, le retour commença par la grande route de la Vallée, vers le village natal. Bruno ferme d'abord les yeux, car la place de la petite ville est pleine de curieux; puis, quand le silence de la vraie campagne descend, enveloppant de son calme le groupe des voyageurs, alors seulement le comte regarde, avec une expression craintive d'abord, puis peu à peu la défiance se dissipe, une sorte de curiosité affectueuse monte en lui comme un renouveau... Il remarque qu'on a fait des coupes exagérées dans le Bois-Roux qui dépend du château..., qu'on a bâti une maison de garde du côté de la Tombe-Régnier..., et que les peupliers de la route ont grandi; il se tait ensuite, car Fleurines approche, et les choses lui parlent ici un langage mystérieux qu'il ne connaissait pas jadis, et dont la souffrance seule vient de lui donner la clé.

Souvent, à l'heure de la mort, les souvenirs du tout premier âge, enfouis d'une façon inconsciente au fond de notre cœur, semblent brus-

quement se réveiller, remonter en tempête à la surface de nous-même, et vouloir accompagner notre âme à sa sortie de ce monde, comme ils l'accueillirent jadis à l'arrivée.

Bruno éprouve cette impression : après avoir lutté contre l'attendrissement qui le pénètre, l'envahit tout entier, après s'en être défendu comme d'une faiblesse de sa sensibilité maladive, il s'y laisse maintenant aller tout entier; il s'y abandonne, déjà vaincu par la sympathie mystérieuse des choses inanimées; il tend les mains comme un enfant vers les clochers, les toits rouges et lilas qui surgissent tout à coup dans les champs, au détour des bois et des coteaux, il nomme les maisons et les chaumes... Puis, subitement, ses yeux agrandis par la fièvre s'emplissent d'attention : là-bas... dans le fond de l'horizon, il vient d'apercevoir les flèches des deux tourelles de l'ancien château des Saint-Agilbert, qui se découpent hardiment, comme deux épées géantes, dans un large carré de ciel bleu...

Cette vue lui donne une telle secousse, et remue en lui de si graves souvenirs, qu'il se rejette en arrière, les deux mains crispées sur la poitrine, comme s'il étouffait, ne pouvant soutenir la commotion que ces impressions nouvelles et inattendues produisent en son âme épuisée.

Jacques et Luce le calment ; leurs mains se rencontrent presque sur le front brûlant du blessé qui s'excite, s'exalte, délire, avec une fièvre sans cesse grandissante :

— Ma mère !... s'écrie-t-il... Elle court derrière la voiture !... Je viens de la voir !... Mais oui..., je vous assure..., elle a passé sa tête tout à l'heure à la portière... Maman, c'est moi... Maman !... tenez, là... voyez-vous, sa main maigre qui se pose sur le rebord..? Voyez-vous les veines bleues... là !... là ! !..

Et les yeux enfiévrés, hagards, surveillent la glace où ils ont cru voir apparaître à l'instant la vision irréelle...

Luce cherche à tranquilliser son cousin :

— Je t'affirme, Bruno... la baronne n'est pas là... elle est beaucoup plus loin...

— Où... alors..? demande le blessé.

La jeune fille lui montre le ciel...

— C'est vrai, fait-il... Mais moi — et il s'assied — où vais-je aller..?

Puis, sans transition, l'hallucination le reprend :

— C'est maman... la voilà... là-bas... entendez-vous..? Elle vient de craquer son cercueil pour courir après moi !... Regardez... le cercueil qui est ouvert au milieu des champs... Marchez vite !... qu'elle ne nous rattrape pas !.. Maman !...

vous me faites peur!... Oh! encore sa main qui se pose sur le rebord... on dirait une araignée qui court vers moi... ses doigts... ses doigts!... L'alliance d'or qui y danse!... Oh!... c'est affreux!... Attention!... son suaire s'enroule aux roues de la voiture!... Vous allez écraser maman!... Arrêtez!... Ne me regarde pas comme cela!... Ce n'est pas elle... c'est Sandrin... oui, je ferai tout arranger... tu ne perdras rien... rien... ni Dietzch non plus!... Je mettrai Claude à la porte!...

Et il tire sa couverture, la remonte jusqu'à ses yeux, la rejette, pour la reprendre et la rejeter encore...

Puis, à l'exaltation succède une morne attitude de désespoir, l'expression d'un homme qui regarde au-dedans de lui-même et s'effraye de ce qu'il y découvre. Un incident l'arrache à son examen : la route, à cet endroit, vient d'être empierrée, les cahots sont très durs malgré l'allure lente des chevaux; la voiture monte et s'enfonce péniblement dans la couche mouvante de cailloux, et Bruno se plaint de douleurs intolérables.

Jacques descend alors, prend des fagots autour d'une meule, et comble un des fossés de la route; sur les fagots on met des couvertures, et la voiture entre dans les prés. M. de la Ferlendière conduit lui-même, marchant avec mille précau-

tions, évitant tous les obstacles qu'il peut deviner sous l'herbe, descendant à chaque canal d'irrigation pour le combler encore, ou soulever les roues quand la chose est possible.

Malgré tout, le délire du malade augmente d'instant en instant, c'est une obsession que rien ne peut plus calmer; à mesure que le château approche, Bruno s'excite davantage, il revoit encore sa mère et, tour à tour, a peur d'elle ou lui tend les bras, quand subitement éclate dans l'air un bruit aigre et vrillant de scierie; le comte prend peur et supplie Jacques, tel un enfant épouvanté, de ne pas aller plus loin.

Alors là, sur le bord de la route, au pied des grands peupliers qui versent sur le blessé la plainte monotone de leur feuillage, Luce et Jacques discutent la situation. De cet endroit, on aperçoit très bien, en contre-bas, les toits rouges de la Ferlendière qui resplendissent à environ dix-huit cents mètres de distance; le château des Saint-Agilbert est là, tout à côté de la voiture; en traversant un pré, on arriverait à une porte latérale du parc; mais il ne faut pas songer à y chercher asile, le nouveau propriétaire, à peine entré en jouissance, utilise comme magasins toutes les chambres, et il commence à exploiter le domaine d'une façon féroce, lui faisant « suer » immédiatement tout ce qu'il peut donner. Après

lui, le déluge!... Il coupe les arbres superbes du parc, les débite en planches, et, hier encore, il a vendu à la criée, pour brûler, des boiseries d'appartement auxquelles la baronne attribuait jadis une grande valeur, et dont il n'a pas trouvé l'écoulement dans le village.

Le comte n'aurait qu'à entrevoir, une seconde seulement, cette vision, qui exaspère même les indifférents, pour comprendre son œuvre et en agoniser plus vite de saisissement et de remords.

Il ne reste donc, comme suprême ressource et plus prochain abri, que les Poutrelles, dont la cour s'ouvre à deux pas, en prenant le chemin de culture qui s'enfonce, par delà le Tuquet, au travers des terres.

A ce moment, Bruno, qui ne cesse de s'agiter et de se voiler la tête avec les mains pour ne plus voir sa mère, est pris d'une hémorragie terrible. Jacques et Luce décident alors d'aller aussitôt chez Mathurin :

— Mon pauvre Claude, dit Jacques, tu vois, nous sommes obligés de faire halte chez ton père... Qui sait..? c'est peut-être providentiel!... En tout cas, reste à la porte...; je me charge de te faire rentrer quand je jugerai le moment arrivé.

Menant les chevaux à la bride, pendant que Luce fait l'infirmière à l'intérieur de la voiture, Jacques enfile doucement le chemin de culture,

et arrive sous la lourde voûte en briques qui donne accès dans les Poutrelles.

Il est 2 heures de l'après-midi: un soleil de feu et de flamme met sur la cour de la ferme sa note brutale... Tout dort dans l'anéantissement de la chaleur implacable; et, comme un cadre à l'éclatant tableau, on distingue à peine, au bas des murs, une bande étroite d'ombre violette, où toutes les poules sont réfugiées, le ventre dans la poussière, le bec ouvert, cherchant de l'air.

Au bruit des deux chevaux et de la voiture qui entre, un volet s'ouvre dans le silence de la ferme, et la tête vigilante de Mathurin apparaît au rez-de-chaussée. A la vue de ce cortège qui arrive avec une lenteur lugubre, faisant des détours pour éviter les endroits pavés, le fermier comprend aussitôt et s'avance vers Jacques.

— C'est le comte que vous ramenez..?

— C'est M. de Saint-Agilbert, blessé et mourant, qui ne peut aller plus loin et que je confie à votre hospitalité!...

Mathurin s'arrête devant la portière et regarde, grave. Le comte est là, couché sur son matelas, les lèvres blêmies, ourlées d'une mousse sanglante, le nez pincé, la sueur aux tempes; et, dans le visage qui se plombe, les yeux agrandis étincellent de fièvre.

— Mathurin... Oh! Mathurin!... s'écrie Bruno en se rejetant en arrière avec un véritable accent d'épouvante.

— Soyez le bienvenu sous mon toit, Monsieur le comte, vous êtes ici chez vous...

Le comte interroge du regard Jacques et Luce, il y a même du reproche dans ses pauvres yeux qui semblent dire : « Pourquoi m'avez-vous amené ici..? » Pourtant, à la fin, un peu rassuré, il tend tristement la main en disant :

— Merci!

— Très bien, cela!... s'écrie une grosse voix essoufflée...

Mathurin se retourne; c'est l'abbé Hans qui, du haut de son presbytère, a vu les hésitations du cortège, et vient de couper court au travers des Guérémaux pour le rejoindre :

— Seigneur Jésus!... murmure le vieux prêtre... Dans quel état me l'ont-ils mis!...

Bruno ouvre tout grands ses deux bras, et avec une expression de lassitude absolue :

— J'ai bien besoin de vous, Monsieur le curé!...

— Je me figure!... Nous causerons un peu tout à l'heure ensemble, n'est-ce pas?...

Le comte laisse tomber sa tête sur son épaule, d'un air épuisé :

— Le plus tôt possible... je sens que je m'en

vais!... Oh! je suis mal!... Tout tourne autour de moi...

— Nous allons si bien te soigner!... dit doucement Luce, en lui relevant ses cheveux qu'une sueur d'agonie colle déjà aux tempes.

— Il est trop tard!...

— Dieu est là!...

— Je l'ai tant offensé!...

— Parbleu... là-bas!... conclut l'abbé Hans. Enfin, d'abord et avant tout, qu'on le transporte sur son lit!

Mais les chambres de la ferme sont d'une crudité glaciale en comparaison de la température extérieure; il faut attendre là, dans la cour, qu'on aère... qu'on laisse le soleil réchauffer un peu la pièce où l'on mettra le blessé, et que les bonnes, très émues, s'empressent d'aménager pour sa destination inattendue.

Pendant qu'on stationne au pied du perron, le même bruit de scie circulaire, mordant sur le bois, recommence à jeter dans les airs les couplets de sa chanson exaspérante; on scie toujours les grands peupliers du parc qui bordent l'étang sur un développement de quatre kilomètres; il y en a même pour longtemps encore; et le grincement tourne, saute, sursaute, éclate sur le pays tout entier, en une clameur aiguë... On dirait une femme mauvaise qui crierait à

tous les échos un inespéré et maudit triomphe... Le comte fait grande attention à ce bruit, et s'en énerve :

— Oh!... ce grincement perpétuel!... Il me fatigue!... Que font-ils donc..? Des réparations peut-être au château..?

— Des réparations!... s'écrie Mathurin de sa voix redevenue mauvaise.

Mais Jacques l'arrête d'un geste impérieux :

— On scie quelque chose dans le village... voilà tout!

— Cela me retentit là!...

Et Bruno met la main derrière sa tête, à la nuque...

— On ne pourrait pas leur dire d'arrêter, à ces gens-là..?

— Peut-être...

Mathurin s'apprête à sortir.

— Pas vous!... intervient vivement Jacques, vous êtes nécessaire ici; envoyez plutôt un domestique...

Bien que le château fût tout près de la ferme, il fallut un grand quart d'heure pour faire cesser le cri victorieux de la destruction. Les ouvriers, étrangers au pays, ne comprirent pas tout d'abord ce qu'on leur demandait; ensuite, ils firent des difficultés... ils travaillaient à leurs pièces, et n'étaient pas d'humeur à perdre vingt

sous pour de la sensiblerie! Et s'il mettait un jour entier à mourir, ce petit comte, il faudrait alors qu'ils restent toute la journée les bras croisés..?

Le domestique des Poutrelles dut faire un second voyage, et leur assurer un dédommagement certain; alors seulement la scie s'arrêta, et les derniers échos s'éteignirent, comme un mauvais rêve, dans les bas-fonds des Guérémaux.

Enfin, la chambre est prête; avec des précautions infinies, on réussit à passer les matelas par la fenêtre du rez-de-chaussée, et Jacques couche Bruno dans le lit d'une chambre d'amis. C'est un grand lit à bateau, avec de gros cuivres Empire; Bruno le reconnaît :

— Il vient du château..?

— Oui, répond Mathurin, c'est Madame votre mère qui me l'a donné il y a peut-être une quinzaine d'années, en échange d'un vieux bahut de chêne qu'elle désirait beaucoup... et qu'on a vendu hier cent sous à un marchand de cerises...

— Il est bon, ce lit!...

Et ses lèvres exsangues s'écartent en un sourire navrant.

Chacun alors se retire, laissant le moribond seul avec l'abbé Hans qui remonte ensuite, vers l'église, chercher les sacrements; le comte reconnaît, à son retour, le petit ciboire en or et

émail bleu, cadeau de Mme de Saint-Agilbert au vieux curé, pour le jour de sa Première Communion... Si elle avait su... pauvre baronne!...

Quand tout est réglé au point de vue religieux, Bruno fait signe aux assistants de s'approcher; il veut parler..., mais sa parole n'est qu'un souffle... On se penche vers lui, il tient dans ses mains mourantes celles de Jacques et de Luce :

— Pardon!... murmure-t-il. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas..?

— Pourquoi, répond Jacques, serions-nous plus implacables que Dieu..? D'ailleurs, vous avez tant souffert!...

— ... Pas assez..., je voudrais expier plus encore!...

Puis, apercevant le fermier, qui a repris son air mauvais et se tient à l'écart dans un coin de la pièce :

— Mathurin!...

Le vieux arrive comme à regret, pressentant la lutte, et, d'avance, se raidissant dans sa carrure terrible, pour ne pas faiblir.

— Vous me pardonnez aussi...? répète le comte.

Mathurin hésite pendant une seconde; puis, tout d'un coup, il tend la main brusquement :

— A vous... oui!...

— ... Mais à *lui?*...

— Jamais !...

Et ce « *jamais* » cingle, tel un coup de fouet, le visage des assistants. L'abbé Hans n'y tient plus :

— Jamais ?... Tu as dit : jamais.. ? Tu es un misérable !... Tu n'as donc jamais péché dans ta vie ?.. Tu n'as pas besoin de miséricorde toi-même.. ? De quel droit te fais-tu plus dur que Dieu.. ? Au nom du Christ, notre Rédempteur à tous, je t'adjure de pardonner !... Ou alors je te jette à la porte de l'église !...

Les bras croisés, les yeux à terre, le corps adossé contre le mur dans une position de combat, Mathurin se tait dans un silence farouche... Jacques ne dit rien ; Luce, à côté de lui, regarde le vieux fermier avec des yeux épouvantés ; Paule, ses deux enfants blottis contre elle, pleure, le front dans ses mains... Il se dégage de toute cette scène une sorte de plainte navrante, qui monte, qui bat, qui assaille ce cœur décidé à ne pas se rendre.

Sur son lit, Bruno, épuisé, semble appeler à son secours ses dernières forces pour ne pas entrer en agonie avant d'avoir accompli son œuvre :

— Un mot... un... un mot encore !... râle-t-il.

— Un mot à qui... ? demande Jacques.

— A lui !...

La main se soulève une dernière fois pour

— MAIS TU ES UN MISÉRABLE

désigner le fermier qui s'est reculé dans un coin.

— Mathurin, dit Jacques avec cette voix émue qui, à certaines heures, n'admet pas de réplique, le comte de Saint-Agilbert vous appelle... Pensez que c'est un mourant qui vous parle...

Mathurin s'avance, les traits crispés ; Bruno lui fait signe de s'approcher plus près encore, et, avec des yeux effrayants, où toute l'âme semble s'être réfugiée pour mettre au moins une bonne action au seuil de son éternité :

— Ce n'est pas sa faute à lui..., c'est la mienne !... Oui... c'est moi..., moi..., pardonnez... au nom de Dieu !...

Mathurin pâlit, ses doigts tremblent, on sent qu'une lutte affreuse se déchaîne en son âme ; mais il ne dit rien... Bruno ne le quitte plus des yeux, mendiant la grâce, par pitié... !

Tout à coup le fermier sent ses mains prises par d'autres mains, très petites celles-là, c'est Jean et Annie qui, d'eux-mêmes, viennent de tomber à genoux et sanglotent :

— Grand-père... Oh ! grand-père !... pour papa !... pardon !.....

Alors, d'un regard circulaire, Mathurin considère tout le monde, minute terrible d'épouvante et d'angoisse, pendant laquelle on entend la respiration oppressée de toutes les poitrines ; Bruno agonise déjà, mais fixant toujours le fer-

mier comme par un effort désespéré de sa volonté antécédente ; l'abbé Hans, Luce, Paule ont sur le visage une même expression de reproche indigné...

— Mais va donc !... s'écrie Jacques, tu ne vois donc pas que, dans une minute, ce sera trop tard... et que le plus coupable alors... ce sera toi... toi, Mathurin Routier..., qui, par orgueil, te tues le cœur !... Va... Va donc ! ! !...

— Où est-il ? bégaye Mathurin...

— Là..., à la porte !...

Poussé par Jacques, Mathurin sort, et aperçoit, assis sur un avant-train de charrue, Claude, statue vivante du désespoir absolu.. Il marche droit à son fils et lui frappe sur l'épaule ; le jeune homme tressaille comme s'il s'éveillait d'un cauchemar... ; ses yeux rencontrent ceux de Mathurin... il veut parler... mais les mots s'étranglent dans sa gorge..., se noient dans les larmes...

Mathurin le regarde, étrangement d'abord, avec une expression égarée ; puis, tout à coup, comme une barre de fer qui casse :

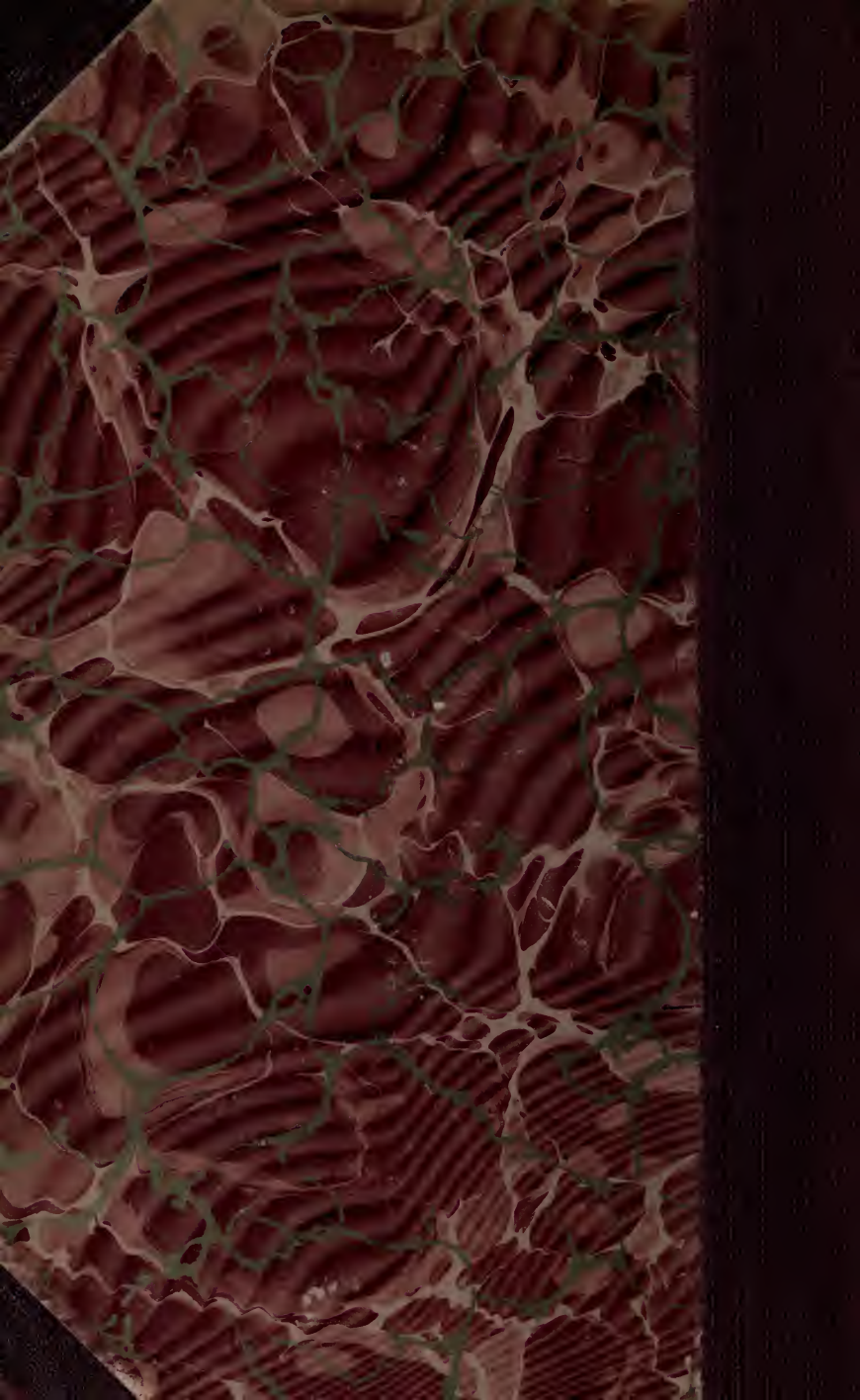
— Rentre, le gas !...

Et, tout grands, il lui ouvrit les bras !...

FIN

47-04. — Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, 8e.

PQ 2623 07943E6 1910
Loutil, Edmond
L'emprise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY